

**Souvenirs
d'une petite bourgeoise
de la 3^{ème} République**



**Lucie Riom-Ruff
1875-1964**

Le proverbe normand dit que « les souvenirs, c'est du bois mort pour l'hiver ».

C'est bien vrai ; aussi, pour moi dont l'hiver est venu, je me plais à les évoquer. Ils me rajeunissent, me réjouissent, ou mettent sur mon front un voile de mélancolie, mais, toujours, me font lever mon âme vers le Créateur qui, pendant ma longue vie m'a dispensé tant de grâces ! Ils me font songer à la nécessité de mieux me préparer au grand voyage vers l'Eternité dont l'heure ne peut plus être bien lointaine, et charment encore mon cœur isolé, car il est bien vrai de dire que la poésie des souvenirs est un inaliénable trésor.

Les récits que me demandent parfois les enfants et petits-enfants de mes sœurs paraissent les intéresser : ces récits leur donnent des détails d'une époque qui leur semble parfois archaïque, bien que relativement peu éloignée cependant, mais dont les habitudes et les mœurs étaient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Je vais consigner pour eux quelques-uns de mes souvenirs qui les amuseront pour le côté « démodé » de ma vie, leur donneront une idée, peut-être plus juste que celle qu'ils se font de ce qu'a été ma jeunesse, la vie d'une femme de l'autre siècle, dont ils peuvent sourire parfois avec un peu de pitié, parce que les qualités et les défauts de cette époque n'étaient pas ceux de la leur, mais qui leur apprendront bien des choses qu'ils ignorent peut-être.

Je jouis de leur étonnement quand je leur dis que j'ai vu naître tant de choses dont ils se servent couramment et que nous ignorions à leur âge, qui font maintenant partie de leur vie et dont il leur semble qu'ils ne pourraient se passer : extension et vulgarisation du chemin de fer, amélioration du vélo devenu la bicyclette, du gaz d'éclairage ; création de l'auto, de l'avion, du téléphone, du phonographe, du cinéma, de l'électricité, de la machine à écrire, de la télégraphie sans fil, sans parler de la télévision encore à ses débuts, des recherches de vitesse de plus en plus grandes qui doivent permettre de franchir le fameux mur « sonique » que l'on atteint à 3000 km à l'heure. Nous voilà maintenant au stade des mystérieuses « soucoupes volantes » et de la quasi possibilité d'aller bientôt voyager dans la lune, comme nous l'a prophétisé Jules Verne, mon contemporain, de la création et de la vulgarisation de l'hélicoptère dont on parle comme de l'automobile de demain et qui mettrait à la portée de tous les déplacements aériens.

Oui, mon siècle a vu l'invention de choses merveilleuses qui ont transformé la vie, telle la rapidité des moyens de transport, de locomotion, qui a complètement changé l'existence des individus, des familles, des cités, des nations, en transformant les relations commerciales, en facilitant les échanges non seulement des denrées, mais des idées, des modes, de l'architecture, des arts, de la littérature, en établissant des contacts plus fréquents entre les gens de nations différentes. Par là même, les mœurs ont forcément évolué, les habitudes

se sont transformées en bien ou en mal. Deux affreuses guerres ont apporté aussi bien des bouleversements dans tous les domaines, pendant lesquelles des engins de plus en plus meurtriers ont été employés. Il semble que tous les progrès de la science servent surtout à détruire la pauvre humanité plus vite et plus sûrement : les grands savants, bienfaiteurs de l'humanité, mettent une vie pour découvrir et appliquer des remèdes aux maux dont nous souffrons depuis longtemps, tels Pasteur, Laennec, Roux, ou pour améliorer les conditions de notre existence, comme Papin, Branly, alors que d'autres découvertes, meurtrières celles-là hélas, peuvent anéantir tous ces progrès en quelques minutes, permettant de pulvériser en un instant d'innombrables vies humaines !

A quoi ont servi les canons à longue portée que les Allemands ont inauguré pendant la guerre de 1914, les bombes de tous calibres et autres instruments de mort, sinon à semer la désolation et le trépas, et à accumuler les ruines.

Et la question peut aussi se poser sur la bienfaisance de nouvelles et récentes découvertes !...

Il est donc impossible que la jeunesse d'aujourd'hui raisonne comme celle de ma génération ; leurs habitudes ne peuvent être celles que nous avons, leurs défauts sont différents ainsi que leur qualités. Nous avons nos tares, ils ont les leurs ; nos qualités réciproques ont eu leur source surtout dans l'éducation que nous avons reçue.

A la jeune fille réservée, timide, un peu effacée, facilement rêveuse que nous pouvions être, sans grande défense devant la vie, mettons en parallèle la jeune fille moderne, habituée très jeune à se débrouiller seule, qui cherche comme l'homme à se créer une situation, essaie de conquérir rapidement brevets, licences, même si la nécessité ne l'y oblige pas, simplement pour augmenter ses connaissances, par goût du savoir, pour enrichir sa personnalité et pour avoir en mains un outil en cas d'adversité.

Forcément, elle a pris l'assurance qui nous manquait ; elle sait se défendre ; elle connaît les dangers, les embûches de la vie. Elle acquiert ainsi très jeune une personnalité. En revanche, si son caractère est enclin à l'indépendance, elle aura des révoltes contre l'autorité des parents, se rebellera facilement quand elle se trouvera devant des opinions contraires aux siennes, ainsi que pour acquérir une trop large et souvent dangereuse liberté qui peut faire son malheur et qui, en tous cas, ne la préparera guère à la souplesse et à l'abnégation qui lui seront nécessaires lorsqu'elle sera mariée.

Capable d'égaliser un homme dans bien des domaines, sera-t-elle autant à la hauteur de sa tâche pour les petites concessions journalières indispensables, pour la tâche monotone et pénible qui est le lot de la plupart des femmes dans leur foyer mais qui peut si bien, cependant, être allégée par la bonne humeur, la volonté de faire le home accueillant, agréable, de créer du bonheur autour de soi ?

L'habitude du travail en dehors de chez soi ne dégoûtera-t-elle pas la femme des besognes simples, du goût de son intérieur, de la science de la tenue de la maison, qui crée le bien-être de la famille ; et l'habitude du travail cérébral très poussé ne risque-t-elle pas de nuire à la bonne entente conjugale dans bien des cas ? Quand l'épouse constatera par exemple une certaine infériorité dans la culture intellectuelle du mari ?

Presque toujours absorbé par la bonne marche de sa profession, de son métier, lequel doit faire vivre le ménage, celui-ci négligera peut-être d'étendre ses connaissances intellectuelles.

Si la femme se reconnaît sur lui une supériorité qui l'incite à mésestimer de plus humbles donc, elle glissera facilement vers un mauvais jugement des qualités courantes, ordinaires, mais indispensables au bon équilibre du foyer ; les moins intelligentes, les plus dépensières arriveront vite au stade franchi par tant d'épouses qui finissent par considérer leur mari comme une machine à argent indispensable à satisfaire leur vanité et leurs goûts de luxe, ce qui leur semble tout naturel.

Evidemment, la période des « petites oies blanches » n'excluait pas les mêmes erreurs, qui sont de toutes les époques, mais celles-ci seront forcément accentuées par les mœurs et l'éducation actuelle.

Ce n'est pourtant pas pour faire le procès de la jeunesse moderne que je prends la plume aujourd'hui. Aussi bien l'époque que j'ai vécue est déjà jugée : la preuve du système qu'on y employait est faite. Ce système n'a pas donné, en somme, de si mauvais résultats, surtout dans le milieu moyen de la bourgeoisie, auquel on s'est plu à dire tant de mal, et qui, cependant a fourni un assez bel ensemble de vies familiales dont la bonne moyenne se déroulaient dans l'ordre et suivaient les traditions du devoir et de l'honneur.

Ce que je veux, c'est évoquer des souvenirs, de petits faits qui, tout en me remettant en mémoire l'image de ma vie, mise sous les yeux d'une jeune génération un peu hâtive à juger, à critiquer, à ridiculiser les mœurs du siècle qui l'a précédée, aideront mes petits-neveux et arrières petits-neveux à s'en faire une idée plus équitable.

- :- :- Premières années - :- :-

C'est en avril 1875 que je naquis.

Je faillis bien coûter la vie à ma chère maman, prise d'une fièvre puerpérale, qui, à cette époque, se combattait difficilement. Ma mère résista heureusement à la mort alors que plusieurs décès de jeunes femmes se produisirent dans son entourage et ses amies à ce moment pour la même cause.

Mon père, cependant un peu déçu de l'arrivée de cette seconde fille, alors qu'il attendait un garçon, mais si heureux et soulagé après l'angoisse ressentie, ne songea plus qu'à faire fête à ce petit être fragile, et à sa maman pour la vie de la quelle il venait de trembler.

Il offrit à cette occasion à ma mère le bracelet d'or, appelé à cette époque « porte-bonheur », fait d'un simple et large anneau qu'il lui mit au bras et qui ne la quitta plus.

Pendant toute sa vie, je le lui vis ; elle ne s'en sépara qu'au moment de sa mort pour me le donner, le passer à son tour à mon bras où il est toujours.

Chère mère ! Que d'actions de grâces nous pouvons lui rendre ! Quels soins elle apporta à notre éducation ! Quel souci elle eut de faire de nous des femmes utiles, de nous former au devoir !



Marie Velasque

Elevées, mes sœurs et moi, avec tendresse mais fermement, les bons exemples ne nous manquèrent pas plus du côté maternel que paternel, et c'est au sein d'un foyer très uni, où parents et enfants se portaient une grande affection que se déroula mon enfance ainsi que ma jeunesse, l'une et l'autre très surveillées et très heureuses.

L'éducation chrétienne que ma mère chercha à nous inculquer était plus virile que mièvre. Elle nous fit comprendre que « l'essentiel de la religion est de la faire passer dans ses actes » et s'attacha à nous démontrer de bonne heure « qu'il faut vivre en témoignant de ce que l'on croit ».

Et je pense que nous ne saurions trop lui en savoir gré.

Trois ans plus tard, une troisième fille compléta la déception paternelle en faisant son apparition au foyer, qui, cependant, eut la joie, un peu plus tard, d'y accueillir un fils.

Hélas, le beau petit garçon, reçu avec tant de joie, devait disparaître au bout de quelques semaines, fauché par une congestion pulmonaire !

Mes souvenirs de cet événement ne sont faits que de quantités de gerbes blanches déposées sur le petit cercueil, et d'une moisson de fleurs cueillies pour le petit frère dans notre jardin.

Pour mes trois ans, Maman fit faire mon portrait, afin de l'offrir à mon père pour sa fête. J'avais une petite robe de velours noir décolletée en carré, et une large ceinture de satin bleu ciel. On m'avait recommandé de n'en pas parler, afin que cette photographie soit vraiment une surprise pour le papa.

Mais le jour suivant, en l'embrassant, je lui dis : « Tu sais, je dirai rien, parce que c'est une surprise ! Cela commence par Egra (je prononçais égraphie). J'ai une belle robe ! C'est pour toi ! »

Le secret était bien gardé !

Il paraît que ma sœur aînée, qui avait trois ans de plus que moi, jour pour jour, au même âge, à la même occasion, où le cadeau cette fois, était une ???, avait fait comprendre, que c'était tout en long, dans la commode de maman mais qu'elle ne devait rien dire.

J'avais peu d'appétit et chaque repas s'accompagnait d'objurgations pour me faire manger.

Un jour, en quittant la table avec soulagement, à la fin du déjeuner, j'entendis ma mère dire : « Elle n'a encore rien mangé ». Je me retournai indignée : « Oh ! Peut-on dire, j'ai mangé toute une sardine ! ».

Chaque année avant Noël, nous faisons une revue de nos jouets, des petits cadeaux reçus dans l'année, afin d'en faire un choix pour les donner à des

enfants qui en étaient privés ; sacrifice toujours de l'abandon du joujou auquel on est habitué, qui semble le plus aimé lorsqu'on veut s'en séparer, sacrifice plus ou moins pénible selon l'objet que l'on donne, tel celui que je ne pus me résigner à accomplir pour me séparer d'un petit berceau de poupée qui me tenait trop au cœur. Je tournai la difficulté et apaisai mes remords en en confectionnant un avec une boîte de carton qui devint un gentil dodo, garni d'un drap fait d'un de mes mouchoirs brodés, d'une couverture écossaise prise dans le reste d'une de mes robes d'hiver ; petit lit assez réussi dans lequel je glissai une minuscule poupée de porcelaine.

Ma santé, dans mon enfance, fut assez fragile et entourée de soins et nécessita plusieurs séjours, l'été, au bord de la mer, alors que les habitudes de déplacements pendant la belle saison n'étaient pas fréquentes, pas entrées dans les mœurs, comme actuellement.

C'est pendant un de ces séjours à la mer que je commençais à crayonner ce que je voyais sur de petits albums que j'ai conservés, bien amusants à feuilleter, après tant d'années écoulées, car ils donnent les silhouettes de parents et d'amis ; dessins que je signais, bien entendu, et datais, quand je les jugeais par trop mal réussis.

J'y ai retrouvé mon premier essai d'aquarelle, fait sous les indications d'une jeune fille amie et artiste, qui avait bien voulu me confier ses pinceaux et sa boîte de couleurs (ce dont je n'étais pas peu fière) pour faire ce beau géranium rouge, cueilli dans son jardin.

Cet été-là, sur la plage, nous avons fait la connaissance d'une jeune femme parisienne, qui amenait chaque jour son petit garçon couché dans une grande voiture de malade, qu'elle poussait elle-même. Le pauvre enfant, à peu près de mon âge, immobilisé, me faisait grand pitié. Je restais souvent près de lui pour l'amuser au lieu d'aller patouiller dans l'eau avec les autres enfants.

Sans vergogne, il prit vite l'habitude d'abuser de ma complaisance et, tyrannique, prétendait me faire obéir à son commandement et satisfaire tous ses caprices. C'est ainsi qu'il me faisait tenir le rôle d'un coursier qui devait tirer son char, se servit de ma longue chevelure comme de guides, et d'un petit fouet dont il usait sans ménagement. Il fallut que les mamans s'aperçussent de ce jeu pour le faire cesser.

La part de plus grande indépendance accordée à mes sept ans, pendant ces vacances, m'incita un jour à essayer une chose qui, depuis quelques temps, me tentait beaucoup : courir derrière un camion, comme je le voyais faire aux gamins du pays qui y sautaient lestement en marche.

Cette malencontreuse tentative me valut une fameuse paire de gifles de la part d'un de mes jeunes oncles, célibataire, à qui j'avais été confiée ce jour-là.

C'est ce même oncle, qui, un autre jour, m'ayant amenée dans les marais salants, où il voulait tirer quelques oiseaux de mer, fut obligé de me ramener au

premier coup de fusil. L'émotion que j'en ressentis ayant eu de graves conséquences intestinales dont se ressentit mon petit pantalon. C'est, assez penauds tous les deux, que nous dûmes regagner le domicile familial très en hâte.

- :- :- :- :-

L'année suivante, ce fut la première communion de ma sœur aînée, qui, de trois ans plus âgée que moi, raisonnable, studieuse, était mon modèle et mon appui.

Je souhaitais avec ardeur pour elle le prix d'honneur du catéchisme, qui lui fut effectivement attribué et pour lequel j'avais fait tant de ferventes prières.

Quant à mon tour, je l'obtins au moment de ma communion, mon père qui en fut très content, dit à sa benjamine : « Je pense que tu nous feras toi aussi, dans trois ans, le même honneur, et que nous pourrons être aussi fiers de nos trois filles ! » Celle-ci, maligne, lui répondit que c'était déjà très beau d'avoir eu ces deux prix dans la famille et que cela lui paraissait bien suffisant.

La pieuse préparation de cette communion, à laquelle ma mère donnait tous ses soins, me permettait de mieux comprendre la grandeur de l'acte que ma sœur allait accomplir, et, malgré ma jeunesse et ma turbulence, je demandais souvent à assister, bien sage, aux lectures et explications qu'on lui faisait, persuadée, déjà, que je n'avais pas trop de trois années d'efforts sérieux pour m'amender de mes défauts et arriver à ce grand jour toute transformée.

Il fut pour moi plein de bien douces émotions. La veille, après l'absolution reçue au Tribunal de la Pénitence, sur le conseil des bonnes demoiselles chez lesquelles nous allions en classe, trois sœurs, très instruites qui avaient un cours de fillettes, (marchandes de participes, disait leur vieux père), je me précipitai, toute contrite avant de me coucher dans les bras de mes parents pour leur demander pardon de toute la peine que j'avais pu leur causer. Et je vois encore mon cher papa tout ému m'embrassant bien fort en m'assurant que je ne lui en avais point fait.

Ma mère, en faisant tous les préparatifs de cette cérémonie, avait pris bien garde de nous faire songer à d'autres enfants moins bien partagés que nous, et c'est ainsi que nous nous occupions d'une fillette de mon âge dont la mère était veuve, et qui gagnait sa vie bien chichement, avec du travail de couture chez elle. L'enfant fut habillée par nos soins ; ma petite bourse particulière se vida à cette occasion pour lui offrir son livre et son chapelet, et au repas du jour auquel étaient conviés le grand-père et la grand-mère, rien ne manqua dans la mansarde.

- :- :- :- :-

Notre enfance fut très surveillée et heureuse.

Mes parents, très exigeants sous le rapport du travail, conduite, éducation, étaient excellents et affectueux et nous procuraient tous le plaisir qu'ils pouvaient nous accorder raisonnablement sans nuire à nos études.

Que de petites joies familiales ! Et comme on s'aimait ! Mes premières lettres, soigneusement conservées et écrites pendant quelques absences de nos parents lorsque nous étions encore bien jeunes, malgré leurs fautes d'orthographe, et leur grosse écriture de bébé, témoignent bien de cette grande affection.

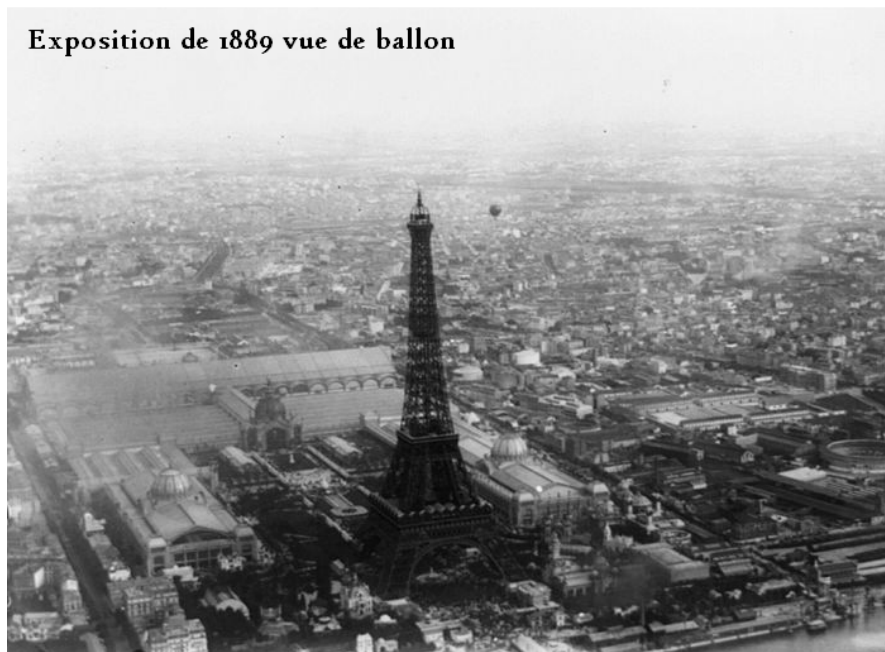
A sept ans, je fus marraine d'un enfant, sixième garçon d'un contremaître de mon père.

Hélas ! Ce pauvre enfant devait plus tard donner à sa famille de bien grandes inquiétudes et arriver, par sa conduite, finalement, à s'en faire chasser.

J'aurai plus tard à en reparler.

Au retour d'un voyage que mes parents firent vers cette époque, ils me rapportèrent de Genève une charmante petite montre en argent, qui me fut une très grande joie. C'était avec une minuscule clef qu'on la montait, car, à cette époque, on ne connaissait pas encore les « remontoirs » et c'est avec les plus grandes précautions que chaque soir je m'acquittais moi-même de cette délicate opération. Je gardais quelque temps dans ma main cet admirable joujou qui me semblait vivant, et l'appuyais quelquefois sur mon cœur dont les battements se confondaient avec son rythme, m'émerveillant de la régularité de sa marche.

Mon premier voyage à Paris date de l'Exposition Universelle de 1889. Quelle joie ! Aller voir la capitale !



Toutes ses beautés, son animation, ses monuments, ses belles églises, ses splendides musées et cette Exposition dont on racontait les merveilles avec sa Tour Eiffel¹ qu'on venait d'y édifier, cette tour dont je rêvais, qui se reproduisait à des centaines d'exemplaires, en toutes tailles, que chacun rapportait dans sa province, ou brodés sur un mouchoir, ou reproduite sur une assiette ; devenant bibelot d'étagère, pendeloque pour bracelet ; mise en vente partout, en tous calibres, en tous formats.

Ce fut donc un mignon bracelet, fait d'un cercle argenté, auquel pendait une minuscule Tour Eiffel, que je m'offris comme souvenir.

Et nos robes d'été, de cette année-là, furent confectionnées dans une étoffe couleur « Eiffel », c'est-à-dire ressemblant à la couleur dont la fameuse tour était peinte.



Quelques représentations théâtrales auxquelles on nous mena excitèrent mon juvénile enthousiasme. L'une au Châtelet, où la superbe féerie du « Chat Botté » m'émerveilla ; l'autre, aux « Français » où l'on jouait Grisélidis, qui m'enchantait ; et enfin « Michel Strogoff » qui m'empêcha de dormir la nuit suivante.

- :- :- :- :-

Ma jeunesse s'écoula donc tranquille, calme, entre des parents attentifs à la formation morale de leurs filles, et des sœurs aux qualités aimables, auxquelles je portais une grande affection, dans un foyer où régnait la bonne

¹ La Tour Eiffel date de l'Exposition Universelle de 1889 et non 1885

entente et où la vie était égayée par de saines distractions, auxquelles participaient souvent d'innombrables cousins et cousines.

A ce moment, la liberté d'une jeune fille était très limitée. Nous étions toujours accompagnées pour sortir ; ou par notre mère ou par une domestique. C'était tout juste si j'obtenais quelquefois la permission de m'échapper seule le matin, pour me rendre à la messe, à l'église toute proche de la maison.

C'était une vieille femme qu'on nous donnait comme chaperon pour nous accompagner dans nos allées et venues à nos cours, à nos leçons de piano ou de dessin. Nous l'avions surnommée la mère Tartempinus : je n'ai jamais su pourquoi !

Quel essoufflement nous lui causions parfois, lorsque nous nous trouvions en retard ! Nécessité d'arriver à l'heure, ou malice, la laissait souvent en arrière, loin de nous !

Notre père tenait beaucoup à ce que nous n'employions qu'un langage correct, et je me souviens d'une remontrance amicale qu'il me fit en m'entendant me servir du mot « épatant » encore peu usité.

-« Mes filles ne doivent pas s'exprimer comme des garçons, me dit-il. Vous n'avez pas de frères qui pourraient vous entraîner plus ou moins à des écarts de langage. Conservez donc cette retenue, qui est un des charmes de la vraie jeune fille. »

Et ce conseil pourrait, il me semble, servir à plus d'une fillette moderne qui croit se distinguer en émaillant ses discours de mot d'argot bien choquants, pourtant, dans une gentille bouche féminine.

Ma mère nous habitait à nous occuper de familles pauvres et nous emmenait leur porter vivres ou vêtements. Un vieux ménage, qui habitait dans nos parages, dont la femme était infirme et un peu démente, recevait souvent notre visite. Le mari soignait sa femme avec dévouement. Nous nous amusions des petites chansons que la pauvre vieille, toujours assise dans un grand fauteuil de paille, nous chantait en se frottant les mains l'une sur l'autre. L'air de la chambre était insuffisamment renouvelé et c'était toujours un soulagement pour moi quand je sortais de là, car longtemps me restait dans les narines l'odeur spéciale qu'on y respirait.

Une famille bien pauvre de braves ouvriers, qui avaient beaucoup d'enfants, était devenue notre protégée. Bien souvent, nos robes devenues trop courtes, habillaient les filles qui avaient presque le même âge que nous. La femme venait assez régulièrement à la maison où on lui gardait la desserte de notre table.

Un matin, elle arriva au moment où on venait de me servir mon petit déjeuner. Elle fit je ne sais quelle réflexion sur le bon arôme de mon chocolat que je n'avais pas encore entamé, alors, je le lui offris, me contentant de ma tartine beurrée, ce qui lui sembla une chose héroïque bien que la privation était petite, vu mon manque d'appétit.

Le jeudi, nous allions souvent voir les vieilles tantes. Certaines de ces visites étaient pour nous, jeunes fillettes remuantes, une vraie corvée.

Mais ma mère ne transigeait guère sur ces devoirs familiaux, et exigeait de nous bonne tenue et gentillesse pour ces pauvres parentes âgées, nous formant ainsi au respect dû aux vieillards, à ces aimables attentions auxquelles ils sont si sensibles, dont ils ne sont que trop privés à l'heure actuelle, ce qui les fait souffrir plus que l'on ne pense.

Une de ces visites qui nous coûtaient le plus se passait chez une vieille parente pauvre, à laquelle nous apportions « les douceurs » qu'elle ne pouvait se donner. Elle habitait un étroit appartement haut perché dans une vilaine petite rue. Les rhumatismes dont elle était affligée l'immobilisaient chez elle, et c'est avec grande reconnaissance que nous étions accueillies, mais nous redoutions son baiser d'arrivée, qu'elle nous donnait avec élan de sa bouche de casse-noisette, tant son menton pointu nous entraînait dans les joues.

Nos trouvions le temps bien long chez elle, malgré les livres d'images qu'elle mettait à notre disposition, et ma mère devait abréger quelquefois la visite devant nos bâillements plus ou moins dissimulés, pour ne pas trop prolonger la « B.A. » comme vous diriez maintenant.

Chez la tante Hortense, c'était moins pénible : l'appartement étant vaste, on pouvait y jouer. Elle était gaie et comprenait les enfants.

Elle se croyait toutes les maladies, et faisait le récit détaillé de toutes ses petites misères.

Malicieusement, nous la mettions volontiers sur le chapitre de ses maladies, victorieuses lorsque nous avions obtenu qu'elle nous montre encore une fois le petit flacon de cristal dans lequel elle avait conservé, baignant dans de l'eau de vie, sa dernière vertèbre dorsale (cervicale, disait-elle quelquefois en se trompant) qu'on avait été obligé de lui extraire à la suite d'une chute sur le siège qu'elle avait faite étant plus jeune.

Elle ne sortait jamais sans se munir d'écharpes et de foulards de différentes épaisseurs.

Mais bonne personne, aimable, gaie et spirituelle.

Elle avait été fort jolie dans sa jeunesse et avait fait plus d'un caprice. Rien ne nous amusait davantage que lorsqu'elle entamait le récit de ses amours. Cela commençait par le beau ténébreux, un de ses voisins qui l'avait éconduit, qui, quand elle le rencontrait dans l'escalier se drapait, dramatique dans sa cape, et après un salut profond et un soupir encore plus profond, murmurait en passant à côté d'elle : « Amour toujours ! ».

Après avoir repoussé tant de soupirants, pourquoi avait-elle épousé le petit bonhomme sans éclat, ni grande fortune, dont elle conservait pieusement le souvenir et l'image daguerréotypée, la laissant veuve, toute jeune encore avec deux fils à élever ? Mystère que celui des cœurs et des âmes !

Sans fortune, elle vivait chez son fils aîné qu'elle adorait et qui avait également un culte pour sa mère.

Mais la bonne entente de la famille était souvent troublée par les discussions, puérides la plupart du temps, qui éclataient entre la belle-mère et la bru, fort jolie personne, mais d'intelligence médiocre. Chacun avait ses torts, et la tante Hortense, pour la paix du foyer aurait pu être plus conciliante et céder plus facilement au lieu de s'entêter pour des futilités, bien qu'elle eut raison dans bien des cas. « Quand on vit chez ses enfants, il faut se faire bien petit. » lui disait sa sœur, notre grand-mère maternelle.

Je pense qu'aujourd'hui on trouverait héroïque et on admirerait grandement la patience et la bonne volonté d'une belle-fille, qui aurait constamment sa belle-mère sur le dos, laquelle, mangeant à sa table, ne se privait pas de critiquer la façon dont les mets étaient accommodés, ou bien, au moment d'une promenade pédestre fait en famille, réclamait le bras de son fils, sous prétexte de fatigue.

Que de concessions sont nécessaires pour une bonne entente familiale ! Et quel doigté il faudrait de part et d'autre, lorsqu'on vit sous le même toit ! Aussi est-il bien souhaitable que chaque foyer puisse avoir son indépendance !

- :- :- Méprise - :- :-

« Nous irons demain, jeudi, voir le petit Magloire, qui est malade »

Aussi je cherche dans mes jeux quelque chose pouvant lui faire plaisir et je m'arrête à un petit jeu de « La Mère l'Oie » qui le distraira dans son lit.

Le lendemain, nous étions dans leur mansarde où il fait bien chaud en été et bien froid en hiver, et où l'enfant fragile est souvent malade.

Cette fois, il avait souffert dans le ventre et le médecin avait dû être demandé.

« Eh bien, Mme Magloire, demande ma mère, le petit est-il mieux ? Que vous a dit le docteur ?

- Il a ordonné, pour calmer ses coliques, un remède que je n'ai pas voulu faire parce que son père n'était pas là !

- Quel remède ? Montrez-moi l'ordonnance. »

Et pendant qu'elle la cherche dans le tiroir de la commode, elle explique : « Il a dit de lui mettre un cataplasme arrosé de l'eau d'un homme. Alors, vous comprenez, mon homme étant absent, je n'ai pas voulu demander au voisin ! »

Avant d'avoir l'ordonnance en mains, ma mère était fixée : il s'agissait de laudanum... !

- :- :- :- :-

J'avais de longs cheveux blonds cendrés qui bouclaient. Chaque matin, c'était une vraie séance pour peigner le petit diablotin remuant que j'étais et ma bonne Philomène mettait tout son soin à faire les longues papillotes dont elle était fière.

Mais mon père, un jour, protesta contre cette gâterie, qui se prolongeait et me demanda de me peigner seule, me jugeant assez grande personne pour cela. Alors, j'adoptai la longue tresse qui me battait le dos et sautait à chacun de mes ébats.

J'ai été longtemps de petite taille, ma croissance ne s'étant faite que tardivement, alors que mes sœurs étaient grandes et fortes. C'est peut-être pour cela que ma chère bonne continuait à me traiter comme un poupon.

Cette bonne Philomène !

De combien d'attentions, de petits soins nous entourait-elle ! Elle nous aimait réellement et nous l'a prouvé pendant tous le cours de sa vie passée tout entière chez nous.

Dévouée, travailleuse, et d'un jugement sûr, elle veillait sur nous avec le plus grand soin, attentive, à l'imitation de notre mère, au bon maintien de nos santés, comme à la réforme de nos défauts ou aux défauts de nos caractères.

Un seul point sur lequel elle a manqué, c'est de ne pas mieux se prêter à nous apprendre l'art culinaire, dans lequel elle excellait, prétendant que notre place n'était pas à la cuisine, et comme notre mère qui se distinguait en toute chose, était plus que médiocre en cette matière, et qu'à cette époque, malheureusement, les jeunes filles ne prenaient pas de leçons de cuisine, pourtant si nécessaires, nous ne sûmes nous y prendre dans l'art culinaire, que lorsque la nécessité nous y poussa, payant notre apprentissage de bien des bévues.

Aussi j'applaudis fort à la méthode moderne de formation ménagère, qui met à même la future maîtresse de maison de bien s'acquitter de tous ses devoirs multiples, et de gérer son intérieur avec compétence et économie.

Sur ce dernier point, on nous y formait toute jeune ; on nous emmenait faire les achats de victuailles, chose que je détestais pour ma part.

Très vite, on nous mit « à notre compte » pour notre toilette ; c'est-à-dire qu'on nous allouait une mensualité pour cet usage. Dans les grandes circonstances : mariages, bals, ou deuils, les parents augmentaient le mois.

Cela nous initiait à la valeur de l'argent, évitait le gaspillage et limitait la fantaisie.

C'est ainsi que pour un beau bal travesti donné dans la famille, nous nous sommes fait nous-mêmes de jolis costumes, très admirés.

Plus tard, de bonnes leçons de coupe nous furent très profitables.

- :- :- **Vacances** - :- :-

L'été, nous allions au bord de la mer passer nos vacances, notre grand-mère maternelle nous y accompagnait, car ma mère se partageait entre son mari, obligé de rester en ville pour ses affaires et ses filles qu'elle surveillait étroitement.



Comprenant très bien la jeunesse, elle ne nous sevrant jamais de plaisirs, de bonnes lectures, de promenades, mais toujours sous son vigilant contrôle.

A cette époque, ni la bicyclette, ni l'auto n'avaient fait leur apparition. Quelques garçons possédaient bien un vélocipède, mais c'était une machine à roue unique et très haute suivie d'une autre toute petite ; instrument peu pratique, qu'ils délaissaient volontiers pour les longues promenades pédestres que nous faisons joyeusement en bandes, en suivant les falaises ou les rochers de la côte et en chantant des refrains de marche qui relèvent si bien le pas.



Auguste Pageot et son beau-frère Alfred Riom (fils du maire Alfred Riom)

Le soir, des réunions familiales s'organisaient. Dans les journées très chaudes, c'était sur la plage, dans les soirées plus fraîches de septembre, dans l'une ou l'autre des maisons de nos familles où la bande joyeuse se retrouvait. On se mettait au piano, on relevait la carpe et la danse s'organisait sans cérémonie : polka, scottish et valse à trois temps ; puis les quadrilles des Lanciers qui avaient beaucoup nos faveurs, quadrilles français et aussi quadrilles américains, nouveauté du moment.

Les intermèdes de ces danses étaient remplis par les chants dont chacun s'acquittait à son tour ; par des exécutions de piano ou de violon ; quelques garçons, spécialistes du monologue, nous faisaient rire aux éclats. D'autres récitaient des vers ; un autre nous étonnait avec ses exercices de prestidigitation.

La mode du tennis fit son apparition. Après les longues parties de croquet, chaudement disputées, ce fut le tennis qui nous enchantait.

- :- :- :- :-

Mon goût pour le dessin s'affirmait ; je commençais à faire de la peinture à l'huile et brossais des paysages qui m'intéressaient cependant moins que les personnages que je réussissais mieux, ayant toujours aimé rechercher l'expression dans une physionomie.

Je pense que je devais tenir ces dispositions du côté maternel, car du côté paternel, les dispositions artistiques sont peu développées. Les affaires y sont très à l'honneur. Tous les nombreux frères de mon père étaient ou industriels ou négociants, tous travailleurs, très bons pères de famille et bons époux, mais très bourgeois de goûts et d'idées. Aucun marin, soldat, prêtre ou artiste dans la famille.

Très jeune, un jour, je fus profondément choquée par la façon bien injuste de comprendre, chez certains, quelques questions sociales, telle celle qu'énonça sans vergogne une de mes cousines dont le père, présent, trouva le raisonnement tout naturel.

En regardant mes dessins, elle me dit :

« Mais, tu sais, si tu voulais gagner ta vie, tu n'aurais qu'à venir t'employer à l'usine, car nous y avons des dessinateurs qui n'ont pas ton talent. Tu serais bien payée et cela ferait une économie à papa.

- Comment cela ?

- Parce que le salaire d'une femme est toujours moins élevé.

- Ah ! Par exemple, m'écriai-je indignée, je me demande pourquoi. A talent et mérite égal, je ne vois pas pourquoi il pourrait y avoir une différence !... »

- :- :- :- :-

qui consistait à réserver au travailleur le quart du fruit de la vigne, alors que le propriétaire jouissait des trois autres quarts après avoir fait les frais de la plantation et des engrais.

Tout marchait fort bien selon cette méthode, usitée depuis un temps immémorial et chacun s'en déclarait satisfait lorsque le phylloxera fit son apparition, maladie de la vigne jusqu'alors presque inconnue et qui menaça de détruire une partie des vignobles.

Il fallut se mettre à l'étude pour combattre ce fléau, essayer des remèdes préconisés pour enrayer le mal, qui gagnait en vitesse les efforts faits pour l'endiguer.

Le mécontentement des pauvres agriculteurs, si éprouvés, fut vite exploité par des hommes politiques d'alors, peu scrupuleux, en quête de se faire un bon lot d'électeurs sans grande peine.

C'est ainsi que Millerand, alors tout jeune politicien, ambitieux, parcourait le pays en clamant des discours magnifiques qui promettaient à ses auditeurs l'entière propriété des terres qu'ils exploitaient depuis si longtemps, prétendant qu'il voulait abolir l'injustice séculaire de laisser la terre aux capitalistes, alors qu'elle devait appartenir à celui qui la cultivait et l'avait bien gagnée par ses sueurs, etc.... qu'il venait dans ce pays pour prendre en mains la cause de tous ces opprimés, comme le Christ était venu pour défendre les petits contre les riches et les puissants, etc., etc., etc. ...



Belles paroles qui ne trouvaient que trop de crédit près de gens, la plupart bien ignorants des choses de la politique, et qui ne pouvaient s'imaginer qu'elles n'étaient débitées que pour le profit de l'orateur, qui récolterait ainsi beaucoup de voix pour ses élections.

En attendant, il semait la tempête et ce fût une véritable petite jacquerie qui sévit pendant quelque temps.

Les esprits étaient très montés, les mauvaises têtes surexcitées. L'une d'elles ne se vanta-t-elle pas de pouvoir, avant la fin de l'année, jouer de la boule avec la tête de quatre grands propriétaires de l'endroit.

Nos parents ne voulaient plus nous laisser, seules, nous rendre à la messe par les vignes, l'église n'étant pourtant qu'à un kilomètre de la maison, notre joli chien de chasse, Pipo, étant rentré un jour presque coupé en deux par un coup de serpe.

Comme les vignes mouraient, même et surtout les jeunes plants, qui avaient remplacé les vieux ceps, des savants en la matière, consultés, conseillaient de replanter en vignes américaines, greffées, qui résistaient beaucoup mieux à la maladie.

Les propriétaires prenaient à leur charge tous les frais de greffage et de nouveaux plants. Mais les paysans, mal dirigés et conseillés par de mauvais chefs, dont cette révolte faisait les affaires, refusaient ces plants de vigne étrangère, s'entêtant à vouloir replanter avec la leur, qui mourait bientôt, d'où perte sèche pour tout le monde.

Les pauvres gens étaient bien faciles à abuser, vu leur peu de connaissances en bien des matières. Quelques orgueilleux esprits forts menaient la bande, au compte du politicien et, un peu par la terreur, essayaient de créer un syndicat de « Défense des travailleurs ».

C'est ce qui motiva un jour ce joli mot d'une brave fermière, navrée de voir « son homme » s'agiter et partir tous les soirs au bourg où se tenaient les réunions, d'où il revenait surexcité et éméché, qui vint dire à ma mère la bonne nouvelle qui la rendait toute heureuse : « Oui ! Oui ! Notre bonne maîtresse ! Jean-Marie m'a dit comme ça, hier au soir, que tout allait s'arranger à cause du nouveau saint !

- De quel saint voulez-vous parler, mère Pineau ?

- Saint Dica, qu'il à dit mon homme ! ...

- :- :- :- :-

A la campagne, j'avais apprivoisé des tourterelles, que je nourrissais en dehors de la volière et qui venaient, à heure fixe, prendre leur pâture dans ma main ou dans mon tablier, voletant autour de moi qu'elles connaissaient, même, se posant sur ma tête.

Un couple de tourterelle des bois qu'on m'avait apporté s'apprivoisa facilement aussi avec mes pensionnaires et, une fois bien habitué à la cage,

l'abandonna bientôt, mais revint aux heures de repas pour les prendre en commun avec leurs anciennes amies.

J'eus aussi comme élève un petit lièvre, que de jeunes vendangeurs avaient attrapé tout frais né dans les vignes. Je le soignai comme un bébé, le faisant prendre du lait avec une petite cuillère et même l'allaitant au biberon, qu'il adopta parfaitement bien jusqu'au jour où ses petites dents pointues s'allongeant me percèrent tous les bouts de caoutchouc de ses bouteilles.

Je lui avais installé une manière de petite niche dans une caisse pleine de foin, tout auprès de la cheminée de la cuisine. Il me connaissait ainsi que les heures de ses repas et je m'amusais en l'appelant par son nom (je l'avais appelé « Muscat ») m'accroupissant près de lâtre en tendant mon tablier, à le voir accourir, sauter dans mon giron et s'y blottir comme un enfant.

Un peu plus grand, on le renferma dans la volière, où il s'ennuyait fort ! Le pauvre s'y occupait surtout à ronger les mailles du grillage qui le faisait prisonnier et s'essayait à des bonds de plus en plus audacieux par-dessus les rocailles qui garnissaient sa cage.

Aussi le jardinier prévint-il ma mère qu'un jour il se tuerait vraisemblablement, et, en femme pratique, celle-ci résolut, sans me le dire, de le convertir en bon civet et en excellent pâté.

Donc un matin, en pénétrant dans la volière, je n'y retrouvai pas mon « Muscat » qui ne répondait pas, et pour cause, à aucun de mes appels. Je me précipitai chez Auguste pour lui demander de le chercher. Celui-ci prit un petit air malin pour me dire de ne pas m'inquiéter que j'allais bientôt le retrouver. Hélas, le monstre, il savait qu'au déjeuner, toute la famille allait s'en régaler.

J'étais furieuse. Bien entendu, je ne voulus toucher à aucun des plats et déclarai qu'on devait bien penser qu'une mère ne pouvait pas se résigner à manger son enfant !

- :- - Grandes manœuvres - :- -

Quel beau temps ! Le ciel est limpide, mais le soleil est déjà chaud dès ce matin.

Ce sont les « grandes manœuvres » et, dans tout le pays, c'est une invasion de soldats, en culottes rouges, sacs au dos, mouchoirs pendant sous le képi, bivouaquant, manœuvrant, sous ce grand soleil qui les assoiffe et leur fait encore mieux apprécier le bon vin de nos coteaux.

Hier mes parents ont réuni dans un grand déjeuner, chez nous, plusieurs officiers et même soldats, qui font leur temps de « volontaria ». Déjeuner très gai, où, cordialement, on a trinqué à la gloire de la France, à sa prospérité, à la santé des membres de l'armée française réunis dans le pays, et où les échantillons de vin des meilleures années ont été vivement appréciés par tous.



La petite guerre doit se dérouler autour du moulin Garreau, un des points les plus élevés du département et avec les renseignements que les officiers nous ont donnés hier, nous nous dirigeons en voiture vers cette éminence, par une route, dont les lacets montent en pente très raides.

C'est moi qui conduis, à coté de mon père, et tout le long de la route, les petits soldats, déjà harassés par les exercices et les marches commencées dès l'aube, en s'épongeant le front sollicitent notre aide pour s'amuser.

« Voulez-vous mon sac ?

- Nous apportez-vous du vin ?

- A vous le flingot ! »

Un groupe nous reconnaît pour nous avoir déjà vus la veille :

« Tiens, v'là les petites demoiselles en bleu !... »

Pauvres petits ! Comme ils doivent être las ! Je les plains et pense tristement que c'est pour les initier à la vraie guerre qu'on leur fait faire ces exercices et que si c'était... "pour de vrai", comme nous disions quand nous étions petites, nous serions entourés de morts et de blessés !

Pourtant, au milieu de cette belle matinée si calme, si reposante, dans ce beau décor, ces coteaux chargés d'une belle prochaine récolte que Dieu a mise à la disposition de l'homme pour ses besoins, de quelle paix ne devrait-on pas jouir. Faut-il que les hommes soient bêtes et cruels, au lieu de s'aimer, s'entraider, de toujours se quereller, s'entre-tuer, inventer des engins de plus en plus meurtriers, chercher à ne s'imposer que par la force ou la crainte, au lieu de pratiquer la charité, la justice et la loi d'amour !

Du terre plein de ce moulin, la vue est superbe.

Là nous retrouvons plusieurs familles que nous connaissons, châtelains des environs, voisins plus ou moins éloignés.

Voici la grosse Mme Durand de la Cranssière, qui est toujours très aimable, mais qui nous accable sans cesse de compliments exagérés : « Chères petites par ci ; quelles charmantes jeunes filles par là ! ... etc. ... »

Heureusement que son fils est trop jeune pour songer au mariage, car, comme elle ne s'en cache pas, elle aurait aimé avoir une bru telle que l'une de nous.

Eh bien ! Moi, je n'aurais pas voulu d'elle comme belle-mère !

Malgré la particule de son nom à courant d'air, je la trouve vulgaire, exagérée dans ses manières, ses toilettes, ses façons un peu excentriques ; elle a une manière de traiter son mari en petit garçon bien déplaisante, et le pauvre homme, un peu timide et lourdaud, mais excellent, ne semble pas chercher à réagir.

Aujourd'hui, elle a arboré une toilette de circonstance, presque militaire.

Sa grosse poitrine est sanglée malgré la chaleur, dans une petite veste à brandebourgs ; elle a des jumelles en bandoulière, une jupe claire, rayée, un chapeau rentre casquette. Avec cet accoutrement, sa face colorée, son verbe haut, on pourrait la comparer à la cantinière du régiment.

Comme elle est un peu enrhumée, elle cherche constamment son mouchoir dans sa poche. A cette époque, les poches se perdaient dans l'ampleur de la jupe et s'ouvraient dans une des coutures, le plus souvent au milieu du bas du dos, ce qui obligeait à un geste des moins esthétiques.

La voilà tout occupée à faire force compliments à notre jolie cousine Madeleine², qui les dédaigne visiblement pour écouter bien plus complaisamment ceux du lieutenant Morinet, qui était son voisin de table à notre repas, hier, et qui vient de nous saluer.

Je ne comprends vraiment pas Madeleine, qui a bien l'air de se laisser faire la cour par ce garçon, qui ne sait pas que cette petite parisienne est fiancée et avec laquelle il a l'air de ne pas le savoir. Elle a tout pour elle. Grande, bien faite, élancée, elle a un teint de pêche, une gracieuse démarche. Elle est musicienne et chante à ravir, mais elle n'a pas de dot, et s'est laissée fiancer un peu vite par des parents assez imprévoyants.

Pourvu que les compliments de tous ces flatteurs ne lui tournent pas la tête.

Tiens ! La fille du notaire qui accourt à moi !

Cette bonne petite, à peu près de mon âge, m'a prise en amitié, m'a avoué qu'elle cherchait à copier mes toilettes, me demande des conseils pour se coiffer, tourmente sa mère, très arriérée comme idées, pour qu'elle lui laisse lire les livres qu'on me permet, etc. ...

Et la voilà, bouche bée, devant ma très jolie cousine, qu'elle ne connaissait pas, examinant sa toilette depuis les petits souliers pointus à hauts talons, jusqu'au mignon chapeau bibi, posé très en avant au sommet de la tête, sur les beaux cheveux châtain aux larges ondes.

Elle tourne autour d'elle pour mieux voir l'ombrelle claire au long manche qui l'abrite et la manière gracieuse dont, pour marcher, elle relève la jupe de cette jolie robe, un peu élégante pour la campagne en somme, en soierie, à mille petites raies chatoyantes, dont le bas laisse apercevoir, pendant la marche, les fanfreluches et dentelles blanches du jupon du dessous.

² Madeleine Riom-Thomé, dernière fille d'Alfred Riom.

Ah ! Ces petites filles de la campagne, comme elles sont parfois friandes de ce dont elles sont privées !

Plus loin, nous trouvons les de la Motteville, nos plus proches voisins.

La mère est compassée, les filles guindées, au lieu que le père est aimable, accueillant, charmant et les garçons turbulents et sans façons.

Monsieur est d'une excellente famille de nobles, de vraie souche, comme celles dans lesquelles les qualités naturelles se développent par une bonne éducation, tandis que Madame est de source roturière, et très fière d'avoir pu, par sa beauté, décrocher ce blason qui lui tient au cœur, cultive une morgue qui l'isole des pauvres humains, ses frères pourtant, qu'elle regarde de son haut, et dédaigne bêtement.

En ville, elle ne nous connaît plus, et, si elle nous rencontre dans la rue, ne se risque à nous rendre notre salut que si elle n'est pas accompagnée de quelques bonnes amies, à qui elle serait obligée d'avouer qu'elle nous connaît.

Ses filles s'ennuient dans leur château, qu'elles ne quittent que deux mois l'hiver pour la ville, où ils ont un tout petit pied-à-terre, car ils ne sont pas bien riches. Aussi, sur l'insistance des garçons, plus jeunes, bien plus sociaux, et qui aiment se distraire, se sont-elles rapprochées de nous depuis que nous avons un tennis.

Mais nous ne savons pas encore si nous devons les appeler Yolande et Marie-Henriette, ou leur dire, cérémonieusement, « Mademoiselle ».

Tant qu'à leur père, il est charmant et je suis très bien avec lui.

Le grand chapeau de canotier de leur mère disparaît sous l'épaisse voilette de dentelle blanche, destinée à l'empêcher le soleil de brunir son teint de blonde. Sous cette cage, on n'aperçoit même pas ses traits et toute sa toilette est recouverte d'un affreux vêtement de toile grise, pare-poussière, dont la vue serait à peine supportable dans leur voiture découverte. Elle porte toujours, été comme hiver, des guimpes de tulle bien montantes, raidies par de petites baleines, qui lui entrent dans le cou, qu'elle a du reste très long. Les gants sont noirs, mais en tissu ajouré, et laissent voir des bagues anciennes et belles, car les beaux bijoux de famille ne manquent pas dans ce milieu, les diamants qu'elle a aux oreilles en témoignent.

Les filles sont mal fagotées et portent aujourd'hui d'anciennes belles robes démodées, auxquelles les nôtres, à côté, pourtant en simple cotonnade bleu-lin, confectionnées par nos soins, mais fraîches et pimpantes, font bien tort.

L'aînée brode merveilleusement, mais ne saurait pas confectionner un sarreau d'enfant.

Elles travaillent à se monter des trousseaux superbes où toute leur lingerie est magnifiquement brodée, mais ne seront-ils pas, ces trousseaux, achevés peut-être bien avant que ne se présentent les épouseurs... ? Car les dots sont bien minces et les minois peu agréables.

J'aperçois là-bas la mère François. Je vais aller lui dire bonjour et la féliciter car c'est son fils, paraît-il, qui dirige l'attaque du moulin.

Cette pauvre femme, restée veuve après la guerre de 70, où son mari avait été tué, courageusement, s'était mise au travail, pour élever son fils. Trop fragile pour gagner son pain en besognant dur dans les métairies, elle s'était improvisée mercière ambulante et parcourait toute la région allant de ferme en ferme proposer sa marchandise.

Quel gain infime devait lui laisser les ventes d'épingles et d'aiguilles, de bobines de fil, de petits paquets de liens ou de chandelles, contenus dans la grande boîte de bois, qu'elle portait sur son dos ?

C'est pourtant avec ce travail incessant, à force d'énergie, de privations, qu'elle arriva à élever ce fils qui, en grandissant, lui donnait toute satisfaction.

Intelligent et travailleur, il voulait être soldat.

Comme il en valait la peine et qu'on estimait la mère, on lui trouva des appuis pour poursuivre ses études. Et dans le pays, ce fut un étonnement quand on apprit qu'il avait été reçu à Saint Cyr, dans un bon rang, alors que les deux fils du châtelain de la Tour, qui se présentaient la même année, avaient échoué, car ils n'étaient pas travailleurs.

Et puis voici le maire de notre commune qui, chemin faisant me salue chapeau bas.

C'est un petit vieillard aux cheveux grisonnants, de bonne allure encore malgré ses 70 ans.

Resté célibataire, fidèle à la mémoire d'une fiancée morte prématurément, grand chasseur, propriétaire d'une gentilhommière et d'un magnifique vignoble, dont les crus ont obtenus une réputation méritée, il vit toute l'année à la campagne, bien soigné par sa fidèle gouvernante, entouré de ses chiens, de son superbe chat angora, s'occupant de ses vignes, de ses fermiers, et de ses administrés, auxquels il rend de nombreux services, et qu'il visite souvent monté sur son joli petit cheval noir, quand ce n'est pas l'époque de la chasse, pendant laquelle il reçoit, et fort bien, de nombreux amis.

Nous fûmes ainsi convoqués chez lui, à un de ces grands repas, où tous les mets venaient de ses propriétés : poissons de ses étangs, poulardes, gibier, fruits ; le tout arrosé d'excellents vins.

Il aime raconter ses souvenirs de jeunesse et il nous amusa, après avoir taxé les jeunes actuels de « poules mouillées », en nous disant qu'autrefois, étant écolier, il venait avec ses frères, au moment des vacances, en jouant au cerceau, ou sautant à la corde, de la ville, distante de sept lieues, à la propriété qu'il habite actuellement. Que, jeune homme, il s'était vu y venir à pieds, et après avoir chassé dans le pays toute la journée, retourner en ville à pieds également.

Je croise aussi la vieille Mademoiselle Loiroit qui habite un vieux château délabré, très près de chez nous, avec son frère, encore plus vieux qu'elle, aîné de la famille, qui a vu d'éteindre ses deux autres frères, célibataires comme lui.

Je fais un crochet pour l'éviter car je ne l'aime pas. Elle est tellement avare qu'elle ne se donne même pas le nécessaire, ne fait aucun bien autour d'elle. Alors que ces deux vieillards sont très riches, elle va souvent se chauffer, l'hiver, chez ses fermiers, où elle fait cuire, sous la cendre du foyer, quelques pommes de terre comme une misérable !

Jamais je n'oublierai l'impression qu'elle m'a faite lors de notre première visite chez eux.

Ne nous attendant pas, elle était... en petite tenue, et dans un accoutrement si bizarre qu'il nous fallut des efforts héroïques et des coups d'œil sévères de maman pour ne pas lui éclater de rire au nez.

Elle avait, sur sa tête aux mèches grises, une carcasse de capote, qui ne possédait plus d'autre ornement que les fils de fer dont elle était faite. Ses épaules étaient recouvertes d'une pauvre petite pèlerine plate, étriquée, d'un noir déteint, bordée d'une ganse usée et verdie, les boutons qui y manquaient étaient remplacée par des épingles. Avec cela, un tablier de cotonnade gris en mauvais état, telle était la châtelaine.

Le frère puiné, qui était « au salon » (et quel salon !) dans lequel on nous introduisait, n'était guère plus confortable et aussi ridicule avec sa calotte crasseuse en velours râpé et sa jaquette 1830.

Dans la conversation, ma mère, très bonne, s'étant étendu sur les misères qu'avaient eues les pauvres gens dans l'hiver rigoureux que nous venions de passer, et cherchant à les apitoyer sur une famille particulièrement malheureuse qu'elle visitait et pour laquelle un secours aurait été fort bien reçu, la vieille sans cœur lui répondit sèchement que ses bêtes à la ferme avaient été encore bien plus malheureuse, qu'il était difficile de les nourrir, que chacun avait ses difficultés, etc....

J'ai été si écœurée que, depuis, je ne peux plus la voir !

A quoi leur sert donc leur argent ? Ils n'ont ni enfants, ni charges ; ils ont un pied dans la tombe ; ils ne pensent donc pas que bientôt le bon Dieu leur fera rendre leurs comptes et qu'ils pourront être sévèrement jugés. Ne lisent-ils, ou ne savent-ils pas lire leur Evangile ? Ils y verraient qu'il y a un pourquoi de la réprobation divine et un parce que de la félicité éternelle. « Venez à moi les bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez nourri ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ! Allez au feu éternel, maudits, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez laissé sans nourriture ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas donné de vêtements ! »

Midi : Le clairon sonne la retraite ; les troupes se replient ; l'action est terminée pour aujourd'hui.

Nous nous installons pour déjeuner, dans le petit bois, à l'abri du soleil, où nous avons laissé le cheval et la voiture, et nous pique-niquons gaiement et confortablement avant le retour à la maison.

- :- :- Premier bal - :- :-

Cet hiver-là, on donna un bal à la maison, pour les dix-huit ans de ma sœur aînée³. Quel événement pour moi ! Admise, malgré mes quinze ans comme cadette de la famille.

Cette soirée, qui nous amusa beaucoup, eut un triste lendemain.

Notre pauvre Dédette fut prise brusquement par l'influenza, qui venait de faire son apparition et qui sévit violemment à ce moment. Elle, si forte cependant, fut très éprouvée par ce mal. Une otite, puis une mastoïdite, se déclarèrent qui mirent ses jours en danger.

Quelle angoisse ! Plusieurs médecins furent consultés et ce fût l'avis d'un jeune docteur qui venait de terminer ses études à Paris qui prévalut. Il fallait opérer au plus vite ; les méninges commençaient à se prendre, l'abcès se formant derrière l'os de la boîte crânienne.

L'opération se fit chez nous. A ce moment, on ne transportait pas les malades dans les cliniques.

Elle fut longue et angoissante. Les praticiens avaient gardé près de la malade, notre bonne Hortense, qui les vit, avec quelle appréhension, prendre un percette, comme celle dont se servent les sommeliers pour percer leurs barriques, nous dit-elle ensuite, et vriller dans le crâne pour découvrir l'abcès qui y était logé.

Il fallait donc juste ne pas se tromper ! Et soulagés quand ils virent le pus jaillir, ils la prièrent d'aller dire aux parents que tout allait bien, qu'ils étaient satisfaits.

Et, de fait, la guérison se fit ensuite assez rapidement et fut tout à fait parachevée par une période passée à la mer.

- :- :- :- :-

Dans notre grande maison de campagne, commode et confortable, nous n'avions cependant pas d'eau courante et le garçon de ferme qui avait, chaque matin, la corvée de monter de l'eau dans nos chambres, s'étonnait et se demandait à quoi nous pouvions bien employer l'eau qu'il y montait.

Il aurait pu dire comme la brave femme que nous avions été visiter, dans le petit bourg breton, où nous allions au bord de la mer : « Qu'est-ce qu'ils ont donc, tous ces étrangers (là encore toute personne qui n'était pas née au pays était - l'étranger -) avec toutes leurs laveries, à passer leur temps à se baigner.

³ Henriette Riom-Maury

Nous, on ne se lave point. On est pourtant fort ! Il n'y a que la sueur du travail qui nous lave. »

Célibataire, il faisait un brin de cour à notre Hortense, à qui il ne déplaisait pas, car il était joli garçon, mais qui le trouva trop peu dégrossi pour en faire son mari. Elle était fort intelligente, s'était instruite en nous faisant bien souvent répéter nos leçons, aimait la lecture, surtout les choses de l'histoire de France, et avait acquis ainsi une certaine culture.

- :- :- :- :-

L'été des fiançailles de ma sœur aînée, elle fut bien malade par une insolation.

Un dimanche, où, avec son fiancé, elle était restée longtemps au bord de notre grand étang, sans chapeau, la nuque très découverte dans une jolie robe légère, bleu céleste, dont je possédais la semblable, et que nous avions confectionnée et taillée ensemble, elle ne prit pas garde au soleil qui dardait sur l'eau et dont les rayons, en se réfléchissant, frappaient traitreusement sur le cou trop décolleté, et, la nuit, elle fut prise d'une fièvre intense.

Inquiets, mes parents firent demander au chef-lieu de canton le jeune médecin que nous ne connaissions pas et qui arriva jusque dans la chambre de la malade avec un énorme chapeau montagnard, et un gourdin qui aurait pu assommer n'importe quel agresseur !

Après son examen, son air soucieux ayant préoccupé ma sœur, elle lui demanda si son cas pouvait être mortel. Et il lui répondit, moitié plaisantant, moitié sérieux, que le jour de la mort étant le plus beau de la vie, elle n'avait pas à s'inquiéter.

Belle théorie, certes, qui, si elle a du vrai, était loin de séduire une jeune fille de dix-neuf ans, dont l'avenir, s'entrouvrait. Ses soins furent cependant excellents et la malade vite remise sur pieds.

Il prolongeait ses visites en racontant des histoires parfois bien amusantes.

C'est ainsi qu'il prétendit qu'une femme à laquelle il avait prescrit une potion calmante, avec recommandation de bien l'agiter avant de la lui donner, son brave paysan de mari agita si bien sa bonne femme avant de lui faire boire sa potion qu'elle en mourut.

Une autre fois, pour une fièvre persistante, il avait ordonné de la quinine. La quantité indiquée sur l'ordonnance devait être divisée en quatre et prise dans du pain azyme ; car, à cette époque, on n'avait pas encore de cachets tout faits. Alors, pour se faire mieux comprendre, son papier à la main, il expliqua : « Vous diviserez en quatre, et ferez prendre une dose à chaque fois. » En même temps, il faisait le signe de cette division du bout de son porte-plume, sur l'ordonnance. Quand il revint, aucune amélioration ne s'étant produite dans l'état du malade, il demanda quand et comment on avait donné la quinine. « Ah,

répondit la femme, j'ai pourtant ben coupé vot'papier en quatre, comme vous l'aviez dit, mais ça n'y collait qu'i pouvait point l'avaler ! »...

Elle lui avait fait avaler l'ordonnance !...

- :- :- Instruction – Musique – Comédies - :- :- - :- :- Littérature – Chasse - :- :-

Ma mère et ma sœur aînée possédaient, non pas leur grade de bachelière, que les femmes ne briguaient pas à cette époque, mais leur diplôme de brevet élémentaire, simple et supérieur.

Mon instruction, l'été, à la campagne, par suite de nos séjours qui s'y prolongeaient, se poursuivait sous la surveillance de notre aînée, car on m'avait fait choisir entre une entrée dans un pensionnat pour y poursuivre des études suivies, ou cette méthode, qui, avec des leçons intermittentes et particulières qui les complétaient, me donneraient cependant la culture nécessaire à des examens et je désirais en passer.

Je n'eus aucune hésitation ne voulant pas quitter ma famille et ayant la plus grande appréhension de l'internat dans un pensionnat. Pour ma part, cette méthode n'eut pas trop d'inconvénients, mais, ma plus jeune sœur, au caractère combatif, n'admettait pas toujours les observations de son aînée et discutait son enseignement.

L'autorité d'une aînée n'était pas suffisante. Aussi, y eut-il parfois des frictions, que ma chère maman apaisait avec son bon sens et son affection maternelle.

L'expérience du professeur n'était pas encore bien grande, en matière pédagogique. Ne se montrait-elle pas un peu sévère dans son désir de bien remplir sa tâche ?

« As-tu de la chance, me disait la benjamine, tu obéis si facilement.

- Que veux-tu, lui répondais-je, es-tu plus avancée lorsque tu te rebiffes. Tu as deux peines : celle de te fâcher et celle d'obéir ensuite.

- C'est possible, mais, tu sais, tu n'as aucun mérite !

- Je n'y prétends point, non lus, et me réjouis du tien, lorsque je te vois prendre sur toi et te vaincre vaillamment. »

- :- :- :- :-

Mes sœurs et ma mère étaient bien plus musiciennes que moi et déchiffraient facilement au piano. Cependant, j'avais une assez jolie voix et beaucoup d'oreille. Aussi, nous passions de bonnes heures à faire de la musique, surtout le soir, à voir et à chanter partitions d'opéras et musique nouvelle.

Un soir, mon père et moi, écoutions au coin d'un bon feu de bois, dans cette soirée d'automne un peu fraîche, le piano, où les morceaux à quatre mains se succédaient au salon.

Mon père qui me tenait sur ses genoux, se leva vivement car on l'appelait pour un renseignement à donner à un fermier qui le demandait, mais la robe de chambre dont j'étais revêtue en beau « pilou » épais, étoffe qui venait d'être inventée récemment, imitant la flanelle et qui était préparée avec des matières inflammables, prit feu instantanément. J'eus à peine le temps, entourée de flammes, de comprendre le danger, que mon cher papa, se jetant sur moi, me couvrit de son corps et réussit à éteindre les flammes, avant que le dommage ne soit trop grand et n'atteigne mon corps. Il n'y eut que mes cheveux, alors en longues nattes, qui furent un peu grillés.

Nous avons eu cependant une belle peur.

- :- :- :-

L'hiver suivant, nous organisâmes des séances de comédie, entre cousins et cousines. Des répétitions avaient lieu le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et s'accompagnaient à chaque fois de sauteries familiales bien divertissantes.

Les exécutions eurent un grand succès parmi nos parents et nos amis, qui paraissaient, nous semblait-il, applaudir de bons acteurs.

Un de nos oncles, bon musicien, avait composé la musique des petits chœurs et couplets qui finissaient les actes, ce qui complétait notre succès.

Nos leçons de littérature et de diction, furent couronnées par deux exécutions, données au Cours où nous faisons notre instruction, par les grands élèves.

On joua « l'Avare » de Molière, sous la direction et les conseils d'une vieille actrice qui avait le talent de nous indiquer les jeux de scènes, la façon d'entrer et de sortir avec naturel, et nous fit avoir un vrai succès, facile à obtenir du reste devant un auditoire de parents, toujours satisfaits des petits talents de leurs enfants.

C'est notre aînée qui tenait, fort bien, le rôle de l'avare, et moi celui de Valère. Je me trouvais superbe avec ma petite moustache et mon bel habit brodé, mais je devais déclarer ma flamme à une de mes compagnes, grosse fille un peu lourde et point belle, et cela ne me plaisait guère.

C'est pourtant, inclinée à ses pieds, que je suis photographiée sous les grands arbres du jardin de la pension, photographie que je possède encore.

Plus tard, ce furent les « Précieuses Ridicules » qui furent jouées avec le même succès. J'y remplissais le rôle d'une des Précieuses, en robe rose, mes cheveux arrangés par ma mère, en longue papillotes à la mode du temps.

Ce sont peut-être ces leçons de littérature, ces longues tirades de vers qu'il me fallut apprendre, qui me donnèrent le goût de la poésie.

Toujours est-il que mes seize ans, virent naître une éclosion de bouts rimés, que je me plaisais à composer sur tous les sujets.

Un de mes oncles, qui habitait Paris, déplorait n'avoir pas d'enfants et m'aimait beaucoup, prenait aussi plaisir à taquiner les rimes. Il se mit à m'écrire en vers et, pendant tout un été, où, à la campagne, j'avais davantage de loisirs, nous échangeons des épîtres amusantes, rimées, où, si les règles de la versification n'étaient pas toujours strictement observées, les idées ne manquaient pas.

Je me souviens d'un sonnet que j'avais composé pour une de nos réunions de chasseurs, que je terminais en parlant « du chaud soleil de l'amitié ».

- :- :- :- :-

Parmi ces chasseurs, un des petits-fils de nos voisins de campagne, se montrait particulièrement assidu à ces parties de chasse.

Très bon tireur, d'une famille où tous les hommes pratiquaient assidûment ce sport, il ne manquait jamais de venir le dimanche, quand il le pouvait, et il était facile de voir, qu'en plus du plaisir qu'il prenait à cette distraction, il était attiré aussi par un autre gibier plus intéressant que les perdreaux, lièvres et lapins, c'est-à-dire que ma sœur aînée semblait lui plaire et qu'elle ne paraissait pas dédaigner ses avances.



Benjamin Maury

Il arrivait toujours fringant, pomponné, et son équipement élégant faisait ma joie et lui attirait mes remarques malicieuses. Je le saluais de l'épithète de « chasseur d'Opéra-comique » qu'il réfutait victorieusement en prouvant ses qualités de bon Nemrod par de belles hécatombes de gibier.

Cela finit, comme il était à prévoir, par un mariage.

- :- :- :- :-

Ce fut un grand coup pour moi que cette séparation de ma chère grande sœur, de laquelle, pourtant, je ne désirais que le bonheur ; mais je me sentis vite un rôle de consolateur à remplir auprès de ma tendre maman que je vis, pendant le voyage de noces des jeunes époux, très désemparée et bien sensible au départ de son aînée du foyer familial.

Je taxais les jeunes mariés d'ingratitude parce que leur courrier se faisait bien trop rare, nous laissant dans la peine et quand les nouvelles se faisaient par trop attendre, me promettant, si plus tard je me mariais, de ne pas agir de la même façon. Quand le moment fut venu pour moi de quitter le nid maternel, n'en ai-je pas fait autant ?

- :- :- **Maladie et mort de mon père** - :- :-

Après une vilaine grippe, mon cher papa, très robuste et de bonne santé habituelle, se remettait mal.



Victor Riom en 1871

Il alla lui-même, seul, consulter le docteur, notre ami, sans le dire à ma mère, qui, le lendemain, vint justement chez lui où elle avait pris rendez-vous pour moi qui avais un peu d'anémie.

Après m'avoir examinée, auscultée et rassurée sur mon état, il me fit sortir de son cabinet et y garda ma mère. Je m'imaginai qu'il voulait lui parler de quelque prescription à me faire observer, mais je revins vite de mon erreur.

Ma mère sortit du salon bouleversée, très pâle et ne put s'empêcher, dans l'escalier, en descendant, de me confier sa peine et ses appréhensions sur la santé de mon père que le docteur venait, bien trop brutalement, de lui déclarer très compromise.

Il avait conseillé une consultation à Paris, auprès d'un grand professeur de la faculté qu'il connaissait, spécialiste des maladies du sang, et jugeant la chose urgente, avait hâté le voyage en prenant lui-même le rendez-vous. Mes parents partirent donc voir cette sommité, qui conseilla un repos absolu au grand air, dans le Midi, à Nice, précisait-il, parce qu'il pourrait adresser le malade au docteur X qui avait fait des études spéciales sur ce genre d'affection.

Quand mes parents revinrent de Paris, je fûs frappée à la gare, à la sortie du wagon, du changement que je constatai sur la physionomie de mon père, et pensai tout de suite qu'il était bien malade, peut-être frappé à mort.

Hélas, je ne me trompais pas !

Quelques mois après seulement, il mourait à Nice, où nous nous étions rendus pensant le guérir, malgré les soins dont il fut entouré, la grande vigilance et bonté que nous prodigua ce bon docteur auquel le nôtre nous avait recommandés, ému de voir cette famille unie, si loin de son pays et de sa famille, il se fit non seulement le médecin attentif mais l'ami dévoué des mauvais moments.

Aussi, ma mère, pendant des années, ne manqua-t-elle jamais de lui envoyer, au moment du premier de l'an, l'expression de sa reconnaissance, si bien qu'un jour il lui écrivit que, dans sa carrière de médecin, il avait rarement rencontré une fidélité semblable dans le souvenir, et qu'il envoyait sa dernière missive à son fils, établi docteur à son tour, pour lui signaler ce cas bien rare.

Malgré les beautés de la Côte d'Azur, qui m'auraient enthousiasmée à n'importe quel autre moment, ce séjour me fut bien pénible. Ma mère et moi osions à peine nous communiquer nos impressions sur notre cher malade, de peur de nous attendrir, car nous voulions conserver tout notre courage et ne lui montrer qu'un visage calme et réconfortant.

Il s'affaiblissait graduellement, sans souffrance.

Après les petites promenades pédestres quotidiennes, qu'il fallut supprimer, ce fut dans un confortable fauteuil à grandes roues caoutchoutées, comme on en trouve à louer sur la Promenade des Anglais, que nous le roulions pour lui faire prendre l'air, ce à quoi il s'était mal résigné, tant lui coûtait l'idée d'avoir l'air d'un malade et celle de se faire voiturier par ses filles ou sa fidèle Hortense, qui nous avait accompagnés et partageait nos craintes et nos soucis.

Son état ne faisant que s'aggraver, l'affaiblissement augmentant sans cesse, ma mère avertit notre jeune ménage, qui vint passer avec nous les jours si pénibles où le cher papa, ne pouvant plus quitter son lit, nous faisait toutes ses recommandations, nous remerciait de nos bons soins, nous redisant de toujours nous aimer, de bien nous entendre, nous assurant que c'était un des meilleurs biens de la vie.

Et, c'est en pleine connaissance, après avoir reçu pieusement les derniers sacrements, bénissant sa chère femme de tout le bonheur qu'elle lui avait donné, nous disant encore combien il nous aimait, qu'il expira calmement, paisiblement.

Tristes, bien tristes obsèques ! Seulement à suivre le convoi du cher disparu, ses enfants, sa femme, et l'un des ses frères auquel il portait une grande affection, et qui, averti de l'approche du dénouement imminent, était accouru pour recevoir son dernier soupir, alors que chez nous, toute la famille, les amis, les connaissances auraient entouré la chère dépouille de leurs prières et de leur sympathie.

Détail touchant, quelques niçois, gens du peuple surtout, qui s'étaient intéressés à nous, voisins, fournisseurs, étaient venus à nous lorsqu'ils avaient sur la mort du « pauvre monsieur si pâle ».

Le petit chasseur de l'hôtel où nous étions descendus avant de trouver l'entresol sur le remblai qui suivait la Promenade des Anglais, sur la mer, fut un des premiers à nous dire gentiment sa sympathie, ce qui nous toucha beaucoup. La brave marchande de poissons qui prêtait aimablement sa bascule pour peser régulièrement notre malade, vient aussi suivre le convoi et assister à la messe mortuaire.

Bonté du cœur des gens simples qui savent ce que c'est que la peine et y compatissent spontanément !

Quant à la propriétaire de notre local meublé, elle fut indigne, voulant exiger que notre malade disparaisse aussitôt le dernier soupir, demandant des indemnités, une désinfection nullement nécessaire puisque la maladie n'était pas contagieuse.

Il fallut toute l'autorité de notre bon docteur, qui prit notre défense, pour que cette vilaine femme ne profitât pas doublement de notre malheur pour se faire un bon profit.

Ah ! Les villes de plaisir ! Il ne faut pas y être malade et encore moins y mourir ! Que les grelots de la folie, de la danse et du plaisir s'y agitent, mais qu'on n'y entende pas de glas, de plaintes, de larmes, qui pourraient faire réfléchir tous les pauvres fous qui s'y pressent, qui veulent s'y étourdir, repoussant l'idée moralisatrice de l'Eternité à laquelle ils arriveront comme les autres mais croyant que, jusqu'au bord de la tombe, ce sera le chant aux lèvres, couronnés de roses et les mains pleines encore de l'or qu'ils ne savent dépenser que pour leurs plaisirs et leurs vanités...

Le retour chez nous, en chemin de fer, accompagnés de notre bon oncle qui s'était occupé de toutes les formalités pour ramener la chère dépouille, fut bien pénible et notre émotion redoubla à la cérémonie religieuse qui, cette fois, réunissait un cortège des plus nombreux de parents et amis.

Ma pauvre maman était effondrée, malgré sa vaillance, et dut surmonter sa peine à cause de sa cadette qui fut demandée en mariage.

- :- Mon mariage - :- :-

Mais, je n'étais nullement pressée de quitter la maison. Je connaissais à peine le monsieur en question, qui, du reste, n'habitait pas notre ville, et trouvant avec raison qu'à mon âge, j'avais bien le temps d'examiner de semblables propositions, nous donnâmes une fin de non recevoir.



Paul Ruf

De plus, je déclarai à ma mère que je ne comprenais pas ces mariages sur présentation, que je n'admettais que ceux qui se faisaient lorsque, se connaissant bien, on pouvait s'attacher et s'aimer réciproquement pour les qualités de cœur et d'esprit, que ces mariages d'inclination me paraissaient les seuls possibles : tel avait été le sien du reste.

Ma chère maman me réfuta que beaucoup d'unions s'établissent pourtant de cette manière et ne sont pas les moins heureuses, car on y prend davantage le

temps de la réflexion, on pèse mieux le pour et le contre, avec plus de sang-froid puisqu'on agit avec moins d'emballement et, si le feu au début est moins ardent, il est souvent plus durable.

Quelques mois après, ce furent des amis qui insistèrent auprès de ma mère pour me faire connaître, davantage, à mon insu, à un de leurs amis, industriel, qui m'avait rencontrée je ne sais où et désirait me revoir.

Ils manœuvrèrent tous si bien, qu'une journée, à leur campagne où nous étions convoqués, ma mère et moi, sans méfiance, nous vîmes apparaître, comme par hasard, le jeune homme et sa mère, qui eurent largement le temps de se former une opinion sur la jeune personne qu'ils désiraient étudier.

Il faut croire que l'examen ne fut pas défavorable, car ce fût, peu après la demande en mariage. Je réfléchis longuement à cette proposition, qui m'avait bien étonnée.

J'avais, certes, le goût du mariage, mais ne m'attendais pas à être obligée d'envisager si vite l'idée de fonder un foyer. Rien ne pressait, et il me répugnait d'avoir à quitter ma mère si vite après la mort de mon père.

Ma mère me fit peser le pour et le contre. Je priai le ciel de m'éclairer dans cette question si importante, dont la décision devait engager tout mon avenir, et un jour, au cimetière, sur la tombe de mon cher papa que j'avais invoqué, je me résolus à la réponse demandée.

Une question que j'avais posée à ma mère m'avait arrêtée. Ce jeune homme étant plus âgé que moi, je craignais un peu d'être petite fille à côté de lui que je trouvais supérieur et j'avais peur qu'il ne fût déçu en ne me trouvant pas à sa hauteur.

Ma mère me fit remarquer que la culture d'une femme intelligente, loin de s'arrêter aux études classiques, se poursuit toute la vie lorsqu'elle a le désir de compléter ses connaissances, et qu'un mari avisé, peut autant, sinon plus, apprécier les aimables qualités de sa femme qu'une grande science, ou la transcendance d'un esprit supérieur. Que, dans le mariage, les petites vertus modestes et qui semblent insignifiantes ont une grande valeur, et que le mari qui les découvre, une à une, chez une femme, ne peut qu'en demeurer charmé. Apparaissant dans la vie de tous les jours, réservées au foyer, et fleurissant sous le regard de l'amour, elles ont un parfum particulier vite apprécié. Tel l'oubli de soi pour l'autre, presque instinctif chez la femme, et qui devrait être la manière féminine d'aimer.

Avec la confiance réciproque qu'on doit se témoigner et une grande droiture, voilà la monnaie courante de chaque jour dont on doit se munir et qui ne peut manquer de toucher et d'attacher le mari à sa femme.

En plus, l'harmonie conjugale étant un don divin dans le mariage chrétien, les grâces qui sont nécessaires pour l'acquérir, lui sont accordées par le Sacrement dans lequel Dieu les dispense.

Peut-être mon goût de l'apostolat fût-il pour un peu dans ma décision ? J'envisageai le bien qu'une femme peut faire auprès des ouvriers de son mari

quand il a un nombreux personnel, et je dois avouer que cette perspective m'attirait plus qu'elle ne m'effrayait.

Alors, les choses marchèrent à pas de géant et malgré ma répugnance à fixer le mariage avant nos six mois de deuil révolus et à me séparer de ma mère si vite après notre grand chagrin, mon fiancé finit tout de même par enlever mon consentement.

Nous nous mariâmes la nuit, habitude de l'époque lorsqu'on était en deuil, et le repas du soir, limité comme convives aux parents les plus proches, et auquel nous étions cependant encore nombreux eut lieu chez la tante et l'oncle A⁴. : Celui qui était venu nous chercher à Nice, qui, affectueusement, voulait éviter à ma mère des apprêts plus pénibles encore à faire chez elle.

Je vois encore l'étonnement de mon fiancé qui ne m'avait vue jamais que revêtue de mes livrées de deuil, admis à pénétrer dans ma chambre, lorsque je fus habillée, tout de blanc, satin ennuagé de tulle, et longtemps je retins émue, son exclamation : « Oh, ma belle petite mariée ! ».

Il faisait affreusement froid dans cette année 1895. Le fleuve était pris. On pouvait y passer en voiture, tant la glace était épaisse et sur ses affluents, tous les amateurs de patinage s'en donnèrent à cœur joie.

Avant mon mariage, mon fiancé m'avait appris à patiner et quelques bonnes séances de ce sport très attrayant, m'apportèrent grand plaisir dans mon deuil austère.

Mais l'hiver se prolongeait très rude : la neige couvrait la terre et ne fondait pas, quoique le mois de février fut dans son milieu et notre voyage projeté vers les Pyrénées fut reculé d'un mois à la demande de ma mère qui s'alarmait de nous voir l'entreprendre par cette température inusitée.

Ce ne fut qu'en mars que nous pûmes exécuter notre projet. Que j'étais heureuse ! Je n'avais guère voyagé et partir avec mon mari me comblait de joie.

Ce beau voyage fut pour moi un enchantement, bien que nous y fûmes un peu entravés par la neige qui bloquait encore certaines routes de montagne.

Nous ne fîmes que passer à Lourdes qui ne m'enthousiasma pas comme je m'y attendais. Nous y touchâmes trop les petits côtés des choses, qui, en temps de pèlerinage, disparaissent presque complètement devant la grande piété des pèlerins, de cette foule dont la foi déborde.

Tous ces étalages d'objets de piété, les nombreuses boutiques que nous rencontrions dans tous les quartiers, nous agaçaient. Combien nous choquèrent les « Pastilles à l'eau de Lourdes » et les statuettes transparentes de la Vierge de la Grotte qui carillonnent l'Ave Maria, ainsi que les statues polychromées de toutes tailles que nous voyions partout.

On dirait que le diable prend sa revanche dans la Cité de la Vierge en répandant le laid et l'absurde.

⁴ Alfred Riom, l'oncle de Lucie, alors maire de Nantes

Puis ce fut à la frontière, avec la visite d'Hendaye et Fontarabie, qui me plût beaucoup avec son vrai cachet espagnol. Mon mari m'avait dit : « Mais, tu t'imagines donc que tu vas te trouver de plain-pied en Espagne en franchissant la Bidassoa ? ». Eh bien oui ! Ce fut lui qui eut l'étonnement de s'y sentir vraiment quoique si près du sol français.

Saint Sébastien nous plut beaucoup. Nous y vîmes passer le petit roi Alphonse que l'on acclamait avec des « Viva » le long de son parcours en voiture.

- :- :- Mon home - :- :-

Puis ce fut le retour dans notre nid, avec la reprise des habitudes de travail. L'installation de ma maison m'occupa beaucoup.

Chaque jour, je me plaisais à confectionner quelques bibelots ou ornements pour l'embellir, ce qui ravissait mon mari, qui avait beaucoup craint que je ne m'ennuie chez moi et ne sache pas m'y occuper.

Notre appartement était agréable et nous l'avions choisi (à ce moment, il y avait du choix ! Heureux moment !) parce que, étant à l'entresol, nous y possédions un petit jardin, ce qui nous avait tout de suite tentés en pensant aux bébés futurs qui pourraient s'y ébattre.

Hélas, jamais ce beau rêve ne se réalisa, ce qui nous désolait. Ma déception mensuelle était grande, mais je ne voulais pas en attrister mon mari qui, comme moi, désirait vivement un enfant à notre foyer.

La première domestique que j'eus buvait : brave fille d'ailleurs mais que je ne pus garder.

Celle qui lui succéda avait le même défaut, mais moins apparent. Je m'aperçus vite qu'elle ne se contentait pas du vin que nous lui donnions, mais que les bouteilles que nous buvions à table se vidaient étrangement vite.

Après avoir fait plusieurs constatations, dégoûtée de penser qu'elle pouvait boire au goulot le vin qu'elle nous servait, je demandai à un de mes parents, pharmacien, de me donner une drogue révulsive, dont j'aurais enduit ce goulot afin que ces lèvres en restent un peu enflammées. Mais le cher homme, trop compatissant, ne voulut pas y consentir.

Je le regrettais car je tenais à la prendre sur le fait. Nous découvrîmes bientôt qu'elle ne se contentait pas du vin, mais ayant découvert le placard où nous mettions une réserve de bonne eau de vie, elle y avait fait une large brèche dont nous ne nous apercevions pas, car elle remplissait avec de l'eau les bouteilles qu'elle vidait.

Cette eau de vie provenait d'un cadeau que mon père avait fait à chacune de ses filles, d'une barrique de très bon vin, pendant une année d'abondance, récolté à sa propriété.

Ma sœur aînée garda ce bon vin pour le consommer car elle devait se marier cette année-là. Ma jeune sœur et moi le firent distiller, ce qui nous donna une excellente eau de vie, que cette malheureuse Sophie n'appréciait que trop bien !

Elle fut remplacée par une certaine Clarisse, assez bécasse, gourmande et coquette. Celle-là se servait de mes parfums, et employait ma poudre de riz dont elle se couvrait les joues quand elle avait chaud, bien que je lui eus fait remarquer que je n'en employais jamais pour mon visage... et que cela ne me plaisait guère de lui voir l'aspect d'un Pierrot.

Enfin, à la suite du décès de ma grand-mère paternelle⁵, je pus gager la jeune bretonne qui lui servait de femme de chambre, lui était dévouée et dont je n'eus qu'à me louer.

Très intelligente, elle se mit à bien faire la cuisine et nous servit pendant seize ans avec beaucoup de cœur.

Elle ne nous quitta que pour se marier, avec un veuf de son pays où elle retourna. Je m'étais beaucoup attachée à elle, et son départ me fut un chagrin, quoique me réjouissant de la voir contracter cette union, qui, selon moi, devait lui apporter la tranquillité et le bonheur qu'elle méritait, pronostic qui se réalisa pleinement.

Privés, à cause de mon deuil, des distractions que les soirées d'hiver auraient pu nous procurer, nous pûmes lire ensemble des ouvrages intéressants, aborder de la littérature que, jeune fille, on ne m'avait pas permise.

Comme mon mari parlait plusieurs langues étrangères et désirait se perfectionner en Espagnol, je me mis avec lui à l'étude de cette langue, mais nos leçons furent assez vite interrompues. Nos soirées furent absorbées par un travail considérable que nécessitait, pendant plusieurs mois, l'incendie presque total de l'usine.

- :- Incendie de l'usine⁶ - :- :-

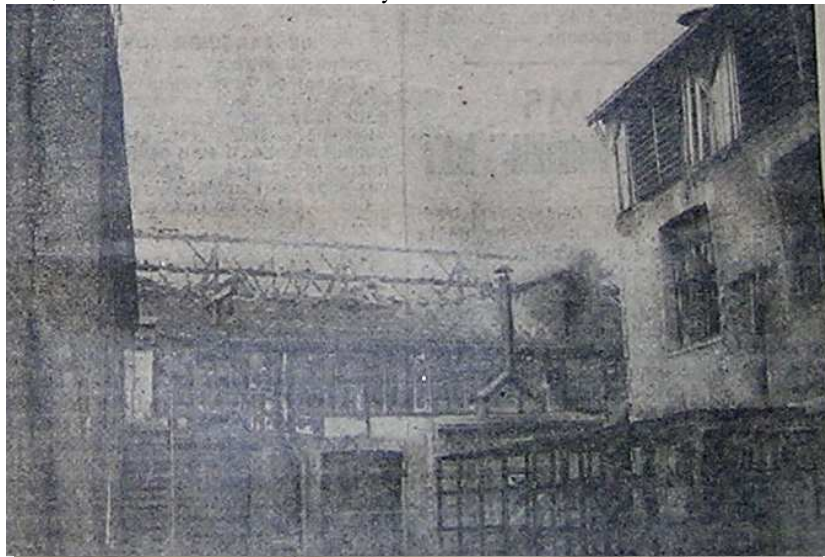
Une nuit, ma jeune sœur, que nous avions eue à dîner et à coucher chez nous, ce soir-là, l'ayant emmenée au théâtre, de sa chambre qui donnait sur la rue, entendit qu'on nous appelait.

C'était un de nos voisins qui rentrait aussi du théâtre et venait d'apprendre que notre usine était en feu.

⁵ Clémentine Pacaud décède en 1898

⁶ C'est le troisième incendie que subit l'usine Ruff. Installée au 6 rue Menou, elle brûla le 7 juillet 1893, puis le 8 février 1897. Ce troisième incendie est survenu le 23 janvier 1914

En hâte, mon mari s'habilla et y courut.



Une Usine incendiée

La Brosserie Ruff est en partie détruite par le Feu
Les Dégâts dépassent 250,000 francs. — Le Chô-
mage est partiel. — On ignore les Causes du Sinistre



Toute la nuit, je fus dans l'inquiétude, car il resta à organiser les secours, montant à des endroits périlleux près des pompiers pour leur indiquer les points où ils pouvaient le mieux porter leurs efforts dans la lutte contre le feu qui avait gagné tous les bâtiments, et essayer de préserver la salle des machines, que, depuis peu, on avait installées et qui avaient coûté bien cher.

Le lendemain, je retrouvai dans sa poche de pardessus le foulard que j'y avais placé et qu'un gros tison qui y était tombé, avait brûlé en partie.

Quel désastre !

La presque totalité de l'usine était anéantie. Des bureaux sous l'escalier desquels le feu avait pris, il ne restait plus trace. Le grand coffre-fort était parmi les ruines. Pourvu qu'il ait résisté ! Quelle angoisse... car là se trouvent des papiers des plus importants : contrats, adjudications en cours, traites recouvrables, argent liquide, etc.....

De plus, le propriétaire, un avoué, qui avait trouvé bon, lors d'un précédent incendie partiel, quelques années auparavant, de résilier le bail en cours pour doubler le prix du loyer, s'opposait cette fois à la demande de mon mari qui, très justement, trouvait que le gros danger d'incendie venait surtout de l'obligation, si on reconstruisait sur ce terrain étroit, de réédifier l'usine avec étages au lieu de la reconstruire d'une façon plus moderne avec des bâtiments composés seulement de rez-de-chaussée. Puisque l'incendie avait dévoré presque totalement l'usine, de ce fait, le bail était résilié. Il désirait donc chercher en banlieue un terrain plus vaste où le danger du feu serait moins grand.

Certaines conventions avec ce propriétaire si peu consciencieux avaient été stipulées : elles étaient renfermées dans ce coffre qu'on croyait anéanti puisqu'il était enfoui sous plusieurs mètres de décombres et ce vilain homme reniait sa parole, prétextant qu'i ne se souvenait pas, qu'i devait y avoir erreur, etc....

Aussi, lorsque devant le commissaire de police, on put ouvrir le coffre, gondolé, encore chaud, mon pauvre mari, la figure défaite tant la chose avait d'importance pour lui, fut tout heureux de récupérer ces précieux papiers, tout roussis aux coins, et triomphant de pouvoir enfin les mettre sous le nez de celui qui lui opposait un démenti à ses allégations, lui montrant sa signature et la sienne : « Vous avez la mémoire courte, Monsieur Z. Vous ne vous souvenez pas avoir signé cela ? »

Il fallut faire un procès pour se dégager de ce bail. Le bon droit finit par triompher, mais les « attendu que » furent tels que, tout en gagnant, le pensum fut de taille et bien onéreux.

Pendant ce temps, sans perdre courage, mon mari faisait reconstruire l'usine dans un quartier plus éloigné du centre⁷, où déjà de grands bâtiments

⁷ Au 40 et 41 quai de Versailles (actuellement siège des Ateliers Normand)

Extrait de : L LE BAIL : Le petit journal de Saint Jo – mai 2003 - Les archives des Ponts et Chaussées :

« En 1900, la belle rivière sert toujours d'égout à une grande partie de la ville. En 1898, les riverains se sont plaints de l'usine RUFF qui rendait l'Erdre insalubre : elle n'est pas seule en cause, loin de là ! Des usines, tanneries, teintureries, filatures de coton, usines à gaz, abattoirs rejettent directement leurs eaux résiduaires dans l'Erdre. Les ruisseaux du Gué Moreau et de la Bonde « qui sont véritablement des égouts à ciel ouvert, recevant les déjections des riverains, viennent également y déverser une quantité considérable de matières fécales.

(Suite de la note page suivante)

existaient et permirent que le travail ne fut que peu interrompu, chose bien importante pour tant de familles que ce chômage forcé aurait mises dans la misère. Détail amusant : à la porte de l'usine, pendant quelques jours, les ouvriers mirent, sur la rue, un tronc avec la mention : « Pour les pauvres... Incendiaires S.V.P. !! »

Que de soucis, de travail, de complications financières et quelle perte !

Avant que les assurances ne règlent le désastre, il fallait trouver l'argent nécessaire à la marche de l'usine, aux mensualités à verser aux entrepreneurs, à la paie des ouvriers, etc... et cela au début dans une affaire importante, dont la mise de capital était plutôt insuffisante.

Presque tous les livres établissant les prix de revient étaient brûlés. Il fallait les refaire et c'était un immense travail. Aussi, pendant des mois, je me mis à l'ouvrage avec mon mari : assez fière de pouvoir l'aider dans ce moment difficile.

Cette besogne compliquée et que je trouvais fastidieuse, n'ayant jamais aimé les mathématiques, occupaient une grande partie de nos soirées, et plus d'une fois, fatiguée d'avoir fait tant de chiffres et d'opérations, je demandais grâce avant la fin de la tâche.

« Non, disais-je, c'est inutile, je ne ferai pas une addition de plus. Je tombe de sommeil ! »

Et j'envoyais promener le gros registre au milieu de la pièce en riant et en gesticulant pour me détendre.

Oui, ce fut une année très dure !

Et quelques années suivantes aussi !

Rebâtir, remettre en train une industrie qui se développe sans avoir les capitaux suffisants pour sa marche ascendante, que de soucis, de travail, d'inquiétude !

Il faut interdire le lavage du linge en aval du pont de la Motte Rouge, juge le Conseil d'Hygiène. Si l'Erdre est un égout, « pourquoi ne se servirait-on pas de cet égout presque naturel, en le recouvrant simplement et en permettant d'établir ainsi sur cette voûte un boulevard qui viendrait embellir tout le quartier de l'Erdre ? »

Le Conseil écarte cette solution : de toute façon, les eaux polluées seraient arrêtées par l'écluse, alors qu'il faut qu'elles soient entraînées vite et loin. Le recouvrement n'empêcherait pas la prolifération des moustiques, vecteurs de plusieurs maladies infectieuses. Il faut déplacer les fondoirs, les triperies, l'abattoir, loin du centre ville et établir depuis la Motte Rouge jusqu'à la Loire deux égouts parallèles à l'Erdre. C'est alors la Loire qui sera contaminée, mais cela a moins d'importance depuis que la prise d'eau ne se trouve plus quai de Richebourg. Il faudra attendre les années 1930 pour qu'une solution radicale soit mise en œuvre : l'Erdre sera non seulement recouverte dans sa traversée urbaine, mais détournée sous les Cours.



Mon mari disait quelquefois : « Quand les gens réussissent, on les envie et on déclare qu'ils ont eu de la chance ! Mais on ne sait pas par quels chemins pénibles bien souvent ils ont passé, et à quel travail ils se sont livrés. S'ils ne réussissent pas, on les traite d'imbéciles, d'incapables ou d'ambitieux qui voyaient trop grand ! »

C'est pourquoi il faut toujours être prudent et généreux dans ses jugements quand on a à les exprimer, car on a rarement en mains tous les éléments d'appréciation.

Enfin, l'usine se reconstitua dans une partie de la ville éloignée du centre, où les affaires purent y prospérer, grâce au travail persévérant, incessant, à la ténacité et aux qualités d'administrateur de mon mari, qui y occupa plus de 500 ouvriers, dont beaucoup habitèrent ce quartier, où nous y eûmes nous-mêmes le petit hôtel qui touchait l'usine et que je ne quittai qu'après la mort de mon mari, laissant beaucoup de mon cœur dans cette agglomération populaire, où, presque à chaque porte je connaissais quelqu'un.

Détail touchant, quand je dus quitter ma maison, pour en laisser la disposition au nouveau directeur, tous les ouvriers se cotisèrent pour m'offrir en souvenir une jolie petite statue de bronze représentant un « poilu » lisant une lettre... « La Bienvenue », titre imprimé sur son socle. Elle était accompagnée d'un message que je ne relis jamais sans émotion, car il prouve que les quelques lettres que j'écrivais pendant la guerre aux employés ou ouvriers qui combattaient en 1914-1918, leur avaient fait plaisir et que tous les braves gens desquels j'avais eu à m'occuper en leur envoyant colis et subsides, m'étaient peut-être reconnaissants du peu que je leur avais fait, mais avaient surtout compris que j'y avais mis mon cœur.

J'étais d'un naturel assez timide et redoutais, au début de mon mariage, faire seule des achats un peu importants dans les magazines.

Je demandais alors le concours de ma mère, qui s’y prêtait volontiers. Un jour qu’elle était absente, j’emmenai ma jeune sœur, alors âgée de 17 ans à peine, pour acheter l’étoffe nécessaire à la confection d’une robe. Et dans le magasin, j’eus à la consulter, lui demander son goût, si bien que le commis qui nous servait, la croyant mariée, car elle était grande et forte, l’appelait Madame et moi Mademoiselle, ce qui l’amusa beaucoup, car, me dit-elle en sortant : « Tu vois, on me trouve l’air beaucoup plus raisonnable que toi ! »

- :- Malice - :- :-

Ma chère maman, aujourd’hui, je t’apporte, non pas les compliments habituels de ton gendre, mais un petit blâme car il prétend que tu as une fille cadette qui te ressemble, mais te copie trop fidèlement.

« Ah ? Et en quoi Monsieur mon gendre a-t-il des reproches à m’adresser ?

- Voici : hier soir, nous avons dîné chez les C. avec leur sœur et leurs frères. Nous y avons passé une bonne soirée, et sommes revenus tous ensemble, très gais et plaisantant tout le long de la route.

En arrivant devant l’hôtel des B., ces vieux grigous, Madeleine nous a raconté qu’elle s’était présentée chez eux dans la semaine pour quêter pour les écoles de son curé et qu’avec bien de la peine, elle n’avait obtenu que 2 francs, alors que leur brave domestique lui avait donné 5 francs.

J’étais écœuré et proposai de leur faire une petite farce pour les punir : c’était d’agiter bien fort leur sonnette, chose facile, sans être vus à cette heure tardive pour les tirer de leur sommeil. Mais la proposition, tout de suite adoptée et exécutée, ne fut pas du goût de mon mari.

Que cette gaminerie m’amusa cependant !

Un peu pour me disculper, je lui dis que tu m’avais raconté avoir fait la même malice, étant jeune femme, à un vieux voisin désagréable qui vous ennuyait, et il me répondit que tous les exemples n’étaient pas bons à suivre ! »

Je vis que mon récit avait amusé ma mère et la ramenait à bien des années en arrière.

Pendant ce temps-là, il m’était né une nièce, à ma grande joie, car mon aînée l’avait attendue et désirée pendant trois ans, et lorsque ma mère annonçait dans la famille qu’elle allait être grand-mère, beaucoup se méprenaient et pensaient que c’était moi qui allais lui conférer ce titre.

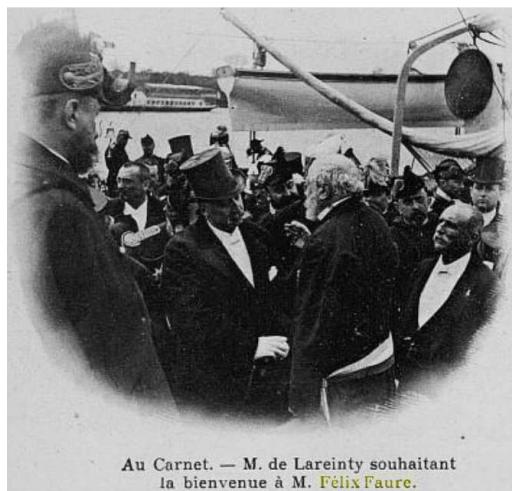
La mignonne petite fille qu’il me fut permis de beaucoup dorloter était douce et facile et la maman assez bonne pour souvent... me prêter sa fille afin de la promener, la pouponner, l’habiller avec les vêtements que je me plaisais à lui confectionner.



Germaine –Hélène – Daniel
(les trois premiers enfants d'Henriette, sœur de Lucie)

A ce moment, pendant la mairie de l'Oncle A⁸. qui nous avait mariés, notre cité eut l'honneur de recevoir le Président de la République, Félix Faure, et, à cette occasion, il y eut un grand gala au théâtre, où nous fûmes convoqués, toutes les places des fauteuils en vue devant être occupées par les jeunes femmes en robe de bal, ce qui formait une jolie corbeille de frais minois et de belles toilettes.

J'avais fait transformer, pour un bal donné précédemment dans ma famille, ma robe de mariée. Le corsage était recouvert de mousseline de soie blanche, brodée de fleurettes multicolores, qui lui donnait un joli aspect nouveau. Toute la salle était pleine d'habits noirs et d'élégantes parures.



Au Carnet. — M. de Lareinty souhaitant la bienvenue à M. Félix Faure.

⁸ Alfred Riom a été maire de 1892 à 1896. La visite de Félix Faure en Loire Inférieure a eu lieu en avril 1897 lorsque le maire de Nantes était Hyppolite-Etienne Etiennez. Lucie mélange les dates.

Ce fut une superbe soirée. Je ne me rappelle pas de la pièce qui y fut jouée, mais je me souviens bien qu'un magnifique ballet en rehaussait l'éclat. Pendant qu'il se déroulait, bien que je ne me retenais pas de l'admirer, je songeais à toutes ces petites artistes chorégraphiques, dont l'âme est si exposée et qui exposent aussi celle de plus d'un spectateur par leur grâce, leurs attitudes, leurs sourires factices.

Aussi me mis-je à prier pour elles, cherchant à m'élever vers Dieu, pour lui demander pardon des offenses qui lui sont faites et le supplier de me donner la possibilité de lui faire trouver dans mon cœur, asile et consolation.

- :- :- La pauvre Jeanne - :- :-

Il pleuvait, il pleuvait encore ! Quel printemps humide cette année-là.

Je me disposais à sortir, un gros bouquet de primevères à la main. Allons ! Il faut encore s'armer d'un parapluie.

Arrivée chez la pauvre Jeanne, dans le corridor de sa mansarde, je m'arrêtai pour déposer mon parapluie ruisselant.

Par la lucarne qui donne sur la galerie, j'aperçus la pauvre infirme que je restai un moment à observer avant de frapper à sa porte. Ce jour-là, son front était plissé comme lorsqu'elle sortait de ses crises de grandes souffrances. Elle était assise dans son vieux fauteuil de paille, les jambes allongées sur une chaise et cousait à petits points les objets de lingerie qui ne lui donnent qu'un maigre salaire. Vue ainsi, à contre-jour, elle évoque la silhouette d'une grosse araignée, ses mains sont décharnées, ses bras tout menus, son corps déchiqueté. Pauvre créature ! Fille d'un alcoolique, véritable brute morte dans une crise de delirium-tremens après avoir sa femme mourir de chagrin et de misère, elle a les yeux bigles, la mâchoire trop petite pour les longues dents qui la meublent et chevauchent les unes sur les autres, la gênent quand elle parle et la font crachoter désagréablement pour son interlocuteur duquel elle a la manie de toujours se rapprocher pour lui parler de très près, car elle entend haut.

Après le toc, toc, toc, sur la porte, me voici dans la chambre, accueillie par des exclamations :

« Ah ! Enfin ! Voici le printemps, la jeunesse, la grâce, la beauté. Que vous me faites plaisir, Madame, de venir me voir ! J'étais si triste aujourd'hui. D'où viennent ces jolies fleurs ?

- Ce sont les premières que j'ai pu cueillir, hier dimanche, au cours d'une promenade à la campagne avec mon mari.

- Que vous êtes gentille. Avoir pensé au pauvre avorton quand on se promène avec son mari, qu'on peut jouir du soleil, de la belle nature. »

Et comme je me penche sur elle pour déposer mes primevères sur ses genoux, spontanément, elle enlace mon cou de son bras et les yeux remplis de larmes s'écrie en m'embrassant : « Vous êtes ma mère ! »

- :- :- Voyage à Paris - :- :-

Certaines affaires obligeant mon mari à aller à Paris, ce me fut une joie de l'y accompagner.

Je lui demandai d'aller au théâtre du Palais Royal : il me semblait qu'une jeune mariée ne pouvait pas ne pas connaître ce théâtre parisien, si gai, dont j'avais tant entendu parler par mes amies et je me promettais un grand plaisir de cette représentation.

Effectivement, la pièce était très gaie, trop gaie même à mon gré, et d'un leste si choquant qu'après le premier acte, désorientée, je témoignai le désir de partir au plus vite.

Malicieusement, mon mari me répondit que, étant venus là sur ma demande, il m'y fallait rester jusqu'à la fin, ne serait-ce que pour me faire une opinion personnelle, au lieu d'écouter les acclamations trop enthousiastes de mes amies provinciales, sur tout ce qui se joue dans la capitale.

Eh bien ! Faut-il le dire ? La fin, beaucoup moins risquée que le commencement, me permit de rire bien franchement et je pus apprécier avec le talent des acteurs, l'esprit des compositeurs, que je blâmerai toujours, cependant de n'avoir pas retranché de leur pièce pleine d'esprit au demeurant, certaines situations ou tirades inconvenantes, qui n'ajoutaient rien au comique de la pièce, ni à sa valeur, au contraire, et lui donnaient un caractère nettement mauvais.

Je fus autrement satisfaite de nos soirées aux « Français » et à « l'Opéra ».

Avec mes visites aux musées du Luxembourg, et surtout au Louvre dont je découvrais les trésors avec joie, l'examen des belles églises de Paris m'occupait pendant les heures de travail de mon mari.

Ce fut à la visite du château de Versailles que nous consacra mes dimanches.

Mon mari s'amusait de mes étonnements et jouissait de mon admiration pour toutes les belles choses que je voyais, heureux d'en être mon initiateur et de me les faire découvrir, et moi, reconnaissants de son rôle de guide éclairé et affectueux.

Aussi, sortant de ma réserve habituelle, avant qu'il n'ait pu protester, devant la façade de ce merveilleux château de nos rois, je lui plantai un gros baiser sur chaque joue, jouissant malicieusement de son air interdit et du sourire amusé de touristes, arrêtés plus loin, étonnés par la soudaineté de ce coup, prémédité je dois le dire pour affirmer ainsi publiquement mes droits de jeune mariée.

- :- :- Au salon, après le dîner - :- :-

On parlait des bruits de grèves, des exigences, des ouvriers qui réclament de l'augmentation.

J'entends : « Ils sont insatiables ! »

C'est une de mes cousines qui parle ainsi. Jeune femme mariée, très élégante, elle déclare dédaigneusement : « Ces gens-là ne sont jamais satisfaits, et peu intéressants. Ils boivent, s'enivrent, mangent tout ce qu'ils gagnent ! »

Je dis : « Ils ont leurs défauts, certainement, mais n'avons-nous pas les nôtres ? Tu dis - Ils mangent tout ce qu'ils gagnent - mais je voudrais nous y voir avec un salaire de trois francs par jour. Je ne suppose pas qu'aucun patron, à leur place, s'en contenterait. N'ont-ils pas effectivement de quoi se plaindre. Estimons-nous heureux que « ces gens-là », comme tu les appelles, aient l'endurance dans leur misère et pas plus de méchanceté, car, à leur place, nous nous trouverions si malheureux que nous aurions peut-être maudit les riches depuis longtemps. Et je mets en fait que si l'on nous obligeait à vivre de leur salaire, je ne t'en donnerais pas pour quinze jours avant de devenir anarchiste ! Si nous les connaissons mal, eux, que connaissent-ils de nous ? Nos équipages, nos belles toilettes... et, vous ne voudriez pas qu'ils nous envient ? La seule chose qui m'étonne, c'est qu'ils ne nous haïssent pas. Avez-vous grimpé jusqu'à leur mansardes ? Vous êtes-vous rendu compte de leur misère ? »

Tout à coup, je m'arrête, me voyant écoutée, saisie par une timidité, presque une honte, de me voir, moi, une des plus jeunes, ayant l'air de vouloir donner la leçon.

Cela non, mais je n'ai pu m'empêcher de protester, de m'élever de façon un peu véhémement contre cette façon de voir si peu réfléchi.

Le beau-frère d'Aline, un grand garçon doux, qui n'aime pas fumer et qui est resté avec les dames, me demande :

« Mais, chère madame, vos idées sont sans doute très bonnes, mais comment voulez-vous que nous, industriels, puissions les appliquer ? Avec nos 200 ouvriers, s'il nous fallait augmenter le salaire journalier, ne serait-ce que de peu, cela ferait une somme considérable par mois ? Je ne vois pas que nous y arriverions sans grand dommage. Et si l'industriel, au lieu de gagner de l'argent, en mange et croule, le résultat sera encore plus désastreux pour l'ouvrier qui se trouvera au chômage.

- Oui, je sais, c'est ce que mon mari me dit quelquefois pour son personnel. Et, cependant, je vous assure qu'en étudiant les choses de près, il est souvent arrivé à des améliorations ou à des augmentations de salaires qu'il considérait comme justes. Avec de la volonté, il me semble qu'on y arriverait quelquefois, ne serait-ce qu'en veillant beaucoup à l'ordre, en supprimant le gaspillage, certains postes à double emploi. Et que voulez-vous ? Ne vaudrait-il pas mieux que les patrons se réservent des gains moins copieux pour améliorer

le sort de leurs ouvriers ? Et enfin, oui ou non, vous contenteriez-vous de trois francs par jour pour faire vivre votre femme et vos cinq enfants, comme mon brave manœuvre que j'ai été voir ce matin, qui a le même nombre de gosses que vous et qui est malade ? Il faudrait se rendre compte de ce que coûte une famille à nourrir, à loger, à vêtir... »

Et pendant la sonate de piano et violon qui suit notre intéressante conversation, je me recueille. Ai-je eu raison ? Ai-je été trop loin ?

Je voudrais la belle Aline qui me taxe de révolutionnaire et sirote, en ce moment, son petit verre de Chartreuse, dans la mansarde de Lorient, si elle s'y trouverait à l'aise ?

- :- :- Diplomatie - :- :-

Nous nous mettons à table, et tout de suite, je vois que mon mari a du avoir quelques ennuis. Il a l'air soucieux, je m'en préoccupe mais sans le lui dire. Déjeunons d'abord, essayons de le dérider et les confidences viendront ensuite d'elles-mêmes.

« Qu'as-tu fait dans ta matinée, me demande-t-il ?

- J'ai fait un veau !

- Hein ?

- Oui, je t'assure. Tiens, regarde plutôt. Et je vais lui chercher le tableautin que j'ai copié au musée, un beau petit veau s'ébattant dans une prairie en fleurs.

- Tiens, ce n'est pas mal ce paysage printanier ! Tu me le donnes pour mon bureau ?

- Cela dépend ! J'ai déjà eu des propositions pour son placement... Tu sais, le jeune Bertrand, qui s'est découvert un goût prononcé pour la peinture depuis quelque temps, je l'ai trouvé ce matin comme je sortais du musée avec ma petite toile à la main. Il m'a fait, le serin, des compliments exagérés et m'a dit qu'il donnerait cher pour l'acquérir. Pour couper court à ses sornettes, je lui ai dit que je me proposais de faire prochainement un bel âne, que je pourrais peut-être lui réserver. Pas content, il n'a pas été long à me tourner le dos. C'était ce que je voulais ! »

Partie gagnée ! L'humeur a changé.

On me montre des lettres d'affaires reçues au dernier courrier : refus d'une grosse soumission, difficultés avec un client important.

Nous discutons sur certains points qu'on me soumet et on repart plus rasséréiné, détendu, pour reprendre la tâche ardue, c'est vrai, mais un peu allégée parce que partagée.

- :- :- Pansement - :- :-

La plaie est grande, les chairs largement déchirées... Pour faire souffrir le moins possible, le brave ouvrier belge que je panse, je décolle doucement, en humectant beaucoup, les parties du pansement qui adhèrent à la chair. Cela prend du temps, le sang coule, je soupire...

« Votre main tremble, madame, savez-vous... c'est l'amitié ! »

Combien de fois me suis-je amusée des noms de maladie que nos braves ouvriers déformaient à mon grand plaisir, en me répétant le diagnostic du docteur.

L'un d'eux ne me dit-il pas d'un grand sérieux, qu'il venait d'avoir... la flûte en bas ! (lisez l'influenza). Un autre qu'on l'avait passé au crayon X et un troisième qu'on appelait Zénob (parce que c'est le masculin de Zénobie, prénom de sa femme), me déclarait que le médecin craignait pour elle un concert dans le ventre !

Une de nos femmes que j'avais envoyée chez le docteur revint toute rassurée. Ce n'était que de la lubine qu'elle avait dans le ventre. « J'ai déjà eu ça. C'est pas ben grave, mais il me faut du lait au lieu de pinard. »

- :- :- Les surprises du téléphone⁹ - :- :-



⁹ L'installation du téléphone à Nantes a commencé en 1880. Le réseau téléphonique municipal est mis en place à partir de 1882. Il relie d'abord poste central de la mairie aux principaux bâtiments de secours et de sécurité (commissariats de chaque arrondissement, caserne de pompiers, bureau d'octroi puis rapidement les conciergeries des écoles et les établissements culturels (Source : Archives municipales)

A ses débuts, le téléphone n'avait pas les appels de communication aussi faciles que maintenant. Il fallait d'abord sonner au Central où la préposée, plus ou moins attentive, devait transmettre l'appel au numéro que vous lui indiquiez.

A ce moment, vous vous croyiez donc en communication avec l'abonné que vous aviez demandé. Mais il y avait souvent des erreurs, et quelquefois, certaines surprises amusantes... ou désolantes selon les cas !

« Allo ! Allo ! le n°129 S.V.P.... Allo ! Mme Bertrand pourrait-elle me dire un mot ?... Oui, je l'attends. »

Mais j'attends en vain. Je ressonne et réitère ma demande. Une voix masculine, chaude et bien timbrée, me répond qu'on est allé chercher Mme Bertrand et qu'elle ne peut tarder.

Je remercie et continue à attendre les cornets acoustiques aux oreilles. Pour passer le temps, je prête attention aux lambeaux de phrases qui m'arrivent... « ... représentation théâtrale... engagement définitif... grosse recette... succès pour la Falcom... ». La voix masculine qui m'a déjà répondu se fait entendre à nouveau :

« Mme Bertrand se fait attendre, mademoiselle, vous devez perdre patience !

- Effectivement, monsieur, je commence ! »

Tiens ! On me prend pour une jeune fille, ce n'est pas la voix de Mr Bertrand. Ce doit être un de ses amis qui se trouve dans son bureau. Eclaircissons ce mystère.

« A qui ai-je le plaisir de parler ?

- Au baryton de l'Opéra, mademoiselle »

Au baryton de l'Opéra ? Mais les Bertrand ne le connaissent pas. Qu'est-ce que cela veut dire ? On ne me laisse pas longtemps à mes réflexions.

« Et moi, saurais-je avec qui j'ai l'honneur de communiquer ?

- Oh ! Je pense, monsieur, que mon nom ne vous dirait rien comme vous ne me connaissez pas du tout... tandis que vous n'êtes pas un inconnu pour moi, ayant beaucoup entendu parler de vos succès et chaudement vanter votre talent de grand artiste !...

- Vous êtes vraiment trop aimable, mademoiselle. Quel malheur que ne ne puisse vous voir... Votre voix m'est extrêmement sympathique (Oh ! Il est amusant !) et, charmé par la voix, je suis désolé de ne pas connaître le minois. Il est vraiment regrettable que le téléphone ne soit pas perfectionné au point de voir la personne avec laquelle on cause, surtout quand cette personne est très jeune... Oh ! Mon Dieu, est-ce que vous êtes partie ?

- Non

- Ah ! C'est gentil ! Et bien, dites-moi où vous vous mettez, je tiens beaucoup à le savoir... Aux fauteuils ?

- Oui

- A gauche, à droite, au milieu ?

- A gauche (Ce n'est pas vrai, nos billets sont retenus à droite.)

- Quel chapeau aurez-vous ?
- En voilà des questions !
- Pardonnez ma curiosité, mais, je vous en supplie, dites-moi quel chapeau vous aurez : des nœuds ? Des fleurs ? Des oiseaux ?
- Un gros bouquet de violettes sur un toquet de velours noir. Allons, vous êtes content ?
- Parfait. Pour une beauté blonde, ce doit être délicieux ! »
- Cette fois, j'éclate car j'aurai un toquet beige et bleu ciel.
- « Et bien, écoutez-moi... ce soir-là, tout le temps, toute la soirée, je jouerai et chanterai pour vous, rien que pour vous, et je suis sûr de me surpasser !
- Très flattée, très flattée (et je ris toujours)
- Vous verrez, vous verrez !
- Nous verrons. Alors à mardi !
- Oh ! Vous me quittez ? Et votre commission ? Je pourrais peut-être la faire à la bonne femme ? (Bonne femme, bien, il n'est pas gêné !)
- Dites donc, vous n'êtes guère respectueux pour mon amie !
- Votre amie ? C'est votre amie, cette vieille danseuse ? (Pour le coup, c'est trop fort !)
- Comment vieille danseuse ?
- Dame ! N'est-elle pas danseuse et vieille.
- Mais pas du tout, ni l'un ni l'autre, c'est la femme très jeune, d'un architecte. Vous n'êtes donc pas dans le bureau de son mari pour vous permettre semblables réflexions ?
- Ah ! Je comprends et vous fais toutes mes excuses, mademoiselle, vous ne savez pas ce qui est arrivé ?... Un mariage téléphonique !
- Vous êtes bien heureux de comprendre, monsieur, moi je ne comprends pas. Un mariage, mais...
- Voici : pendant que vous demandiez le numéro de votre amie, il y avait une communication entre le bureau central et le bureau du directeur du théâtre dans le cabinet duquel je me trouve en ce moment, et comme vous avez demandé Mme Bertrand, il vous a répondu qu'il la faisait chercher. La méprise vient de la (...)
- (...) d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle.
- Pas très complète cependant.
- Assez pour me donner le très vif désir de l'achever, je voudrais déjà être à mardi.
- Cela viendra. Au revoir monsieur.
- Au revoir mademoiselle et encore une fois pardon de la méprise. »

Moi aussi, je désirerais être vite au mardi, amusée à l'avance par l'idée qu'il chercherait en vain ce soir-là un chapeau noir garni de violettes à la place indiquée.

Aussi, en entrant dans la salle, mon premier coup d'œil fut pour les chapeaux. Du haut en bas, pas de violettes. Aux fauteuils de gauche, des messieurs, quelques dames d'âge respectable, des places vides,, un officier avec sa femme, petite et très brune, capote noir et or. Je la lorgne ; l'illusion n'est pas possible. Tiens ! Des violettes sur un chapeau ! Où vont-elles se mettre ? Ce n'est pas possible ! C'est pour les fauteuils de gauche. Mais oui, c'est bien cela.

Les voilà installées (et non sans avoir eu bien de la peine à arriver là) au 1^{er} rang entre un monsieur affreusement long et maigre (le mari, je pense), et une dame âgée et à l'air béat (ce doit être la belle-mère).

Elle, une blonde... (Oui, elle est blonde... miséricorde !) énorme, le cou dans les épaules et tellement rouge que vue ainsi à distance et assise, avec son chapeau beaucoup trop petit pour cette large face et son corsage d'une heureuse nuance, ni jaune, ni rouge, la comparaison d'une citrouille surmontée d'une touffe de violettes me vient à l'esprit immédiatement.

Alors, je me cache derrière mon programme pour pouvoir rire à mon aise. J'étouffe dans mon mouchoir. Quand on pense qu'il va prendre cette grosse femme à l'air bête pour la personne à laquelle il a adressé son compliment... C'est on ne peut plus réussi !

Et je suis prise d'un tel accès d'hilarité que je ne peux m'arrêter que quand mon baryton entre en scène, les yeux fixés sur les fauteuils de gauche, arrêtant un moment son regard sur l'énorme tourte de vis-à-vis, puis recommençant à parcourir le rang, cherchant à y découvrir autre chose (comme beauté blonde), que ses yeux étonnés et ronds, paquet informe couronné de violettes.

A coté de moi, mon mari, au courant de l'histoire, est pris aussi d'un subit accès de gaieté. Il se frotte les mains, le montre et me dit à l'oreille : « Ca lui apprendra à faire de déclarations aux jeunes femmes ! ».

:- Dame de charité du Bureau de bienfaisance - :

L'hiver, toujours bien dur aux pauvres gens, se prolongeait très rigoureux, et augmentait les souffrances dans bien des maisons que je visitais dans mon quartier.

A toutes les portes, autour de moi, il faudrait laisser des subsides pour payer le charbon et pour augmenter les rations alimentaires, souvent bien maigres dans les foyers où les enfants se multiplient.

Quand je vois, dans ces familles bien pauvres, une cinquième, sixième naissance attendue, alors qu'on s'en passerait volontiers et que chez nous un petit enfant serait accueilli avec tant de joie, je suis bien tentée de demander au ciel de répondre au point d'interrogation que je me pose souvent.

En attendant d'être gratifiée de la venue du cher petit être dont je rêve, occupons-nous un peu de ceux des autres et essayons de soulager leur misère.

Mais, dans ce pauvre quartier si peuplé, je suis submergée. Il faudrait les mines du Pactole, aussi ai-je demandé au Bureau de Bienfaisance de m'aider un peu par quelques bons de pain et de charbon.

Très bien accueillie, on m'a répondu que l'administration municipale m'en fournirait certainement en me nommant « Dame de charité ».

Cela semblait facile et je m'employais de mon mieux dans ce rôle pendant deux ans. Mais je fus encore davantage débordée car, à mes clients habituels, ouvriers, voisins, nécessiteux du quartier, s'ajouta une longue liste qu'on me fournit, de ménages à visiter, ce qui augmenta tellement ma besogne que je dus y renoncer.

Que de pauvres intérieurs je découvris ainsi : de tous genres, de tous calibres, des convenables, des moins convenables, des pas convenables du tout ; beaucoup de familles nombreuses, des faux-ménages, des filles-mères qui avaient bien de la peine à élever leurs enfants et pour lesquelles j'avais, la plupart du temps, bien plus de pitié et d'indulgence que de blâme... des femmes abandonnées qui reprenaient un protecteur à leur foyer, auxquels naissaient des enfants qui portaient le nom du mari infidèle, ce qui créait parfois des situations bien compliquées. Foyers où se rencontraient pêle mèle défauts et vices, ivrognerie et débauche, malpropreté, manque d'hygiène la plus élémentaire, à côté de qualités et même de vertus indéniables, comme le sentiment d'amour maternel, presque toujours très développé, une probité naturelle assez fréquente, une entraide touchante pratiquée dans les moments difficiles, comme la maladie, les décès, et dont plus d'un exemple m'a bien émue, ayant constaté que cette vraie solidarité dans les épreuves ne se trouve pas toujours si bien exercée dans les milieux plus fortunés.

- :- :- Examens d'infirmière - :- :-

« Es-tu contente de ton examen ?

- Heu, à moitié. J'ai eu affaire à un des examinateurs, genre rosse, qui a cherché à m'intimider. Il m'a constamment appelée, mademoiselle, ce qui prouvait qu'il me croyait encore plus jeune que je ne suis, et pour m'embarrasser, il m'a interrogée sur la manière de donner un lavement. C'est encore compréhensible car une infirmière doit savoir l'administrer, mais son examen a porté tout le temps sur le même sujet avec des demandes de détails qui prouvaient bien qu'il cherchait à m'intimider plutôt qu'à se rendre compte de sa compétence.



Ainsi, a-t-il fini par me demander ce qu'était une canule ! Je me suis tenue à quatre pour ne pas lui répondre : « Vous ». Heureusement que d'autres médecins n'ont pas cette méthode.

Le docteur M. m'a interrogé sur la circulation du sang, le système artériel et veineux, le cœur, etc.... cela a été tout seul.

Le professeur O. m'a fait décrire les différents genres de pansements et m'a interrogée sur les plaies infectées.

Dans l'ensemble, je crois avoir très bien répondu et espère tout de même décrocher mon brevet d'infirmière qui me sera bien utile pour me mettre à l'abri de certains ennuis possibles, lorsque je soigne le personnel de l'usine, et qui m'a instruite des soins à lui donner. »

Un peu plus, nous n'aurions pas eu d'examens !

Après une année de cours fidèlement suivis, malgré bien des vicissitudes, comme par exemple cet hiver la difficulté d'arriver à l'Ecole de Médecine quand il y a eut des inondations pendant plusieurs semaines, qu'il fallait passer sur des appontements et qu'une pancarte nous annonçant qu'il n'y aurait pas de cours. La date des examens ne pouvant jamais nous être données, les décisions de ces messieurs traînant tellement en longueur, nous vîmes le moment où ils les auraient remis à l'année prochaine.

Alors le père des deux jeunes filles qui retardaient de semaine en semaine leur départ pour la campagne se fâcha. Il se rendit à l'Ecole de Médecine pour voir les docteurs qui avaient organisé nos cours et exigea qu'on nous examine au plus vite. « Elles ont pris leurs inscriptions, leur dit-il, vous avez l'obligation de les examiner cette année. »

Et comme ce monsieur était un personnage influent, sa réclamation eut du poids et du succès. Ce n'était pas encore l'usage de chercher à obtenir son

brevet d'infirmière. Nous étions peu nombreuses à nous présenter à cet examen et j'ai été seule de ma famille dans cette génération à le passer.

- :- Francine Alméric - :- :-

« Mariette ! Cet après-midi, pourriez-vous m'aider à porter à cette pauvre Francine que je viens de voir et qui est malade, quelques victuailles dont elle a grand besoin, car on peut dire que tout manque dans cette pauvre maison.

- Ah ! Madame perd bien son temps et son argent, en allant visiter cette femme de rien, qui vit dans la débauche et emploie tout son gain à boire.

- Si vous voyiez actuellement cette pauvre malade, vous en auriez pitié comme moi. J'ai rarement vu pareil dénuement. Elle n'a même pas de lit et couche sur un tas de fougères. Et puisque vous nous avez fait hier du bon bouillon, il sera le bienvenu, je vous assure, en attendant le médecin que j'ai fait demander et qui, sans doute, exigera son transfert à l'hôpital, mais il nous faudra emporter un siège pour que le Docteur puisse s'asseoir car il n'en existe pas un dans l'unique pièce qu'elle habite. »

Et quelques heures après, nous étions en route, bien chargées avec les choses indispensables aux premiers soins : cuvette, broc, un peu de linge, quelques biscuits auxquels j'avais hésité à joindre un peu de vin, car avec ses habitudes d'intempérance, la malade qui en est sevrée brusquement pourrait s'en trouver fort mal.

Nous arrivons au rez-de-chaussée qu'elle habite, rez-de-chaussée est une façon de dire, car on y accède en descendant quelques marches, c'est plutôt un sous-chaussée.

La pauvre malheureuse est étendue, fiévreuse, sur ce tas de fougères qu'elle a du aller elle-même cueillir à la campagne et recouverte d'une méchante couverture verte comme on en voit sur le dos des chevaux, l'hiver, et sur laquelle sont entassées ses pauvres hardes qui doivent lui donner un appoint de chaleur bien problématique.

Aucun meuble dans cette pauvre pièce humide, qui possède cependant une grande cheminée à entourage de briques et sur la tablette de laquelle sont posés les objets qu'elle possède : un bougeoir, une casserole, un savon, des allumettes.

Mais, qu'est-ce que j'y aperçois aussi, dans l'angle, à côté d'un bol de faïence fleuri ? Une grande photographie de la malade, très ressemblante, ma foi !

« Ah ! dit Mariette qui la regardait aussi, j'espère, Francine, que vous étiez en fonds quand vous vous êtes fait faire ce beau portrait.

- Oh oui ! C'est lorsqu'après l'incendie de l'usine on faisait des heures supplémentaires. Et puis, il ne m'a coûté que 50 frs.

- Cinquante francs ! Miséricorde ! Vous auriez eu de quoi vous payez bien des beefsteaks.

A cette époque, 50 francs était une somme. Ma pauvre Mariette, si raisonnable, est révoltée et pendant que je fais boire le bouillon apporté à ma malade qui le trouve si bon. Je la vois hausser les épaules avec un air de réprobation et de pitié.

« Francine, je constate que chez vous vous ne possédez aucun objet de piété. Me permettez-vous de vous apporter une jolie image de la Sainte Vierge, qui vous protégera, vous tiendra compagnie et à laquelle nous demanderons votre guérison ?

Oh oui ! Je serais bien contente. Je l'aime bien, vous savez. Quelquefois, quand j'ai très mal, je dis un Ave Maria.

Peu de temps après, je suivais le pauvre convoi de la malheureuse ouvrière, partie pour le grand voyage, absoute, pacifiée, pardonnée par le Divin Maître qui sait voir le fond des cœurs et tendre les bras à ceux qui, repentants de leurs erreurs, arrivent à lui, même à la dernière heure.

- :- :- Mère Champie - :- :-

Celle-là était tombée du haut d'un grenier, où elle avait mission de raccommoder des sacs et où, en les précipitant, une fois cordés, par la trappe, au bas de laquelle ils s'entassaient, elle avait suivi le mouvement. Heureusement, le paquet de sacs avait amorti la chute qui laissait cependant de belles ecchymoses sur son corps.

C'était une petite bonne femme maigre, aux traits accusés, au nez busqué, aux petits yeux vifs et brillants, dont les cheveux gris pendaient en mèches sous le bonnet de nuit qui les recouvraient.

Drôle d'intérieur que cette chambre à la cloison de bois blanchie à la chaux, à la fenêtre étroite où pendaient des rideaux de guipure qui avaient dû être blancs ; avec son mobilier de bois Louis-Philippe, assez confortable : lit à rideaux, commode sur laquelle se prélassait, sous un globe, une couronne de fleurs d'orangers fanée, de petites statuettes de porcelaine et des vases garnis de fleurs artificielles, un guéridon recouvert d'un affreux petit tapis de dentelle au crochet ; il y a même un fauteuil de velours très râpé, avec têtère de dentelle au crochet également.

Mais les draps de lit sont bien sales, ainsi que la chemise et le manteau de nuit.

« Bonjour Mère Champie. Souffrez-vous moins aujourd'hui ? Le médecin a prescrit de mettre des sangsues sur cette ecchymose et je vous en apporte pour ne pas perdre de temps.

- Comme vous êtes aimable, ma bonne dame, mais, c'est que je ne saurais pas les faire prendre.

- Qu'à cela ne tienne, je vais le faire moi-même si vous le voulez bien. »

Mon Dieu ! Que de piquêtes de puces ! La chemise en est tellement souillée qu'elle en est teinte comme une indienne. Et moi qui les redoute tant ! N'y pensons pas.

Pendant l'opération, assez longue, car ces vilaines bestioles ne veulent rien savoir (ce pauvre corps si maigre ne les tente pas, il faut croire !), nous causons.

Elle me parle de défunt son mari, le cher homme, dont elle a conservé un souvenir attendri, ainsi que de la fille, unique enfant morte très jeune.

Enfin, tout est terminé : les petites bêtes ont fini par faire leur devoir et je me hâte vers la maison, où je m'empresse de passer dans le cabinet de toilette pour me laver à fond.

Mais, Oh ! Horreur ! Je m'aperçois que j'ai attrapé des poux de corps, et me voilà appelant ma bonne Mariette, pour qu'elle m'aide à secouer ma robe au dessus de la baignoire, à broser et aérer mes vêtements dans le jardin, pendant que je m'ablutionne des pieds à la tête, profondément dégoutée, inquiète de savoir si je vais me débarrasser facilement de ces locataires indésirables et très désireuse que mon mari n'en sache rien.

- :- :- Fin du siècle - :- :-

L'année qui finissait sonnait aussi le glas du siècle.

Chacun s'y préparait à sa façon, les gens sérieux en faisant des réflexions profondes sur la brièveté du temps, sur la marche des événements pendant le cours des siècles passés, évoquant des faits historiques, prédisant, selon leur esprit, des catastrophes ou prônant les progrès de l'humanité par les inventions de ce siècle de science et de lumière.

D'autres ne songeaient qu'à fêter joyeusement cette date et à célébrer comme il convenait, par de bons repas et des chansons, la naissance du nouveau siècle, persuadés, sans conteste, que cette occasion ne se retrouverait plus pour eux.

Enfin, certains plus avisés, essayaient de monter leur cœur et leurs pensées plus haut, et s'unissaient aux prières de l'Eglise pour remercier Dieu des grâces accordées au XIX^e siècle et lui demander ses bénédictions pour le XX^e.

Pendant toute l'année, les modes les plus nouvelles étaient nommées « fin de siècle » et les chansons Montmartroises pleuvaient sur ce thème. Du reste, en France, tout ne finit-il pas par des chansons ?

Dans les familles, on s'invitait à partager des agapes, où le champagne, bien abordable, comme prix à ce moment, ne manquait pas d'être de la fête.

Ce fut chez un cousin, marié à une de nos parentes, que se passa notre soirée du 31 décembre 1899.

Le très beau dîner auquel nous fûmes conviés réunissait une partie de la famille avec beaucoup de jeunesse.

A la fin du repas, les verres se levèrent pour des toasts, des vœux s'échangèrent auxquels s'ajouta, pour les messieurs, la permission d'embrasser les voisines de table au grand dam des conjoints jaloux.

Puis une sauterie s'organisa, coupée par des chants ou des exécutions de piano ou de vièles.

Ma jeune sœur, nouvellement mariée, qui avait une fort belle voix, chanta merveilleusement le grand air de « Louise » dont l'Opéra¹⁰ venait de paraître.

- :- : - : - :-

A notre tour, ayant reçu beaucoup de politesses depuis notre mariage, nous donnâmes un grand dîner auquel nous invitâmes tous les jeunes ménages de la famille, ce qui formait une table imposante.

Et, comme nous les réunissions le 6 janvier, nous leur avons demandé de venir costumés en rois et en reines, ce qui les amusa beaucoup.

Nous eûmes donc l'honneur de recevoir beaucoup de majestés de tous les temps et de tous les pays, dont le sceptre et la couronne étaient portés plus allègrement que par les rois ou les reines qu'ils évoquaient.

¹⁰ Louise est un opéra de Gustave Charpentier achevé en 1893. Mais jugé scandaleux car il met en scène de manière trop crue pour l'époque le désir féminin et la révolte contre l'autorité parentale, ce n'est qu'en 1900 qu'Albert Caré, directeur de l'Opéra comique, accepta de le représenter. L'opéra raconte l'amour de Louise, jeune couturière pour un jeune poète de la « bohème », Julien qui habite dans la maison d'en face. Les parents s'opposent de toutes leur forces à leur mariage, Louise partagée entre son désir amoureux et le souci de ne pas causer de chagrin à ses parents finit par fuir le domicile familial et trouve auprès de son amant un bonheur qu'elle célèbre dans le fameux air du début de l'acte III: *depuis le jour où je me suis donnée, toute fleurie semble ma destinée...* Louise est couronnée « reine de la Bohème » au cours d'une fête dite « le couronnement de la muse » qui est brutalement interrompue par l'arrivée de la mère qui apprend à sa fille que le père est gravement malade et qu'il a besoin de la revoir. Louise accepte de retourner chez ses parents. Le père empli d'une immense nostalgie chante la berceuse qu'il chantait jadis à sa fille chérie, c'est un passage bouleversant, le sommet de l'œuvre et un des sommets de l'art lyrique. Le père qui s'obstine toujours à refuser d'affranchir sa fille et cette dernière s'affrontent violemment, le père excédé chasse Louise et c'est sur la vision de cet homme brisé que tombe le rideau final.

La jeune sœur de Lucie qui vient de se marier est Anne-Marie qui a épousé Louis Garnier en mai 1897.



On voyait côte à côte Henri IV et Marie-Antoinette, le Roi d'Ys et la Valkyrie, Louis-Philippe, la Reine d'Angleterre, Clotilde et Clovis, le bon roi Dagobert, Anne de Bretagne, des Infantes, un Radjah, des jeunes Princes, moins majestueux que gais et qui voulaient apprivoiser un jeune Roi asiatique et le former aux beaux usages des Cœurs.

Au dessert, on tira l'énorme galette des Rois, où plusieurs fèves furent l'occasion de faire des mariages de Rois et de Reines.

Avant de découper ce gâteau monstre, j'avais salué nos invités royaux dans un petit poème que j'avais composé pour la circonstance, en vers de mirlitons, pour amuser l'assistance.

Pour le gâteau des Rois

En famille aujourd'hui pour le gâteau des Rois,
Quel plaisir de grouper, autour de cette table
Reines et souverains d'un jour, d'un soir, je crois,
Mais dont la royauté éphémère est aimable,
Point morose, non certes ! Et sans soucis d'état
Aux couronnes légères, aux diadèmes exempts
Des noires jalousies, des complots et du rapt.

Souhaitons donc de voir sur tous vos fronts présents,
Toujours ce diadème d'aimable gaieté
De notre Reine-mère, apanage apprécié.

Permettez à Clotilde ainsi qu'au Roi de France
De vous dire merci pour l'honneur vraiment grand
Que vous leur avez fait en venant visiter
Leurs Etats de Barbin quelquefois dédaignés
Où rarement se trouve aussi belle Assemblée
C'est vrai, mais dont les gens souvent calomniés
Ne prennent pas toujours comme on voudrait le dire
Les bourgeois à la gorge : A vous de juger, Sires !
Tout est de les connaître et de savoir les prendre.

Merci dont à vous tous, qui sans vous faire attendre
Bravant tous les dangers, crânement répondîtes
Sans crainte, avec entrain joyeux à notre invite
Nobles rois, souverains, et vous reines charmantes,
Superbe et fier Radjah, gaies et jeunes infantes,
Merci aussi à toi, cher et bon Dagobert
Qui en te pressant trop, a dû mettre à l'envers
Ta culotte ! A Günter, à Marie-Antoinette,
Louis-Philippe et sa femme ; à vous qui firent fête
A ces simples agapes, buvons à vos santés,
A vos gloires, succès, à vos prospérités.
Levons donc tous nos verres, et trinquons en amis
Pour que Dieu nous envoie des jours exempts d'ennuis !

Puis, après un grand coup de sonnette, un valet qui nous servait à qui j'en avais donné la consigne, vint annoncer que le commissaire de police faisait prévenir de sa visite, car il avait été avisé qu'une réunion royaliste se tenait dans le quartier et qu'il fallait craindre des arrestations de peur de complot.

Comme on s'amusait franchement et sainement dans ce bon temps !

- :- :- Clémence - :- :-

Tout en soignant l'abcès, maintenant en voie de guérison, du bras de Clémence, nous causons et je mets, ce jour-là, plus de temps qu'il n'en faut à

rouler mes bandes, à faire de savants doublés, je m'attarde, désirant avoir certains renseignements, je prolonge la conversation.

« Mais, ma pauvre Clémence, est-ce vrai ce que l'on me dit ? Vous n'êtes pas mariée ? »

Elle rougit et baisse la tête.

« Et voilà que je vous vois déjà quelques cheveux gris, qu'est-ce que vous attendez ? Voulez-vous me laisser faire les démarches nécessaires ? Oui, je sais, vos papiers, je m'en occuperai. »

Et cette fois, c'est une figure épanouie que j'ai devant moi.

« Je serais bien contente, j'ai été bien élevée. » (Elles disent toutes cela).

« Eh bien alors, c'est entendu. Parlez-en à Baptiste. Ces jours-ci donnez-moi une réponse, je mènerai l'affaire rondement. »

Comme il faut quelquefois peu de choses arrêter ces pauvres gens sur la voie de la régularité : des papiers à se procurer, des formalités à remplir, devant lesquelles ils reculent, ne sachant pas s'y prendre. On n'a pas de mauvaise volonté, mais on se laisse engourdir par les habitudes prises et puis le temps passe, ... et il n'y a plus de raison de changer !

« Pauvre Clémence ! Etait-elle assez heureuse quelques jours après de m'annoncer la décision de son Baptiste ! Elle m'apportait les renseignements : un extrait de naissance manquait ; je le ferai venir du petit coin de Bretagne où elle est née. D'autres paperasses seront indispensables aussi. Si je ne peux tout obtenir moi-même, le Président de la Société Saint François Régis, qui est si obligeant, me débrouillera cela bien vite !

Maintenant, voyons que me manque-t-il pour la parure de l'un et de l'autre pour ce grand jour ? La cérémonie religieuse aura lieu de grand matin ; deux ou trois personnes seulement y assisteront, c'est vrai, encore faut-il qu'ils soient contentes et beaux !

Je m'emploie de mon mieux pour compléter ce qui leur manque ; je vernis un de mes chapeaux qui, garni d'une petite touffe de fleurs, fait la joie de la femme ; mais je mets le comble à son bonheur en lui offrant une paire de gants gris-perle, qu'en fouillant mes boîtes, j'avais trouvée, légèrement piquée, mais qui lui semble d'une suprême élégance.

Et elle me dit, dans un large sourire :

"Que je vais être belle ! Baptiste va être tout fier de moi !"

- :- Messe chic - :- :-

Ce dimanche matin, c'est à une messe « chic » que nous assistons. Je n'aime guère ces messes tardives, où l'assistance, très select, s'y rend plutôt comme à une réunion mondaine, qu'à une cérémonie religieuse faisant participer au Sacrement de l'Eucharistie. Mais comme nous allons déjeuner en

famille, nous n'aurons pas besoin de revenir chez nous et nous rendrons directement chez les parents qui nous ont invités.

Les jolies toilettes s'exhibent là, comme dans un salon, les habitués se saluent de loin, pour se retrouver ensuite à la sortie, où l'on caquète, papote, critique, ou flirte selon les âges et les groupes. Musique, sermon, écoutés religieusement, mais mis à profit par combien ?

Après « l'Ite Missa Est », agenouillée sur mon prie-Dieu, je m'attarde un peu dans ma prière laissant s'écouler le premier flot des fidèles qui se pressent à sortir.

Une légère pression sur mon bras me rappelle à l'ordre.

« Eh bien, petite madame, quand partons-nous ? »

Je me lève en hâte et chemin faisant m'excuse de m'être un peu oubliée. Alors, mon seigneur et maître m'interroge :

« Je me demande tout ce que tu peux dire dans tes longues prières ?

Que veux-tu,, je ne les trouve pas longues, car elles sont faites surtout d'actions de grâces pour le Ciel qui m'a accordé un « mari » tel que toi. »

Alors, je suis remerciée par un bon sourire affectueux et nous nous hâtons, bras dessus bras dessous, vers le déjeuner qui nous attend.

- :- Madame Rocher - :- :-

Sur les marches de l'escalier qui donne de l'usine à la petite infirmerie que mon mari m'a fait installer, touchant à notre maison, je trouve, ce matin, un petit bouquet de violettes, tout frais, humide de rosée, avec sa couronne de feuilles vertes : il embaume.

Qui a pu le mettre là ?

Je ne cherche pas longtemps. Ce ne peut être que Mme Rocher. Il y en a peu comme elle pour avoir de ces délicatesses.

Elle est la veuve, sans enfants, d'un petit tapissier qui est mort, après une (???) du ménage. Aussi se résigna-t-elle à venir travailler à l'usine.

De santé fragile, elle fut prise, pendant son travail, de gros malaises qui nécessitèrent son transfert, d'abord chez elle où j'allais la voir pour organiser les premiers soins, puis à l'Hôtel Dieu, où je pus la faire admettre pour y être traitée quelques temps.

La semaine dernière, je voulais aller la voir à l'hôpital et lui porter quelques douceurs, mais ce jour-là, j'avais plusieurs visites à faire, justement dans ce quartier, et, devant faire toilette, j'hésitais à me rendre la voir avec mes beaux atours, un bien joli tailleur garni de mes fourrures, et un grand chapeau de velours noir, orné d'une grosse touffe de plumes blanches posée sur le coté, me demandant si les pauvres malades de cette salle ne trouveraient pas un peu ridicule cet accoutrement n°1, mettant d'habitude une certaine pudeur à

m'habiller simplement pour ce genre de visites pour ne pas avoir l'air de vouloir éblouir d'une élégance qu'elles ne peuvent pas se donner.

Peut-être mon raisonnement n'était-il pas absolument juste, puisqu'il paraît que ma visite fit le meilleur effet. Toute la salle me dit Mme Rocher, m'a demandé quelle était la belle dame qui était venue me voir. J'ai dit « C'est la patronne ! Et j'étais contente et fière car vous étiez si jolie. Quel beau chapeau §

Cher petit bouquet de deux sous, que ton fin parfum m'est doux, puisqu'il est fait de délicate reconnaissance.

- :- :- Marché aux puces - :- :-

J'avais besoin d'une roue, pour faire un tir à la kermesse de ma paroisse.

Cela amuse tant les petits de tourner une roue, à laquelle on attache des grelots, afin de faire le plus de bruit possible. En femme économe, je me rends au « Marché aux puces » voir et si j'y trouverais mon affaire.

J'avise une vieille roue de bicyclette, qui me semble convenir. J'explique au vendeur, un vieil homme, ce que je veux en faire et, intéressé, amusé par mon ingéniosité, il me rabat la moitié du prix fait précédemment en me disant : « Puisque c'est pour une œuvre de gosses, ce sera ma part ».

Ah ! Les braves gens !

J'emballer, vaille que vaille, l'instrument dans une toile que j'avais apportée et voici que d'un étalage de vieux vêtements, entassés sous une tente de cotonnade rayée, où s'amoncellent des choses très disparates : robes, pardessus, souliers, chapeaux et linge usagé, je m'entends interpellée.

« Bonjour Mme Frank

- Tiens, la mère Rosalie.

- C'est-y qu'vous v'nez vous payer un costume au marché aux nippes ? Vous devriez plutôt m'vendre vos vieilles robes !

- Ah, mère Rosalie, non, ce n'est pas l'usage chez moi ; je donne toute ma garde robe, je ne la vends pas.

- Toujours la même alors ?

- Vous voudriez me voir changer de système ?

- Ah ! Que non, ma Doué (Elle a conservé l'exclamation bretonne). Mais vous avez des amies que leurs vieilles robes embarrassent, donnez leur l'adresse de la Rosalie. Je paie bien !

- C'est cela. Entendu. Tiens, vous avez un petit tailleur noir. Comme cela ferait bien l'affaire de ma petite Zézette dont la maman vient de mourir. Cela semble bien sa taille. Combien ?

- C'est 30 francs, mais pour vous qui êtes si bonne, foi de Rosalie, ce sera 25 francs.

- Alors, je vais tâcher de vous envoyer cette petite à sa sortie de l'usine pour qu'elle puisse essayer.

- Ben, pensez-vous, ça lui ira comme un gant, et pis, si c'est trop grand, on retourne un peu le bas de la manche. Pour une occase, c'est une occase. Si vous me laissez ça la, alors j'y réponds pas qu'il soye encore là à 6 heures. »

Tout en causant, elle enveloppe le costume :

« Et pis, vous êtes bien adroite, ... avec quelques pinces ! »

Et elle me tend le paquet.

Elle a peut-être raison, et puis, c'est demain dimanche et si Zézette avait cela, elle pourrait aller à la messe.

Je regarde ma roue empaquetée qui fait un gros volume ; cet autre pauvre colis a des dimensions qui ne sont pas à dédaigner. J'ai encore un bout de chemin à faire pour rentrer chez moi. Ce n'est pas le poids qui me fait peur mais j'ai un peu honte d'emporter moi-même ce gros ballot.

Ah, bah ! Après tout, qu'est-ce que cela peut faire ?

Si l'on me prend pour une chiffonnière... ce sera la chiffonnière du Bon Dieu !

- :- :- Persécution religieuse - :- :-

En 1905¹¹, sous le ministère de Combes, les attaques contre les libertés religieuses devinrent de plus en plus fréquentes, et atteignirent leur apogée par la promulgation d'une loi qui dissolvait les congrégations, qui empêchait religieux et religieuses de cohabiter, de continuer à exercer ensemble les œuvres de charité et d'apostolat qui étaient toute leur vie.

Cette persécution exaspéra les esprits ; cette atteinte à la liberté individuelle révolta même tous ceux qui, sans sectarisme, professaient une indifférence habituelle vis-à-vis des ordres religieux.

Dans les communautés, on n'avait pas tenu compte des ordres de dissolution gouvernementaux et tout en se préoccupant des mesures édictées qu'on cherchait à leur imposer, on continuait à vivre comme par le passé.

¹¹ Erreur de dates. Le ministère Combes a duré de mai 1902 à janvier 1903. En 1902, il applique sans nuances la loi sur les congrégations et les associations de 1901 du gouvernement Waldeck Rousseau et fait fermer les établissements congréganistes qui s'étaient ouverts depuis le 1er juillet 1901 sans autorisation, puis il fait fermer les établissements de congrégations non-autorisées ouverts antérieurement à cette date et qui n'avaient pas demandé d'autorisation, car ils ne pensaient pas tomber sous le coup de la loi. En quelques jours, plus de 2500 écoles religieuses vont fermer divisant la France en deux...

Mais, après les délais consentis pour l'exécution des décrets, il fallait se rendre, vider les lieux, se disperser, pour continuer à subsister, aller le plus souvent planter sa tente à l'étranger, abandonner les œuvres si longuement et si chèrement édifiées, souvent, quitter sa patrie pour vivre selon l'idéal envisagé, selon les promesses faites.

Terrible sacrifice imposé, si dur et combien injuste, auquel on ne se résignait pas.

Cette nuit-là, nous entendîmes passer plusieurs fois, sous nos fenêtres des troupes montées. Au petit jour, des piétinements de chevaux nous réveillèrent encore. Sautant au bas du lit, nous nous rendîmes compte que ces troupes de gendarmes se dirigeaient vers le couvent des capucins pour leur expulsion.



Indigné, mon mari résolut d'y courir pour protester contre cette mesure abominable et je me hâtai de m'habiller pour l'accompagner.

Nous trouvâmes la cour intérieure du couvent pleine de monde. Les gendarmes massés dans les rues avoisinantes laissaient encore l'entrée libre. Les autorités préfectorales n'avaient pas pu trouver tout de suite les serruriers consentant à faire la vilaine besogne du crochetage de la serrure.

On attendait...

A l'intérieur de la chapelle, illuminée, on entendait prières et cantiques, chantés par les amis des religieux, venus dès la veille au soir pour leur témoigner leur sympathie et qui s'étaient laissés enfermer avec eux, chants qui étaient repris par la foule massée au dehors.

Chacun se parlait de ces événements de spoliation, de cette atteinte à des libertés sacrées et s'indignait de telles mesures.

Le temps passait ; le jour était levé depuis longtemps ; l'attente se prolongeait. Des ouvriers, des employés forcés de rejoindre leur travail, quittaient la place.

Mon mari se résigna à en faire autant, me laissant encore sur mes instances, mais m'enjoignant d'être prudente et me recommandant à des amis que nous avions rencontrés.

Toute la matinée se passa en vaine attente et c'est un peu déçu que chacun rejoignit son gîte pour le déjeuner après avoir vu les piquets de gendarme repartir comme ils étaient venus.

Pauvres soldats qu'on obligeait à une si triste besogne que la plupart réprouvait !

Dans l'armée surtout, qui fut employée à cette infamie, que de soldats, que de chefs, se virent dans l'affreuse alternative ou d'obéir à des ordres sectaires ou de briser leurs épées.

Nous avons à ce moment une amie dont le mari, officier de dragons, père de deux fillettes, très bon catholique, ayant reçu un commandement pour cette sale besogne, eut à ce sujet un transport au cerveau et fut obligé d'être soigné pendant des années dans une maison de santé : triste fin de sa carrière !

Quand on ne trouvait pas de serrurier dénué de tout scrupules pour fracturer la porte, on forçait les soldats à briser les entrées à coup de haches, et on obligeait les religieux et les religieuses à sortir de ces asiles de paix, de prières où ils se dévouaient depuis de longues années, pour les chasser comme des malfaiteurs et les traduire devant les Tribunaux.



Quelle tristesse de voir de pareilles infamies se perpétuer en France ! Et quelles vilaines années se déroulèrent à ce moment dont conservèrent longtemps la honte ceux qui, comme moi, les ont vécues.

L'indignation des catholiques et des honnêtes gens se manifesta de plus d'une manière.



Au procès des religieux, l'assistance sympathique y était nombreuse, bien des magistrats qui avaient... à les juger, bien gênés et bien ennuyés... sauf ceux qui étaient affiliés à la Franc-maçonnerie et qui triomphaient.

A la sortie du prétoire, les acclamations de la foule saluaient les prévenus qu'on accompagnait au cri de « Liberté ! ».



La même année, au moment de la Fête Dieu où, dans notre ville les processions avaient l'habitude de sortir, Monseigneur l'Evêque donna le mot d'ordre de ne rien changer aux dispositions habituelles, bien que la réponse faite à sa demande à la Mairie tardait à lui parvenir.

Les catholiques se firent un devoir de pavoiser magnifiquement sur le parcours prévu. Les esprits s'échauffaient sur des rumeurs qui circulaient, prétendant que les Francs-maçons organiseraient une contre-manifestation pour empêcher le cortège de se dérouler dans les rues.

Tout à fait au dernier moment, la permission de sortir arriva de la Municipalité, avec conseil de prudence et dégageant de la responsabilité au cas où des bagarres se produiraient.

Aux Républicains et Libres-Penseurs

CITOYENS,

Les **Cléricaux** veulent faire sortir les **Processions**, en violation de l'article 45 du **Concordat**, interdisant toute **Cérémonie religieuse** hors des édifices consacrés au culte catholique, dans les villes où il y a des temples consacrés à **différents Cultes**.

Les **Membres des Congrégations** dissoutes par la Loi du 1^{er} Juillet 1901, ont l'intention absolue de sortir.

Leurs journaux, la *Croix*, le *Nouvelliste de l'Ouest*, le *Nationaliste* et la *Semaine Religieuse*, engagent vos adversaires à user vis-à-vis de vous des dernières brutalités.

CITOYENS,

On viole la loi et l'on **vous provoque** ; vous ne souffrirez pas que **ce soit impunément**. Vous aurez à cœur de manifester énergiquement contre de tels procédés.

Vous empêcherez vos femmes et vos enfants de se joindre à la **Mascarade cléricale** ; ils pourraient être victimes d'un conflit facile à prévoir, et vous vous trouverez tous, demain Dimanche, à dix heures du matin, sur la place Saint-Pierre, fermement résolus à **faire respecter la Loi et votre Droit** qu'on ne cesse de fouler aux pieds.

Vous ne souffrirez pas plus longtemps que les cléricaux restent maîtres de la rue.

CITOYENS !

**Levez-vous tous pour accomplir
votre Devoir !**

Nantes. — Imp. Ouvrière

Les jeunesses catholiques et les hommes, prévenus, s'organisèrent. Le parcours, un peu réduit, put s'effectuer sans de trop grands incidents, mais, au moment de la rentrée à la cathédrale, un certain communiste, franc-maçon, ardent militant, qui avait prévenu son entourage de son intention de s'emparer « du pain à cacheter qu'on voulait promener » et qui s'était fait accompagner pour cela d'un groupe d'énergumènes très surexcités, voulut se jeter au devant du dais avec l'espoir de s'emparer de l'ostensoir. Mais, bien surveillé par une élite de la jeunesse catholique qui entourait le Saint Sacrement, ils furent vite refoulés, cependant pas sans luttes. Quelques jeunes hommes tombèrent sous les coups des matraques de ces fous malfaisants.

A ce moment, il y eut un remous dans la foule. ce moment, il y eut un remous dans la foule.



Un cercle épais se forma vite autour d'un homme à cheveux gris, tombé au bord du trottoir : c'était le fameux Gaulay, qui venait de tomber, foudroyé, mort au pied du Saint Sacrement qu'il insultait, sans ecchymose ni blessure révéla l'enquête, mort d'une mort naturelle... ou surnaturelle... le Bon Dieu ne peut-il pas prouver aux hommes qu'Il est le Maître et qu'Il peut déjouer les mauvais complots des méchants quand il le juge bon ?



Du haut du balcon où je me tenais, chez des parents, je vis l'un d'eux que je connaissais, tournoyer et tomber à terre en battant l'air de ses bras pendant qu'un beau groupe, superbe de foi et de courage, formait barrière devant et autour du dais. J'apercevais un de nos amis, taillé en athlète, en avant, au premier rang, offrant sa large poitrine comme cible aux coups de ses agresseurs qu'il repoussait avec vigueur, n'offrant que ses poings solides comme défense, aux matraques et cannes plombées dont étaient munis les malfaisants.

- :- :- Patte cassée - :- :-

Un lundi, pendant que j'étais à peindre dans le grenier qui me servait d'atelier car mon mari m'y avait fait ouvrir une baie sur le toit, on me demanda d'urgence pour un accident survenu dans l'usine.

C'était Loriston, un infirme que certains de nos ouvriers employaient pour leur tourner une roue pendant leur travail, qui était tombé d'un atelier situé au premier sur le pavé de la cour.

Y avait-il eu discussion ou bataille ? La malheureuse boisson excitant trop fréquemment les cerveaux, les accidents se produisaient bien plus souvent le lundi, après les quinzaines de paie, parmi les ouvriers, malgré toutes les précautions prises et le contrôle établi pour qu'ils ne puissent pas apporter pendant les heures de travail plus de vin qu'il ne leur en fallait. Mais les enragés buveurs trouvaient moyen de plus d'une façon de s'en procurer davantage, soit en passant au nez des contrôleurs des bouteilles qu'ils cachaient sous leurs vêtements, soit en soulevant les treillages qui clôturaient les grandes fenêtres de leurs ateliers, auxquels ils fixaient des cordes.

Les débitants du quartier, peu scrupuleux, qui leur fournissaient le vin y attachaient les litres qui pénétraient ainsi, quelquefois avec abondance.

Bataille ou accident, je n'avais pas à m'en préoccuper immédiatement, mais à soulager et à soigner le bonhomme que je trouvai geignant, étendu sur une pile de sacs et ayant de toute évidence la jambe cassée, ce dont je me rendis facilement compte.

Mettant à profit ma jeune science et les conseils qu'on nous avait donnés aux cours d'infirmières, je pris délicatement la jambe que je maintins fermement d'une main pendant que je tirais légèrement sur le membre de l'autre, puis je le laissai revenir en place.

A ma grande satisfaction, mon blessé fut immédiatement soulagé. Alors, je fis venir le menuisier de l'usine auquel je commandai d'ouvrir une des extrémités de ces caisses de bois, étroites et longues qui servaient à l'emballage des matières fabriquées, puis, munie d'un bon paquet d'ouate, j'en matelassais

bien la jambe que je maintins à l'aide de petites planchettes, fixées par des bandes de toile qui recouvraient le tout.

Avec cet appareil, on put transporter Loriston, facilement et sans le faire souffrir, chez lui, en attendant le médecin.

Et moi, bien fière, quand après un passage on me dit qu'il avait demandé qui s'était occupé des premiers soins : « C'est la patronne, répondit le blessé, et je vous dis qu'elle m'a rudement soulagé !

-Eh bien, vous n'avez plus qu'à lui offrir vos remerciements, et à recommencer si le cœur vous en dit, car elle a fort bien raccommoqué votre patte que je laisse comme elle l'a arrangée ! »

- :- :- Chute de la cheminée de l'usine - :- :-

Ce jour-là, il avait terriblement venté toute la journée. J'avais fait quelques courses et, après avoir ri (oh belle jeunesse !) de la difficulté que j'éprouvais à marcher et à avancer, j'étais rentrée chez moi, un peu effrayée tout de même d'avoir vu tomber à mes pieds un pot de cheminée qui s'était brisé violemment sur le trottoir, remerciant le Ciel que sa chute ne m'ait pas blessée.

Toute la soirée, la tempête redoubla : les ardoises pleuvaient dans les rues, les branches d'arbre et les arbres eux-mêmes se brisaient.

Au moment de nous coucher, mon mari alla demander au chauffeur et au concierge de l'usine s'ils avaient bien fait leur ronde, s'ils n'avaient rien vu d'anormal, puis, pour plus de sûreté, il refit avec eux une deuxième tournée.

Le vent faisait rage. Nous étions à peine couchés qu'un fracas épouvantable se produisit.

Très alarmée, je me jetai dans les bras de mon mari :

« Oh ! Que j'ai peur ! Qu'est-ce que c'est ? »

Inquiet lui-même, il se leva pour aller à la fenêtre voir du côté de l'usine. Mais la nuit était très noire et il ne se rendit compte de rien. Il revenait se coucher lorsqu'il entendit le concierge lui crier, de la cour, de descendre au plus vite : la cheminée de l'usine venait de s'écrouler.

Epouvantés, nous nous habillâmes en hâte. Il fallait aller se rendre compte du désastre.

Notre petit hôtel était en bordure d'un boulevard et l'usine s'ouvrait entre lui et la conciergerie et s'étendait en profondeur en s'élargissant jusqu'à une rue qui en faisait le fond, rue sur laquelle était située la maisonnette où habitaient le chauffeur, sa femme et son enfant, au pied même de cette belle cheminée toute neuve, construite par des spécialistes capables, lors de l'installation de l'usine dans ce lieu, trois ans auparavant.

Je voulais accompagner mon mari, malgré ma peur, pour constater les dégâts, mais il me le défendit. Le vent était d'une telle violence que, en ouvrant la porte donnant sur le jardin, nous crûmes être renversés tous deux.

Mon mari partit donc seul, à mon grand émoi, car la concierge, âgé, claquait des dents d'épouvante et ne put l'accompagner.

Il ne tarda pas à revenir, repassant par la maison pour gagner la rue qui limitait le fond de l'usine parce que l'énorme tas de débris de la cheminée obstruait complètement le passage et qu'il avait peur que le chauffeur et sa femme ne soient enfouis sous les décombres de leur maison, étant écrasée en partie.

Hélas ! Son pressentiment était bien exact : les pauvres gens étaient ensevelis sous cet amas de pierre et de briques.

Arrivé avec mille difficultés à l'endroit du sinistre, rasant les maisons pour y parvenir et même obligé par moments de se tenir aux murs, mon mari, avec quelques braves voisins, chercha à organiser les secours.

Avec quelle peine purent-ils dresser une échelle et la maintenir afin de pénétrer par le toit dans la maison presque écroulée, risquant leur vie pour essayer de découvrir ce pauvre couple, qui, croyaient-ils, pouvait n'être que blessé.

Hélas ! Ce furent deux cadavres qu'on retrouva dans leur lit, étouffés par l'amoncellement des décombres tombés sur eux. Leur chambre était coupée en deux et, dans la partie qui subsistait, leur petit garçon, un enfant de 7 ans, qui, au moment de la catastrophe, dormait dans son petit lit, placé à l'autre extrémité de celui de ses parents n'avait pas été blessé. Il criait de toutes ses forces et appelait son papa qu'il croyait à l'usine car il s'était endormi pendant que son père faisait sa ronde.

Quelle nuit d'épouvante ! La tempête faisait rage sans cesser. Mon mari m'avait expédié un brave agent de ville de service de nuit pour me donner des nouvelles en le priant de téléphoner pour avoir des secours.

Mais les pompiers eux-mêmes et le médecin demandé, hésitaient à sortir par cette tornade épouvantable et je me rappelle encore le brave sergent de ville, l'acoustique à l'oreille, répondant à un interlocuteur un peu vivement, lui disant : « Eh bien ! J'y suis bien moi ! Et Mr Frank aussi ! ».

Toute la nuit, ma bonne Marie, notre fidèle domestique et moi, nous récitâmes notre chapelet. J'étais bien inquiète de savoir mon mari ainsi exposé par ce temps épouvantable et consternée d'avoir appris la double mort de ce pauvre ménage.

Ce ne fut qu'au matin, brisée de fatigue et d'émotion que je fus cependant rassurée sur le sort de mon mari qui ne revint qu'après avoir pris toutes les dispositions pour le transport des corps, l'avertissement aux parents des malheureux, qui emmenèrent l'enfant, lequel n'avait aucun mal.

Toute la ville peut se souvenir encore de cette fameuse tornade qui, en une nuit, avait fait tant de dégâts, emporté des toitures, déraciné des arbres,

causé bien des malheurs, et, pendant laquelle, on a tout lieu de le penser, il s'était produit un léger tremblement de terre. La cheminée de l'usine s'est trouvée prise au centre de l'ouragan qui, butant dans la colline au bas de laquelle elle était construite, tourna tout autour comme sur une piste, réussissant à lézarder le haut de cet édifice, pourtant neuf et si bien construit.

Quelle fatalité !

Très malheureux de cette double mort si terrible, nous nous occupâmes pécuniairement du jeune orphelin, que ses grands-parents recueillirent mais que, malgré notre désir, ils ne nous amenèrent presque jamais (ils habitaient la banlieue), même pas au moment de sa 1^{ère} communion.

Peut-être avaient-ils contre nous un sentiment de rancune, bien injustifié, ou redoutaient-ils revoir les lieux de la catastrophe (et pourtant ils y venaient bien pour toucher les sommes destinées à l'enfant), ou plus simplement, ne pensaient-ils pas que nous aurions été heureux de le suivre un peu dans la vie et de nous y intéresser ?

Toujours est-il que, après sa majorité, nous le perdîmes de vue et que je ne le revis que bien plus tard, après la mort de mon mari.

Devenu notre client, il sut par nos nouveaux concierges que j'avais toujours déploré la manière d'agir de ses grands-parents à notre égard. Aussi vient-il me voir un jour : homme établi, marié, déjà père de famille. Et comme dans ses affaires, il avait besoin d'un coup d'épaule dans un moment difficile, il eut recours à moi qui fus heureuse de le dépanner.

- :- Tertiaire - :- :-

Peu après la chute de notre cheminée, le religieux capucin auquel je m'adressais depuis quelque temps pour mes confessions, le couvent étant peu éloigné de l'usine, me demanda quelques précisions sur ma personne. Jusqu'alors, j'avais gardé l'anonymat qui me plaisait beaucoup, mais depuis cet événement, il avait su que j'étais la femme de l'industriel si éprouvé par la récente et fameuse tempête, et, avec sa bonté un peu bourrue, il me gronda amicalement de ne pas m'être mieux fait connaître à lui.

Je répondis naïvement que je ne lui avais cependant rien caché de ce qu'il devait connaître de moi, c'est-à-dire de mes négligences et manquements à la loi divine, mes faiblesses, mes imperfections et mes péchés. Il fut secoué d'un bon rire paternel, et m'assura qu'en plus, il ne serait pas fâché de s'éclairer un peu mieux sur mon milieu familial et social, auquel des devoirs spéciaux étaient attachés et pour lesquels il pourrait ainsi plus efficacement me guider.

Il me dit que, lors de notre incendie, les religieux qui, à cette heure de la nuit, chantaient Matines, avaient été dans les premiers accourus pour porter secours ce que nous avions ignoré jusqu'alors.

De ce moment, il me conseilla de façon suivie et pratique sur bien des points de la vie courante, et un peu plus tard, me fit connaître l'existence du Tiers-Ordre que j'ignorais, son utilité, ses conséquences dans le monde, quand son esprit est bien compris et pratiqué par ses membres.

Je m'instruisis des conditions requises pour en faire partie, du règlement à observer qui n'est guère que celui demandé à tout bon chrétien dans le monde, et, après une année d'essai, pendant laquelle on m'étudia et moi-même étudiai la règle de cette milice dans laquelle je me trouvais bien indigne d'entrer, je fus reçue sous la bannière du cher Saint François, épris d'un si grand amour pour le divin Maître, qu'il chantait ses grandeurs et ses louanges au nom de toutes les créatures et choses créées, comme étant l'ouvrage de ses mains. Poète et troubadour du Très-Haut, mais aussi saint de la pauvreté, pour son amour, s'adonnant à la pénitence et à une charité inépuisable vis-à-vis de son prochain, en fidèle imitateur du Christ.

Combien de fois, depuis, l'ai-je béni d'avoir mis sur ma route ce bon vieux religieux, qui a pu m'indiquer cette voie, m'y guider et qui m'a fait connaître cet esprit franciscain devenu l'axe de ma vie.

- :- :- Mon portrait - :- :-

Mon Dieu ! Pourvu que je ne sois pas en retard !

Avec mon imprévoyance coutumière et ma difficulté à me conformer à l'heure précise, je ne suis guère en avance pour gagner la gare !

Je vais bien prendre le tramway, mais il y a encore une grande distance pour aller rejoindre l'avenue où il passe et ces trams à air comprimé, qui s'arrêtent à chaque coin de rue où on leur fait signe de stopper, ne vont pas bien vite. Comme je m'en voudrais de rater l'arrivée du train ! Moi qui, depuis ce matin, ne vit plus que dans cette pensée : « Mon mari revient enfin ! »

Ces quinze longs jours m'ont semblé interminable. C'était la première fois que nous nous séparions aussi longtemps et cela m'a semblé assez dur.

Appelé en Alsace pour y traiter une affaire importante, il est parti sans beaucoup de peine, ce que j'ai bien compris, car, en somme, depuis de longues années, il n'était pas retourné dans ce pays de son enfance qui lui tient si fort au cœur.

Enfin, je respire, j'arrive tout de même sept minutes avant l'heure du rapide et je peux, toute heureuse, l'accueillir sur le quai de la gare, où un peu cérémonieusement, malgré l'envie de nous embrasser, il me baise la main en me demandant de mes nouvelles.

Pour lui, je lui trouve très bonne mine : l'air natal lui a réussi et puis il a pu enlever l'affaire importante qui motivait son voyage et il en est content.

Tandis qu'il remonte dans son compartiment pour chercher sa valise, je m'aperçois que ses souliers sont tout crottés.

« Mais, mon pauvre ami, tu as eu mauvais temps à ton passage à Paris ? Tes chaussures sont encore boueuses !

- Non, non ! Hier soir, il faisait beau. C'est à Strasbourg que le temps était mauvais. Je n'ai pas voulu donner mes souliers à nettoyer à l'hôtel. C'est de la terre d'Alsace que je rapporte !... »

Vite ! Trouvons un fiacre pour rentrer plus tôt à la maison ! Le fiacre ! ... presque disparu, instrument de la « belle époque » de 1900. Petite boîte roulante, dans laquelle on s'enfermait et où, cahoté au petit trot bien tranquille de quelque canasson de louage, on faisait ses courses sans trop se presser, des visites aux parents et amis. Accaparés les jours de pluie, délaissés aux périodes de la canicule, surtout quand il s'agissait de petits coupés ou l'on étouffait, sauf par les médecins qui les employaient et les louaient au mois pour visiter leur clientèle. Ils avaient souvent comme conducteurs un ancien cocher ou valet de bonne maison d'humeur joviale, qui attendait le client trop fréquemment au bistrot et dont quelques types demeurèrent longtemps des « figures de la cité ».

J'avais bien hâte de montrer à mon Seigneur et Maître la surprise que je lui avais préparée.

Pour mieux ménager mon effet, après qu'il eut terminé ses ablutions et repris son veston d'appartement, je lui dis qu'une dame l'attendait au salon.



La toile de demi-grandeur naturelle que j'avais faite de ma personne devant la glace était posée en bonne lumière, debout, devant le canapé et, toute contente de mon œuvre que je jugeais assez bien réussie, je restais modestement en arrière.

J'attendis quelques minutes, avant que l'opinion ne fût donnée et il me fallut la provoquer. Arrêtant les allées et venues que faisait mon censeur de la gauche à la droite du tableau pour le mieux juger, sur mon interrogation.

« Tu n'as pas l'air trop satisfait ? Tu ne me trouves pas ressemblante ? »

« Tu veux tout mon sentiment ? Je te trouve très en progrès et te fais tous mes compliments. Mais ceci est un bien joli portrait, cependant ce n'est

absolument pas ma femme... Tu t'es faite trop raide. Si la ressemblance de la figure y est, comme attitude, ce n'est pas toi ! »

Et de me voir un peu déçue car mon effort avait été grand, il m'embrassa en concluant : « J'aime encore mieux l'original ! ».

Avec mon grand chapeau de tulle noir, garni de plumes d'autruche, que j'avais fait faire à Paris pour le mariage d'une de mes cousines, une jolie robe de velours et ma fourrure de zibeline, trouvée dans ma corbeille de noces, je me trouvais très belle ainsi et pensait lui faire plaisir puisqu'il avait désiré faire faire mon portrait au pastel par un grand peintre, après notre mariage, et que les séances de pose qui avaient déjà été décidées furent contremandées, l'incendie de l'usine ayant anéanti ce projet.

Mais évidemment, la grande application que j'avais mise était peut être trop visible et l'effort fait pour bien réussir ce tableau devant une glace se sentait sans doute un peu trop...

Cette toile, pendant des années, resta donc cachée derrière une armoire et il fallut deux déménagements successifs pour la faire mieux apprécier, peut-être aussi son caractère rétrospectif qui devint amusant avec le recul des années.

- :- :- Frisette - :- :-

On l'appelait Frisette dans le grand atelier où elle travaillait à cause de sa chevelure bouclée.

C'était une gentille petite, élevée sans mère, par un père assez bon pour elle, mais buveur et incapable de bien diriger sa fille, qu'il avait mise à l'école publique puis, la gardant près de lui, pour qu'elle tienne la maison et lui fasse ses repas. A douze ans, une fille ne doit-elle pas savoir faire la cuisine, puisqu'elle a bien mangé le pain qu'elle ne gagne pas encore complètement ?

Et Frisette, d'abord apprentie, puis ouvrière chez nous, à 18 ans, s'était éprise d'un garçon à peine plus âgé qu'elle, fils d'une ouvrière qui travaillait dans le même atelier, et avant que le jeune Donatien ne parte au régiment faire son service, un bébé s'annonçait avant qu'il n'ait été question de mariage.

Dès que je fus au courant de cette triste situation, je m'en préoccupais. L'enfant naquit à l'Hôtel-Dieu, dans des conditions assez difficiles et j'acquis vite, dans les visites que je fis à la petite maman, la conviction que la vilaine toux qui la fatiguait tant depuis des mois, était d'origine tuberculeuse, et que cette maternité précoce lui serait vite fatale.

Il fallait donc marier d'urgence ces pauvres enfants et faire baptiser le petit.

Je fus d'abord trouver la mère de Donatien, que j'eus peu de peine à convaincre, en sa qualité de bretonne dont la foi n'était pas éteinte, de la nécessité de marier son fils, afin qu'il puisse assumer ses devoirs de père, et

donner un peu de sécurité à la pauvre malade, dont la phtisie s'avavançait rapidement.

Je m'occupai des démarches à faire à la paroisse pour que le mariage et le baptême puisse avoir lieu chez le père Tabard, où sa fille demeurait, et où elle avait été ramenée, car elle ne voulait pas mourir à l'hôpital.

A la première permission du soldat, le jour dit, la cérémonie eut lieu et fut bien émouvante.

Le prêtre eut donc à administrer les deux sacrements du mariage et du baptême. On le vit se penchant, d'abord sur le lit où la pauvre malade, de plus en plus souffrante, prononça d'une voix éteinte le « oui » solennel, la main dans celle du petit soldat, bien ému aussi, puis se rendre au berceau d'osier où reposait le tout petit bien faible !

Ma mère qui était venue m'aider, et assister la jeune mariée qu'elle avait connue dans l'œuvre qu'elle dirigeait, qui faisait confectionner par de jeunes ouvrières d'usine, leur petit trousseau de mariage, où elles apprenaient souvent à coudre, car quelques-unes ne savaient même pas tenir une aiguille, trousseau qu'on leur offrait ensuite, au moment de leur mariage, ou après deux ans de présence, aux réunions, moyennant une légère rétribution.

Toutes deux avions les larmes aux yeux, devant un spectacle vraiment attendrissant ; et le vieux père qui avait déjà goûté la bonne bouteille que nous avions apportée pour le petit festin (il faut bien se donner du cœur) se mouchoit bruyamment et s'essuyait les yeux en regardant sa fille.

Avant que nous ne nous retirions, toute la famille nous offrit ses remerciements, et ceux de Frisette, particulièrement, nous allèrent droit au cœur.

Elle dit à ma mère, l'air radieux, ses beaux yeux trop brillants par la fièvre qui la minait :

- Vous disiez bien, Madame, dans les conseils que vous nous donniez à l'œuvre du Trousseau : « Quand le char est embourbé, il ne faut pas le laisser dans le mauvais chemin, mais faire tous ses efforts pour le remettre sur la bonne route et que chacun, pour cela pousse à la roue ! » Eh bien ! voici mon char maintenant sur la bonne route ! Merci ! Je suis contente !

La pauvre Frisette mourut quinze jours après, assistée seulement par une charitable voisine, toute la famille était partie ce soir-là au cinéma : la situation se prolongeant... On ne peut pas toujours pleurer !

- :- Sur la plage - :- :-

Mes neveux jouent sur la plage et forment une jolie bande, qui s'en donne à cœur joie, avec de petits amis, dont les parents ont loué une villa à côté de notre chalet.

Il est toujours amusant et instructif de regarder les enfants jouer. On s'aperçoit des tendances de leurs caractères, de leur esprit d'initiatives. Celui-ci, d'esprit inventif, improvise des jeux, amuse ses camarades en faisant le pitre. Il y en a qui s'adonnent à des jeux sérieux, qui bâtissent leurs mulons de sable comme de vrais constructeurs, méthodiquement, solidement. D'autres, instables, ont à peine commencé, qu'ils abandonnent leur œuvre pour poursuivre une autre idée.



Les petites filles sont ou maternelles ou garçonnières ;

Il y a aussi des rêveurs et des rêveuses qui poursuivent les chimères de leur imagination, même quand on leur parle ou les appelle, ce qui laisse croire à une désobéissance ou mauvaise volonté, alors que leur esprit voyage très loin, et ne se fixe pas à ce que vous leur dites.

J'aperçois le gros Loulou, isolé du groupe des fillettes, avec lesquelles il jouait précédemment, couché, maussade, sur le sable. Je m'approche :

« Eh bien ! Loulou ! Tu ne joues plus avec les petites cousines ?

- Non ! Toutes ces femmes-là m'embêtent ! »

Loulou n'a pas ses quatre ans, et les cousines pas beaucoup plus. Attendons qu'ils aient vingt ans, pour savoir si son opinion ne changera pas.

Après le dîner, les enfants demandent « un bal ». Grand-Mère se met au piano et me voici maître à danser.

Tout ce petit monde aime beaucoup la danse. C'est dans la race. Tous les parents et grands-parents en ont été grands amateurs. Nos amis disent en riant que nous naissons en dansant. C'est bien un peu vrai !

Il paraît que ma mère, huit jours avant ma naissance, dans un bal travesti donné par ses cousins, avait dansé une partie de la nuit, costumée en Madame Angot !

Le quadrille que j'ai organisé pour mes neveux, ce soir-là, marche à merveille. Mais au beau milieu d'une « Boulangère » finale, le plus petit de la bande qui n'avait que trois ans, s'approche de moi et se frottant les yeux :

« Je veux me coucher et prendre mon biberon ! »

J'emporte le bébé danseur à sa bonne et me propose de noter ce fait pour le lui rappeler lorsqu'il sera devenu un homme.

- :- :- L'usine - :- :-

Ah ! Cette usine ! M'en a-t-elle donné des émotions, des soucis, des inquiétudes !

J'y avais pris mon rôle au sérieux et, avant la lettre, je m'étais donné celui que, maintenant, on appellerait « l'intendante d'usine ».

M'occuper de la santé physique et morale des ouvriers, souci auquel je fus vite entraînée en découvrant mille petits faits auxquels je m'appliquais à trouver des remèdes, chercher les améliorations à apporter aux conditions de leur travail et de leur vie, par plus d'hygiène et de confort, étudier leur salaire, veiller à atténuer l'immoralité, qui ne règne que trop dans les lieux de travail, encourager les bonnes volontés, mais aussi sermonner et même sévir parfois. Quelle tâche !

Combien de fois ai-je dû, pour faire aboutir de justes revendications après un premier ballon d'essai, près du « patron », me taire, attendre un moment propice, pour reprendre le sujet, exposer mes raisons, combattre certains préjugés, et obtenir ce que je croyais une chose juste, ou une meilleure rémunération d'un salaire.

« Comment veux-tu que j'établisse mes prix de revient avec de semblables hausses ? Tu n'ignores pas, cependant, que pour mes adjudications, je me bats, à coup de centimes, avec la concurrence internationale.

- Je sais, je sais, mais toi, sais-tu ce que nous coûte exactement le déjeuner que tu viens de manger ? La viande a encore augmenté ; et je vais être obligée de te demander un peu plus pour ce trimestre. Pourtant, je fais bien attention à mes dépenses ! Il faut bien aussi que les ouvriers mangent confortablement, car ils travaillent !

- Ah ? La viande a augmenté Tu fais tout de même bien de me le dire. Mais, sapristi ! Que c'est donc difficile de tout concilier !

Et voilà comment, parfois, j'obtenais certains relèvements de salaires. Alors que les réclamations présentées de façon intempestive par les délégués des ouvriers, qui n'étaient que les plus braillards, mais les plus hardis, qui s'expliquaient maladroitement, et froissaient par leurs propos, quelquefois malhonnêtes, n'obtenaient rien et revenaient du Bureau de la direction, mécontents, renvoyés quelquefois, car le « patron », quoique excellent, était vif, s'emportait, au lieu de fournir des explications, qui auraient peut-être été comprises, et auraient donné de l'apaisement.

En contrepartie, j'ai eu maintes occasions de calmer des esprits que de mauvais bergers s'efforçaient de surexciter, de faire comprendre les difficultés qu'une gestion sage peut éprouver pour mener à bien une affaire compliquée.

Tout en pensant les plaies de nos ouvriers, en les soignant à ma petite infirmerie, chaque matin, en causant avec eux, j'ai pu redresser bien des erreurs, calmer des rancœurs, leur montrer que patrons et ouvriers sont solidaires les uns des autres, travaillant chacun de leur côté pour la prospérité de la maison, dont la bonne marche dépend autant de la valeur de celui qui la mène, du patron qui est à sa tête, et qui, par son travail d'organisation et son intelligence, assure le gain quotidien de ses collaborateurs, que de la conscience que chacun met à remplir sa tâche, et ceci depuis les employés principaux jusqu'aux simples manœuvres, et aux petits apprentis.

Un jour, j'en ai étonné plus d'un. En entrant dans un grand atelier, j'avais surpris une rixe de deux jeunes gens qui se battaient avec des paquets de matière première très chères, qu'ils se lançaient rageusement à la tête où elle s'étalait tout autour d'eux, souillée, abîmée, devenue inserviable !

Je la leur fis ramasser tant bien que mal, puis peser, évaluant la perte qu'ils occasionnaient ainsi.

Écoutée par tous les ouvriers de cet atelier, je dis que cette perte se retrouverait dans les prix de revient qu'on établissait constamment et que, au

lieu de se baser sur le nombre de kilos habituels, si on était obligé d'en compter le double, le prix de vente s'en trouverait accru d'autant, et s'il dépassait celui que la concurrence pouvait pratiquer, les commandes en seraient réduites, par la-même.

De plus, comment augmenter les salaires, si la matière première absorbe toute la marge possible pour atteindre le prix de vente raisonnable ? Dans l'industrie, tout a son importance et le gaspillage peut mener à la ruine.

Je le sentais si bien que, petit à petit, je me mis à surveiller certaines choses qui me semblaient anormales, poussée en cela par mon intelligente domestique, qui nous était toute dévouée, et s'apercevait mieux que nous ne pouvions le faire, parce qu'on se méfiait moins d'elle, de fuites qu'elle m'avait signalées.

De notre petit hôtel contigu à l'usine, avec un peu d'attention, une certaine surveillance était assez facile.

Tel ce fameux mécanicien-chef, qui, possédant un bateau de plaisance, sortait à pleines charrettes, les briquettes qui auraient dû alimenter la chaudière de l'usine, pour entretenir la sienne et qui faisait, en cachette, les réparations de toutes les bicyclettes du personnel en se faisant payer presque comme l'aurait fait un artisan, et naturellement, les fournitures employées ne lui coûtaient pas chers !

Comme il réclamait toujours des aides pour sa besogne, qu'il prétendait trop importante pour la faire seul, je surveillai le personnage pendant quelque temps, et acquis vite la conviction que le montant de ses vols devenait important. Comme il était capable, et occupé dans la fabrique depuis longtemps, qu'il avait un toupet infernal, mon mari doutait de sa culpabilité, quelque chose que je pus dire, et il fallut beaucoup de temps et de patience pour faire éclater l'évidence de sa malhonnêteté.

Le comble de son imprudence, qui lui fut fatale, et lui valut son renvoi, fut de se plaindre de moi à mon mari (évidemment je le gênais) il avait la prétention de m'écarter de l'usine, car, disait-il, je n'y connaissais rien (un jour, je lui avais fait une observation très juste sur le manomètre de sa chaudière, qu'il ne surveillait pas, chose qui aurait pu avoir de grandes conséquences).

Mon mari, furieux de son impertinence, le congédia, au grand soulagement de bien des ouvriers honnêtes, qu'il scandalisait depuis longtemps, dont certains auraient pu être accusés des malversations qu'il commettait, et dont les langues se délièrent après son départ).

Des individus semblables coûtent cher à une entreprise !

Mon Seigneur et Maître, très honnête, ne croyait pas facilement à la culpabilité des autres.

« Les femmes sont méfiantes » me disait-il !

- Sans être méfiant, répliquais-je, on a le droit et même le devoir de se rendre compte de la conduite de ceux qu'on a sous ses ordres, de surveiller et de contrôler leurs agissements. »

Sans surveillance, d'un honnête homme, un peu faible, on peut faire quelquefois un voleur.

Quand le sujet occupe un poste important, il peut ainsi, par son exemple, en inciter d'autres à mal se conduire. Il n'y a que ceux qui n'ont pas la conscience tranquille qui se choquent d'une surveillance juste qui ne doit cependant n'être ni tracassière ni mesquine !

Mais il est certes, plus facile, pour un chef d'entreprise, de fermer les yeux, de laisser aller, que de sévir, car les sanctions entraînent des changements souvent désagréables.

Quand il faut remplacer un employé bien au courant de sa besogne, depuis longtemps dans la place, il faut quelquefois bien du temps pour en former un autre.

Pour le chef-comptable, qui buvait, c'était autre chose.

Dès sa sortie de l'école, il était entré au bureau comme petit commis. Assez intelligent, fils d'une veuve qui avait besoin du gain de son fils, il avait suivi des cours du soir, afin de compléter ses connaissances, avait obtenu son brevet de comptable, ce qui le gonflait d'orgueil, et avait peu à peu, gravi dans la maison les échelons qui l'avaient amené au poste qu'il occupait, et lui donnait une certaine autorité sur l'ensemble de son bureau.

Mon mari, qui s'était attaché à ce garçon qu'il avait connu tout gamin, qui avait assisté à son mariage, avait en lui une grande confiance, bien pu justifiée, hélas, car le malheureux défaut qu'il avait et qui s'accroissait avec les années, ouvrait la porte à toutes sortes de défaillances.

Client assidu du petit café qui faisait le coin de l'usine, il négligeait forcément son travail.

En lui payant une bonne bouteille, on obtenait par lui plus d'un renseignement qu'il n'aurait pas du donner, sur les fournisseurs, les clients, les prix : indiscretions très nuisibles et que des concurrents déloyaux ne se faisaient pas faute de recueillir.

Encore pour celui-là, il fallut une faute très grave pour que mon mari consente à se rendre à l'évidence.

A son insu, il s'était introduit dans l'usine, sous un nom d'emprunt, le fils d'un industriel d'une autre ville, petit concurrent de la maison, dont les affaires périclitaient, et qui n'avait rien trouvé de mieux pour remonter son affaire, que de faire apprendre le métier par son jeune fils, lequel se donna comme ouvrier technicien, désireux de se perfectionner par les méthodes nouvelles, employées à l'usine, et dont les longs essais avaient coûté tant d'argent et de soins.

Très vite, cet individu se mit au mieux avec le comptable qu'il soignait particulièrement dans de longues séances au café, et quand il le voyait à point, la tête un peu partie, il essayait de lui soutirer les secrets de fabrication qui lui étaient particulièrement utiles.

Un jour, mon mari eut sous les yeux, par une circonstance fortuite, un bilan que le comptable avait fourni pour mieux renseigner sur la marche de la maison.

Alors, il se fâcha tout rouge, et flanqua à la porte les deux indéliçats personnages. Ayant usé longtemps d'indulgence pour l'ivrognerie, plus ou moins apparente du comptable, il ne lui pardonna pas cette nouvelle grande faute, conséquence possible de la première.

On n'est pas toujours aidé comme on le devrait, quand on est chef d'usine et les difficultés surgissent souvent même par la faute de ceux qui sont appelés à les faire éviter.

Les ouvriers ne savent pas assez la complexité des tâches qui incombent à un chef d'industrie, pour la bonne marche de l'affaire, l'alimenter comme travail, rechercher les commandes, veiller à leur bonne exécution, tâches qui ne sont jamais finies, et recommencent aussitôt achevées.

J'ai vu mon mari partir en voyage, délaissant les fêtes de famille, pour aller traiter des affaires importantes dont il avait absolument besoin pour boucler sa fin de mois et revenir, bien fatigué d'une rapide, mais fructueuse, randonnée heureux d'avoir, pour quelques mois, le travail assuré pour ses ouvriers.

Combien de fois, au milieu de la nuit, quand je le savais préoccupé à plus d'un sujet, la petite lampe de chevet s'allumait-elle, et le travail commencé le jour continuait-il, les chiffres s'alignant pour trouver des solutions à des questions angoissantes comme, par exemple, le souci des capitaux nécessaires à l'achat de marchandises, à la paie des ouvriers, aux lourds impôts, à l'acquisition de coûteuses machines modernes devenues indispensables, ou à la réparation et à l'entretien des immeubles ; budget bien lourd quand on commence avec des ressources modestes et qu'il faut tant de capitaux pour marcher.

J'appelais l'usine « ma grande Rivale » car je la trouvais terriblement exigeante, absorbant par trop, à mon gré, l'attention, les pensées, les ressources, l'argent qui auraient pu m'être consacrés.

J'ai attendu longtemps, pendant plusieurs années, à pouvoir faire l'acquisition de la jaquette d'astrakan qui m'aurait fait tant de plaisir (car c'était pour l'hiver la grande mode alors), comprenant raisonnablement que telle grosse dépense, nécessaire à l'usine, était plus urgente : achat d'une deuxième turbine, installation du chauffage central dans les ateliers, bascule automatique pour peser les camions qui arrivaient chargés de marchandises, etc....., et quand je me plaignais un peu, mon mari m'objectait avec raison que, dans l'industrie, comme dans la nature, il faut ou se développer ou mourir.

« Mais alors, jamais nous ne profiterons des résultats de ton travail et de mes économies ! Nous ne sommes ambitieux ni l'un ni l'autre, nous n'avons malheureusement pas d'enfant, avec ce que nous possédons, nous jouirions davantage de la vie en plantant nos choux à la campagne, où nous aurions une

existence facile et douce, sans tant de soucis, de tracasseries, d'inquiétudes de tous genres !

- Crois-tu ? D'abord, tu me le dis quelquefois, on n'est pas sur la terre pour jouir. Ensuite, tu me connais, si je ne dépense pas mon activité d'une manière, je l'emploierai d'une autre. Je ne resterai pas inactif, cela me semble impossible, et alors, ce seront d'autres préoccupations, peut-être pas les mêmes, mais de nouvelles aussi absorbantes, sans doute. La vie ne peut en être exempte. Et ne trouves-tu pas plus noble de s'employer, tout en assurant sa propre existence, à faire vivre de nombreuses familles, à contribuer au développement et à la prospérité de son pays, que de se retrancher dans un bel égoïsme, bien confortable, ne s'occupant que de soi, de son bien-être, de son plaisir, quand on se sent apte à remplir des tâches comme la mienne ?

- Tout cela est très beau ! Mais quand je vois toute la peine que tu t'es donnée pour le résultat financier que cela t'a rapporté jusqu'ici, avec tous les déboires de débuts que tu as eus, les malheurs même, comme les incendies, la chute de la cheminée de l'usine par la tempête, etc... je me demande parfois si nous en sortirons jamais ! »

Mais qu'ai-je dit là ! Voilà que, tout de suite, le remords me saisit. N'ai-je pas tort de récriminer ? Oui, c'est vrai ! Chacun a son lot, ici-bas, de souffrances et de peines. S'il y a des heures sombres, il y a aussi du soleil dans beaucoup de journées.

Soyons courageux et poursuivons allègrement notre route en regardant le but.

Pour monter la côte et porter le fardeau sous le regard de Dieu, nous sommes deux, ce qui allège bien la tâche, nous encourageant mutuellement, et aidés mystérieusement par le Sacrement qui nous a unis !

Y a-t-il une vocation de femme d'industriel ? Peut-être... C'est à croire. En tous cas, il y a toujours le devoir d'état et les grâces qui lui sont propres.

- :- :- Misères - :- :-

« Il est absolument impossible de vous laisser chez vous, ma pauvre Alphonsine, vous serez beaucoup mieux soignée à l'Hôtel-Dieu. Laissez-moi faire les démarches pour vous y faire admettre.

- Ah ! L'hôpital ! Encore ! J'en ai assez ! J'en suis sortie en avril. J'avais la fièvre typhoïde. Je sais ce que c'est ! Ce n'est pas drôle ! J'aime mieux être chez moi. »

Il faut voir ce qu'est ce « chez moi » ! C'est une pitié !

Et tout en examinant les lieux, je songe à la belle Aline, ma parente, si dédaigneuse, si exigeante pour les défauts des travailleurs ! Je voudrais bien

l'amener ici ! Peut-être changerait-elle d'opinion, car elle n'a pas mauvais cœur, mais elle n'a jamais vu de près la vraie misère.

Nous sommes dans une vieille voiture de tramway, posée par terre. La Compagnie ayant, il y a quelque temps, transformé ses voitures à air comprimé en cars électriques, a tiré parti des vieilles voitures, en les vendant.

Dans ce terrain qui borde la rivière, entouré d'une palissade, quelques masures voisinent avec le logis d'Alphonsine, qui ne manque pas de pittoresque mais de confort.



Le lit (si on peut l'appeler ainsi) fait le fond de ce curieux habitat. Il est constitué par un panneau en bois plein, qui en prend toute la largeur, descend jusqu'au sol, et retient la paillasse sur laquelle est couchée la malade.

Je me suis assise sur une manière de banquette qui longe une des parois latérales, et sous laquelle se trouve la caisse qui contient les pauvres hardes.

Une serviette propre est posée à côté d'une cuvette émaillée et d'un pichet rempli d'eau, afin que je puisse me laver les mains, après que je l'aurai pansée.

Elle me dit que le savon est renfermé dans une petite boîte de fer parce que les rats le mangent, et que, la nuit, ils la réveillent quelquefois en lui passant sur la figure !

« Vous voyez bien que vous ne pouvez pas rester ici, d'autant plus que voici l'hiver et que vous devez avoir bien froid dans ce palais ! »

Elle sourit à ce mot.

« Ce n'est peut-être pas un palais, mais c'est tout de même ma maison. Pensez que j'ai été longtemps chez une logeuse ou en meublé et que c'est bien dur de payer si cher pour n'avoir seulement pas un coin à soi ! »

Mon Dieu, comme tout est relatif ! Que je me trouverais malheureuse d'être condamnée à habiter dans cet étroit réduit ! Et cette pauvre fille s'y trouve bien !

Au dessus de cette manière de lit, il y a, entre deux photographies, une image de la bonne mère Sainte-Anne. Je reconnais là la marque de la bretonne. Je lui demande quel est son pays. Je ne me suis pas trompée, elle est des environs d'Auray, et y a encore sa mère et une de ses sœurs.

« Mais pourquoi êtes-vous venue, toute seule ici, si loin de chez vous, travailler en usine ? »

- J'ai quitté le pays il y a seulement trois ans. Je m'étais gagée comme domestique.

- Et vous n'êtes pas restée chez vos maîtres ?

- Non... il y a eu des choses !...

- Vous avez repris du service dans une autre famille ?

- Non, j'étais venue à la grande ville avec une amie qui m'avait dit qu'elle pouvait me trouver du travail dans une usine, qu'on était bien plus libre. Ah ! Libre, je l'ai été ! Mais j'ai manqué de crever de faim. Avant d'être chez vous, j'en ai fait des ateliers ! N'ayant pas de métier déterminé, j'étais embauchée pour quelques jours, et puis mise à pied quelque temps après. Et pendant qu'on cherche du travail, il faut tout de même manger ; J'ai croqué ainsi les quatre sous que j'avais gagné dans ma première place. Si j'ai maintenant ces abcès, c'est bien par le mauvais sang que je me suis fait, allez, et les privations que j'ai eues ! »

Pauvre Alphonsine ! Votre histoire es celle de combien de nos ouvrières, jeunes filles de la campagne, qui rêvent des plaisirs frelatés de la grande ville, et n'y trouvent le plus souvent que déceptions, débauche, immoralité et misère !

Ah ! Les pauvres petites ! Si elles pouvaient profiter de l'expérience de leurs aînées, que de chutes et de désespoirs, on leur éviterait !

- :- :- Hôtel du Jockey club - :- :-

Où vais-je trouver ma malade ? L'adresse donnée serait-elle erronée ? Dans cette rue bourgeoise, je me suis déjà présentée à plusieurs portes, et le nom que je donne n'y est pas connu. Du reste, c'est une succession de beaux immeubles, où ne logent point, d'habitude, nos ouvrières !

Je m'inquiète et m'impatiente un peu de ne pas trouver, car le cas est sérieux et pourrait devenir bien vite grave s'il n'est pas soigné à temps. Avec le « charbon », on ne plaisante pas !

Enfin, voici une bonne indication ! Le numéro de la rue m'avait été mal donné. C'est au 34 et non au 24 que cette jeune fille habite. Et me voici devant la maison, où le concierge qui me toise me désigne enfin l'étage où je vais la trouver. Mais elle m'a indiqué aussi un numéro de chambre, et la porte où je frappe, me semble faire partie d'une espèce d'hôtel qui me paraît bizarre.

Enfin, après avoir été invitée à entrer, je pénètre dans la pièce où je la trouve couchée.

Je lui dis toute la peine que j'ai eue à la trouver. Elle semble gênée.

« Qu'a dit le docteur que je vous avais envoyée voir ? Et pourquoi n'êtes-vous pas venue me rendre compte, comme il était convenu, de sa consultation ? »

Je n'obtiens que quelques explications assez embrouillées. Lorsque j'aperçois dans un coin de la chambre une jolie selle de cheval, posée sur une manière de canapé.

« Tiens ! Vous ne montez cependant pas à cheval ? Du reste, c'est une selle d'homme... »

Et la regardant bien en face :

« Vous êtes mariée ? »

C'est un oui timide qu'on me donne d'un signe de tête.

« Votre mari monte à cheval ? »

Il est jockey !

Ah ! C'est vrai, c'est le concours hippique en ce moment !... Ma pauvre enfant ! ... Il va falloir commencer par vous soigner sérieusement. Je verrai le docteur, et nous jugerons ensemble ce qu'il y aura de meilleur à tenter pour vous. Ensuite... eh bien... ensuite... nous verrons. »

Je pense, sans le dire, que la situation sera plus nette, et que le jockey partira bientôt sans doute, puisque le concours hippique sera terminé. Alors, après avoir soigné et guéri le corps, il faudra également soigner l'âme !

Et, en redescendant l'escalier, où je retrouve la matrone qui me dévisage, je songe : « Quelle drôle de maison ! Où me suis-je fourvoyée ? »

A la maison, lorsque je raconte cette visite à mon mari, il me gronde un peu de ne pas mieux me renseigner sur les endroits où je dois me rendre et m'interdit de retourner là-dedans.

Comment faut-il donc m'y prendre ? Je ne peux tout de même pas laisser de pauvres filles, trop insouciantes, que je sais bien malades, bien plus qu'elles ne le croient, dont la vie est peut-être menacée, sans m'inquiéter d'elles, leur procurer, très vite, les soins indispensables à leur état.

S'il arrivait une catastrophe, je me la reprocherais, comme si elle m'était imputable.

Ma foi ! Tant pis ! Pour un corps ou une âme en péril, ne faut-il pas quelquefois s'exposer ?

- :- :- Mariage de Poupette (non princier) - :- :-

« Vous savez, madame Franck, la Poupette va-t-avoir un gosse ! »

C'est la grande Honorine, dont je soigne un bobo au doigt qui me tient ce langage.

« Poupette ? Mais quel âge a-t-elle donc ? 17 ans à peine ... »

- Ah ! L'âge n'y fait rien ! C'est bien comme je vous le dis ! Le père ? Savez bien, c'est le petit réfugié qu'est du Nord. Pas pus grand qu'elle qui travaille dans le même atelier »

Ah ! Cette promiscuité, comme elle est dangereuse ! Je reste consternée.

« Pis, vous savez, c'est pas les bons exemples qu'elle a eus chez elle, cette môme ! Une mère qu'a laissé son mari, pis qui s'est mise en ménage avec un autre, qu'a eu j'sais pas combien d'enfants, ici ou là, ne s'est jamais beaucoup occupée de son aînée qui la gêne plutôt ! Qué misère ! »

- Oui, c'est triste ! Si le garçon en vaut la peine, on pourrait s'occuper de les faire marier. »

Et c'est pourquoi, quelques semaines après, je me trouvais dans la sacristie de la paroisse qu'habitaient les tourtereaux, que j'y avais amenés pour des formalités indispensables.

Elle, toute petite, comme une enfant, et... toute ronde, assise, juchée sur une chaise, bien trop haute pour elle, ce qui ne lui permettait pas de reposer ses pieds par terre, qu'elle balançait, intimidée.

Lui, guère plus grand, l'air radieux, répondait aux questions du vicaire, assis à son bureau.

Quand ce fut à elle d'être interrogé :

« Votre nom de baptême ?

- Jeanne

- Nom de famille ?

- David »

Etonnée, c'est moi qui l'interroge :

« Mais, Jeannette, vous ne vous appelez pas comme cela !

Si, si, madame, vous comprenez, on m'appelle Petit-Jean, du nom de celui qu'est pas mon père ! »

Alors le jeune vicaire sourit et, tout en écrivant de son pupitre, me lance un coup d'œil malicieux :

« Ce sont des choses qu'on rencontre parfois ! »

Et puis, sortie de la sacristie, ce fut une préparation hâtive de la confession qu'il leur fallait faire. Et là, sur le trottoir, tous les trois, à côté les uns des autres, expliquer comment se confesser, ne rien craindre : c'est le Bon Dieu qui attend au confessionnal pour ouvrir les bras, pardonner et bénir.

Le lendemain, à la première messe, dès 6 heures, on les unissait.

Pour que la fête soit complète, j'avais fourni un bon repas : des huitres, un rôti de bœuf, une bonne bouteille de vin et un joli gâteau.

C'est bien pu pour remettre sur de meilleures bases un petit ménage qui, après tout, n'attendait qu'un coup de pouce, pour marcher dans la bonne voie dont il serait peut-être resté longtemps écarté, avec la difficulté de faire venir des papiers, de faire des démarches, pour lesquelles ils ne savaient pas s'y prendre ; et s'embarrassant pour peu de choses, demeurait dans l'irrégularité dont ils ne savaient pas se tirer.

- :- Rue du Vieux marché - :-

Vais-je bien trouver ma malade ? On m'a dit : rue du Vieux Marché n°13. Mais dans cet affreux quartier, où les immeubles ne sont que des taudis, qui se prolongent en profondeur, avec des cours, des arrière-cours, des escaliers à droite, à gauche. Je peux risquer de chercher tout un moment.

Voici l'entrée. Je lève la tête pour voir si je ne me trompe pas. Je suis bien au 13 et je me dispose à enfile l'étroit couloir, sombre et puant, lorsque je me heurte presque à un tout jeune homme qui sort. Ensemble, nous nous arrêtons, et avant que je ne puisse lui demander s'il connaît la femme que je cherche, il me devance :

« Non ! Mais ! Pardon !...Savez-vous que vous êtes au 13 de la rue du Vieux Marché ?

- Oui, oui, je sais. Je cherche une femme malade qui y habite. Pourriez-vous m'indiquer où est la chambre de la mère Rosalie ?

- Au fond de la cour, au 3^{ème}. C'est une de mes voisines. »

Et il se range pour me laisser passer, après m'avoir tiré un grand coup de sa casquette graisseuse.

Peut-être un jeune ouvrier de chez nous !

L'escalier est, lui aussi, sombre, étroit et malodorant. Les marches de pierre sont usées. Au premier, sur le palier carrelé, si mal entretenu que le pied bute dans de nombreux trous, plusieurs portes se font vis-à-vis ; pauvres logements si près à près, que tout ce qui se passe dans l'un doit s'entendre dans l'autre.

Tout au bout, au fond de ce palier, on trouve l'escalier du 2^{ème} étage dont les marches sont en bois. Et, comme par une disposition bizarre de cet affreux immeuble, aucune fenêtre ne l'éclaire, plusieurs des marches supérieures, au lieu d'être pleines, dont à claire-voie, de façon à éclairer un peu celles du dessous. De plus, les barreaux en sont si sales, si recouverts d'une espèce de crasse épaisse qui colle aux pieds, que j'ai peur de dégringoler et, malgré ma répugnance, je suis obligée de me tenir aux murs que je longe, n'y voyant goutte.

Enfin, me voilà rendue, heureusement !

La femme est couchée, mais au milieu de la pièce, il y a un homme qui me dévisage à mon entrée, compagnie dont je me serais bien passée. Il grogne quelque chose entre ses dents, pendant que je demande des nouvelles de la malade, puis me tourne le dos.

Tout à coup, il se retourne :

« Ben, va-t-elle en avoir pour longtemps ? On commence à en avoir assez ici d'la maladie !

- Mon pauvre monsieur, je n'en sais rien encore. J'espère que cette petite fracture du pied sera vite remise, s'il n'y a pas d'imprudences de commises.

- Vous savez, on n'a rien de trop, nous autres ! On peut pas crever de faim. Je viens d'être arrêté dans mon travail, ces temps-ci, par un accident que le maître du chantier a pas voulu reconnaître comme accident du travail. C'était elle qui gagnait la croûte ! Et pis, la v'là prise à son tour ! Nom de ... Et moi qu'a perdu ma place avec ça ! »

Je pense tout bas que la dive bouteille a bien pu être cause, et de l'accident et du renvoi du manœuvre. Néanmoins, je compatis à la situation actuelle qui n'est pas gaie, certes, dans ce ménage ou faux-ménage, et je lui dis que, justement, j'avais le plaisir de lui annoncer que les journées d'immobilisation seraient payées par l'usine, à condition d'observer les prescriptions du médecin qui aurait cependant préféré une hospitalisation pendant la durée du plâtrage, afin d'être sûr de la bonne reprise des os.

Je fais remarquer à la femme qu'il ne faudrait pas recommencer à prendre le tablier d'aménage de la machine où elle travaille pour un manège de chevaux de bois, car il est fort dangereux de s'asseoir dessus, malgré la défense qui en est

faite et que les accidents qui se produisent ainsi peuvent bien être considérés comme des imprudences, et le sont en réalité.

« Puisque vous ne travaillez pas en ce moment, dis-je à l'homme, vous pourrez donc faire les courses et les achats pour les repas afin qu'elle ne bouge pas durant quinze jours. Pendant ce temps, j'aurai le temps de parler de vous à un de mes amis qui est entrepreneur de maçonnerie et qui pourrait peut-être vous embaucher. »

Le bonhomme semble un peu éberlué. Il ne s'attendait certainement pas à cette finale. Et lorsque je mis sur la table le paiement des trois premières journées de maladie, sachant que, dans ces pauvres maisons, on n'a jamais d'avance, il changea tout à fait d'attitude et dit :

« Tiens ! Y a encore des patrons qui sont compatissants ! »

Et du fond du lit, j'entends la réponse :

« J'te l'disais bien, Hector ! »

- :- :- Titre de gloire - :- :-

Mariette, ce matin, m'en conte une bien bonne.

Elle était, me dit-elle, à balayer le studio, comme chaque jour, et, en frottant les vitres de la fenêtre, elle a surpris la conversation suivante entre deux femmes de l'usine, assises sur le trottoir, sous cette fenêtre, et adossées au mur, attendant le coup de la sirène d'entrée des ouvriers.

L'une une nouvelle venue à l'usine, demandait à l'autre des renseignements sur le patron :

« Lui ? Un rude travailleur, disait la vieille, un caractère très vif, même un peu emporté, mais bon cœur, et juste. Elle ? La patronne, c'est une bonne bougresse... prête à rendre service et puis, pas fière ! »

Eh bien, ce titre de gloire m'a rendue très heureuse.

- :- :- Maman - :- :-

Maman ! Ma chère maman, si bonne, si aimante dont la disparition¹² m' a été une si grande peine !

Que ta mémoire m'est chère ! Il n'y a pas de jours où je n'évoque ton souvenir ; où je remercie le ciel de m'avoir donné une mère semblable, pour

¹² Marie Velasque est décédée en juin 1933

veiller sur mon enfance, former ma jeunesse, m'inculquer les principes fondamentaux d'une éducation chrétienne, fermement et tendrement, pour éclairer ma route et la guider jusqu'à la fin de ma vie.

Une des choses qu'elle a essayé de buriner entre nous, sans arrêt, pour la faire mieux pénétrer, comme base essentielle d'éducation, est la notion du devoir.

Elle nous répétait constamment qu'on doit faire son devoir, que les devoirs sont différents, selon les âges, les rangs familiaux ou sociaux, quelquefois les santés, et certaines circonstances. Mais qu'on ne doit jamais transiger devant ce qui est « LE DEVOIR ».

Que lorsqu'on le néglige, le méconnaît et le met de côté, on ne peut que gâcher sa vie, et que si, hors du sentier du devoir, on rencontre parfois jouissances et plaisirs, ils ne peuvent être que de courte durée et n'apportent jamais le bonheur vrai.

Bonne, dévouée, jeune d'esprit et gaie, elle comprenait la jeunesse, et jusqu'à un âge avancé se plaisait à s'en entourer.

Elle aimait à faire plaisir à tout son entourage, et se privait souvent de satisfactions qu'elle aurait pu se donner, pour en offrir à ceux qu'elle voyait moins bien partagés.

J'ai été quelquefois révoltée de la façon dont quelques uns de ses obligés comprenaient ses générosités. J'ai vu et entendu de ces égoïstes qui, comprenant mal les spontanités de ce cœur généreux, haussaient les épaules et murmuraient « Elle aime cela ! »

Se gêner pour les autres, être complaisante pour tous, se dévouer à sa famille, à ses amis, aux déshérités de la vie qui vous entourent, recevoir très cordialement à sa table l'hiver, dans son chalet l'été, en se gênant bien, ceux des parents ou amis qui ne pouvaient pas s'offrir de villégiature, assister de sa personne ou de sa bourse bien des infortunes. Pour tout cela, ils ne trouvaient que cette raison : « Elle aime cela ! » Et ceux à qui j'ai entendu faire cette réflexion, étaient justement les bénéficiaires de ses largesses !

Vraiment la reconnaissance ne naît que dans les cœurs bien placés et, à mon âge, on peut constater qu'ils sont peu nombreux !

Ma mère aimait beaucoup les voyages. Cela a été le grand plaisir de sa vie. Elle disait très justement qu'en faisant un voyage, on se donnait trois satisfactions, celle de le préparer, celle de le faire, et celle de s'en souvenir.

Elle savait, au reste, fort bien voyager, organisait soigneusement son itinéraire, prenait ses renseignements, et jouissait doublement dans ses randonnées en se rendant compte qu'elle avait pu voir toutes les choses intéressantes qui se trouvaient sur son parcours.

Elle visita cinq fois l'Italie, et les taquineries de ses gendres qui l'aimaient beaucoup, ne lui manquaient pas quand elle y retournait, attirée chaque fois par un nouveau pape, lui disaient-ils.

Devenue veuve, je fis avec elle de beaux voyages. Nous vîmes ensemble une partie de la Belgique, de l'Italie, de la Suisse, un petit coin d'Espagne, et de belles randonnées dans notre beau pays de France, dans les Alpes, les Pyrénées, les Gorges du Tarn, la Provence, la Bretagne et la Normandie.

Que de beaux souvenirs ! Et comme nous aimions les évoquer ensemble !

Elle aimait la vie, s'intéressait à tout ce qu'elle voyait, et jouissait beaucoup des beaux spectacles de la nature nous redisant fréquemment qu'on fait beaucoup son bonheur soi-même, qu'on a souvent l'occasion de se réjouir de petites choses, dont il faut profiter pour embellir sa vie, élever son âme et en rendre grâce à Dieu, qui nous les dispense : un beau coucher de soleil, une jolie promenade, un repas de famille, la lecture d'un livre attrayant, une bonne œuvre accomplie, autant de petites joies dont notre route est semée et dont il faut savoir jouir.

Les grands bonheurs sont rares. Profitons des joies plus modestes qui sont constamment à notre portée, qui embellissent la vie, et que trop d'esprits chagrins ne savent pas apprécier. Essayons de voir le bon côté des choses, nous nous en trouverons bien.

Ne nous alarmons pas outre mesure pour des ennuis en perspective : bien souvent les choses que nous aurons redoutées n'arrivent pas, et d'autres que nous n'aurons pas prévues surgiront inopinément.

Tant que son âge et sa santé le lui permirent, elle reçut, l'été au bord de la mer, ses enfants et petits-enfants, dans ce grand chalet que nous aimions appeler « La Maison-mère » qui, pendant les vacances, était animé de la joyeuse bande des écoliers.

Quand je reviens à la ville, disait-elle, en rentrant, il y a deux choses de fatiguées chez moi, ma personne et mon porte-monnaie ! Avec la très modeste aisance dont elle jouissait, je me suis toujours demandée comment elle pouvait boucler son budget, avec les largesses qu'elle avait pour ses enfants, pour ses œuvres et les déshérités de la famille qu'elle a toujours assistés et qui l'aimaient bien.

Très active, vive et travailleuse, elle ne restait jamais sans un ouvrage entre les mains.

Ne perdant jamais une minute, et très adroite, que d'objets n'a-t-elle pas faits pour embellir sa maison, confectionner des vêtements pour les pauvres, tricoter des lainages pour ses protégés et ses petits-enfants et arrière petits-enfants ; fournir des layettes, faire de superbes broderies pour des autels, des aubes, des chasubles !

Chère maman ! Elle ne sera pas arrivée là-haut les mains vides car elle a bien mis en pratique le conseil qu'elle donnait quelquefois autour d'elle à de bien plus fortunés « A la mort, on n'emporte que ce qu'on a donné ! ».

- :- :- Mon premier filleul - :- :-

J'ai déjà dit que j'avais été marraine, à l'âge de sept ans, du 5^{ème} enfant d'un contremaître de mon père, très brave homme, fort honnête et très apprécié de ses chefs.

Ce pauvre homme, deux ans après la naissance de mon filleul, Etienne, devint veuf, et, ne pouvant rester seul à élever ses enfants, se remaria, l'année d'après, avec une excellente personne, sa voisine, qui sut se dévouer entièrement pour tenir la maison, s'occuper des marmots et les bien élever.

Malheureusement Etienne, le dernier-né, que la grand-mère maternelle avait gardé chez elle depuis la mort de sa fille pour soulager son gendre, vécut encore quelques temps chez cette aïeule qui, jalouse de l'influence que la seconde femme exerçait sur son gendre et ses petits-enfants, par ses qualités de dévouement et de bonne ménagère, montait la tête des petits contre elle. Les aînés échappaient davantage à cette vilaine manœuvre car ils pouvaient mieux faire la part des choses, mais elle agissait plus particulièrement sur le benjamin, qu'elle avait beaucoup gâté, lui passant toutes ses fantaisies, et accusant le seconde femme de dureté, quand elle résistait légitimement aux caprices de l'enfant, le plaignant constamment d'avoir perdu une maman si bonne, qui certainement ne l'aurait pas grondé pour les méfaits, bouderies, désobéissances répétées dont il se rendait coupable, que la grand-mère traitait de peccadilles et que la mère reprenait pour le bien du petit, dont le caractère était loin d'être facile.

A l'école, l'enfant se révéla têtue, paresseux et indiscipliné. Aux reproches et observations de l'instituteur, il répondait grossièrement ou faisait l'école buissonnière, dans les jours qui suivaient les remontrances.

Le père le mit vite au travail, espérant que son fils le préférerait à l'étude, mais aussi paresseux pour le travail manuel, l'apprenti fut aussi déplorable que l'écolier.

Profitant de plus de liberté, il en usait dès qu'il avait un peu d'argent en poche, pour courir les cabarets, fréquentait de mauvais camarades et glissait peu à peu, de plus en plus, sur une mauvaise pente.

Après beaucoup d'observations et de nombreux essais de redressement, par la douceur ou la rigueur, à la suite d'une incartade plus grave, le pauvre père, se décide, sur un conseil qu'un ami lui donna, à le mettre en détention paternelle.

J'étais déjà mariée lorsqu'il vint m'avertir de cette détermination qui ne me plut guère, n'escomptant point, comme lui, une amélioration par ce système.

Je promis au père de le visiter à la prison, pour essayer de le faire réfléchir et m'y rendis peu après.

C'est toujours émotionnant de pénétrer dans ces lieux inhospitaliers où, passés ces portes multiples, si massives et si lourdes qu'elles semblent nous

écraser le cœur, les pauvres gens qui y entrent, en perdant leur liberté, doivent dire adieu au contact du monde, à leurs habitudes, au milieu familial, à tout ce qui les intéressait, pour ne trouver que la dépendance, l'inaction, la solitude, l'isolement, l'ennui, le terrible ennui des heures inoccupées, avec comme compagnons de cellules : l'aigreur, le remords, sans doute pour certains, le repentir pour quelques uns, la rage des biens perdus, la jalousie pour ceux qui ne subissent pas le même sort, la révolte contre la sentence prononcée sur eux, qu'ils taxent d'injustice... malgré tous leurs torts, qu'ils sont à plaindre !

Après une assez longue attente dans le parloir où j'avais été introduite, je vis enfin apparaître mon pauvre filleul, revêtu de l'affreux uniforme des prisonniers, un pantalon et une blouse-sac, en grosse toile grise. Ah ! Ce n'était plus le garçon fanfaron, goguenard et frondeur mais un pauvre petit gars, tout en larmes, qui me suppliait d'intercéder pour lui auprès de son père, afin qu'il veuille bien le reprendre bien vite.

Je compatis, je raisonnai, et essayai de faire comprendre que les parents ne veulent que le bien de leurs enfants, et que, lorsqu'ils ne peuvent obtenir d'eux ce qu'ils désirent, il faut bien arriver quelquefois à sévir, mais qu'ils ne demandent qu'à pardonner, lorsqu'ils constatent du repentir et de bonnes dispositions à un amendement.

Je lui dis aussi que j'étais persuadée que la pénitence ne serait pas bien longue et que j'espérais que la leçon porterait profit.

On occupait un peu ces jeunes détenus à fabriquer des sacs en papier, mais le milieu est si mauvais qu'en général, le remède est pire que le mal, car ils se perdent souvent entre eux.

Mon mari et moi, avions conseillé au père de famille de faire engager son garçon pour le service militaire le plus vite possible, espérant qu'une bonne discipline lui serait salutaire. Et c'est ainsi que, dès l'âge requis, il devint soldat.

Naturellement, ce fut l'enthousiasme au début ! A cet âge, on n'envisage d'abord que le beau côté des choses : l'uniforme plaît, on va apprendre à jouer son rôle d'homme, sans être sous la férule des parents. La photographie du départ en tenue militaire vous pose auprès des camarades.

Dans le début, tout alla bien, mais cela dura peu car la mauvaise tête reprit vite le dessus.

Contre l'obligation d'obéir sans récriminer, de s'astreindre aux heures réglementaires, on se rebella. De mauvaises habitudes de cabaret furent vite contractées avec les camarades qui n'étaient pas des meilleurs (qui se ressemblent, s'assemblent !) et la dégringolade recommença !

Cela débuta par quelques jours de salle de police. Puis, un peu plus tard, pendant une période de punition, au moment où le sergent de garde entraît pour porter la ration de pain et d'eau au prisonnier, celui-ci, après lui avoir dit des sottises, saisissant la cruche restée auprès de lui, la lui jeta à la tête, ce qui lui valut de passer devant des juges militaires, sous l'inculpation de « Sévices à un chef en service commandé ».

Déjà mal noté, le soldat Etienne fut envoyé à Biribi, où, parmi la bande des « Joyeux », presque tous des aigris, aux vies ratées, sa conduite ne s'améliora guère.

BIRIBI (Chanson d'Aristide Bruant)



Y'en a qui font la mauvaise tête au régiment
Les tirs-au-cul ils font la bête inutilement
Quand ils veulent plus faire l'exercice et tout
l'fourbi
On les envoie faire leur service à Biribi à Biribi

A Biribi c'est en Afrique où qu'il plus fort
L'est obligé d'poser sa chique
Et de faire le mort
Où que l'plus malin désespère de faire chibi
Car on peut jamais s'faire la paire à Biribi à Biribi

A Biribi c'est là qu'on marche faut pas flancher
Quand l'chaouche crie "en avant marche" il faut
marcher
Et quand on veut faire ses épates c'est peu
d'zébi
On vous met les fers aux quat' pattes à Biribi à
Biribi

A Biribi c'est là qu'on crève de soif et d'faim
C'est là qu'il faut marnier sans trêve jusqu'à la fin
Le soir on pense à la famille sous le gourbi
On pleure encore quand on roupille à Biribi à Biribi

A Biribi c'est là qu'on râle qu'on râle en rude
La nuit on entend hurler l'mâle qu'aurait pas cru
Qu'un jour y s'rait forcé d'connaître Mamzelle Bibi
Car tôt ou tard il faut en être à Biribi à Biribi

On est sauvage lâche et féroce quand on r'vient
Si par hasard on fait un gosse on se souvient
On aimerait mieux quand on s'appelle c'qu'on
subit

Voir son enfant à la Nouvelle qu'à Biribi qu'à Biribi



Pas très robuste de constitution, mais assez adroit de ses mains, il se donna, comme coiffeur, pour éviter le plus possible les durs travaux des routes à construire, qu'on leur faisait effectuer.

Il coupait donc les cheveux, taillait les barbes des détenus parmi lesquels se trouvaient des types de tous genres, plutôt mauvais que bons.

Un jour où la matinée avait été consacrée à ces coupes de cheveux et de barbes, il ne restait plus qu'un seul soldat, attendant les services du coiffeur. C'était un algérien d'humeur sombre et farouche, mauvais coucheur, qui avait eu, la semaine précédente, une altercation avec l'opérateur. Que se passa-t-il entre eux ? Aucun témoin ne put le dire, puisqu'ils restaient tous les deux seuls dans la salle, vidée des autres clients. Toujours est-il que l'algérien gisait, la gorge ouverte, la carotide tranchée d'un coup de rasoir !

Naturellement on accusa Etienne d'assassinat. Malgré ses violentes dénégations, on ne voulut pas croire à sa version, suivant laquelle son malheureux camarade désespéré, dégoûté de la vie, s'était donné la mort.

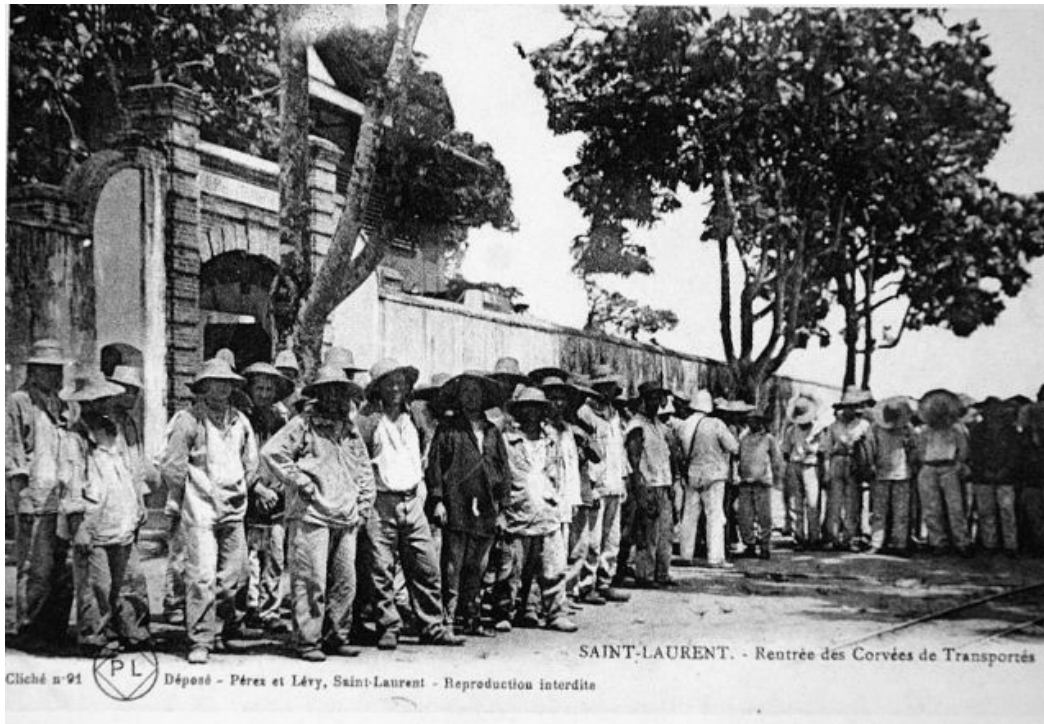
Les mauvaises notes relevées sur le livret militaire, de l'inculpé ne parlaient pas en sa faveur. L'enquête prescrite n'apportant pas de lumière, les mauvais antécédents influencèrent forcément les juges défavorablement, et le pauvre garçon fut condamné à la détention perpétuelle !

Pendant le procès, il avait pu m'écrire, me suppliant de lui fournir un avocat, me parlant constamment des « droits de l'homme ». Je lui répondis que si l'homme a des droits, il a aussi des devoirs qui, lorsqu'ils sont méconnus, mènent aux pires catastrophes, et que, tout en le plaignant de sa triste situation, je l'encourageai à réfléchir pour se rendre compte que le mauvais chemin qu'il avait pris, malgré les bons conseils reçus, ne pouvait fatalement aboutir qu'à un résultat désastreux. Je lui disais le profond chagrin de son vieux père dont il déshonorait la fin de sa vie, toute d'honnêteté et d'honneur.

Il me répondit en me jurant qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, qu'il reconnaissait avoir fait bien des bêtises dans son existence mais que, cette fois, il était victime de circonstances tragiques, qui l'accusaient malheureusement, apparemment, mais que justice devait se faire pour reconnaître un innocent !

Hélas ! Jamais la vérité complète ne put se faire jour et il fut envoyé à Nouméa pour y purger sa peine.

Ce fut à Saint-Laurent du Maroni où il avait été transféré que notre correspondance s'établit.



J'avais pitié de ce garçon auquel le père ne pouvait se décider à pardonner, et l'avait, disait-il rayé de son cœur et de sa famille, presque maudit.

Je priais pour lui, le lui écrivais, et toutes les fois qu'il en avait la permission, il me répondait, heureux de trouver dans mes lettres une bouffée d'air natal et un peu de réconfort.

Il goûtait, malgré tout, comme je l'espérais et le sentais, d'après ses réponses qui me prouvaient que son cœur n'était pas tout à fait fermé, que, malgré la révolte qui y grondait, quelques suggestions morales et religieuses que je glissais dans mes lettres, destinées à l'aider, à élever son âme et à envisager les choses sous un angle différent de celui auquel il était habitué à les juger, finissaient par pénétrer et le toucher.

J'avais écrit à son aumônier, pour le lui recommander, et avais été heureuse d'apprendre qu'il était breton, ce qui ne pouvait que l'attacher davantage à mon protégé, en sa qualité de compatriote.

Au bout de quelques temps, comme il ne se conduisait pas mal, on lui octroya quelques permissions. Il faut croire qu'on permettait à certains de lire et de s'instruire un peu, car il me pria de faire une demande au Directeur du pénitencier pour obtenir la permission de lui envoyer une grammaire espagnole, une géographie ; etc.

Je formulai donc la requête, exposant un peu son cas, et donnant quelques détails pouvant intéresser. Finalement, j'eus gain de cause, et expédiai tout un paquet de livres instructifs, dans lesquels je glissais « l'Imitation de Jésus-Christ » et un recueil des Evangiles. Cela me coûtait toujours beaucoup

d'adresser des lettres et des paquets, non pas à son nom, mais à son numéro d'écrou.

Quelle chose pitoyable d'être rayé de la vie sociale, de n'avoir plus de personnalité, de n'être plus Jacques ou André mais le numéro Untel !

Mon Dieu ! Comment faire comprendre aux jeunes que le plaisir et le bonheur sont deux choses bien différentes, que, si la voie droite demande certains sacrifices pour ne pas s'en écarter, pour éviter les fantaisies et les attraits plus ou moins séduisants des chemins de traverse qui entraînent toujours à l'oubli du devoir, il n'y a encore en ce monde, pour être vraiment heureux, qu'à poursuivre cette route, qui, si elle est montante et parfois fastidieuse, nous élève cependant sûrement, en nous donnant la satisfaction de notre propre estime, dans le devoir accompli, nous amenant au terme d'une vie bien remplie, utile, dans laquelle si le labeur et le travail ont coûté quelques peines, ils ont aussi apporté bien des joies.

Un jour, depuis mon veuvage, je reçus du bague une lettre dont la mention était bien du pauvre Etienne, mais dont l'enveloppe ne contenait qu'un feuillet blanc ! Je crus qu'il s'était trompé et avait oublié d'y insérer sa lettre. Mais plus tard, je compris que cette missive avait dû être écrite avec une encre spéciale, qui n'apparaît, paraît-il, qu'en y passant un liquide révélateur, ou en la frottant avec un peu d'acide, ne serait-ce que du jus d'oignon, et qu'elle devait contenir des indications qu'il ne voulait pas me donner en écriture ordinaire, car les lettres des bagnards sont lues par le Directeur avant d'être expédiées.

Peut-être avait-il un projet d'évasion et désirait-il quelques objets qui devaient lui être indispensables. Il ne me fournit jamais d'explications, mais plus tard, il réussit à me faire passer une lettre, non affranchie, probablement par un camarade libéré, me disant que, sachant qu'il allait, par sa bonne conduite pouvoir profiter, sans tarder, d'une liberté surveillée, il pourrait gagner un peu d'argent en exerçant son métier de coiffeur. Il me demandait donc, comme dernière et suprême faveur, de lui envoyer tout un matériel de coiffeur (il énumérait les instruments qui lui seraient nécessaires, me promettant en retour que ce serait la fin des ennuis qu'il m'avait donnés, que je n'aurais plus à avoir honte de lui, car je n'en entendrais plus jamais parler). Ce matériel devait être envoyé à un camarade dont il me donnait le nom et l'adresse, de façon à ce qu'il puisse entrer en sa possession dès que cela lui serait possible.

Après quelques hésitations bien compréhensibles, je me décidai à accéder à son désir, espérant qu'il s'était amendé, et pourrait ainsi, en gagnant sa vie, la finir à peu près honnêtement.

Je sus que le paquet était bien parvenu, mais il tint parole et je n'eus plus jamais de nouvelles de mon malheureux filleul malgré certaines prédictions sinistres, faites dans mon entourage, qui me faisaient envisager et craindre un

retour inopiné du bagnard pouvant peut-être m'être désagréable, onéreux et même dangereux !

- :- Voyage en Alsace - :- :-

Depuis longtemps, mon mari désirait me faire connaître l'Alsace, son pays natal qu'il aimait tant !

Aussi profita-t-il, une année, d'affaires à traiter de ce côté pendant l'été, pour m'y amener, faisant coïncider ce voyage utile, avec une vacance possible au 14 juillet qui offrait un « pont » favorable que nous devions allonger un peu, car, à cette époque, on se donnait bien peu de vacances et elles n'en semblaient, je crois, que meilleures.

Dès le 13 juillet, tous les trains que nous eûmes à prendre, en approchant de la frontière, étaient bondés de gens qui parlaient français avec un fort accent alsacien, et se dirigeaient vers Toul, Verdun, ou à un point quelconque du territoire français pour y fêter le 14 juillet.

Tous ces braves gens, d'humeur joviale, s'en allaient en bandes retrouver pour la plupart des membres de leurs familles, qui, pour rester français s'étaient établis de l'autre côté de la frontière.

Ils allaient se retremper pour quelques jours, ou tout au moins, pour cette date du 14 juillet, dans l'atmosphère française, voir la revue, le défilé des troupes, acclamer nos pioupioups en pantalons rouges.

Je n'en revenais pas de cet empressement. Mon mari qui exultait et prenait part aux conversations de nos voisins dans le train, se documentait, cherchait à pénétrer l'état d'esprit des alsaciens en ce moment et me disait l'air ravi : « Ne te l'avais-je pas dit ? Tu vois comme ils sont restés français de cœur ! Bien entendu, depuis 1870, beaucoup se sont germanisés. Les allemands ont tant cherché à favoriser les mariages entre eux et les françaises ! Mais tu verras, à Strasbourg, Colmar, le Ballon d'Alsace, comme la société alsacienne est vraiment restée fermée. A part quelques rares exceptions près, ils ne se reçoivent qu'entre eux, ne se marient qu'entre alsaciens, font élever leurs enfants dans des collèges français, ou, tout au moins, leur y font parachever leurs études. »

Fidélité bien touchante, et bien peu comprise par tant de gens en France, tous prêts à traiter les alsaciens de demi-allemands.

A Sainte-Marie-sur-Mines, par où nous avons débuté, comme nous longions une petite rue montante, entre des murs qui entouraient des jardins, nous nous arrê tâmes, émus, pour écouter une voix juvénile qui chantait la « Marseillaise ». Mais, au bruit de nos pas, prudemment, le chanteur s'interrompit (les rondes des policiers allemands étant fréquentes, il ne s'agit pas de se faire prendre sur le fait pour manifestation de sentiments francophiles).

Là, les inscriptions des enseignes de beaucoup de boutiques étaient dans les deux langues : français et allemand. On savait ainsi, sans hésitation, à qui on avait affaire.



Nous louâmes une calèche à deux chevaux pour aller de Sainte-Marie-aux-Mines vers Guebwiller.

La route qui monte entre les collines ou des montagnes verdoyantes, presque continuellement, présente de superbes paysages qui me ravissaient mais elle est longue, les chevaux ne pouvant trotter quand la montée s'accroissait.

Midi était sonné depuis longtemps que notre première halte n'était pas encore atteinte. Aussi mon estomac, assez exigeant à l'heure de mes repas, criait famine.

J'étais, en cela, toute différente de mon mari car, tout au contraire de moi, quoiqu'ayant bon appétit, il attendait fort patiemment à se mettre à table, quel qu'en soit le moment, même tardif, où la chose était possible, sans en souffrir. Alors que je me serais bien contentée de pain sec, s'il l'eût fallu, pourvu que je puisse manger à mon heure habituelle. D'ordinaire, la faim me rendait grognon et je ne jouissais plus de rien, ce qui faisait dire à mon mari : « Ma femme n'est pas difficile à contenter. Avec un gâteau d'un sou, elle se déclare satisfaite, pourvu qu'on puisse le lui fournir au moment de sa fringale ! »

Tout le long de cette jolie route, surplombant de très haut, ravins et vallons, des merisiers élancés, grands comme des chênes qui donnent ces excellentes petites cerises avec lesquelles on fait le kirsch, étaient, cette année là particulièrement chargés de fruits.



On en faisait justement la cueillette. De jeunes garçons étaient grimpés dans les branches, souvent jusqu'au sommet, ce qui me fit trembler tant une chute, à cette hauteur, aurait pu être dangereuse, puisque les arbres d'un côté longeaient le ravin, très profond, en certains endroits, au fond duquel coulait une rivière.

Mon mari fit arrêter notre attelage et, avec quelque monnaie, obtint facilement de ceux qui faisaient la cueillette de nous jeter dans la voiture, une ou deux branches, toutes garnies de ces petites guignes, parfumées, d'un rouge foncé, qui vous teignent la bouche quand on les mange, comme les mûres de haies, et vous y laissent un goût agréable et très frais. Je ne me fis donc pas prier pour, non seulement les goûter, mais dépouiller complètement les rameaux de leur fruits, et tels des moineaux gourmands, une fois remontés en voiture, picorant, grappillant, nous fîmes un bon festin, qui apaisa tout à fait ma faim, ce dont je fus un peu étonnée, n'ayant pas encore réalisé combien les fruits sont nourrissants.

Au petit trot ou pas de nos coursiers un peu las, nous atteignîmes enfin le but de notre voyage. Mais, peu avant l'arrivée, à un tournant de la route, je ne pus retenir un cri d'admiration tellement le paysage était séduisant.

Deux vieux châteaux féodaux, plus ou moins en ruines, nichés comme des nids d'aigles, tout au sommet de la montagne, se faisaient vis-à-vis, émergeant de magnifiques futaies, formaient un charmant tableau avec un ciel un peu orageux, sur lequel ils ressortaient, bien en relief.

A mon exclamation, mon mari qui sommeillait quelque peu depuis un moment, ouvrit les yeux, et suivit, comme sortant d'un rêve ou les images de sa terre natale lui seraient soudain apparues, contempla, interdit, le paysage familier de son enfance, et les yeux humides de l'émotion ressentie, me dit avec fierté : « N'est-ce pas que c'est beau ? »

Nous arrivâmes à Ribeaupillé, où ses vieilles tantes, les sœurs de son père, qui ne s'étaient pas mariées, recevaient pendant les vacances, le petit écolier qu'il était, le cajolaient et gâtaient un peu.

Aussi les souvenirs de ce joli coin étaient-ils dans sa pensée parmi les meilleurs de son enfance.

Toutes les pentes du terrain, autour de Ribeauvillé, sont garnies de vignes, cultivées en terrasses, qui produisent d'excellent vin, et il revivait le plaisir des vendanges qui donnaient lieu à des fêtes locales puisqu'elles apportent une des richesses du pays.

Là, le culte de la France est resté très vivace. Les Sœurs de Ribeauvillé qui y ont une grande et belle pension de jeunes filles, toujours prospère, étaient bien pour quelque chose dans la continuité de ce sentiment patriotique. Mon mari tenait à me faire visiter ce beau pensionnat, où sa sœur avait été élevée et voulait demander à la direction de m'en faire les honneurs.



Mais la petite Sœur portière se méprit sur ses intentions et quand la Supérieure, instruit de la visite de français, vient nous saluer, elle crut que Mr Franck venait mettre en pension la jeune fille qui l'accompagnait. (Il est vrai que pour voyager, je portais un petit costume trotteur, à jupe courte, ce qui était peu usité à l'époque, et que mon air de jeunesse pouvait tromper sur mon âge). Mais je vis que la méprise n'avait guère flatté mon mari qui avait quinze ans de plus que moi. Aussi, m'empressai-je du lui dire en sortant : « C'est bien amusant que la Sœur portière t'ait pris pour un grand frère accompagnant sa sœur ! ».

Ce fut à Colmar que je vis pour la première fois des soldats allemands faire l'exercice et exécutant le fameux et ridicule « pas de l'oie ». Très amusée, encore bien espiègle, je me mis derrière eux, leur emboitant le pas et copiant leurs mouvements, allongeant la jambe de façon mécanique, et en mesure, pour me moquer d'eux.

Mais mon mari m'eut vite rattrapée et, me tirant par le bras : « Petite malheureuse ! Tu veux donc te faire coffrer ? Tu ne sais pas qu'ici, il n'y a pas à plaisanter avec le monde militaire. Si tu étais vue par un officier, tu pourrais être emmenée au poste, pour t'apprendre le respect dû aux soldats. »

En Allemagne, quand un civil croise un officier sur le trottoir, il doit lui céder le pas, et descendre sur la chaussée pour lui laisser la voie libre. Il règne ici une discipline de fer. Les bons alsaciens s'en moquent par derrière, mais ils sont obligés d'être prudents.

Je fus fort surprise de voir que ces rigides occupants avaient cependant laissé subsister dans les squares ou places publiques, plusieurs statues édifiées par les français, représentant des généraux de la gloire napoléonienne comme celles de Marceau, de Ney, etc

Il paraît que leur respect, leur culte même de tout ce qui touche à l'armée, peut aller jusque là, jusqu'au respect pour les héros militaires qui furent leurs ennemis. Ceci me donna à réfléchir.

Guebwiller était le pays d'enfance de mon mari et c'est avec émotion qu'il y revenait et y retrouvait ses souvenirs de petit garçon.

Il me montra la ligne de chemin de fer, surélevée à un passage à niveau auprès duquel les francs-tireurs, en 1870, anéantirent toute une bande de uhlands.

Sur les machines des trains qui circulaient sur cette ligne, les allemands postaient des otages français, afin qu'on ne fasse pas sauter les convois et le père de mon mari fit plusieurs fois ainsi de ces voyages toujours pleins de dangers, entre deux feux.

Près de là, me dit-il, à une croisée de chemins, un de ses petits amis et lui furent interrogés par des officiers allemands qui leur demandèrent leur chemin, en langue française. Voyant qu'ils ne répondaient pas à leurs interrogations premières, ignorant l'allemand qu'on ne leur apprenait, du reste, que plus tard à l'école.

Et ces gamins, très fiers d'eux, indiquèrent la route opposée à celle que les soldats auraient dû prendre, et rentrèrent chez eux, enchantés de leur coup, aussi contents que s'ils avaient fait quelque chose de grand pour la défense de leur patrie !

Nous fîmes un pèlerinage à la maison qu'avaient habitée ses parents, que les occupants d'alors, bons alsaciens, mirent la plus grande complaisance à nous laisser visiter. Que de souvenirs évoqués par cette petite maison, avec sa cour intérieure, dallée, au milieu de laquelle subsistait encore le vieux figuier qui avait abrité tant de ses jeux.

Visite aussi à la maison contigüe qui était celle d'un tonnelier lequel n'avait pas déserté sa province, était resté le même alsacien jovial, qui, maintenant, sous sa toison bien grisonnante, fredonnait encore les refrains de sa jeunesse en tapant sur ses barriques, et si le chant était plus mélancolique qu'autrefois, moins joyeux, le cœur n'avait pas changé !

« Comment ? C'est toi le petit François ! Par exemple ! Il faut arroser une si pomme fissite et tépoucher une pomme pouteille ! »

Avec quel plaisir nous trinquâmes avec ce brave homme, en faisant le vœu bien ardent du retour de ce beau pays d'Alsace à la France !

« Et votre nièce, dit mon mari, qui était une jolie jeune fille quand je n'étais qu'un bambin, mais dont je me souviens bien !

- Suzel ? Ah ! Cher mai ! Grosse gomme une de mes barriques, maintenant ! Ponne mère-poule afec une pande d'enfants ! »

Et ce furent tour à tour des détails sur les uns et sur les autres dont tant étaient disparus. Il nous apprit la mort d'une aimable cousine des Franck, vieille fille dont ils avaient perdu la trace, et dont mon mari m'avait souvent parlée, me décrivant sa curieuse sonnette d'entrée qu'on devait tirer pour pénétrer chez elle, un peu à la manière du petit Chaperon Rouge entrant chez sa mère-grand... « Tirez la bobinette et la chevillette cherra ! », ainsi que le petit écureuil prisonnier dans sa cage circulaire, en forme de tonnelet, et qui y trottait perpétuellement.

Que de détails évoqués, presque oubliés, et qui reprenaient leur importance ou leur fraîcheur, rien qu'à les rappeler !

Les bons tours joués aux allemands pendant la période d'occupation, la malice mise pour ne pas leur procurer les choses dont ils avaient besoin, leurs habitudes si différentes des nôtres pour quantités de choses, l'étonnement des alsaciens qui avaient à loger des troupes de certaines contrées, d'être obligés de rationner les chandelles qu'on leur fournissait parce qu'ils les faisaient fondre et mangeaient le tout étendu sur leur pain !

Après les adieux émus que nous fit ce brave homme, ce fut une visite à un ancien condisciple de mon mari, industriel resté dans la petite patrie, ses parents n'ayant pu, au moment de l'option, trouver à vendre leur usine, qui nous mit bien au courant de la vie qui leur était faite depuis l'annexion, nous disant l'habileté des allemands pour les conquérir, les facilités accordées pour continuer des industries prospères, etc.

« Si nous avons toujours l'amertume d'être sous leur botte, et le regret d'être momentanément détachés de notre chère France, nous avons, par contre la satisfaction qu'ils nous donnent, et que vous ne possédez pas, (nous étions sous le régime de Combes) d'avoir toutes libertés pour nos institutions religieuses, alors que, nous souffrons de vous savoir persécutés pour toutes ces questions. »

Tout le Ballon d'Alsace, avec ses belles futaies aux parfums apaisants, ses montagnes aux pentes boisées et vertes d'où descendent de petits torrents cascadeurs, m'enchantèrent et les petites villes du Haut et du Bas Rhin, comme Schlestadt, Thann, si pittoresques, qui ont si bien conservé tout leur cachet provincial, me touchèrent par quantité de détails émouvants pour un cœur français, les trois Ave Maria de la fin de la messe, comme à Saverne où, au restaurant, le menu nous fut présenté écrit en français. Le plat principal étant un

gigot de mouton, la jeune fille qui nous servit, heureuse de nous montrer son savoir, avait écrit : « Gigue d'agneau ». Très bêtement, je fus prise de fou-rire en lisant cette inscription, mais je réprimai vite mon hilarité, de peur d'être observée et de faire de la peine à ces braves gens, me reprochant de n'avoir pas compris tout de suite, tout ce que ce menu représentait d'efforts de fidélité à la mère-patrie, dont ils étaient les enfants séparés mais aimants. Aussi fis-je, à la jeune servante, force compliments, ce qui parut l'enchanter.

A Strasbourg, nous fumes reçus par un représentant de la maison, qui avait deux filles charmantes, intelligentes, artistes et cultivées qui parurent enchantées d'avoir à chaperonner une française dans leur intéressante ville qu'elles aimaient. D'origine allemande par leur mère et ayant appris à aimer la France par leur père, elles regrettaient vivement n'avoir pu pénétrer dans la vraie société alsacienne, très fermée, dont les portes ne s'ouvrent pas aux étrangers, et dont les mariages ne se faisaient qu'entre ses membres.

Elles me firent visiter les vieux quartiers si curieux, avec leurs maisons de bois bordant la rivière, le musée alsacien où les coutumes du pays sont si bien représentées et mises en valeur, les beaux quartiers marqués d'un cachet tout spécial par les pittoresques maisons aux croisillons de bois, et aux toitures à étages, à pentes aigues, percées de quantités de petites lucarnes en relief qui regardent le ciel, au milieu des tuiles vernissées, le beau jardin des plantes où elles m'arrêtèrent à une pâtisserie pour me faire déguster les « Kougloffs » et les « Bretzels », genre de brioches du pays, dont ma belle-mère m'avait souvent parlé en me décrivant la façon dont les dames se recevaient dans les petites villes qu'elle avait habitées.

On s'invitait à tour de rôle à des « café-visite » où chacune rivalisait en confection de pâtisseries, car les alsaciennes y excellent. Tout en prenant le bon café qui est de tradition et qui réchauffe l'hiver dans les journées bien froides, tenu brûlant en permanence sur le grand poêle de faïence qui chauffe toute la maison.

Nous fîmes une sérieuse visite de la très belle cathédrale à laquelle je revins seule ensuite, plusieurs fois, et spécialement un jour à midi pour voir de près et entendre la fameuse horloge qui annonce les heures par la curieuse promenade des Apôtres venant frapper chacun son tour sur la cloche.

En souvenir de ces journées, elles me donnèrent quelques dessins à plume, fort bien faits, par la plus jeune qui suivait les cours des Beaux-arts, représentant des scènes de fêtes alsaciennes, et sur ma demande, me menèrent dans une des meilleures maisons confectionnant les excellents pâtés de foie gras, justement réputés, où je pus faire des acquisitions pour en rapporter quelques uns à la famille.

Je vis aussi l'Université qui est fort belle, avec le Musée des statues antiques et j'eus la surprise de visiter une Exposition des artistes français. Comme les allemands sont habiles !



Puis, pour me délasser, car la chaleur était accablante, je me rendis à l'Orangerie, superbe jardin public, qui doit son nom à une petite orangerie créée par Eugénie de Beauharnais. Le jardinier de l'Empereur vivait encore (1904). Je pus le voir dans les jardins et lui adresser quelques mots.

Notre retour s'effectua par la Lorraine où nous ne pûmes beaucoup nous attarder, sauf à Nancy, où ma belle-mère était née.

Bien belle ville au cachet très particulier, avec sa large belle place Stanislas, entourées de superbes maisons, bordée de cette admirable grille de fer forgé et doré qui la sépare du très beau Jardin des Plantes, vrai joyau de ferronnerie dont les Nancéens sont très fiers.



Que de fois ces villes frontières ont été meurtries par les invasions, que de souffrances répétées au cours des siècles pour leurs habitants, souffrances qui firent leurs âmes viriles, fières, courageuses, qui trempèrent leurs caractères. Aussi beaucoup devinrent-ils des hommes remarquables.

Nous arrivâmes juste pour la naissance de ma deuxième nièce¹³, jeune personne toute menue et délicate, venue seulement onze mois à la suite du premier bébé, et dont mon mari fut le parrain, tandis qu'on préparait aussi un berceau au foyer de ma jeune sœur, qu'un garçon vint réjouir quelques mois après.

Baptêmes d'enfants, joyeuses fêtes de famille, assises de l'Espérance où le cher petit être, accueilli avec tant de joie devient le chrétien à qui Dieu confère tant de grâces, à l'instant même, puisqu'il l'adopte comme son enfant, dont les parents auront à répondre devant le Grand Juge qui leur demandera compte des exemples et de l'éducation qu'ils lui auront donnés !

Les chers petits ne soupçonnent pas la grâce que Dieu leur accorde en les faisant naître dans une famille chrétienne, où ils suceront la foi avec le lait, où les genoux de la maman seront le premier autel où la prière, la religion constitueront comme l'air qu'ils respireront où des principes absolus les maintiendront dans la voie droite !

Nous espérions toujours avoir aussi cette joie chez nous, et en attendant, nous nous réjouissions de la voir accorder à ceux qui nous entouraient.

- :- :- Une journée de l'aviation - :- :-

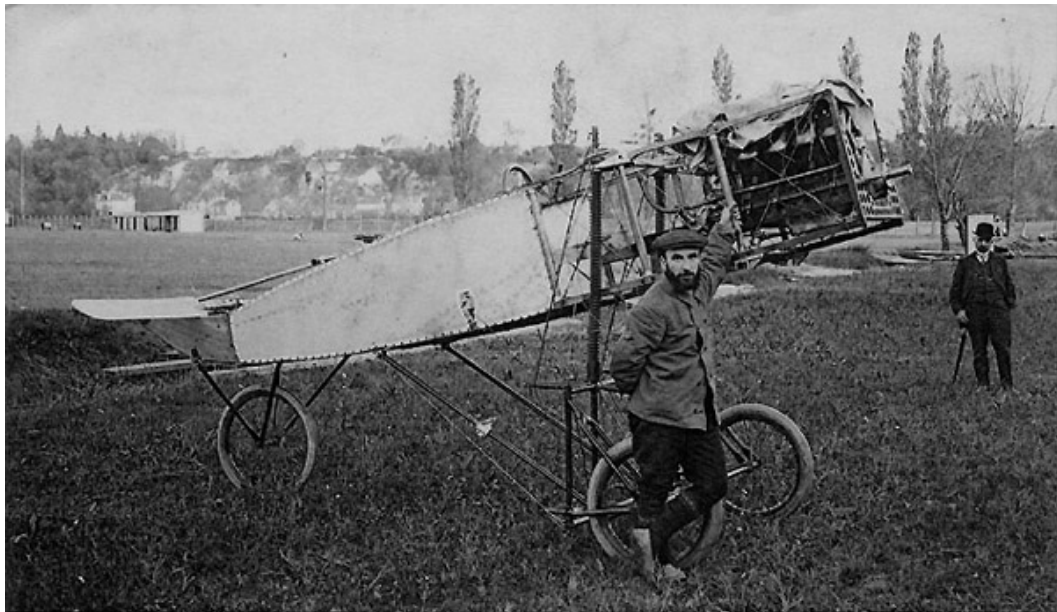
Plusieurs fois, au moment du « Salon des Artistes Français », mon mari m'emmena à Paris, où il avait souvent de grosses affaires à traiter.

Cette année-là, l'attrait était double car, pour la première fois, s'organisait à Tours, une « journée de l'aviation » où des vols des premiers aviateurs devaient avoir lieu en public.

Nous n'avions jamais vu d'avion voler, et nous nous arrangeâmes, en nous rendant à la capitale, pour faire halte à Tours pour cette fête d'aviation.

Le parc à avions était très en dehors de la ville, et des milliers de curieux s'y rendaient. On entendait citer les noms des premiers aviateurs qui venaient déjà de se distinguer dans les vols de ce sport : Morane, Maneyrol...

¹³ Naissance d'Hélène Maury-Hailaust, 1897



SEMAINE D'AVIATION DE TOURAINE (30 avril - 5 mai 1910). — Édition officielle. (ND Phot.)
37 — CHAMPEL et le fuselage de son biplan Voisin, 10 m. d'envergure; moteur E.N.V. de 55 HP.

On vendait des cartes-postales où ils étaient photographiés dans leurs avions, avec une légende appropriée, et beaucoup de jeunes gens se munissaient de la collection complète, afin d'essayer d'y faire apposer la signature des aviateurs.



SEMAINE D'AVIATION DE TOURAINE (30 avril - 5 mai 1910). — Édition officielle. (ND Phot.)
24 — MÉTROT, sur biplan Voisin, 10 m. d'envergure; moteur E. N. V. de 55 HP.

Nous avons pénétré sur la piste, où nous dûmes attendre longtemps, bien longtemps, avant que ne puissent commencer les premiers vols.

Mais alors, quel enthousiasme ! Chaque avion faisait plusieurs fois le tour de la piste, après s'être élevé à une bonne hauteur, et partout de la foule, montaient des acclamations et des applaudissements.

Je me souviens avoir été très émue moi-même, en voyant la réussite de ces essais. Emus, on assista à cette conquête de l'air par l'homme, élément pour lequel il n'était pas fait.

Mais pour rejoindre la gare, nous dûmes hâter le pas, afin de prendre le train qui devait nous emmener dans la capitale. Nous avions à traverser une assez grande étendue de terrain sablonneux qui rendait notre marche difficile. Tout à coup, je vis mon mari s'arrêter, la figure altérée, ses mains se crispèrent sur sa poitrine : « Arrêtons-nous une minute, me dit-il, j'ai une crampe dans la poitrine ! »

Sans le lui dire, je m'inquiétais tout de suite, pensant bien à cette terrible angine de poitrine dont, sans m'être trompée, je venais de constater les premiers symptômes.

Aussitôt revenus chez nous, j'exigeai la consultation du docteur que mon mari refusait, ne s'étant pas rendu compte du danger, et qui ne fit que confirmer mes craintes, bien que le médecin n'ait voulu parler que d'artériosclérose.

Ce fut bien le commencement de cette maladie de cœur qui l'emporta plusieurs années après, malgré tous les soins et toutes les précautions que je lui faisais prendre, bien malgré lui.

C'est à ce voyage à Paris qu'en visitant le « Salon des Artistes Français » que mon mari me conseilla d'essayer d'exposer, ce qui, disait-il, me forcerait à travailler ma peinture, rien ne valant mieux qu'un but précis pour faire faire des progrès.

Je me mis donc à l'œuvre pendant l'été, époque où j'avais davantage de loisirs.



Eve Lavallière

Mon mari aimait beaucoup le théâtre. Nous ne manquions jamais dans nos visites à la capitale d'aller au « Français », aux « Variétés », de préférence à l'Opéra, car il n'était guère musicien.

Il avait résolu, cette fois, de me faire entendre la grande actrice Lavallière qu'il avait vue précédemment et qui, dans le « Roi » aux Variétés, y avait le succès étourdissant que son grand talent d'artiste lui méritait.

Malheureusement, nous ne pûmes, pendant notre court séjour nous procurer de place, et je ne pus juger par moi-même cette étonnante artiste dont la merveilleuse conversion, quelques années plus tard, devait stupéfier ses anciens admirateurs.



- :- Mon premier tableau exposé - :- :-

Je fis poser dans mon grenier assez bien éclairé deux femmes de l'usine. La mère Champie fut le modèle qui m'inspira mon tableau. Avec ses petits yeux brillants et malins, ses mèches blanches descendant sous sa fanchon¹⁴, telle qu'elle était dans le grenier à sacs de l'usine, où elle les raccommodait, je la fis poser dans le mien, en cartomancienne, tirant les cartes à une belle jeune femme, debout à laquelle elle montre que le roi de cœur est dans son jeu.

Sous la lumière crue descendant de la lucarne, au dessus de sa tête avec la cafetière pour le marc de café sur la table où se trouve aussi la pie traditionnelle, elle lève les yeux vers celle qui est venue la consulter, en corsage rouge, l'air songeur.

¹⁴ Petit fichu à pointes ou arrondi que les femmes portent en place de bonnet, ou par-dessus le bonnet (dictionnaire Littré)

Je me donnais beaucoup de peine, n'ayant encore jamais fait de grande composition, mais je dois dire que je réussis assez bien mon tableau, que tout le monde s'accorda à trouver très vivant.

La brave mère Champie était ravie ! « Bien sûr qu'y vont vous primer, disait-elle, je suis si bien là-dessus que si feu mon mari revenait, y me r'connaîtrait tout de suite ! »

Une parisienne que je connaissais et qui exposait des médaillons sculptés aux « Femmes peintres et sculpteurs » me donna la marche à suivre pour demander mon admission à cette Exposition et c'est ainsi que ma toile eut les honneurs du Petit Palais à Paris, ce qui combla d'aise mon cher mari, le rendant très fier.



Un autre tableau de Lucie Riom

- :- :- Ma Madeleine - :- :-

Lettre à mon mari

Si tu savais, mon cher grand, quelle drôle d'aventure il m'est arrivé aujourd'hui !

Voilà que Marcel G. est venu me demander conseil et appui dans le cas difficile où il se trouve. Il m'a fait des confidences auxquelles j'étais bien loi de

Lucie Riom-Ruff - 250

m'attendre et qui m'ont tant embarrassées que je n'ai point voulu lui répondre avant d'avoir son assurance qu'il me laisserait t'en parler.

Il se marie, comme tu le sais, et la cérémonie approche à grand train et la petite amie (expression consacrée) dont il a trouvé bon de faire sa compagne pendant quelques temps, désespérée de cette décision, et furieuse probablement, quoique sachant bien ce qui lui arriverait un jour venant, supplie, menace... et lui cause tant d'embarras que, bien ennuyé, et, après tout, cherchant à améliorer le sort de cette jeune femme il venait me demander comment faire pour l'éloigner momentanément et subvenir à ses besoins discrètement, afin que la pauvrete puisse se refaire une vie saine.

Ah ! Ces hommes ! Quels coupables ! Il semble que ce n'est rien que de... s'amuser plus ou moins longtemps avec de pauvres jeunes femmes, que souvent une mauvaise éducation ne met pas en garde contre des dangers trop certains, que la gêne parfois, le gain insuffisant, conseillent bien mal, que fréquemment leurs compagnes poussent dans la mauvaise voie par leur étalage tapageur de faux luxes et de fausses joies !

Comment jugeras-tu la conduite de notre ami, toi, homme ?

Entre vous, vous vous donnez peut-être des excuses que nous, femmes, ne pouvons comprendre. Je t'avoue que je te sens très sévère pour le coté masculin dans de semblables aventures.

Pourquoi s'engager si légèrement, sur une route si dangereuse, en y entraînant une compagne, puisqu'on la sait sans issue, route dont la pente si glissante, est rapide et bien difficile à remonter.

On commence par une fantaisie, qu'on croit peut-être sans lendemain, on se laisse prendre, on s'imagine être plus fort que les autres à l'attrait du plaisir défendu qui, petit à petit, devient habitude. Les moins pervers se laissent retenir par une trame invisible que leur tisse, jour après jour, une tendresse plus ou moins sincère, qui finit par emprisonner dans ses filets les imprudents qui s'y sont engagés, dont les efforts à faire pour s'en dégager sont infiniment supérieurs à ceux qu'ils auraient dû déployer pour les fuir.

Pauvres fous ! Et dire que leur expérience, durement acquise, ne servira très probablement pas à leurs fils ! Je n'en dirai pas autant pour la femme qui, si elle devient mère, bien souvent, lorsque sa nature n'est pas dissolue, saura mieux préserver sa fille des dangers et des embûches dans lesquelles elle est tombée.

En attendant, pour ce cas concret, il fallait agir, et vite ! Le temps pressant, puisque le mariage est fixé à la fin du mois.

Voir d'abord la pauvre éplorée, la calmer, lui chercher une occupation rémunératrice et salvatrice, tout en l'éloignant momentanément de la cause de sa souffrance, afin qu'elle ne devienne ni une victime, ni ne s'érige en bourreau justicier, car sait-on jamais ce dont est capable une imagination féminine exaspérée !

Quand reviens-tu ? Comme je trouve le temps long sans toi ! Merci de ta bonne missive. Merci de ton affectueuse missive reçue avant-hier. Tu ne me dis pas si le vilain rhume avec lequel tu es parti t'a enfin quitté. Soigne-toi, mais tu sais si peu le faire !

J'ai fait ces deux jours-ci plusieurs tours dans l'usine. J'ai cherché tout particulièrement à me rendre compte du défaut d'aération dans les salles où les femmes travaillent. J'y suis restée un grand moment et j'ai pu ainsi constater qu'il y a un remède à y apporter car la poussière qui se dégage des matières qu'elles travaillent, ne s'évacue que très insuffisamment.

Puisque tu es sur place, vois donc le prix des ventilateurs dont nous avons parlé ensemble, c'est certainement une grosse dépense, mais qui apporterait une telle amélioration dans le bien-être du personnel que cela en vaut bien la peine.

A bientôt donc cher, très cher ami... etc.

- :- :- :- :-

Tous les jours suivants, ce furent, pour l'affaire de Marcel, des entrevues, des exhortations, des courses et des démarches. Et quand je croyais que tout était arrangé, tout était à recommencer parce qu'on ne voulait plus tenir les engagements promis et qu'au dernier moment, on refusait le départ convenu, préparé minutieusement dans les détails, toutes les bonnes résolutions prises envolées, toute la rancœur, le ressentiment, la vanité blessée revenus et même fortifiés avec, il faut bien le dire, des crises de vrai chagrin, sur lequel j'étais forcée de m'apitoyer, et qui me faisait véritablement et très cordialement compatir à cette situation sans issue.

Certains vous diront qu'il ne s'agit pas de se mettre dans une impasse inextricable, lorsqu'on sait d'avance qu'on ne pourra la franchir. C'est vrai ! Mais lorsqu'on s'y est exposé, qu'on est victime de la catastrophe, n'y a-t-il pas de quoi crier ? Et très fort à l'injustice de celui qui vous y a mené, vous a gardé autant qu'il lui a plu que vous y restiez, et de dégage ensuite, égoïstement, se croyant généreux en laissant derrière lui un peu d'or ?

Mon indignation de femme très jeune se faisait jour. C'était la première fois que je me trouvais mêlée de si près à un semblable drame, et mon jugement sur la nature de l'homme en subissait le contrecoup sévère.

La pauvrete comprit sans doute ce que mon cœur ressentait pour elle dans cette souffrance. Elle me montrait estime, confiance et même affection... et ce fut enfin l'adhésion finale à son départ que j'obtins, un peu plus tard, lorsque pour elle tout fut consommé.

Elle consentit, à ma grande surprise, à se laisser abriter pour quelques temps dans une maison de religieuses spécialisée dans ce genre de repentir. Dans mon émoi et mon embarras, j'avais eu recours à une parente, qui était religieuse à Paris, pour me conseiller, et elle m'avait donné l'adresse d'un couvent, avec lequel j'avais correspondu, et qui était prêt à recueillir l'abandonnée.

L'aumônier, justement de passage dans notre ville, eut avec moi un premier entretien. Puis, ce fut, dans une deuxième visite, le consentement promis au départ pour un petit séjour d'essai.

Tout fut préparé hâtivement, afin de ne pas laisser les bonnes dispositions s'envoler, et ce fut une personne apaisée, calmée, presque contente de changer de vie, animée d'une bonne volonté évidente que je pus conduire à la gare, heureuse moi-même de ce changement béni.

A mes lettres régulières de soutien, de réconfort, j'eus des réponses satisfaisantes et même consolantes.

On se faisait, chose étonnante, sans trop de peine, au régime de travail, de prières et presque d'isolement. La pénitence salvatrice commençait à être comprise. Les prières des religieuses faisaient leur œuvre, je le voyais bien.

Mais, au bout de quelques temps, les lamentations commencèrent, la liberté se présentait à nouveau aux portes du monastère sous des couleurs si brillantes qu'on se disait incapable d'y résister ! Comment préserver une malade si fraîchement opérée que toute marche lui est interdite sans qu'il ne puisse y avoir rechute ? Le diable redoublait d'assauts. La pauvre âme me faisait pitié. Aussi, je résolus de l'aller voir, espérant lui prouver que réclusion momentanée et consentie, n'est pas abandon, ni définitive retraite.

Je fus dont la voir.

Ayant préparé les voies par une demande d'autorisation de visite, convenue de la supérieure par ma correspondance qui devait être lue avant d'être remise à ma protégée, je pus, à sa grande joie, lui apporter un peu de réconfort et de nouvelles assurances qu'elle ne serait pas gardée contre sa volonté. Je lui redis toute ma sympathie de la voir si courageuses et désireuse de se refaire une nouvelle vie, saine et propre, et se préparer un avenir louable par un travail régulier.

Le petit bonnet qui encadrait si comiquement la jolie tête, avait des approbations fréquentes, à côté de brusques sursauts, qui le relevaient véhémentement, en un mouvement de révolte parfois. Et l'on criait sa misère, son dégoût, son ennui, la monotonie des jours sans liberté. On clamait l'impossibilité de continuer, le désir de fuir, etc....

Je laissai passer l'orage. J'essayai de trouver les mots convaincants. Je sentais la nécessité de gagner du temps. Les remèdes appliqués étaient si nouveaux ! Ils n'avaient pas encore eu le temps de guérir, à peine celui d'agir ! L'idée me vint de lui demander de faire une neuvaine à la Sainte Vierge, avant de prendre la décision d'un départ que je considérais comme bien trop

prématuré pour son bien. Elle consentit à ma requête et nous nous séparâmes, elle se disant qu'elle ne pouvait me refuser cela, et moi implorant le ciel pour cette pauvre âme, en grand péril de se perdre à tout jamais si elle quittait cette hospitalière maison ! Mais neuf jours après, ce fut le retour et les courses pour obtenir du travail, et mes démarches reprises pour lui en procurer.

Un jour que, venue chez elle pour la deuxième fois sans réussir à la trouver, sa voisine de pallier, qui me voyait passer sous la porte le billet que je venais de griffonner pour lui donner un autre rendez-vous, me regarda avec commisération, hocha la tête, et marmotta quelque chose entre ses dents à l'adresse des jeunesses sans tête et sans volonté, puis, hésita encore au moment où je commençais à descendre l'escalier :

« J'crois bien qu'al est absente pour queuq'temps ! » me dit-elle « ça s'ra guère la peine de revenir ! »

Je compris... et tristement, bien tristement, je repris le chemin de la maison.

Quelques jours après, je reçus un mot dans lequel on me remerciait de tout ce que j'avais fait, et on m'avertissait que ma protégée ayant trouvé de l'ouvrage, il devenait inutile désormais de retourner dans cette maison. Hélas ! Je fus obligée de me le tenir pour dit, et ne m'occupais plus d'elle, sinon devant le Bon Dieu et la Vierge Marie à laquelle je l'avais confiée depuis longtemps.

- :- :- Partie de chasse - :- :- - :- :- Tayaut ! Tayaut ! Tayaut !- :- :-

Les chiens donnent de la voix, le garde les ramène : il a du voir passer le gibier. Leurs voix lointaines se perçoivent cependant admirablement dans l'air limpide et calme de cette matinée automnale.

J'ai la paresse, pour voir l'heure, de tirer ma montre de son « gousset » boutonné, sous mon épaisse veste. Il faudrait quitter mes gros gants, et l'air est vif et piquant. Mes mains, immobiles sur le fusil, sont engourdis, et je salue avec satisfaction le soleil dont les premiers rayons se montrent.

Ma prière a été, comme ma toilette, au lever, courte et hâtive... les chasseurs n'aimant pas attendre ! Elevons notre cœur vers le Créateur des merveilles de la nature, et remercions-le des beautés qu'il a répandues pour notre bien et notre joie autour de nous, beautés que tant de pauvres humains ne savent pas voir !

Oh ! La bonne prière devant ce ciel immense, aux tons fins, dont l'horizon se dore là-bas, à l'orée du bois. La silhouette de beaux arbres se détache en sombre sur cette bande lumineuse ! Alors que plus près, de jeunes

bouleaux argentés, tremblants, mettent leur note claire dans cette grande étendue de terre fraîchement remuée, aux énormes mottes, fruit d'un défrichement récent.

Cette terre sent bon ! Elle respire ! Une vapeur légère s'élève au dessus du champ. Une aspiration profonde que je fais, fait arriver l'air jusqu'au fond des poumons et elle semble purifier mon organisme de citadine... Oui, physiquement et moralement, l'air de la campagne doit être purificateur !

J'unis ma louange à celles des oiseaux qui commençaient à faire un joli vacarme matinal. Je comprends encore mieux mon cher Saint François d'Assise, dans son hymne au soleil, que je me retiens de chanter à plein gosier.

Il ne faut pas gêner mes compagnons car, s'il me plaît de rêver et médier devant ce beau lever de soleil, et ce charmant matin naissant, d'autres peuvent préférer faire des victimes du gibier qu'ils guettent, puisqu'ils se sont donné tant de peine déjà pour arriver à ce résultat.

Je songe !... J'aimerais amener ici des tas de pauvres gens à qui je pense, dont on empoisonne les cervelles avec des théories haineuses, qui ne peuvent jamais se déplacer, pas de donner ces plaisirs sains, et qui, rivés à la chaîne du travail quotidien, ne savent même pas lever la tête et à qui l'on n'apprend que reproches à formuler, plaintes amères sur leur misère, blasphèmes ou mensonges !

Comme ce serait bon de leur dire devant un beau spectacle de la nature qu'il faut chercher à s'élever, vers le Dispensateur de tout bien, malgré mes peines, mes épreuves, mes souffrances parce que si la route est pénible, le terme de l'éternel repos sera bien beau !

Pourrait-on vouloir se quereller, se battre, se souhaiter du mal les uns aux autres, s'entre-tuer dans cette atmosphère de calme, de paix, de sécurité semblable !

Pstt... ! De petites touffes vertes ont remué à mes pieds, près du fourré, où, le nez en l'air, je rêve délicieusement. Un peu plus loin, la petite boule brune qui me fuit avec tant de prestesse, pourrait bien être le désiré que je dois censément poursuivre.

« Coquin ! Tu m'as nargué, et sans vergogne ! Tu crois qu'on me passe impunément sous le nez ? Attends ! ... »

J'épaule, mais il est déjà loin ! Et puis... j'ai eu le temps de penser.

« Pauvre petit ! Serai-je assez cruelle au milieu de ce calme, de vouloir la mort, même d'une innocente bête des bois ? Va ! Moque-toi des chasseresses qui rêvent !... mais dis à tes frères que les humains ne sont pas tous méchants !... »

Il fait froid. Les yeux me piquent. Ma veste est pourtant chaude ! Mes gros gants fourrés n'arrivent pas à me réchauffer les mains !

Avec ma jupe plissée qui me vient au genou, mes guêtres de cuir. Je suis pourtant bien protégée ! Tant de pauvres gens, l'hiver, n'ont pas de vêtements chauds !

Pour un grand merci au Créateur, pour toutes les grâces qu'il m'octroie, je me commande : « Genoux,... terre... présentez armes ! »

Dans mon agenouillement, voilà que je dérange un petit lapin qui passe près de moi comme une flèche ! Je regarde autour de moi. Mon amour propre de chasseresse reprend ses droits... Non ! Aucun chasseur en vue, pour s'étonner que je ne tire pas ! Allons, encore un pauvre qui va regagner son terrier, bien content peut-être, de retrouver sa maman à laquelle il pourra raconter la belle peur qu'il vient d'avoir, et, fanfaron, se moquer des petites dames qui tiennent un fusil et ne s'en servent pas !

C'est égal puisque je suis à la chasse, mettons-nous-y pour de bon ! Les aboiements des chiens se rapprochent... j'écoute... Un lièvre sans doute est lancé ! Vite au carrefour ! J'ai des chances de le voir passer. Malgré ma course rapide, retardée par cette traversée dans la terre grasse, j'arrive pour voir, grimant la côte, la meute hurlante suivant un grand chien qui, à bonne distance, tient la tête. Museaux à terre, dans une galopade effrénée, ponctuée d'aboiements, ils poursuivent la route, pendant qu'une lumière se fait dans mon esprit.

« Imbécile... ! Mais c'est un renard... j'aurais pu tirer ! »

Le cousin Florimond, grand chasseur, surgissant rouge et essoufflé de l'effort fourni par une course dans le terrain labouré, me crie :

« L'avez-vous vu passer ?

- Oui... ici même !

- Pas à portée ? » »

Pour ne pas mentir, je me retourne et, indiquant la route de ma main libre :

« Il est déjà loin ! »

Effectivement, le vent ne nous apporte plus que des aboiements atténués. La meute a du bifurquer plus sur la gauche /

Pan ! Pan ! Deux coups de fusil !

Mon instinct de chasseur se réveille, me voilà galopant sur la route, en direction des coups de feu. J'arrive une des premières pour voir le superbe renard, étendu sur la terre, aux pieds d'un ami, qui n'est pas peu fier de son exploit.

La victime n'a pas volé son sort, car elle avait sur la conscience plus d'un méfait commis dans les poulaillers des fermes du voisinage.

Le déjeuner à la ferme, où tous les chasseurs se retrouvèrent, gais et plains d'entrain, nous avaient ramené quelques dames, venues en voitures qui avaient osé affronter le froid.

Le « tableau » était déjà copieux. Plusieurs chasseurs étant des tireurs émérites. Mon mari, qui pourtant, était un tireur plutôt médiocre, en eut cependant le titre ce jour-là, ayant eu le grand plaisir d'abattre trois perdrix du même coup de fusil, sur une compagnie qui venait de s'envoler, et passait groupée au dessus d'une haie, entre deux arbres.

Moi-même, je reçus les félicitations de ces messieurs (combien peu méritées s'ils avaient vu mon comportement au moment du passage du renard, parce qu'ils m'avaient vu tuer un lapin, presque au vol, au haut d'un talus que la pauvre bête grimpait à toute allure. Mais je dus subir leurs taquineries lorsqu'ils m'entendirent insister auprès de mon mari, une bonne paire de chaussettes de laine à la main, pour lui faire changer les siennes qui étaient mouillées alors qu'il était enrhumé.

Tous les « Nemrod » firent grand honneur au déjeuner, copieux et excellent, qui fut arrosé des meilleurs vins de la cave de notre aimable amphitryon. Ensuite, les jours étant courts en cette saison, chacun reprit son fusil pour augmenter l'hécatombe du gibier.

Inutile de dire que, le soir, rentrée chez nos hôtes, j'étais assez fatiguée. Mais après de bonnes ablutions et un changement de toilette, je ne faisais pas encore trop mauvaise figure et ne boudais pas au dîner, cet exercice au grand air ayant le don d'exciter l'appétit.

Les dames nous avaient attendus avec grande impatience, car, comme toute bonne bande de chasseurs, nous nous étions mis en retard pour le retour. Le repas fut animé et rempli de récits amusants de bonnes parties de chasses et d'exploits, plus ou moins augmentés, je pense, de ces messieurs.

Après le dîner, au salon, les dames firent de la musique. On chanta en chœur. Le cousin Florimond qui avait une belle voix et avait découvert, dans les cahiers de la maîtresse de maison, la partition de Manon me fit chanter avec lui le duo de la petite table, que nous mimâmes avec gestes, au grand amusement de l'assistance.

En terminant, il me lança, sans préambule, une exclamation inattendue qui partie comme un boulet :

« C'est une femme idéale ! »

A mon grand éclat de rire, succéda aussitôt une vive riposte de sa femme :

« Une femme idéale qui n'a seulement pas su avoir d'enfants ! »

Pan ! Le coup de griffe de la chatte en colère ! Cela n'a pas été long et, bien que dite en riant, avec un air de ne pas y toucher, cette riposte me fit mal, car elle avivait la blessure secrète et profonde de mon existence, la peine inapaisée de ma vie, que je cachais de mon mieux.

Un moment, interdite et malheureuse, au milieu d'un court silence réprobateur, faisant appel à toute ma volonté pour ne pas répondre, par des paroles désagréables qui me montaient aux lèvres, et ne pas laisser couler les larmes qui me venaient aux yeux, je me ressaisis, et dans un autre éclat de rier :

« Ah ! Mon pauvre ami !, dis-je en m'adressant à mon mari, que vous êtes donc peu difficile ! Vous n'avez pas, il faut croire, un idéal bien relevé ! Et, au fond, tenez, je suis sûre que c'est un peu votre égoïsme masculin qui vous fait parler ainsi. Qu'une femme saute seule les fessées, et se débrouille sans votre aide,

vous voilà tout à fait satisfait ! Vraiment vous avouerez que c'est surtout cela que vous appréciez ? »

Je crois que je n'avais que trop bien deviné car j'ai su depuis, qu'ayant emmené une fois sa femme à la chasse, pour lui en faire goûter les charmes, elle ne sut pas les apprécier comme il convient, paraît-il, me dit l'amie qui l'accompagnait, manquant de souplesse ou de bonne volonté pour passer les haies et les échaliers, se plaignant et grognant constamment, elle lassa vite la patience de son mari qui l'installa, bien assise sous un arbre, pour la reposer afin de la reprendre sans tarder. Mais, entraîné par l'ardeur de la chasse, il ne revint que deux heures après, au moment d'une bonne averse pour trouver sa femme furieuse, trempée, ayant peur de s'égarer en rentrant seule, et en quittant son abri, dans cette contrée qu'elle ne connaissait pas et jurant qu'on ne l'y reprendrait pas !

- :- :- :- :-

Discours humoristique pour les 20 ans de mariage de ma sœur aînée, à la fin d'un repas pris dans l'intimité entre frères et sœurs (composé par mon mari)¹⁵

Mesdames, Messieurs,

Présidant depuis peu aux destinées de la France, je me suis fait à la fois un devoir et un plaisir de venir fêter avec vous, parents et amis, les illustres mariés d'il y a 20 ans !

En Monsieur Maury, saluons le Nemrod infatigable, auquel la République reconnaissante se plaît à rendre juste hommage pour l'extermination de tous les fauves qui désolaient la contrée.

Que Madame Maury me permette de déposer à ses pieds l'hommage de mon admiration pour la femme de poids, la sage femme qu'elle a toujours su être et qui peut être certaine de réunir les voix de toutes les suffragettes quand une loi, attendue depuis si longtemps, lèvera enfin pour les femmes le régime de l'esclavage.

Je ne puis terminer sans un mot de remerciement pour la belle-mère incomparable qui, en merveilleuse collaboratrice, du prestige français a toujours su faire briller, par ses

¹⁵ Henriette Riom a épousé Benjamin Maury le 4 février 1893. Le discours date donc probablement de 1913

nombreux déplacements à l'étranger, ses qualités si essentiellement nationales, de cœur, d'esprit et de gaieté.

Je la remercie tout particulièrement pour sa fréquente intervention auprès des nombreux papes qui se sont succédés depuis un demi-siècle. Elle a pu ainsi, en maintes circonstances, rendre à nos diplomates et à la patrie les services les plus éminents.

Levons nos verres pour célébrer cette fête et buvons librement... dans l'étreinte fraternelle de l'espoir du grand jour, au souvenir de l'abnégation, de la liberté, de l'aube nouvelle qui permettra enfin de vivre sa vie dans l'entente cordiale, la représentation proportionnelle, les intérêts supérieurs de la République, l'impôt sur le revenu assurant enfin un foie gras et des truffes aux travailleurs conscients !

J'ai dit.

Vive la République et la famille !

- :- :- Bousson- :-

Celui qui avait remplacé le mécanicien chef à l'usine était un homme sombre, un peu farouche, qui avait toujours l'air de se méfier de vous. Cependant correct avec moi, quand je visitais les ateliers où travaillaient de nombreuses ouvrières, penchées sur des machines délicates, qu'il avait souvent mission de remettre au point et répondant avec complaisance aux renseignements que je lui demandais.

J'ai vu par la suite qu'il essayait de me juger, ayant, à son arrivée, après le départ de son prédécesseur, entendu toutes sortes de propos malveillants sur mon ingérence dans la surveillance de l'usine (qu'on dénommait mouchardises) propos tenus par ceux qui regrettaient tant le renvoi de l'indélicat employé précédent, ne pouvant plus se faire faire à bon compte toutes leurs réparations de bicyclettes.

Et peu à peu, sa tolérance changea en une confiance qui, d'abord hésitante, ne fit que s'accroître par la suite.

Un jour, la concierge me dit que sa femme était très mal, qu'on la disait même perdue.

Le sachant, ce jour-là, occupé à une réparation de notre auto, je me rendis au garage et, après un préambule ne touchant qu'à des sujets indifférents :

« Est-ce que votre femme n'est pas malade, Monsieur Bousson ? »

D'un air bourru, il me répondit :

« Si ! Bien malade !

- Que lui ordonne-t-on ? Y aurait-il quelque chose qui pourrait lui faire plaisir. Voulez-vous me permettre de l'aller voir et de lui porter quelques douceurs qui plaisent toujours aux malades ? »

Buté, il me dit brusquement :

« Non, merci ! Elle n'a besoin de rien, elle ne prend aucune nourriture !

- Ah ! Mon Dieu ! Alors, c'est plus grave que je ne le croyais. En ce cas, je me contenterai de prier pour elle et si quelques fleurs pouvaient lui faire plaisir, je vous en apporterais en vous priant de les lui remettre de ma part... Et, puisque parmi mes parents et amis, malades ou dans la peine, c'est mon habitude de les confier à la bonne mère du Ciel, j'y ajouterai, si vous le voulez bien, une médaille à son effigie pour qu'elle protège votre malade, la soulage, et peut-être aussi, la guérisse, mieux que ne le pourraient faire les médecins. »

Il me fut plusieurs fois permis de voir la pauvre femme qui se mourait d'un cancer. Mes visites étaient attendues et paraissaient lui faire plaisir. Mais elle déclinait promptement. Comment faire pénétrer le prêtre dans ce milieu hostile ?

J'invoquai le secours de la Divine Mère à qui je l'avais confiée et, un jour que je parlais de la première communion et des joies de se réconcilier avec le Bon Dieu, même après de bien grosses fautes, elle se décida à me dire que, puisqu'elle se voyait si malade, elle ferait mieux de faire venir un prêtre.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et, puisque c'était le désir de la malade elle-même, je courus au presbytère où le sacristain, après m'avoir demandé le nom et l'adresse, s'exclama :

« Bousson ? Rue du Vieux Marché ?... Non ! Mais... c'est l'Eglantine rouge là-dedans !

- Peu importe ! C'est une chrétienne qui demande à se réconcilier avec le Bon Dieu ! Vous voudrez bien prévenir Mr le Vicaire de semaine et au plus vite, s'il vous plaît ! »

Elle mourut le lendemain. Ah ! Comme la Sainte Vierge avait bien manœuvré...

Mon mari et moi assistâmes aux obsèques, puisqu'elles devaient être religieuses. Dans le petit groupe qui suivait le convoi, moi seule, je crois, avait un chapelet ! Les amis de l'Eglantine s'étaient abstenus de paraître...

Au lieu de m'en vouloir de cette ultime intervention, Mr Bousson parut, au contraire, m'en savoir gré. Quelques jours après, il me fit demander chez moi, et commença un petit discours un peu entortillé, où il me disait sa reconnaissance, ses remerciements, sa gratitude, etc...

Aux premiers mots, je voulus l'arrêter, mais je sentis que je l'aurais contrarié en ne le laissant pas achever son petit laïus, qu'il avait eu, j'en suis sûre, bien de la peine à composer, le pauvre homme !

Il eut une grosse peine de la mort de sa femme, et sa santé s'en ressentit. Quelques mois après, pendant son travail, il se piqua à l'avant-bras avec une lime. J'étais pour quelques jours au bord de la mer, chez ma mère, et ne fut avisée de cet accident qu'à mon retour. Il avait refusé le médecin de la maison, me disait-on, pour se faire soigner par une femme qui le traitait avec des herbes.

Je me rendis chez lui et le trouvai très mal, avec un phlegmon qui prenait une très mauvaise tournure. Je le suppliai de se laisser soigner par notre médecin, ou l'un de son choix, orgueilleux et entêté, comme il était, ayant choisi cette méthode empirique, et voulant s'y tenir (pour son malheur), par loyauté aussi, vis-à-vis de la femme qui avait commencé le traitement, il ne voulut rien entendre.

Je revins le lendemain. Il souffrait de plus en plus, je finis par le décider à me laisser lui amener le docteur.

Hélas ! Son intervention fut trop tardive ! Le mal avait déjà fait trop de progrès. Je restai un peu auprès de lui. Mais il était surveillé étroitement. Un de ses parents qui me regardait d'un mauvais œil et avait déjà commencé à me parler d'indemnité, de lourdes responsabilités etc... , ne le quittait guère.

Je réussis cependant à être seule avec lui un moment, à lui parler de sa femme, de ses derniers moments si calmes, et je vis dans ses yeux passer comme une lueur de désir de pouvoir mourir comme elle.

En me retirant, je parlai à sa sœur qui était couturière dans un grand magasin, et lui dis :

« Madame, vous êtes sa seule parente. Votre frère est perdu. Le plus grand service que vous puissiez lui rendre, c'est de lui assurer, puisqu'il est chrétien, une fin religieuse, comme celle de sa femme. Voulez-vous que je m'en occupe ?

- Oh ! fit-elle, d'un air effrayé, ce n'est pas possible ! Son entourage est si hostile !

- L'entourage importe peu. C'est de l'âme du malade que nous avons à nous préoccuper.

- Eh bien, je vais réfléchir si je vois la chose possible, je vous le ferai dire ! »

Hélas, le lendemain, il était mort !

Je pleurai mon pauvre Bousson, espérant que le Bon Dieu lui accorderait toutes les circonstances atténuantes qu'il méritait.

Bien entendu, il eut un enterrement civil, auquel nous n'assistâmes pas, nous étant contentés d'aller faire une prière près de lui auparavant. Et ce fut, derrière sa dépouille, un beau groupe de partisans d'Eglantines rouges, parmi lesquels nous n'avions nulle envie de nous mêler et qui semblaient les insensés, tout glorieux de leur victoire !

- :- :- Encyclique Rerum Novarum - :- :-

Quand parut l'Encyclique Rerum Novarum¹⁶, elle ne fit pas, tout d'abord, comme on aurait pu le croire, l'effet considérable qu'on aurait du attendre de ce monument social, dont la portée mondiale s'est si merveilleusement développée depuis.

Les hommes, à ce moment, lisaient peu les encycliques, et j'ai connu même des catholiques que l'on se plaisait à dénommer « bons catholiques » qui les ignoraient ou les mettaient bien vite de côté sans vouloir les étudier, dès qu'ils s'étaient aperçus que les enseignements qu'elles contenaient gênaient leur façon faire habituelles, et auraient exigé des changements dans leur conduite.

Combien pourraient se repentir de cette indifférence coupable et devraient reconnaître loyalement que, si les conseils de Léon XIII avaient été mieux suivis, et plus rapidement, le monde, la France en particulier, s'en serait trouvée mieux et aurait sans doute évité la pénible et longue crise des grèves revendicatrices, supprimant par plus de justice sociale ce glissement vers le communisme, destructeur de l'autorité, semeur de haines et de désordres !

Je me souviens de la réflexion de mon mari, après une première et rapide lecture :

« Ah ! Mais ! Ce bon Pape ! On voit bien qu'il n'a jamais été industriel ! Il en ignore sans doute toutes les difficultés !

Erreur, aurais-je pu lui réfuter si j'avais été moi-même mieux renseignée dès l'abord sur la question, car le Saint Père s'était entouré de tous les renseignements voulus pour prendre une semblable décision, et en avait pesé longuement la gravité.

Il avait mûri très minutieusement cette encyclique. Il avait fait appeler près de lui des hommes de grande valeur, à l'esprit social éclairé, comme Léon Harmel, de Mun, La Tour du Pin, qui avaient fait leurs preuves dans ce domaine, et dont les essais individuels avaient été concluants, comme méthode nouvelle pouvant être appliquée ainsi que ceux de catholiques sociaux étrangers, autrichiens, belges, allemands, après avoir consulté et pris l'avis d'évêques, de prélats, qui s'étaient occupés plus spécialement de ces questions, comme le Cardinal Langénieux, de Reims, défenseur ardent des travailleurs, Mgr Doutreloux, évêque de Liège, qui avait créé des aumôniers de travail, le Cardinal Manning, arbitre des dockers de Londres, Mgr Katteler, archevêque de Mayence, promoteur de l'action sociale catholique, Mr Mermillod, exilé à Genève fondant les premières rencontres des catholiques sociaux.

¹⁶ Publiée par le pape Léon XIII le 15 mai 1891

Non, les papes ne laissent rien au hasard lorsqu'il s'agit de publier une encyclique sur des sujets que leur sagesse pense bonne à publier pour le bien de l'humanité.

Tant pis pour les pauvres humains qui ne savent pas profiter de la bienfaisance de leurs avis, tel ce pauvre industriel (que je croyais un modèle comme catholique) et dont un de ses employés m'a rapporté de déconcertante réponse :

A la demande que celui-ci lui formulait, comme père de famille nombreuse, pour obtenir des allocations familiales et connaissant ses convictions religieuses, il appuyait sa demande de l'Encyclique de Léon XIII, le patron lui répondit : « Ah ! Vous savez ! Les encycliques, c'est bon pour les entendre du haut de la chaire, ou pour les classer dans sa bibliothèque ! Jolie manière d'en profiter... et bien peu gênante ! »

- :- :- Prix différents - :- :-

A cette époque, les prix étaient si différents de ce qu'ils sont maintenant qu'on n'ose presque pas s'en souvenir, car un sentiment désagréable vous assimile invariablement.

Le beau cahier cartonné, en excellent papier, que j'ai retrouvé dans mes vieilleries, et sur lequel j'écris, est marqué 0,55 fr¹⁷

Des menus de dîner, donnés chez nous, pour des réceptions de parents et d'amis, me laissent rêveuse par la liste des mets recherchés et vins fins, qu'on pouvait avoir pour une somme bien modique : un cent d'huîtres valait 5 francs, une dinde 12 frs, une langouste de 5 à 7 francs !

On se faisait une paire de bottines sur mesure pour 40 francs.

On achetait un petit château pour le prix actuel d'une seule pièce.

Ce qui est toujours douloureux à constater pour ma génération, car nous avons donné de l'or, fruit de notre travail, et de nos économies, et on nous a rendu du vil papier qui n'a pas de valeur et n'arrive même plus à nourrir et à couvrir notre vieillesse.

¹⁷ Un franc du début du 20^{ème} siècle vaut environ 27 centimes d'euro 2010, (source Insee). Un cahier de 0,55 fr vaut donc aujourd'hui 15 centimes d'euros, un cent d'huîtres à 5 francs correspond à 1euro et 36 centimes, une dinde de 12 fr correspond à 3 euros et 28 centimes et des bottines à 40 fr correspondent à 10 euros 94 centimes

- :- :- Les modes - :- :-

Les modes et les usages diffèrent déjà tellement de ce qu'ils étaient dans ma jeunesse !

Le temps manque actuellement pour quantité de choses qui faisaient notre joie, qui nous permettaient d'observer la politesse, la déférence entre parents, quelques visites d'amitié bien appréciables. La vie trépidante ne laissant plus place qu'au business, aux besognes matérielles, elle emporte en tourbillon le charme des relations.

Voyez maintenant les mariages de beaucoup de parents proches. On n'est guère admis à connaître le jeune homme ou la jeune fille qui entre dans la famille que le matin de la cérémonie. On échange quelques phrases au milieu de la cohue des parents et des amis, et bien joli si on pourra plus tard reconnaître dans la rue, sous des vêtements de sortie, la jeune femme qu'on a vue qu'une fois tout ennuagée de tulle et de satin blanc, car maintenant, on a complètement banni l'habitude de visites de noces, dans lesquelles, au moins, on pouvait un peu se rendre compte si votre nouveau parent était un aigle... ou un âne, si votre petite-nièce serait charmante... ou insipide, pédante ou modeste.

Peu importe, me direz-vous, puisque vous ne les reverrez plus ! Hélas ! Il faudrait encore essayer de s'habituer à ses façons qui dénouent les liens de la famille, qui étaient cependant précieux.

Encore, sans être trop exigeante, aimerais-je voir les jeunes savoir remercier des cadeaux qu'ils reçoivent ce que tant oublient ! Aussi se montre-t-on d'autant plus sensible, à mon âge, envers les attentions qu'on reçoit parfois.

Les noms de baptême eux-mêmes subissent une mode.

Alors que mes oncles s'appelaient Arthur, Edouard, Charles, Louis, Alfred, Georges, Eugène, Léon, plusieurs de mes tantes Marie, Joséphine, Marguerite, Clémence, Lise, Berthe, beaucoup appelèrent leurs garçons comme leurs pères, puis il y eut les noms d'apôtres, longtemps délaissés, Jean, Pierre, André, Jacques ou Paul. Pour les filles, les Anne-Marie eurent la faveur, ainsi que Marthe, Madeleine ou Jeanne.

A la génération d'après, ce furent des Germaine, Suzanne, Jeanine, et surtout Thérèse, à cause de la petite Sainte de Lisieux, des Bernadette aussi et des Annick.

Et maintenant, ceux-là cherchent pour baptiser leurs enfants non pas le nom d'un saint qui sera leur grand protecteur, mais le nom le plus original, le moins connu. Heureux lorsque l'originalité concorde cependant avec la sainteté.

Heureusement, puisque, hélas, le nom de Marie est délaissé, qu'on le comble d'un autre prénom : Marie-Françoise, Marie-Claude, Marie-Odile, Maryvonne, etc... Sainte Brigitte est en faveur, ainsi que Sainte Martine, tandis

qu'on nomme les garçons Jackie, Cyrille, Patrick, et que fleurit toute la gamme des Jean, comblé d'un autre nom, Jean-Paul, Jean-Louis, Jean-Claude, Jean-Philippe, etc...

Souhaitons que tous ces chers petits deviennent dans cent ans la pléiade qui brillera d'un bel éclat au firmament du Paradis !

- :- :- Impolitesse - :- :-

Mon cousin P¹⁸. qui aimait rimer, m'ayant adressé de jolis vers pour me complimenter à la suite d'une réception que nous avons donnée et dont il était, avec sa femme, un des convives, je lui écrivis en lui envoyant mes compliments et tous mes remerciements.

Quand je le revis, il me dit avoir été bien touché de ma missive, car il lui était arrivé de voir les destinataires de ses poésies oublier de lui en accuser réception. Comme je semblais douter que pareille impolitesse fut possible, il m'en envoya la preuve.

Enfants ! Le rêve d'or qui depuis de longs mois
A versé dans vos cœurs de si charmants émois,
Vient de se terminer. Non, ce n'est plus un rêve.
C'est la réalité qui, pendant l'heure brève
Du solennel serment, est descendu en vous.
... Vous n'allez plus rêver, mais ce sera plus doux
Encore que de rêver puisque vous aller vivre,
Puisque, si vous voulez, d'accord tous les deux, suivre
Le chemin qu'ont tracé pour vos pas incertains
Ceux dont vos premiers ans ont rempli tous les soins.
Vous devez être heureux. Oh ! Quelquefois, sans doute,
Vous pourrez rencontrer devant vous sur la route
Un obstacle imprévu. Peut-être des soucis
Terniront votre ciel de leurs voiles noircis.
Mais bientôt de l'azur reviendra le bleu tendre.
A deux, on est si fort lorsqu'on sait s'entendre
Qu'on peut bien éclaircir les plus noirs horizons
Et traverser l'orage en chantant des chansons !

Des sommets les plus hauts vous gravirez sans peine

¹⁸ Maurice Pinard, époux de Marie-Clémentine Riom, la fille d'Édouard et donc la cousine germaine de Lucie

Les sentiers escarpés et rejoindrez la plaine,
L'un par l'autre entraînés, vous tenant par la main.
Vous irez toujours droit jusqu'au bord du chemin,
Indifférents aux bruits turbulents du voyage,
Ayant la paix du cœur comme plus cher bagage.

Contre les mauvais pas, contre les mauvais jours,
Aimez-vous, enfants... et vous aimez toujours.

Poésie de Maurice P. remise à de jeunes mariés après le repas nuptial et dont l'auteur n'entendit jamais parlé.

- :- :- Mon amie Pacaud - :- :-

En entrant dans la chambre de mon amie, alitée, mais en convalescence, je la complimentai sur le joli bouquet de roses qui embaumait, et qui réjouissait tout un coin de la pièce.

« C'est un cadeau de Mme de B. qui vient de m'apporter ces fleurs, elle-même ! J'en suis très touchée, car cela confirme sa totale conversion à mon endroit. »

Cette petite histoire prouve vraiment qu'il faudrait toujours se mettre à la place des autres pour ne pas être injuste.

Mon amie, veuve sans enfant, et sans grande ressource, s'était mise à enseigner dans une classe enfantine, où on ne l'avait pas gardée malgré sa qualité d'éducatrice, et sa réussite près des petits, parce qu'elle n'était pas nantie des brevets exigés.

Alors, elle trouva dans une famille noble, une place de répétitrice pour les enfants qui suivaient des cours extérieurement.

On l'apprécia vite, car elle était très instruite, malgré son manque de diplômes, et tout à fait douée pour instruire les enfants qu'elle aimait beaucoup.

La maman ayant été un peu souffrante, on lui demanda de venir les jours de congé pour promener la petite bande, ce qu'elle fit volontiers. Et, petit à petit, ce furent de nouveaux services qu'elle put rendre dans cette maison, où sa bonne éducation et toutes ses qualités furent appréciées à leur valeur, sans que sa rémunération en fût beaucoup augmentée.

Les besognes s'ajoutaient aux autres, et celles qu'elle avait commencée à assumer pour rendre service à une petite maman fatiguée un moment, passaient en habitude régulière.

Après la promenade, elle fit manger le dîner des petits, après avoir fait les toilettes, et arriva même à les coucher. Un jour de grande presse, elle fit les

raccommodages aux chaussettes et au linge qui s'étaient accumulés et qui devenaient nécessaires pour le jour suivant.

La pièce où se tenaient les enfants et où ils jouaient lorsque le temps ne permettait pas de les sortir, était souvent dans un beau désordre à la fin de la journée. Aussi prit-elle l'habitude de la ranger soigneusement avant son départ, et même les jours où une catastrophe se produisait sur le parquet ciré que ne respectaient pas les bébés comme il aurait convenu, elle le frottait pour réparer le désastre.

Elle prit ainsi l'habitude de l'entretenir brillant, bien astiqué, afin, disait-elle, de donner aux enfants le goût de la propreté et du soin.

Mais on abusa vite de sa complaisance. Le cireur qui venait dans la maison entretenir les parquets, n'eut plus à comprendre la salle d'études dans sa besogne.

Et comme cette pièce était toujours propre et bien tenue, pendant la promenade des enfants, la maman s'y installait volontiers, y prenait son thé, seule ou avec quelques amies qui venaient la voir.

Un jour que, surprise par un orage, mon amie rentra précipitamment avec la petite bande, elle trouva dans la salle d'études toute une compagnie y prenant le thé.

Aussi, le soir, avec le mauvais temps qui avait surpris tout le monde, le parquet était dans un bien mauvais état. Fatiguée et mécontente, elle décida de ne pas le nettoyer et de ne plus s'en occuper.

Aussi, désormais, le cireur revint. Il eut à entretenir cette pièce.

Malgré le travail supplémentaire qu'elle s'était donné, et qu'on appréciait, les émoluments convenus n'étaient pas augmentés et plusieurs fois, on les lui avait remis avec retard, pour un motif quelconque.

Aussi quelquefois, le découragement se faisait sentir avec la fatigue souvent très grande à la fin de la journée.

Le soir d'un jour où elle avait porté un des petits au retour de la promenade, parce qu'il s'était fait mal au pied, une grosse pluie se mit à tomber et, pour protéger l'enfant, elle l'enveloppa dans sa propre pèlerine dont elle s'était démunie.

Tout en nage et très lasse, elle rentra chez elle, mouillée, mail en train. Et le lendemain, elle ne put se lever, ayant de la fièvre et des frissons. Elle fut malade pendant une quinzaine de jours, pendant lesquels la jeune maman put réaliser toute la peine que donnaient ses enfants, et la somme de travail que mon amie assumait depuis longtemps.

Obligée de promener elle-même les petits, de s'atteler à la besogne des travaux scolaires des plus grands pour les aider à l'arrivée de la classe, de faire manger les petits et les coucher, s'occuper seule de tous les raccommodages, dresser gentiment le couvert pour que le mari soit content en rentrant chez lui, faire les commissions et les achats, alors que le quartier est éloigné du centre, elle se rendit vite compte qu'elle n'avait pas apprécié à sa valeur une aide sur

laquelle, peu à peu, elle s'était déchargée de toutes ses besognes sans que la rétribution promise fut, pour ainsi dire, augmentée.

Elle comprit mieux sa fatigue lorsque, partant un jour de congé pour le Jardin Public, un peu éloigné de la maison, où l'air étant meilleur, on devait y mener les enfants, elle partit chargée des vêtements apportés par crainte de la pluie, d'un sac alourdi par les tartines de la collation qu'il fallut surveiller la traversée des rues où circulaient beaucoup de voitures, et revenir avec la petite bande, bien lasse d'avoir tant joué, traînant les pieds et se disputant un peu !

Ce soir-là, elle comprit vraiment qu'elle ne s'était pas assez préoccupée de ce qu'elle demandait journallement, pour une mensualité bien modique, et loyalement, quelques jours après, elle vint le dire à la malade, en prenant de ses nouvelles et en lui apportant des fleurs.

- :- :- Chez Madame G. - :- :-

« Viens vite, Paul, dire au revoir à Mme Franck ! »

Paul est très occupé à expliquer des images à sa sœur.

Bien installé dans un fauteuil d'osier, à sa taille, devant une petite table, alors que Madeleine qui vient de m'embrasser, est debout, penché sur le livre. Quelle idée maman a-t-elle de déranger son fils pour cette vieille dame en noir ?

Mais sur un coup d'œil impératif de la mère, Paul se lève, et, gentiment, sans laisser voir son ennui, pour prendre congé de la visiteuse, lui fait un salut militaire impeccable.

« Bravo, petit homme ! Vous ferez un bon soldat !

- Oui, je veux être général !

- A la bonne heure !

- Z'ai déjà mon uniforme ! Papa me l'a donné pour mes 6 ans !

- Parfait ! Et je vois qu'en bon futur soldat, vous savez obéir ... Aussi, lorsque vous serez général, vous saurez commander à vos hommes, et obtenir d'eux l'obéissance aux ordres que vous leur donnerez. »

- :- :- Dimanche d'été - :- :-

Un dimanche d'été, au bord de la mer, invités par des amis qui ont une belle villa, donnant sur l'Océan, nous sortons, bien déçus de cette belle réception, où ils réunissaient pour le thé, toute une société dont beaucoup de gens nous ont déplu.

Les femmes coquettes, hardies, cherchant des compliments et des admirateurs ; des hommes peu sympathiques, blasés, de jeunes oisifs, snobs et fats.

Je me remémore la toilette d'une grande dame, maigre, aux cheveux frisottés... et dorés, et relativement vieille, malgré ses airs de jeunette. Plutôt déshabillée qu'habillée ! Une robe de dentelle blanche, dont le tulle du corsage ne possède aucune doublure. La chemise qu'on aperçoit en dessous, cache tout juste les seins, qui apparaissent au moindre mouvement, par-dessus le corset qui les sangle !

Faut-il qu'une femme soit folle et impudique !

Je n'aime pas ces promiscuités et ces relations de rencontre, que créent forcément ces séjours à la mer, où des familles qu'on ne connaît qu'un peu, vous amènent des gens qu'on ne connaît pas du tout, qu'ils vous présentent bien que ne les connaissant eux-mêmes que de la veille, entrant presque de force dans votre vie, font la loi, vous assomment, et par leur aplomb, finiraient, si l'on n'y mettait bon ordre, par persuader à la jeunesse qu'il n'y a que ce qu'ils disent, qu'ils font, ou chantent qui est bien, et qu'il n'y a que leur manière de se mettre qui soit de bon goût, alors qu'elle est de la dernière inconvenance.

Que j'aime mieux nos réunions de familles, où règne la saine gaieté, où l'on ne cherche pas à éblouir l'autre, où la bonne affection de chaque ménage fait plaisir à voir, chacun se retrouvant avec plaisir quand il a été séparé quelques heures.

Lisette (4 ans) :

« Oh ! ma petite tante ! que ces cocottes-là sont sales ! Elles font leurs saletés dans les allées, au lieu d'aller dans leurs cabinets ! »

- :- A Lourdes, un grand miracle - :-

Lettre à ma filleule anglaise

Chère Mademoiselle Marie,

Vous me demandez de vous écrire, pour pouvoir le raconter autour de vous, le récit que je vous ai fait d'un de mes voyages à Lourdes, récit qui vous a beaucoup intéressée, me dites-vous, par les détails que je vous ai donnés, sur le miracle que j'ai vu, se produire sous mes yeux, et qui, vous le pensez, pourraient également intéresser d'autres personnes de votre entourage.

Je ne peux que consentir à votre désir, d'abord parce que je sais vous faire plaisir, puis aussi par reconnaissance pour notre Bonne Mère du Ciel, qui multiplie chaque année ses guérisons et qui répand avec tant d'abondance ses grâces dans ce lieu béni, et qu'il est impossible lorsqu'on a été, comme moi, témoin de faits semblables à ceux que je vous ai racontés, de les garder pour soi et de ne pas les faire connaître.

Je vous avais dit, n'est-ce pas, que, avant de connaître Lourdes pendant un pèlerinage, je n'avais pas grand attrait pour y aller.

Ma mère finit par m'y entraîner, elle qui y avait déjà été, me disant qu'on y sentait l'influence de la Sainte Vierge que, visiblement, la prière collective, était là toute puissante sur le cœur de Jésus, en passant par celui de sa très Sainte Mère, etc...

Je lui répondais que je comprenais qu'on puisse très bien prier près d'une grotte où la Vierge a apparu, mais que je trouvais encore beaucoup plus merveilleux la réception de l'Eucharistie, et que recevoir le Bon Dieu dans son cœur était une merveille autrement appréciable que de visiter une grotte, sanctifiée par la Vierge Marie !...

Enfin, une année¹⁹, je finis par me laisser convaincre et emmener par ma chère maman, mon mari ne pouvant s'absenter, et je revins convertie à cette idée, ayant mieux compris le désir de Marie, de faire venir à Massa bielle les foules, pour les faire prier et pour guérir leurs malades.

Mon deuxième voyage, deux ans après, est celui dont je vous donne le récit.

Vous verrez que la chère Saint Vierge a voulu me prouver que je m'étais trompée, m'accordant d'une façon un peu malicieuse, la grâce insigne de me faire le témoin d'un très grand miracle.

« Ah ! Tu ne voulais pas venir ici ! Eh bien ! Maintenant, es-tu convaincue que mon Fils m'y accorde des faveurs de choix ? »

J'arrivai à Lourdes cette année-là pour le pèlerinage national, au mois d'août, avec maman et une de mes tantes, la veille du jour où les trains de pèlerinage devaient y déverser la foule des pèlerins.

¹⁹ Au mois d'août 1901



Le lendemain, en allant prier à la grotte, nous remarquâmes, complètement étendu dans une petite voiture, sorte de lit roulant, un pauvre malade, dont l'affreuse pâleur, l'aire de souffrance, d'extrême maigreur, nous frappèrent singulièrement, avec sa barbe abondante, ses cheveux longs, sa figure amaigrie, ce jeune homme faisait penser au Christ sur la croix. Il semblait mourant, et ma mère ne put s'empêcher de dire en le voyant passer, accompagné d'une dame et d'un prêtre brancardier, qui poussait sa voiture :

« Quelle foi il faut pour amener de bien loin de pauvres malades en cet état. Celui-ci reviendra-t-il vivant ? »



Le premier jour du pèlerinage, très désireuse de bien voir la procession du Saint-Sacrement, nous nous rendîmes de bonne heure sur l'esplanade de

devant la Basilique, et là, sous un soleil ardent, nous restâmes debout pendant deux heures, priant avec la foule et répétant les invocations très ardentes que nous faisait dire le prêtre qui dirigeait les prières.



Ce qu'il y a d'extrêmement touchant à Lourdes, c'est justement cette union de prière de cette foule immense, demandant la guérison des pauvres malades, amenés longtemps avant le passage de la procession et groupés en un immense cercle, autour de l'esplanade, les uns couchés, les autres assis, double, triple ou quadruple couronne de toutes les misères physiques de l'humanité, si émouvant à contempler que, laissant de côté toutes ses intentions propres, on ne pense plus qu'à prier du meilleur de son cœur pour la guérison de tous ces affligés.

Et lorsque le Saint Sacrement arrive, passant au milieu de cette baie de souffrants, s'arrêtant un peu au-dessus des têtes de chaque groupe de malades pour les bénir, pendant que de toutes les poitrines et de tous les cœurs jaillissent les supplications au Dieu des miracles, l'émotion est à son comble et bien des larmes coulent !

J'ai vu ce jour-là un général français, énergique et vaillant, pleurant comme un enfant.

On croirait vivre une page de l'Évangile : Jésus passant au milieu des malades, les bénissant et les guérissant.

Tout à coup, au premier rang des malades, un peu loin de nous, je vis se dresser, pâle, défait, les yeux au ciel, comme frappé de stupeur, le jeune homme que nous avions remarqué. Son expression était saisissante et vraiment, on pouvait le comparer à un mort sortant de son tombeau. Il semblait que je voyais Lazare ressuscitant ! Le haut du corps était couvert d'un veston, mais comme il venait de se lever de son lit roulant, ses couvertures étaient tombées à terre, et j'apercevais en dessous de sa chemise, car, naturellement, il n'avait pas de

pantalon, de pauvres jambes dont le volume et l'aspect étaient comparables à des manches à balai. Si bien que, de la place que j'occupais, je m'imaginai que cet homme n'était plus qu'un tronc supporté par des béquilles. Je vis la dame qui l'accompagnait, et qui était sa mère, se jeter à genoux en sanglotant. Son brancardier, s'apercevant qu'il était de mise peu convenable, lui entourait le bas des jambes avec une couverture.



A ce moment, ma tante qui était très émue, ayant perdu l'année d'avant une fille à peu près de l'âge du jeune homme, fut sur le point de s'évanouir. Nous fûmes obligées de la soigner, et ce jour-là, je ne pus revoir Mr Gargan. Mais le même soir, en revenant à notre hôtel, nous eûmes la chance de rencontrer deux dames qui parlaient de cette guérison, et sans les connaître, aucunement (à Lourdes, tout le monde fraternise), nous nous fîmes donner beaucoup de détails le concernant, car elles étaient venues dans le même train que lui comme infirmières et avaient pu lui donner quelques soins.

Elle nous dirent donc que ce jeune homme était employé à la Société des Chemins de fer, comme postier ambulant, et qu'il s'était trouvé, deux ans auparavant dans une terrible collision qui avait fait plusieurs victimes, le wagon postal ayant été réduit en miettes, que lui-même s'était trouvé lancé dans un champ couvert de neige où on ne put lui porter secours que plusieurs heures après l'accident, que son corps était couvert de plaies et de brûlures, son wagon ayant pris feu après l'explosion des deux machines qui s'étaient tamponnées, qu'il était en traitement depuis plus de deux ans, avait les jambes pour ainsi dire mortes et venait d'arriver mourant, accompagné par sa mère.

A plusieurs reprises pendant le trajet, on avait pensé qu'il ne pourrait supporter ce long voyage, et qu'il mourrait avant l'arrivée à Lourdes.

Tous ces détails nous avaient bien intéressées. Aussi, le lendemain, nous fûmes très émues, lorsque, à la fin de la procession, au moment où le prélat qui portait le Saint Sacrement revenait vers la Basilique du Rosaire pour y rentrer, nous vîmes Gargan, comme on le permettait à cette époque aux miraculés, quitter sa place et traverser une partie de l'Esplanade, encore un peu chancelant, s'agenouillant près des marches de la Basilique au haut desquels l'officiant, se retournant, offrit au dessus de toutes les têtes inclinées l'ostensoir d'or aux adorations de la foule, et traça sur elle le signe de la croix pour la bénédiction.

En rentrant à notre hôtel, un prêtre qui y logeait et qui, précisément, avait été son brancardier, nous donna de nouveaux détails.

Dès sa guérison, Gargan, hospitalisé à Notre Dame des sept douleurs, avait, lui qui depuis des mois ne digérait plus rien et ne pouvait rein manger, fait honneur au menu de l'hospice, ragoût de mouton, petit pois et dessert. Il avait tout mangé de bon appétit sans en ressentir aucun incon vénient.

Le pauvre garçon avait, nous dit-il, les jambes presque mortes. Depuis des mois, il ne pouvait prendre aucune nourriture, son estomac était comme rétréci et le peu d'aliments liquides qu'il supportait, devaient y être introduits à l'aide d'une sonde.

Le gouvernement, d'après les certificats de plusieurs médecins qui l'avaient reconnu absolument incurable, (on pensait qu'il n'avait plus que quelques semaines à vivre) venait de lui consentir une petite rente viagère.

Au moment où le Saint Sacrement passait devant lui, alors qu'on le croyait mort, puisque quelques instants auparavant, comme il était pris d'une syncope, quelqu'un, à coté de lui, avait conseillé de l'emporter, croyant à l'agonie et avait renoncé à ce projet, de peur d'émotionner les autres malades qui l'entouraient. On se contenta donc de lui jeter un voile sur la figure.



Donc, au moment où la procession passait devant lui, il ne donnait plus signe de vie et, n'ayant plus que le souffle, il ressentit cependant en lui une grande commotion, et fut pris d'un violent désir de se mettre debout, désir auquel il résista un moment, sachant bien que tout effort le rejetterait impuissant sur sa couche.

Mais la Sainte Vierge voulait prouver que rien ne lui est impossible et c'est alors que, à la grande stupeur de ceux qui l'entouraient, il se dressa plus mort que vivant.

Il n'était pas pieux, avait perdu la foi, et avait résisté quelque temps au désir de sa mère de l'amener à Lourdes parce qu'il était loyal, et ne se trouvant pas assez de foi, ne voulait pas demander sa guérison à des moyens surnaturels auxquels il ne croyait pas.

La Sainte Vierge le força à reconnaître la puissance de son Fils. Et guéri, moralement et physiquement, après qu'il eut fait une communion d'actions de grâce, nous pûmes le revoir, avant notre départ, pouvant suivre cette fois complètement tout le parcours de la procession.

Six ans après, avec mon mari, j'eus le plaisir de le revoir dans ma ville où il vint faire une conférence sur sa guérison.

Je ne le reconnus pas du tout. Complètement transformé, avec un air de santé et une figure plutôt pleine, la barbe rasée, n'ayant conservé que la moustache, je ne retrouvai rien de mon mort ressuscitant !

Je fus très intéressée par sa causerie qui me donna exactement, mais avec beaucoup plus de détails les renseignements déjà recueillis.

J'aurais seulement aimé trouver plus de feu, plus d'enthousiasme chez un miraculé dont la guérison avait été aussi extraordinaire. Mais en réfléchissant, je pensai que cette façon d'être était voulue, sans doute, qu'il désirait se borner uniquement à raconter les faits sans commentaires, pour ainsi dire, sans embellissement, sans considérations enthousiastes et personnelles, se contentant de détails précis, laissant ainsi l'auditoire meilleur juge que s'il avait été trop influencé.

Il y a des années que Mr Gargan est guéri, complètement guéri, très bien portant. Sa guérison a été relatée minutieusement dans le très intéressant ouvrage de l'Abbé Bertrin. Nombre de savants, de médecins ont palpé le miraculé, ausculté, interviewé et tous ont été obligés de reconnaître que cette magnifique guérison spontanée échappait à toutes les lois de la nature.

Et moi, témoin oculaire, qui avait tant demandé au Ciel la grâce de bien voir un miracle se produire pour pouvoir le raconter chez moi aux gens que j'aime et qui n'y ajoutent qu'une foi médiocre, je suis fière et heureuse de pouvoir apporter mon témoignage, et dire à ceux qui doutent : « Allez-y vous-

même ; priez et si vous n'êtes pas de parti pris, il est impossible que vous ne reveniez pas convaincus !

- :- :- Présidence - :- :-

Réunion mensuelle

Nous sortons de la chapelle où a lieu notre réunion mensuelle, et dans le jardin qui la suit, où nous nous détendons, mon rôle de Présidente, très complexe, a particulièrement à s'exercer.

Un jour, je crois bien avoir scandalisé une de mes amies, très pieuse, en lui disant :

« En acceptant cette présidence, j'ai dit au Bon Dieu : C'est à vous à me mettre à la hauteur de ma tâche, pour laquelle je me sens si impuissante pour bien la remplir et, puisque Vous me voulez à leur tête, alors, il faut que ce soit moi qui vous aime le plus de cette assemblée afin de vous faire mieux aimer. »

Mais je n'ai pas su, il faut croire, lui expliquer que ce n'est pas sur moi, bien sûr, que je comptais mais sur Lui, uniquement pour me mettre à même de lui témoigner cet amour.

Elle m'a répondu que jamais elle n'aurait pu formuler un vœu semblable, sentant toute la pauvreté de son amour pour Dieu, qui, Lui, est tout amour !

Etre toute à toutes, se laisser couper en petits morceaux hachés menus, répondre à l'une, à l'autre, consoler ou gronder, soutenir, compatir... compatir même à un bobo, car celle-ci est hyper-sensible et nerveuse. Je la laisse conter sa toute petite misère car cela la soulage, plus longtemps que telle autre qui confie avec un regard douloureux sa peine familiale profonde, mais en conservant le masque... afin que les autres ne se doutent pas !

Ecouter fadaïses ou confidences sérieuses sans trop éveiller les susceptibilités ou petites jalousies de celles qui n'ont rien à dire, mais qui guettent et observent de loin le temps que vous accordez à celle-ci et à celle-là... et que nous ne leur consacrez pas !

Prendre les adresses, donner des renseignements, des conseils ou des avis, au milieu d'un brouhaha fatigant, l'une cherchant une domestique, l'autre un emploi, une troisième un appartement. Cette petite là-bas qui ne s'approche jamais, ne la laissons pas s'échapper, c'est une farouche, à apprivoiser, et qui a besoin d'être soutenue. Et cette autre qui se tient à l'écart... Oui, je sais ! Il faut que je la voie. Elle m'attend. Son fils... que va-t-elle m'apprendre ? Sera-ce pour lui la prison ou la liberté ?

Mon Dieu, aidez-moi ! Donnez-moi du courage et de la force car je dois être ici la pensée universelle, savoir indiquer le remède pour le moindre bobo... ou pour la plaie morale et saignante qu'on me découvre comme à un confesseur.

Il me faut être la mère de toutes et les mères n'ont d'action sur leurs enfants qu'en leur ouvrant leur cœur !

Faites que le mien soit vaste et patient, et doux, plein de charité que vous avez témoignée à vos apôtres ignorants, grossiers, à vos disciples aimants, mais ennuyeux souvent, aux foules avides de votre parole qui se pressaient sur vos pas, mais... vous étouffaient.

N'est-ce pas, Bon Maître, que Vous avez eu quelquefois, bien fatigué, bousculé, pressé, la tentation de les envoyer promener ?

- :- :- Encore la chasse - :- :-

Cette fois-ci, c'est un départ bruyant. Nous allons chez les L. avec les C. et les Fr.

Nous nous trouvons tous à la gare, tous gais et enchantés de passer deux bonnes journées ensemble.

Le ménage Fr. arrive très tard. Le pauvre F. vient d'être arrêté par une crise de rhumatisme pendant huit jours, mais il ne veut point manquer cette partie de chasse, qui va achever, prétend-il, de le guérir.

Le Commissionnaire qui doit nous apporter nos bagages n'arrive pas... Les autres passent sur le quai, pendant que nous restons à le guetter, billets en mains. Enfin, le voilà ! Vite ! Vite ! Courons ! Le train arrive !

Que de bagages ! Nous emplissons le wagon dans lequel nous sommes montés et nous nous installons vaillamment, les messieurs essayant de caser tous les colis, comme ils peuvent, au milieu des rires et des observations des dames qui prétendent qu'elles ne s'y reconnaîtront jamais dans cet amas de valises, de sacs et de fusils.

A R. où nous devons changer, il y a eu grande foire. A cette station, c'est un encombrement indescriptible ! Nous n'avons que 3 minutes. Les gens veulent monter dans notre wagon. Avant que nous n'ayons pu en descendre avec nos nombreux colis, lourds et encombrants, ce n'est pas chose facile. Cela n'en finit plus !

La nuit est bien noire et il pleut. Tous courent rejoindre le train de D. mais, Marie et moi, qui formons l'arrière-garde, nous voyant sur le point de le manquer, chargées de nos paquets, n'en pouvant plus, voyant que le train allait filer, montons dans le dernier compartiment de queue. C'est une 1^{ère} de fumeurs. Et nous crions à nos maris par la portière de ne pas s'inquiéter, que nous sommes montés. Mais des appels désespérés et réitérés pour nous faire revenir, nous firent dégringoler du wagon et rechargées de tous nos paquets, valises et fusils, affolées, nous courûmes après le train, qui s'ébranlait devant nous ! Nous étions montés dans un wagon qui ne partait pas !

Nos maris, venus au devant de nous, suppliaient le chef de gare de faire arrêter le train qui avait déjà fait 200 mètres. Enfin il stoppa et, haletantes, éreintées, nous nous précipitâmes dans le wagon que les messieurs tenaient ouvert.

Le pauvre F., en passant sur une plaque tournante, s'était affalé dans la boue. Il avait les mains écorchées, sans rien de cassé heureusement. Avant que nous ayons pu reprendre notre respiration, nous fûmes emportés à toute vapeur, tous debout, dans le compartiment où la montagne de nos colis, jetés au hasard, ne nous permet pas de nous asseoir !

Cahotés, geignants, furieux de l'aventure, ou très amusés selon les caractères, tous ahuris et cependant heureux de se retrouver au complet, nous éclatâmes d'un rire contagieux, qui nous fit complètement perdre le peu de respiration que notre course folle nous avait laissée.

Un peu calmés, nous rangions nos colis, lorsque je m'aperçus que mon parapluie manquait à l'appel. Petite affaire ! Mieux vaut cela qu'autre chose !

Bonne arrivée à D. Les huîtres que nous avons commandées nous y attendent. Charmant accueil des L., toujours si aimables et que nous amusons par le récit de nos aventures.

Deux bonnes journées de chasse, mais retour aussi mouvementé qu'à l'aller. Dîner à la hâte, les chasseurs s'étant mis en retard, comme par hasard... Bousculade du départ... Adieux, remerciements cordiaux.

Au dernier moment, nos hôtes nous prient d'emporter, ajoutant à nos colis,... à la main 50 kg de blé noir ! Ils nous font conduire à la gare dans leur petite voiture et c'est F. qui les descend sur son dos. Une de nos valises étant restée à D., le garçon repart au grand galop du petit cheval pour l'y chercher. Emoi !... Pourra-t-il être là avant le départ du train ?

Le train entre en gare... Montons toujours ! Nous nous enfournons dans le premier wagon devant nous, mais nous nous sommes trompés de classe et, installés dans un compartiment de 1^{ère}, nous ne voulons pas redescendre, avec nos innombrables colis. Le chef de gare nous signale... Voilà la valise !

Au moment où le train s'ébranle, on nous la passe à contre-voie... Soulagement ! Rires fous !...

Arrêt à R. où je me précipite dans le bureau du contrôleur. Là, j'ai la chance d'apercevoir mon parapluie, m'attendant dans un coin. Je le saisis, le presse contre mon cœur, et après avoir signé pour me le faire délivrer, je ne veux plus m'en séparer, malgré les quolibets dont on m'accable... Puisqu'il nous reste quelques minutes avant de repartir, allons prendre un grog au buffet.

De peur d'être à nouveau en retard, Joseph et moi, prenons les devants et nous installons dans un des seuls compartiments où il y ait de la place pour tout notre groupement, mais nous nous apercevons que nombre de carreaux sont cassés ! Quand les autres arrivent, ils voudraient nous faire changer, mais à côté ce sont des prisonniers militaires ! Nous n'avons pas le temps de chercher

ailleurs ! Enfin, nous partons ! En route, je compte les colis... un fusil manque à l'appel. C'est celui de mon mari ! C'est moi qui l'ai laissé sur le quai !!

Nous rédigeons une dépêche au chef de gare de R. que nous descendons à S. et nous avons la bonne chance, le lendemain, d'apprendre qu'on nous l'a retourné !

Tout est bien qui finit bien !

- :- Judgement sévère - :- :-

Nous sortons de chez la tante R. qui vient d'être malade et nous rions encore de la façon dont elle a accueilli nos vœux de meilleure santé, les repoussant presque, nous disant que les maladies étant un don de Dieu, il fallait s'en réjouir, et bien d'autres choses dites un peu sèchement, tout à fait dans la manière rigide dont la chère tante comprend les religions, compréhension peu attrayante et nullement faite pour attirer ceux qu'elle sermonne et à qui elle aime faire la leçon.

« On avait vraiment, ne trouves-tu pas ? me dit mon mari, envie de lui souhaiter le choléra, la fièvre typhoïde, ou une bonne paralysie ? »

Et le voilà parti, faisant le procès des dévotes désagréables...

J'eus beau lui objecter que la pauvre femme était très vertueuse, que, sous sa rudesse apparente, elle était bonne, dévouée, il ne voulait rien entendre, n'admettant pas cette façon de comprendre les choses et de vouloir l'imposer aux autres.

Puis il se mit à me féliciter de ne pas ennuyer mon entourage par des pratiques de dévotion qui lui sont moins habituelles, de rester aimable bien qu'on ne fasse pas toujours comme je le désire. Tiens, tiens ! Qu'il apprécie cela plus que je ne pense, et que, par là même, j'ai plus d'influence sur ceux qui m'entourent, que je ne l'imagine, qu'il me sait gré, par exemple, de me contenter souvent, par complaisance, d'une petite messe basse, le dimanche...

Mais ce qui me désole, c'est qu'il a l'air de ne pas vouloir admettre que la religion améliore. Au contraire, il prétend qu'en général, elle dessèche, rétrécit le cœur. Il a cependant changé insensiblement et se plaît à reconnaître, après 13 ans, qu'elle n'a pas produit cet effet sur moi. Mais il persiste à dire que ce n'est pas habituel.

Cela me fait beaucoup de peine... j'essaie de lui démontrer, au contraire, que la religion telle qu'on doit la concevoir, dilate, élargit, mais qu'il faut en bien saisir l'esprit, en même temps que la pratique, et que cet esprit, cette essence qui demande de l'abnégation, le dépouillement de soi-même, est souvent, hélas, mal compris, et même quand il est compris, pas toujours pratiqué puisqu'il exige les

durs sacrifices et qu'il est en cela beaucoup plus difficile à pratiquer que les divers exercices de la religion.

- :- :- Ma filleule, Miss B. - :- :-

J'ai eu comme filleule, pendant la guerre de 1914, une Anglaise qui était le vrai type que se fait le Français de l'Anglaise ridicule.

Un grand corps long et anguleux, de longues jambes, maigres, reposant sur de très longs pieds, une grande bouche aux longues dents, plantées très en avant, un petit croton de chignon gris sur le derrière de la tête, qu'abritait un grand canotier de paille... Ce n'était vraiment pas un modèle de beauté, mais telle était Miss Rachel Boon quand je la connus.

On jugeait vite son extérieur, plutôt déplaisant, mais il fallait savoir découvrir son âme qui était très belle.

De religion protestante, et très pratiquante, elle était venue en France, ayant des doutes sur la vérité de sa religion et, ayant beaucoup étudié la question, et l'ayant pesée très sérieusement, elle était quasiment résolue à se faire catholique. Mais, blâmée et très sévèrement jugée par sa famille, quand elle avait déclaré cette intention, presque rejetée par ses sœurs aînées, professeurs dans un collège de garçons, où elle-même enseignait Grec et Latin, elle s'était fait tant de chagrin, de quitter cette religion où elle avait été élevée (son père qui était mort quelques années auparavant, ayant toujours été un pasteur modèle), elle avait tant lutté, partagée entre ses anciennes convictions et celles qui s'étaient fait jour dans son esprit en étudiant le catholicisme, pour savoir si elle était dans le vrai, qu'elle était tombée malade.

Le vieux médecin de la famille lui avait conseillé, pour se remettre, de quitter ses sœurs pour quelque temps et d'aller se reposer le corps, l'esprit, et la tête, loin de chez elle. A son retour, elle pourrait, en toute tranquillité, prendre une décision. C'est ainsi qu'elle était arrivée en France en juin 1914.

Elle avait été adressée à une de mes amies qui, la voyant si désespérée, me l'avait recommandée.

Ayant l'habitude de s'occuper de malades pauvres, elle me faisait demander « des clients » qu'elle pourrait visiter. Ainsi nous entrâmes en relation. Je pus lui être un peu utile, lui donnant quantité de renseignements de tous genres, pendant nos visites aux indigents et aux malades.

Quoique parlant correctement le français, elle avait encore bien besoin de se perfectionner, et me demandait de rectifier ses incorrections de langage, qui la faisaient beaucoup rire, quand je les lui expliquais.

« Je ne m'explique pas, me disait-elle, avec son terrible accent anglais, comment les petits enfants en France, comprennent que je suis étrangère. Dans

les squares, quand je suis assise, ils viennent tout près de moi et disent, en me désignant : Anglaise ! ». C'était, en effet, bien facile, même pour un enfant, de le deviner.

Elle saisissait toutes les occasions de suivre les cérémonies religieuses et se les faisait expliquer. Un jour qu'elle assistait à un sermon, la lumière se fit en elle soudain si vive que, de ce jour, elle n'eut plus d'hésitations et résolut de se faire catholique.

Un pèlerinage s'organisait à ce moment dans notre entourage pour Sainte Anne d'Auray. Elle désira s'y joindre, mais surtout pour chercher à se distraire et voir sur place les pittoresque costumes bretons.

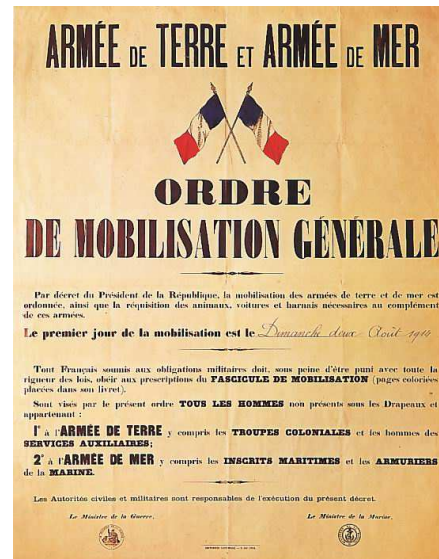


Ce fut là, dans la basilique où l'on prie si bien la Bonne Mère et Sainte Anne, qu'elle reçut le coup de grâce.

Assisant très près de l'autel, privilégié, à la messe dite pour notre pèlerinage, au moment où chacun se présentait à la Sainte Table pour communier, elle conçut une telle peine d'être seule à ne pouvoir participer au divin banquet, ressentant naturellement cette divine présence que la religion protestante ne peut donner, qu'elle fondit en larmes, vaincue et ravie de n'avoir plus à lutter.

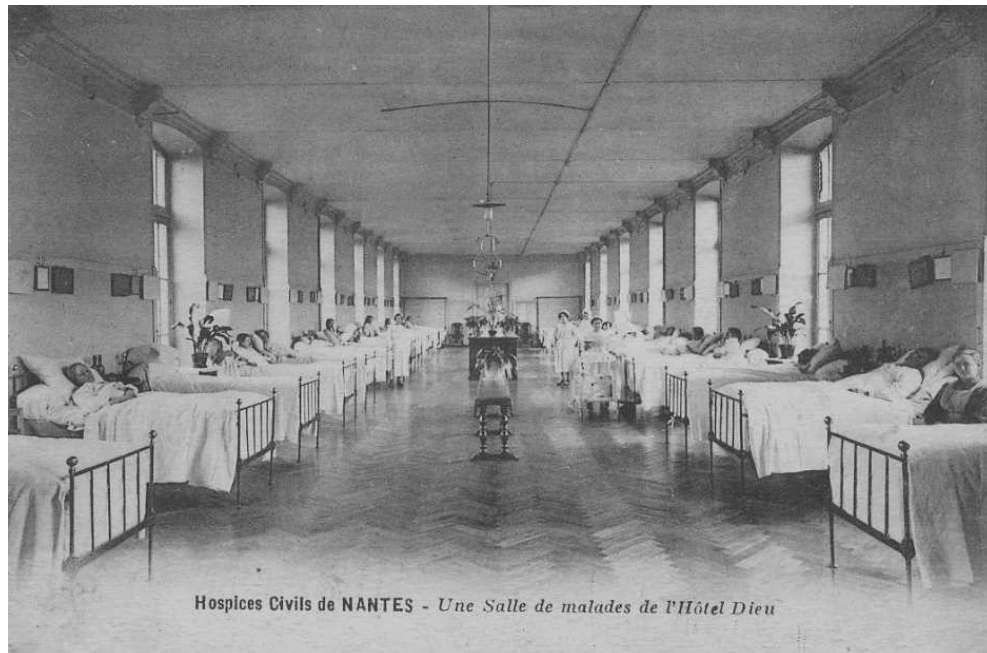
C'est alors qu'elle m'a demandé d'être sa marraine et de l'aider dans tous les préparatifs nécessaires à la cérémonie de son baptême.

Pendant le temps que les papiers, certificats qui lui étaient utiles, mirent à lui parvenir d'Angleterre, la guerre éclata, l'affreuse guerre de 1914 qui fit tant de victimes.

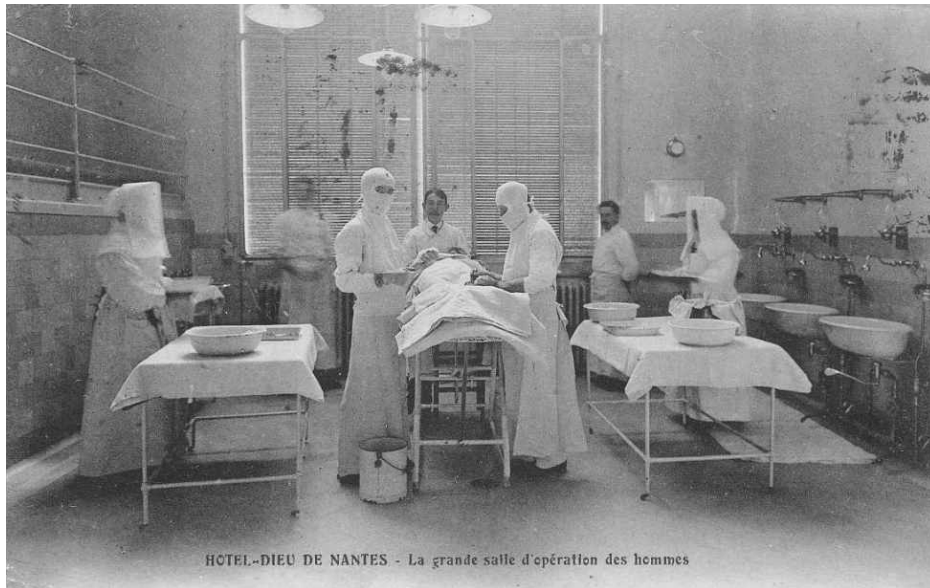




Alors elle résolut de rester en France, le temps que durerait la guerre afin de se dévouer à ses compatriotes blessés ou malades, soignés à l'Hôtel Dieu, où elle se fit admettre comme aide-infirmière interprète.



Avec humilité, elle me disait d'une façon comique :
« La Supérieure ne fait aucune difficulté à mon admission dans ses salles d'hommes ! Elle juge probablement que c'est sans inconvénients ! »



Le jour de son baptême, elle était bien émue. Renoncer à la religion dans laquelle elle avait été élevée, penser que ses parents avaient vécu dans l'erreur toute leur vie, c'était pour elle une grosse peine !

« Oh !, me disait-elle, si vous saviez combien il est pénible de changer de religion ! »

L'évêque, auquel elle avait été présentée, fut très bon pour elle et, dans le petit discours qu'il lui adressa au moment de sa confirmation, l'assura qu'elle retrouverait là-haut les chers parents qu'elle vénérât puisqu'ils avaient, en toute loyauté, servi Dieu de leur mieux, et que les protestants, vertueux et convaincus comme eux, nés et élevés dans cette religion, pouvaient être considérés après leur décès comme dans le giron de l'Eglise.

Les cérémonies de son baptême se firent dans la jolie chapelle du couvent où elle prenait pension et, aussitôt après, suivies de sa communion et du Sacrement de confirmation.

Et c'est toute rayonnante de tant de grâces reçues, qu'elle vint m'embrasser et me remercier de mon assistance dans les durs moments qu'elle avait eus à traverser avant d'en arriver là.

Chère Miss Boon ! Qui croyait repartir tout de suite dans son pays apporter aux siens la fraîcheur et l'ardeur de sa foi toute neuve, et qui devait encore passer en France les quatre longues années de la guerre mondiale.

Ses débuts de dévouement se firent à l'ambulance que nous venions d'organiser dans le local du Tiers-Ordre de Saint François, assez grand pour pouvoir y installer une trentaine de lits, mis à la disposition du médecin-chef d'un grand hôpital voisin, dont nous devînmes la filiale.

On nous donnait les petits blessés, des infirmes convalescents, des malades que nous soignons de notre mieux et même gâtions un peu. Ils avaient

tant souffert ! Après la retraite de la Marne, certains arrivèrent tellement fourbus, que c'est à peine s'ils pouvaient répondre aux renseignements que nous leur demandions et qu'exigeaient leur hospitalisation. Ils n'avaient qu'une hâte : se coucher, dormir. Et tombant dans leur lit comme de pauvres bêtes harassées, ils ne se réveillaient même pas pour manger et dormaient sans discontinuer pendant plus de deux jours.

L'un d'eux, un brave paysan, nous dit :

« Des jours et des jours, nous avons marché, reculant toujours, sans nous arrêter, la rage et la mort au cœur ! Combien voulaient jeter leurs armes, se coucher dans un fossé et attendre la mort. Nos jambes ne pouvaient plus nous porter, nos pieds saignaient... il fallait aller quand même, sans comprendre les ordres que nous donnaient les officiers, bien tristes et très compatissants pour la plupart. Ils nous chérissaient pour nous encourager, nous désignaient un village assez proche où nous pourrions nous reposer. Mais, arrivés là, il fallait encore aller plus loin, toujours plus loin ! »

Ils étaient littéralement épuisés !

D'autres, que nous étions tout heureuses de contribuer à guérir, presqu'aussitôt repartaient pour le front et rentraient dans la fournaise où beaucoup succombèrent, hélas !

Et l'affreuse guerre se prolongeait. Des cartes, des lettres touchantes nous revenaient de tous les coins de la bataille. Quelques-unes méritant une mention, telle celle d'un grand blessé qui, après nous avoir quittées avait passé par plusieurs hôpitaux, dont il avait appris et gardé, il faut croire, certains termes. Sa lettre était longue, les détails nombreux sur sa santé, les hôpitaux où il était soigné, et moins bien, nous disait-il, qu'à la petite ambulance dont il gardait un si bon souvenir. La lettre s'allongeait sur plusieurs pages et au bas de l'avant dernière, il avait mis cette mention : « Voir au rectum » !

Nous avons obtenu du médecin-chef la permission de promener nos blessés. Le moral influant sur le physique, je l'avais persuadé que nos soldats se guérissaient plus vite, lorsque nous pouvions les distraire, ce qui était vrai.

Mais cette permission n'avait été accordée qu'à condition que nous les accompagnerions dans leurs sorties. Nous organisions donc de courtes promenades, soit au bord de la rivière ou du fleuve où les amateurs de pêche prenaient plaisir à pêcher quelques poissons, soit aux extrémités de la ville ou parcs et propriétés particulièrement accueillantes donnaient un repos ombragé pour la collation. Là, nos braves soldats redevenaient de vrais enfants et ne dédaignaient pas plus que des écoliers les petits jeux variés que nous organisions et qui avaient charmé notre enfance.

Le groupe que nous formions pour ces sorties était vraiment pittoresque et quelque peu ridicule, si ce n'avait été l'époque où l'on ne s'étonnait de rien. Nos soldats, les uns munis d'une béquille ou de canes sur lesquelles ils devaient s'appuyer pour marcher, les autres à la tête bandée ou au bras emmailloté par le

pansement que recouvrait mal la capote demi-boutonnée, accompagnés par des dames à l'aspect respectable, mais pas toutes jeunes, portant pliants et provisions pour la halte champêtre, devaient constituer un spectacle assez attrayant et amusant.

N'importe ! On atteignait ainsi le résultat désiré, et c'était l'essentiel, distraire pour mieux guérir, essayer de changer les pensées sombres qui donnent le cafard et font sentir trop lourdement l'éloignement du foyer et de la famille.

Deux ou trois fois par semaine, à la chapelle de notre établissement, le Salut du Saint Sacrement était donné et il fallait voir nos bons poilus y venir presque tous, les uns par piété, les autres par désœuvrement, chantant avec les infirmières, de tout leur cœur, les cantiques patriotiques qui leur plaisait beaucoup. Le bon père Capucin qui s'était fait leur aumônier, leur était tout dévoué, les comprenant bien et leur faisant beaucoup de bien.

Toutes les circonstances étaient bonnes à organiser de petites fêtes qui les occupaient et les distrayaient. Ils composaient des chansons ou des compliments pour les fêtes de leurs infirmières, rimant des couplets qui, pour n'être pas alexandrins étaient souvent bien touchants. Ils m'appelaient « Le Général » et j'eus souvent à m'étonner de la docilité avec laquelle j'étais obéi de ces hommes, pas toujours faciles à mener. Ils appréciaient tant le régime de notre ambulance qu'ils craignaient de ne pas y rester s'ils avaient fait quelque incartade qui les aurait fait renvoyer. Les jours de sortie, il fallait veiller à ceux qui appréciaient trop le vin blanc.

Dans l'ensemble nous eûmes peu d'ennuis. La seule chose sérieuse fut que nous nous aperçûmes de certaines allures suspectes chez un individu qui se disait protestant et avait obtenu du médecin-chef la permission d'aller seul au Temple, pour les offices.



Il avait toujours des complications et des réclamations à faire, pour son courrier qui avait des parents qui lui écrivaient fréquemment de la frontière suisse, disait-il, qui nous faisait souvent des mensonges, toutes choses qui ne nous semblaient pas claires. Aussi, nous décidâmes de la signaler à la police, laquelle s'y prit si maladroitement qu'il éventa tout de suite le danger, et demanda son changement sous un prétexte quelconque. Son départ fut pour nous un soulagement car nous avions de fortes présomptions de croire que nous abritions un espion.

Ma filleule anglaise amusait nos blessés par ses allures étrangères et j'avais toujours peur qu'elle ne puisse s'apercevoir que quelques uns se permettaient certaines moqueries plus ou moins voilées.

Un jour, après une courte absence que j'avais faite, m'apercevant de l'autre côté de la cour, elle la traversa rapidement de ses longues jambes pour venir à moi, les mains tendues, en s'exclamant :

« Ah ! ma chère marraine ! »

Un petit soldat, assis sur un banc, partit d'un grand éclat de rire, et se tapotant la tête du bout de son doigt, comme pour indiquer que celle de l'anglaise était peu solide, il dit à son voisin :

« La filleule du Général qui est deux fois plus vieille qu'elle... ? Impossible ! »

Une autre fois, un soir, elle traversait le réfectoire avant le repas des soldats, tenant son assiette remplie d'une belle omelette dorée, bien appétissante, qu'elle se préparait à manger lorsque survint le bon père Capucin, l'aumônier, qui, toujours taquin, l'apostropha :

« Oh ! La belle omelette, miss Boon ! Que vous allez bien manger !

- Mon Père, faites-moi le plaisir de la partager avec moi !

- Ce ne serait pas de refus, si ce n'était pas pour moi aujourd'hui jour de jeûne.

- Ah ! Mon pauvre Père ! Alors je croyais bien que j'étais pour vous une tentatrice ! »

En racontant le fait, le Père s'en amusait fort ;

La fête de Noël fut superbe à l'ambulance. Nous avons exercé des chants auxquels nous fîmes participer nos blessés, bien contents d'une diversion, et enchantés du réveillon particulièrement soigné. Mon mari en avait fourni le champagne que tout le monde but en faisant des vœux pour la France et pour la paix. Hélas, nous ne pensions pas que la guerre pût être si longue !

L'infirmière-major, diplômée de la Croix-Rouge, que je m'étais adjointe pour la direction de l'ambulance, était une grande dame noble, fort aimable, que la guerre avait surpris dans notre ville, alors qu'elle était en séjour près de sa fille qui venait d'avoir des jumeaux. Le gendre, officier de dragon, navré d'être obligé de quitter sa femme et ses bébés, quelques jours après la naissance, avait fait promettre à sa belle-mère de rester auprès de la jeune maman pendant qu'il serait à la guerre.

Très bonne infirmière et dévouée, elle nous fut précieuse. Le milieu des femmes qu'elle eut comme auxiliaires était nouveau pour elle. Elle m'avoua plus tard, lorsque nous fûmes devenues amies et put me faire des confidences, qu'elle n'avait jamais vécu dans ce milieu bourgeois dont il lui était donné de pouvoir apprécier ainsi de près les qualités qu'elle admirait, milieu qui lui avait donné plus d'un étonnement et d'une leçon. Elle avait évolué dans un monde où elle avait vu bien des laideurs dont elle avait essayé de se préserver et de préserver sa fille. Elle se donnait beaucoup à Paris aux soins des malades d'un dispensaire, près de chez elle, et s'occupait, l'été, des fermiers des propriétés qu'ils possédaient en Normandie.

On peut toujours profiter des circonstances que la vie fait naître et la guerre, principalement qui amène tant de changements, de perturbations dans les existences, et qui peuvent être fertiles en enseignements pour quiconque sait les recueillir.

- :- :- Mort de mon mari - :- :-

Ce fut pendant cette guerre que mon mari mourut²⁰. Son cœur, déjà bien fatigué sans qu'il s'en doute beaucoup, me causait de grandes inquiétudes depuis plusieurs années. Il était difficile de lui faire prendre les précautions voulues. Les régimes prescrits l'impatientaient. Il se fiait à sa belle santé habituelle et n'aimait pas se soigner.

Mais il fut vite terrassé, et malgré tous les bons soins, mourut assez jeune, venant de prendre, pendant sa dernière maladie, un collaborateur qu'il n'eut pas le temps de mettre au courant de la marche de l'usine.

Tout, absolument tout ce que nous possédions, était investi dans cette industrie qui avait prospéré et continuait à se développer, surtout depuis la transformation en société par actions qui avait augmenté le volume des capitaux.

Il fallait en assurer la bonne marche, et c'était un souci pour moi de ne pas décevoir les actionnaires qui avaient eu confiance dans mon mari et lui avaient apporté des fonds pour les faire fructifier.

Il serait trop long de relater toutes les difficultés, les ennuis, les soucis que me causa la surveillance de cette affaire, que je ne vis qu'avec une grosse peine périliter au bout de quelques années. Complications d'après guerre et mauvaise gestion m'obligèrent à demander la liquidation afin que les actionnaires n'y perdent pas totalement l'argent qu'ils y avaient mis.

²⁰ Le 6 janvier 1917, il avait 53 ans

Voir l'œuvre de mon mari sombrer en si peu de temps ! Le travail de toute sa vie anéanti sans profit pour ceux qui avaient contribué à sa prospérité, le chômage pour tous les ouvriers, me fut un vrai chagrin, et, pendant de longs mois, ma santé fut ébranlée.

- :- :- La Provence - :- :-

Ma chère maman, inquiète de voir se prolonger cet épuisement, ce manque de forces et de courage qui ne m'était pas habituel, fit pression sur moi pour m'emmener dans le Midi où le changement d'horizon, de milieu me fut favorable. Les beautés des sites de la Provence, de la Côte d'Azur firent une agréable diversion.

Je trouvai le pays enchanteur, véritable paradis terrestre où se trouvaient réunies toutes les beautés de la nature, la mer, la montagne, la luxuriante végétation, le jeu des couleurs vives, la lumière éblouissante qui fait chanter à la terre le plus bel hymne au Créateur, tout me ravit et me fit reprendre goût à la vie.

- :- :- Ma belle-soeur - :- :-

A mon retour, je trouvai ma belle-sœur très malade. La sœur de mon mari n'était pas mariée. Elle avait complètement raté sa vie, avait tâté très jeune de la vie religieuse, abandonnée avec fracas et n'avait jamais su se faire une vie intelligente et utile.

Traînant son existence, un peu sous tous les cieux, jamais contente de son sort, ennuyant tout son entourage par ses exigences et son égoïsme, elle faisait souffrir ceux qui l'approchaient, ne cherchant que ses satisfactions et aucunement celles des autres, n'essayant pas de répandre un peu de bonheur autour d'elle, un des meilleurs secrets d'une vie heureuse pourtant !

Très intelligente, mais paresseuse, ne s'étant pas cultivée, elle ne trouvait pas, en elle, les ressources qui auraient dû occuper sa vie utilement. Elle lisait énormément, mais des livres dans lesquels, le plus souvent, désirant s'étourdir, elle voulait trouver une excuse à sa vie gâchée, ou recherchait dans des lectures trop fortes de motifs de ne croire qu'à la matérialité des choses, de n'aspirer qu'aux satisfactions immédiates d'une existence égoïste et creuse, qui n'élevait pas l'âme d'aucune aspiration noble, de science, de dévouement, de travail, la faisait végéter bêtement.

Elle ne savait même pas se dévouer à sa mère qui était très âgée.

Elle voyageait une partie de l'année et revenait seulement l'été pour la revoir, et faire quelques économies en se faisant nourrir pendant la belle saison. Mais, voulant sa liberté plus complète, elle s'était donné un pied-à-terre, à l'autre extrémité de la ville.

Sa pauvre mère l'excusait toujours en disant avec son accent alsacien :
« C'est une mâlâde ! »

En effet, je crois qu'elle l'était un peu, mais bien de sa faute !

J'ai toujours souffert de son caractère, dont les aspérités et certaines violences étaient bien pénibles à endurer ainsi que les piqûres d'aiguilles répétées qu'elle ne me ménageait pas.

Mais le plus insupportable étaient ses attaques contre la religion. Me voyant pieuse, elle me prenait pour cible de ses sarcasmes sur ma foi. Sur ce sujet seulement, je lui tenais tête, n'acceptant pas d'y être bafouée, ne laissant pas attaquer mes convictions sans les défendre, surtout devant mon mari, déplorant qu'elle amène ce thème constamment dans nos conversations pendant les repas chez ma belle-mère où celle-ci nous réunissait chaque semaine.

Quel supplice cela a été pendant des années, où l'été la ramenait près de nous !

Une ou deux fois, cela alla si loin, elle dépassa tellement toute mesure que je me levai de table, et partit, suivie de mon mari qui m'approuva.

Pauvre fille ! Elle aurait pu être si heureuse puisque nous ne demandions qu'à l'aimer et le lui prouvions. J'ai toujours pensé que, vis-à-vis de moi, elle éprouvait un peu de jalousie. J'étais très jeune, lorsqu'elle était déjà sur son déclin. Elle était mal partagée sur le rapport du physique, avec des allures masculines, une apparence d'homme, qu'elle accentuait encore par sa manière de se vêtir. Elle n'était pas très séduisante !

Restait l'intelligence, qu'incontestablement elle possédait, et sur laquelle j'aurais eu à lui rendre bien des points. Mais ce genre d'intelligence qui aime la controverse, qui la recherche pour essayer d'y briller, et sans ménagements pour l'interlocuteur, ne plaît pas à tout le monde, et, au contraire, éloigne plus qu'il n'attire, blessant souvent ceux qu'on croit amener à ses idées. De sorte qu'elle s'était fait bien peu d'amis, qu'elle en a vite lassés plus d'un, et qu'elle finissait, en vieillissant par être bien isolée !

Au moment de la maladie de mon mari, elle trouva moyen d'être odieuse, et un jour, elle me fit une si belle scène, que les échos en arrivèrent jusqu'à la chambre de mon malade qui m'avait recommandé de ne pas l'y introduire, et de le déclarer endormi. Après son départ, me voyant bouleversée, il me déclara qu'il ne voulait pas qu'elle puisse continuer à me torturer ainsi et qu'il y mettrait bon ordre.

Le fait est qu'elle ne mit plus jamais les pieds chez nous (je pense qu'il lui avait écrit assez durement), qu'elle n'assista même pas à ses obsèques, et qu'elle réussit à me faire mettre à la porte de chez ma belle-mère, lorsqu'après la

mort de mon mari, je me rendis chez elle. Celle-ci, m'embrassant en pleurant, me dit :

« Ma pauvre petite ! Il ne faudra plus revenir !

- Comment ? Ne plus revenir vous voir et vous entourer comme je l'ai toujours fait lorsque votre cher fils vivait ? Mais pourquoi ? Ne suis-je plus votre fille, comme vous aimiez m'appeler ? Avons-nous jamais eu ensemble pendant les vingt années que j'ai été votre bru, la moindre division un peu sérieuse entre nous ? »

Je me rendis vite compte que sa fille lui avait donné à choisir entre nous deux. Avec son caractère autoritaire, elle avait dû lui dire :

« Ce sera elle ou moi ! Si tu continues à la revoir, je ne reviendrai plus ! »

Et c'était sa fille !...

Je dus m'incliner, malgré la peine que je ressentis et ne revis plus vivante cette pauvre vieille maman, dont les dernières années furent malheureuses, solitaires, alors que son grand âge aurait exigé de l'affection, du dévouement, de vigilantes attentions !

J'appris sa mort fortuitement, et renonçant au voyage que j'allais entreprendre avec ma mère, justement ce jour-là, je résolus de retarder mon départ, et d'assister à ses obsèques, pour y tenir la place de son fils.

Comme ils n'avaient plus de parents, et que ma belle-sœur, enrhumée paraît-il, et ne voulant pas compromettre sa précieuse santé, avait trouvé bon de suivre le convoi en voiture, ce fut moi qui conduisis le deuil, et reçus à l'église, bien que je m'y sois retirée un peu à l'écart, les condoléances de mes parents et de mes amis, venus me témoigner leur sympathie, dans cette circonstance.

Au moment de la mort de mon mari, bien qu'il eut cherché à m'avantager le plus possible en me léguant tout ce qu'il pouvait, comme nous n'avions pas d'enfant, la loi autorisait ma belle-mère à toucher le tiers de ce que nous possédions. Bien entendu, sa fille ne rata pas l'occasion d'arrondir ainsi son pécule, se fit donner par sa vieille maman une procuration règle et exigea un inventaire détaillé et complet de tout ce qui nous appartenait.

Elle vint elle-même chez moi, accompagnée par le clerc de notaire chargé de cette besogne, passant de chambre en chambre, voir si l'on n'oubliait rien.

Tous les cadeaux que j'avais reçus à mon mariage, les objets d'art qui m'avaient été offerts personnellement, surtout par ma mère pour orner notre intérieur, tout fut inventorié, tout, jusqu'aux tableaux que j'avais faits, jusqu'à ma boîte de peinture !

C'était écœurant alors qu'elle aurait si bien pu, même en profitant de cette aubaine, y mettre les formes, et faire estimer, grosso-modo, en bloc notre mobilier, l'argenterie, le linge, etc.

Ma pauvre maman qui avait voulu m'assister dans la circonstance en fut malade de rage concentrée !

Plusieurs années après, alors que nous ne nous étions plus revues, je reçois un télégramme, pendant que j'étais à la campagne, en été, avec ma mère avec laquelle je passais les deux mois de forte chaleur :

« Mademoiselle Frank très mal, venir. »

Très intriguée et alarmée, je me décidai immédiatement à partir, me demandant qui pouvait bien être l'auteur de cette dépêche, pensant bien qu'elle n'émanait pas de ma belle-sœur.

Quelques heures après, j'étais chez elle, le cœur un peu battant, ignorant si je serais reçue. Heureusement le docteur était là. Je le fis venir, et lui dis que, seule parente de sa cliente, ayant appris qu'elle était bien malade, j'accourais pour organiser les secours si besoin était, mais que je lui demandais de l'en prévenir, car je ne voulais en aucune façon m'imposer et surtout ne pas être mal reçue. Après avoir averti la malade de ma présence, il revint, tout heureux me dire qu'on m'attendait. C'est ainsi que nous nous revîmes. Elle, nullement gênée, et me recevant comme si elle m'avait vue la veille, et après tout, bien contente d'avoir quelqu'un pour lui rendre service, la faire soigner avec dévouement, s'occupant d'elle et de sa maison, car elle vivait seule, toujours poursuivie par l'idée qu'on pouvait la voler ou même l'assassiner pour s'emparer de ce qu'elle possédait !

Quand elle tomba malade, seule chez elle, enfermée sous les verrous, la femme de ménage, en arrivant un matin, fut obligée de faire ouvrir la porte par le commissaire de police et m'envoya le télégramme alarmant. On la retrouva tombée sans connaissance, hors de son lit. Comme elle avait pris froid, une congestion pulmonaire se déclara qui prit un caractère grave, vu son âge et son cœur qui n'était pas fameux. Mais comme elle avait un fort tempérament, elle surmonta ce choc et, pendant deux ans, je me fis un devoir de la visiter très souvent et régulièrement, la faisant soigner par des garde-malades, puisqu'elle pouvait se les payer, l'entourant de soins, et essayant de l'amener à chercher du côté du ciel le secours moral dont elle avait tant besoin, espérant qu'elle finirait par comprendre pendant cette longue épreuve de maladie qui continuait à la tenir au lit, qu'une seule chose peut nous assurer la paix, c'est de faire la volonté de Dieu, avec une conscience purifiée.

Hélas ! Les idées voltairiennes laissent dans l'âme une empreinte bien difficile à effacer, et quand l'orgueil s'en mêle, que depuis très longtemps la prière a été bannie, il faut un vrai miracle pour arriver à une réelle transformation. Les vellétés ne suffisent pas, et il faudrait beaucoup d'humilité pour opérer le changement qui s'impose.

Je n'eus donc pas grande consolation avec cette pauvre âme, pour laquelle j'ai beaucoup prié, demandant au Dieu de toute miséricorde pour elle indulgence et pardon.

Aussitôt après son décès, je dus, selon le conseil de mon notaire, faire apposer des scellés chez elle.

Puisqu'elle n'avait pas d'héritier, c'est l'Etat qui devait avoir tout ce qu'elle possédait car elle n'avait pris aucune disposition testamentaire. J'en avais toujours été persuadée. Elle avait si peur de la mort qu'elle en repoussait l'idée et que faire un testament, c'eut été pour elle se mettre dans la tombe d'avance.

Les quelques personnes qui l'entouraient un peu, la croyaient riche, et elle devait fort bien leur faire ressortir qu'on avait tout avantage à être gentil avec une personne qui n'avait pas d'héritier direct. Elles avaient vu d'un très mauvais œil une belle-sœur faire son apparition au moment d'une grave maladie et s'imaginaient que les soins dont je l'entourais étaient inspirés par un esprit de lucre qui était bien loin de ma pensée. C'était le bien de son âme que j'avais uniquement comme but, et ainsi, je ne fus nullement déçue de ne pas trouver de testament, ni aucune disposition pour me laisser le plus petit souvenir !

J'eus assez gros cœur de faire mettre sous scellés de jolis bibelots anciens que j'avais vus tout le temps de ma jeunesse chez ma belle-mère, et qui me rappelait le temps où j'y étais si bien reçue ! Le seul souvenir que je me permis de garder, fut le dé d'argent de ma belle-mère que je lui avais vu si souvent au doigt.

Tout ce que la défunte possédait : meubles, vêtements, argenterie, bijoux, bibliothèque, prit le chemin de la salle des ventes pour être vendus au profit de l'état.

Combien je regrettais de ne pouvoir faire quelques heureux avec sa garde-robe si bien montée, linge, souliers dont on aurait pu garnir un magasin, tant elle en possédait, en les distribuant à de vieilles voisines qui habitaient des mansardes, au-dessus de son appartement, et avaient été souvent bien complaisantes pour elle, à sa garde malade habituelle qui n'aurait pas refusé ses vêtements et même à son jeune médecin très dévoué, qui avait une nichée d'enfants et chez la literie aurait été très bien accueillis.

Pauvre fille ! Elle avait vécu en égoïste, elle mourait en égoïste, n'ayant même pas pensé à me léguer la somme qui lui venait de son frère, dont sa mère avait hérité. Il n'aurait été que juste, après tout, qu'elle m'en fasse retour, j'aurais pu en faire un si bon emploi, pour que son âme en profite !

Ayant constaté que presque toute sa bibliothèque n'était composée que de bien mauvais ouvrages, au point de vue moral, je la fis racheter, ce qui me coûta bien cher ! Je jetai moi-même tous ces volumes dans la chaudière de l'usine, afin que ces livres ne puissent continuer à faire de mal dans les mains de ceux dans lesquelles ils tomberaient. C'est tout ce que je récoltai de cet héritage.

Plus tard, une agence, spécialisée dans les recherches après décès, découvrit plusieurs familles héritières, des cousins à je ne sais quel degré, qui durent payer d'abord la moitié de ce dont ils héritaient, pour indemniser cette agence, puis des impôts importants, de sorte que je pense que chacun n'a du pouvoir toucher que quelques sous, si même il restait encore quelque chose !

Peu de temps après la mort de mon mari, Loys et Lisette (7 ans) s'amuse à « à la poupée », dans le salon et j'écoute leur conversation, tout en travaillant dans mon coin.

Loys : « Pourquoi tu lui mets pas sa belle robe rose ? »

Lisette : « Parce qu'elle est en deuil de tonton ! Seulement, comme c'est un degré de parent de moins que moi, on peut la mettre en demi-deuil, avec une robe blanche, et cette belle ceinture de soie mauve ! »

- :- Histoire d'un jeune châtelain et d'un petit berger - :- :-

Il était une fois deux enfants du même âge, qui s'étaient liés d'amitié.

L'un était le fils d'un châtelain, que sa santé avait obligé à résider longtemps à la campagne, l'autre un petit berger, l'aîné d'une pauvre femme restée veuve fort jeune avec trois orphelins.

Elle avait engagé celui-ci dans une ferme pour y gagner son pain. Le château n'était pas loin de la ferme où le petit valet de ferme était chargé, bien souvent, de garder vaches et boudets. Et dans les vastes prairies qui longeaient le parc aux grands arbres, séculaires, les enfants se retrouvaient et devisaient en jouant, tout en surveillant le troupeau.

Gaston y arrivait souvent vers quatre heures, s'étirant et baillant, fatigué de l'attention et de l'immobilité exigées par son précepteur et tout heureux de pouvoir se détendre avec le gentil camarade qui le guettait, content lui aussi, de pouvoir causer avec le « petit monsieur » lui à qui on ne causait guère, où jouer à des jeux qu'ils inventaient le plus souvent, ce qui les faisait vivre dans une atmosphère de rêve charmante et les transportait loin des réalités.

Grimpant aux arbres et devenant Robinson, galopant sur des chevaux imaginaires et fougueux, tout en faisant claquer de petits fouets qu'ils s'étaient confectionnés, s'essayant à capter au lasso les têtes de saules du bas du grand pré, et devenant ainsi les « Rois de la Prairie », ou confectionnant avec les pierres du bord du ruisseau de petites grottes ou oratoires qu'ils ornaient ensuite de fleurs sauvages, en chantant des cantiques à la Vierge Marie.

« Tu as de la veine, toi, d'être toujours libre, de ne pas apprendre d'ennuyeuses leçons, de faire d'interminables devoirs ! »

Mais Joseph répondait, les yeux brillants :

« Ah ! Comme j'aimerais, moi, m'instruire, apprendre de belles choses qu'on vous enseigne, connaître tout mon histoire de France, lire la vie des Saints qui ont tant aimé le Bon Dieu ! Oui, si j'étais à votre place, je sais bien que ce serait un plaisir pour moi et mon souci que d'apprendre mes leçons !

- Ah ! Mon pauvre vieux ! Tu crois cela ? Je voudrais bien t-y voir ! C'est malheureux qu'on ne puisse pas changer !...

- Pour cela, rien à faire. Mais, voyez-vous, si j'avais pu aller plus longtemps à l'école, et surtout ... si ma pauvre mère avait pu me nourrir au lieu de me gager, j'aurais voulu étudier pour essayer d'être curé, dire la messe, faire du bien, visiter les malades, les consoler, et instruire à mon tour les petits gars qui voudraient se faire prêtres, et n'en ont pas les moyens. »

Un jour que Gaston, libéré plus vite que d'habitude, arrivait à l'improviste, et, malicieux, pour surprendre son camarade, marchait à pas de loup sur l'herbe épaisse, afin qu'il ne l'entende pas, il s'arrêta, intrigué, il apercevait Joseph, derrière la haie, à genoux, les bras en croix, la tête levée vers le ciel et qui semblait prier avec ardeur.

Après l'avoir observé pendant quelques instants :

« Ohé ! Ohé ! cria-t-il, eh bien, as-tu fini ta prière ? »

D'un bond, Joseph se mit debout et rouge, un peu gêné :

« Tiens ! Est-il 4 heures ?

- Pas encore ! Mais j'ai de la veine ! Je suis libre plus vite aujourd'hui. Mais, dis-moi, que faisais-tu donc en m'attendant ? Et pour qui cette fervente prière ? »

L'enfant, confus, baissait la tête, sans répondre. Et Gaston, insistant gentiment :

« Peut-être as-tu de la peine, une grâce pressante à demander ? »

Il se décida :

« Je vais vous dire... Oui, je priais principalement pour tous les garçons qui ont le désir de se faire prêtre et ne le peuvent pas... mais aussi pour que ceux qui le pourraient et ne le pensent pas, le deviennent.

- Ah ! Comme moi peut-être ? »

Après la guerre de 14, un jeune séminariste poussât la clôture du petit cimetière de X et allait s'agenouiller près d'une modeste tombe surmontée d'une croix de bois, sur laquelle, au-dessous du nom de Joseph Z., on lisait « Mort pour la patrie au Chemin des Dames – Croix de guerre, 3 citations »

« Va, mon vieux Joseph ! C'est bien à toi que je dois ma vocation ! Ton désir, maintenant va être exaucé. Pour toi, si tu n'as pas été prêtre ici-bas, le Bon Dieu a du là-haut combler tes vœux ? »

- :- Mots d'enfants (de mes neveux) - :- :-

Lisette : « Il est entré une « vasse » dans le jardin de Grand-mère, mais comme elle n'avait pas sa bonne, elle pouvait pas sortir ! »

Lisette en faisant sa prière : « Donnez-nous notre pain de chaque jour... Ah ! Mais non maman, faut pas lui demander cela au Jésus, la petite boulangère l'apporte tous les jours ! »

Sur le carnet de dépense d'Hélène (10 ans) :

2 ^{ème} en classe	2 fr
Veine	0,10 fr

La maman : « Qu'est-ce que c'est Veine ? »

Hélène : « ... gain au jeu ! »

Dani (5ans) à Armelle (même âge) qui a besoin de se moucher :
« Dis donc, tu vas pas renifler tout le temps comme ça !... Tu sais, Monsieur le marie vient déjeuner, ça serait joli ! »

Jacques Ch. (3ans) à plat ventre sous son petit tricycle :
« Ze fais comme papa, ze regarde ce qui est démoli à mon auto ! »

Yves Frenzer (3ans 1/2) : « C'est ennuyeux le capitaine Chambon est parti. La cantinière Bébé Anne est malade ! Il ne reste que le général Frenzer ! »

Du même : Depuis longtemps, il désirait un violon. On finit par accéder à son désir, et on fit l'acquisition d'un petit violon dans un bazar. Air déconfit du garçon, après ses premiers essais.

« Pas content, Yves ? »

- Oh ! Si, ma petite maman, mais il aurait fallu acheter du son pour le mettre dedans ! »

Jeanine (7ans) : « Mon pauvre petit est malade, je ne sais pas ce qu'il a. Je vais demander le médecin. Pour aller plus vite, je vais téléphoner. Drin ! Drin ! Drin ! Allo ! Allo ! Docteur ? Mon enfant est malade, pourriez-vous venir le voir ? Tout de suite, c'est pressé !

Bob (6ans 1/2) : « Din ! Din ! Din ! Bonjour madame, c'est moi le docteur. Votre petit gars est malade ? »

Jeanine : « Oui, monsieur ! Tenez, il est dans mon lit (désignant Guy - 3ans 1/2 – qui disparaît sous un amas de coussins) »

Bob : « Bon ! »

Jeanine : « Il faudrait que vous le consultiez dans le dos. Il tousse. »

Bob : « Bon ! Attendez mon petit garçon que j'écoute votre dos. »

Il grimpe sur le canapé après avoir rejeté les coussins et ausculte le malade.

Bob : « Ca doit être l'appendicite ! »

Jeanine : « Ah ! Mon Dieu ! Faudra-t-il lui donner du sirop ?j »

Bob : « Oui, très souvent ! Peut-être vous pourrez le lever dans quinze jours ou dix ! »

Jeanine : « Si c'est l'appendicite, il faut l'emmener à l'hôpital ! »

Bob : « Oui dans l'auto des Bons Secours ! »

- :- :- Lettre de Beyrouth - :- :- Où un de mes neveux, D²¹. y faisait son service

1922

Ma chère petite tante,

Tu t'imagines le soupir de joie que j'ai poussé en trouvant ce matin une lettre sur mon bureau ! Voilà longtemps que je n'avais rien eu ou presque.

Vous êtes tous en bonne santé ! Deo Gratias ! C'est l'essentiel !

Je regrette de ne pouvoir te répondre par courrier, mais... toujours le même système ! Vos lettres arrivent juste pour voir l'autre bateau partir ! Si je pouvais en faire autant !

Epatante ta lettre ! Elle vaut tous les jours le sermon entendu hier à la messe paroissiale. Le malheureux Capucin qui était en chaire nous a dit que... car... donc... Remplace les points par des citations et tu y seras !

²¹ Daniel Maury, le dernier fils d'Henriette, né en 1901

Ah ! Oui ! Le voyage de Jérusalem vaut la peine d'être fait ! Ce sera sûrement le meilleur souvenir de ma jeunesse !

Et dire que mes lettres ont pu vous emballer ! Je n'en reviens pas, moi qui les trouvais vides, à côté de tout ce qui me passait par la tête !

Mais que vas-tu imaginer ? Je t'en supplie, toi, qui peut-être un jour, iras jusque là-bas, ne gâte pas ton voyage par un tas de chimères.

Le jardin des oliviers. Dis, n'y rêve pas ! Tu aurais trop de désillusion ! Tu n'as pas idée de ce que c'est maintenant ! Il faut avoir vu cela, y être passé pour comprendre et gémir sur ce que la bêtise des hommes peut faire des Lieux Saints, qu'on aurait tant aimé à retrouver comme au temps de Notre Seigneur.

J'en écris le récit et te le raconterai.

Pour répondre à ta lettre, je veux cependant aujourd'hui revivre mon « Tibériade » !

C'est en plein ta pensée, mais avec quelque chose de bien plus doux encore. Rien qu'en y songeant, je me sens moins mauvais et l'air me paraît moins lourd (il fait 48 degrés en ce moment). Imagine-toi un plateau brûlant de soleil, entouré de belles terres labourées, avec un ciel bleu et très profond. Mais une chaleur d'enfer ! L'auto roule et on arrive tout au bord de ce beau lac.



A mes pieds, une petite ville délicieusement orientale, des toits plats, quelques dômes peints en bleu, des minarets très blancs, ça et là de beaux palmiers, de la verdure et puis une tâche sombre : le château des Croisés avec ses grosses tours rondes. Tibériade sommeille au bord du lac paisible, tout bleu avec sur ses bords des montagnes désertes, presque arides, mais qui ne sont pas tristes parce qu'elles sont colorées par le soleil !

Vite une barque, et nous voilà voguant vers Capharnaüm.

Un port minuscule, quelques arbres, et puis dans un enclos, un vaste amas de pierres, de débris de sculptures ! C'est là cette synagogue où tant de fois prêcha Jésus !

Pourquoi sa volonté a-t-elle été qu'on n'y édifie rien ? Pour moi, je m'en réjouis ! Un édifice ?... Son temple à lui, mais c'est cette voûte céleste à la teinte plus pure que tout ce que les hommes peuvent faire. Ce sont des montagnes, imposantes et pourtant si agréables à l'œil, c'est ce lac paisible, le brin d'herbe qui pousse. C'est ce calme enchanteur !

Un monument ? Une trace de son passage ? Pourquoi faire ? On le sent là bien plus qu'ailleurs, parce qu'il est demeuré lui-même, qu'on n'a pas abîmé son ouvrage !

Déjà quatre pages !... Tant pis ! Il faut pourtant que j'essaie de te le montrer tel que je l'ai revu sur la route du retour. Le vent se levait peu à peu, à mesure que le crépuscule approchait. La chaleur était à peine sensible. Et nos rancœurs se tassaient.

Nos bateliers étaient des pêcheurs de là-bas, à la figure rude, au vêtement original. Et bercé par le murmure de l'eau, je me figurais être dans sa barque, à Lui, lorsqu'Il revenait d'une de ses grandes et douces prédications, alors que les Apôtres, courbés sur leurs rames, laissaient errer leurs yeux sur ces bords paisibles qui leur étaient si familiers, cherchant dans leur âme simple, à mieux comprendre les éternelles vérités qu'ils venaient d'entendre.

Le vent s'élevait. Nous mîmes à la voile, et c'est tout à l'avant du bateau, bien isolé, que j'ai continué ma rêverie.



Le jourdain se jetant dans le lac de Tibériade. (Palestine.)

Le soleil, déjà caché par les montagnes, ne jetait plus sur le paysage qu'une vague teinte rose. Un à un, les passages de l'Évangile me revenaient. Cela paraissait bon !... Jamais je n'ai compris les « Béatitudes » comme je le fis ce soir-là !

J'essaie pour toi de rendre un peu de tout cela. Je laisse ma plume aller.

Mais comme c'est mieux encore !

Avec la lune qui montait. J'ai retrouvé la sonate de Bethoveen, c'était ce que je connaissais de plus grand, de plus doux. Cependant, j'aurai voulu quelque chose de mieux, de plus immense encore !

Là-bas, Tibériade allumait ses premiers feux. Le château des Croisés paraissait formidable. La ville semblait morte, et doucement le clapotis heurtait la coque, tandis que la mature grinçait lugubrement.

Ne voguons-nous pas aussi sur une nappe tranquille qui, par instant, se fait mauvaise ? Ne sommes-nous pas toujours exposés au courant, à la lame traîtresse ? Qu'importe, si le Maître est à bord ! Laissons-lui l'avenir... Il s'occupe de nous.

Pourquoi s'inquiéter ? Le passé ? C'est fini. Le futur ?... Mais Il nous a promis de nous prêter secours ! Et toutes les choses de la terre ne valent pas en somme le temps qu'on perd à s'en occuper.

Tibériade !... moi, le passionné de tous les clairs de lune ! Je n'en verrai jamais de plus beau que le tien ! Que ne peux-tu durer toujours ? Mais tout finit, c'est la vie ! Le capitaine me réclame des papiers.

Je reviens sur la terre ! Quelle chute !... Enfin !...

Je te quitte, oh ! Pas pour longtemps !

Ton neveu qui n'oublie pas que c'est grâce à toi qu'il a pu y aller.

D.

Deux jours après

Je te reviens, le courrier n'étant pas encore parti. Tu me dis regretter de ne pas avoir les petits chez Grand-mère, au chalet. Moi, c'est fou ce qu'ils me manquent. Tu n'imagines pas mon plaisir de voir le gosse du capitaine traverser le bureau tous les matins ! C'est si gentil un sourire de gosse, ici ! Comme « la fuite » ne tardera pas, je pourrai me contenter bientôt.

J'ai découvert la machine à battre dernière création ! Dernièrement, dans une belle ballade, j'ai aperçu une grosse kurde, debout sur une manière de petit traîneau que tirait une vache, elle tenait d'une main le dard pour piquer la bête, et de l'autre... une ombrelle japonaise ! On aurait cru être au bois !

Aujourd'hui nous avons bien 65 degrés ! On fond !

- :- Dans le square - :- :-

J'aime les tout petits, assister à leurs ébats, les observer, me rendre compte de leurs tendances, de leurs défauts ou qualités naissantes, les voir jouer, rire, s'amuser, m'intéresse toujours.

Quelquefois, le dimanche, je m'assieds dans un square ou un jardin public, rien que pour le plaisir de voir des bambins autour de moi.

Hier, par un après-midi de soleil merveilleux, où le printemps a éclaté d'un coup, sur le banc voisin de celui sur lequel je m'étais assise, sont installées deux jeunes femmes qui ne semblent pas se connaître. Une bambine, haute comme une botte, chemine gravement dans une des allées de ce jardin public. Elle a un minois éveillé, un air de santé et de bonnes petites joues rondes et roses, nu-tête, avec des cheveux noirs bouclés. Elle met toute son attention à conserver son équilibre en marchant, car les petites jambes sont bien courtes, quoique trapues, et la marche est encore mal assurée.

Le vent se lève. Elle s'arrête, lève la tête et sourit aux arbustes dont le feuillage s'agite. Elle regarde le ciel. Elle découvre l'univers...



Puis, la voici de nouveau en marche. Elle s'arrête devant moi, m'examine et, comme je lui souris, elle me gratifie d'une délicieuse risette, puis elle repart en se pressant, regarde à terre. Oh ! Le joli papier rouge et doré, si tentant !... Il s'agit de la saisir... sans tomber ! Que la tête n'emporte pas le reste de l'individu ou que la chute ne se produise pas de l'autre côté ce qui doit arriver quelquefois, vu la couleur du fond du petit pantalon que l'on me montre un moment, généreusement, le temps de reprendre l'équilibre que, d'un coup de rein, on rétablit.

Là, ça y est !... On s'est emparé de l'objet convoité, vraisemblablement enveloppe d'une sucette dont le petit bâton adhère encore au papier. Comme c'est joli !... C'est peut-être bon ? On regarde maman, assise plus loin qui a vu le manège et craint la tentation :

« Mayvonne ! Pas mettre dans ta bouche ! »

Obéissante, on se contente de tourner et retourner la jolie trouvaille, puis on veut la présenter et même l'offrir (c'est tout ce que l'on a comme trésor) à un gros poupon qui vient d'arriver, dans une poussette, mené par un papa et une maman qui l'admirent.

Bien plus jeune, mais certainement aussi grand que la demoiselle qui lui fait de doux yeux. Oh ! Ces colloques d'enfants qui ne peuvent se traduire par des mots de grande personne !

Vraisemblablement, ces deux-là se plaisent. Le gros patapour se trémousse, elle tend son petit museau pour le baiser qu'elle veut donner, mais les parents, prudents, restreignent les effusions et se contentent d'unir les deux petites mains pour leur faire faire « Ami ! Ami ! ».

« Quelle délicieuse enfant ! » me disent-ils

La voilà repartie, vive et enjouée, bientôt arrêtée par la difficulté qu'elle éprouve à franchir une minuscule tranchée, creusée dans l'allée par les pluies récentes. Avec quelle précaution, elle lève son pied potelé et, ravie d'avoir vaincu l'obstacle, proclame sa victoire par un gazouillis éclatant.



Rencontre d'une autre fillette. Celle-là est maigriotte, pâle et blonde. Les cheveux sont raides sous le petit chapeau, les jambes longues et trop minces. Les deux enfants s'arrêtent et s'observent un moment. Et c'est tout de suite vers la vilaine poupée que tient avec amour celle qui la dépasse de toute la tête

que se tendent deux petits bras, potelés. Mais c'est d'un geste offensé et avec un froncement de sourcils que l'objet convoité est refusé.

Interdite un instant, mon amie repart pour d'autres conquêtes, mais trop vite, hélas, pour les petites jambes, et... paf! la voilà assise par terre, où elle semble ne pas se déplaire. Elle a cependant vite fait de se relever, en s'aidant de ses mains et en écartant drôlement les jambes.

Alors sa compagne s'approche bien vite du joujou improvisé, tombé dans la chute, pauvre petite chose de papier froissé, qui amusait cependant ce bébé et, méchamment, l'écrase de son petit pied rageur, ce que voyant la toute petite indignée s'enfuit vers sa maman avec un « Oh ! » douloureux.

- :- Madame Frank, retour du concours hippique - :-

« Quand tu auras fini de rire !... Peut-on être aussi malhonnête ? » dis-je en riant moi-même. Car c'est par un accès d'hilarité qui ne s'arrête pas que ma petite-nièce (elle a quinze ans) a accueilli mon annonce : « Madame Frank, retour du Concours Hippique »

Après un étonnement nullement dissimulé, et une hésitation dans l'acceptation de cette assertion, puis un regard d'examen sur ma belle toilette, car je me suis mise « en belle » comme dit sa petite sœur, elle a été prise d'un fou rire qu'elle ne peut maîtriser.

« Tante au concours hippique !... pas possible ! »

Eh bien si ! Je n'ai pu résister à la tentation et, après tous mes devoirs dominicaux remplis, j'ai enfin réalisé un de rêves de ma vie : voir le fameux Cadre noir des cavaliers de Saumur.

Mon père et ma mère, quand j'étais toute petite fille, avaient assisté, à Saumur, à un carrousel dont le récit, à moi qui aimais tant les chevaux, m'avait complètement séduite. Aussi, lorsque cette semaine, je vis dans le journal que notre ville aurait le plaisir de posséder ce corps d'élite, unique au monde peut-être, j'eus une forte tentation de m'offrir ce spectacle.

En semaine, je ne le pus, ayant une besogne pressante. Mais, hier, dimanche, la tentation redoublant, je me décidai en fin de soirée à aller jouir du coup d'œil.

J'arrivai très tard. Les exercices des écuyers de Saumur n'étant annoncés que pour 5 heures. Les tribunes étaient pleines de monde (et l'on dit que la vie est chère !). Je me contentai d'une modeste place de promenoir, et me mis à circuler autour de la barrière, auprès de laquelle, déjà, de nombreux spectateurs stationnaient.



Le temps est splendide, le soleil brille de tout son éclat. Une bonne brise d'ouest tempère l'atmosphère. La musique du régiment joue, for bien des airs entraînants.

Me voilà ravie !... mais après avoir assisté à deux épreuves de sauts d'obstacle où les cavaliers se montrent tous fort habiles, je sens le besoin de m'asseoir, et en cherchant un peu, dans cette vaste enceinte, je découvre le long d'une palissade qui me donne de l'ombre, une caisse solidement qui me fait un bon siège et me servira de tribune au moment des exercices équestres.

Je suis tout près d'un café en plein air où le personnel se démène pour répondre à toutes les demandes des clients et n'arrive pas à contenter leur impatience.

Tous voudraient être servis à la fois, lorsque les chevaux ne sont plus en piste, et le soleil qui tape dur lorsqu'on y reste exposé, a excité la soif de nombre de spectateurs. La bière, la limonade coulent à pleins bords. Les verres se heurtent, se remplissent et se vident en un rien de temps, et sont bientôt guettés par de nouveaux clients qui se contentent de les voir se plonger une minute dans une eau qui a déjà beaucoup servi, pour se les faire remplir au plus vite... Oh ! Hygiène ! Ils ont soif et ils ne veulent rien perdre du spectacle.

En ce moment, ils ont raison ! Un très bon écuyer monte un cheval difficile qui vient de se dérober au lieu de sauter la haie, et la lutte est superbe entre l'homme qui veut triompher de la bête et celle-ci qui se cabre, mais est de nouveau ramenée à l'obstacle, son cavalier le calmant, le flattant, et tout à coup le réentraînant pour un saut superbe qui l'enlève très haut au-dessus de la haie enfin franchie.

Je criai : « Bravo ! » et cela amusa mes voisins. L'un deux a dans le regard un air admiratif et me dit :

« Vous aimez les chevaux ? »

- Beaucoup ! Et c'est beau de voir un cavalier monter comme cela.

- Tout à l'heure, vous allez voir le Cadre noir. Ah ! Alors ça, c'est quelque chose ! Vous avez déjà vu peut-être ?

- Non, jamais. Je viens pour cela.

- Pour des cavaliers, c'est des cavaliers ! »

Et, devant mon air attentif, il se met à me raconter qu'il a travaillé autrefois à Saumur, qu'il y a souvent vu des carrousels, qu'ayant fait son service dans la cavalerie, et aimant les chevaux, il sait apprécier ces exercices étonnants et ce travail d'écuyers remarquables.

Mon interlocuteur a si chaud qu'il a quitté son veston, retroussé jusqu'au coude ses manches de chemise. Il a l'air d'un brave homme, une bonne figure ronde et franche, un crâne légèrement dénudé qu'il éponge, en remettant son chapeau en arrière sur le bout de sa tête, ce qui l'auréole drôlement. Pour ne rien perdre du spectacle, je suis sûre qu'il est resté tout le temps au soleil ! Compatissante, moi qui ai une ombrelle ouverte, je l'abrite un peu. Il en profite pour tirer de sa poche de pantalon, une collection de cartes-postales qu'il me montre triomphalement.

« Tenez ! Vous allez voir ! Regardez ça ! Voilà la croupette, là !... Hein ? Quel tour de force !... Il en faut, allez, de la patience et de la volonté pour obtenir cela ! »

Et toute la collection y passe, collection vieillie, un peu fanée mais dont il est très fier, car elle date de 20 ans.

Mon attention le rend heureux et ce sont des détails techniques qu'il me donne au moment où la cloche annonce le fameux numéro du Cadre noir.

Là, montée sur cette caisse, je verrai très bien. Je m'amuse bien plus que je ne l'aurais fait dans les tribunes, et je n'ai pas le regret d'avoir beaucoup dépensé pour satisfaire une fantaisie.

Tout auprès de moi, passe un homme pauvre, très grand et drôlement affublé d'une blouse blanche. Il tient par la main une toute petite fille, accourée d'une robe longue, genre infante, en rayonne bleu ciel, et dont le corsage trop long et trop large, ne semble pas fait pour cette enfant si fluette.

Et le père (car je le devine à son tendre geste pour essuyer le petit nez qui se tend vers lui et qui disparaît dans le gros mouchoir sorti de la blouse ridicule, à son air triomphant et à ce rayonnement de fierté à la rencontre d'un copain à qui il présente "la moucheronne"), le père qui ne se fait rien servir à cette buvette en plein air auprès de laquelle je suis juchée, abreuve la fillette en se penchant à sa hauteur, puis, pour être plus à l'aise, finit par se mettre à genoux dans sa blouse-chemise, soulevant le verre d'une main, pendant que l'autre maintient en serviette le grand mouchoir.



Mais une sonnerie de trompette reporte mon attention sur les dragons casqués qui viennent de faire leur entrée sur la piste. Ils sont nombreux et défilent quatre par quatre, soufflant dans leurs instruments, d'où pendent leurs fanions.

Au deuxième tour, les voilà au petit galop, sonnant la charge, et de plus en plus vite, passent, toujours en rond, en soulevant le nuage de poussière qui se dore sous les rayons du soleil couchant. Ils tournent, galopent, galopent, s'essoufflent dans cette charge où une seule main maintient et soulève la bête. Et ce sont des tours et des tours de piste, les cavaliers se soulevant et retombant en cadence sur leurs montures en sueur. Enfin, ils s'engouffrent tous à la file les uns des autres vers les écuries, sonnant toujours la charge.

C'est fini et les bravos crépitent ! Presqu'aussitôt, les cavaliers de Saumur font leur entrée, montés sur des chevaux superbes. Et ce sont les exercices de haute voltige que m'avait décrits et expliqués l'homme aux cartes-postales.

Tous les chevaux en cercle se dressent en même temps sur leurs pattes de derrière, et retombent en même temps, le cavalier et la monture formant une ligne verticale.

Puis voici la fameuse « croupette », qui consiste à faire lever l'arrière-train du cheval, lequel ne tient plus que sur les pattes de devant et enfin une espèce de quadrille fort bien exécuté, tous exercices longuement applaudis. Eh bien ! Faut-il le dire ? Je préférerais les sauts d'obstacles, où la bête, merveilleusement enlevée par son cavalier, franchit la barrière ou la haie à toute vitesse, cheval et cavalier faisant absolument corps, celui-là forçant celui-ci à lui obéir.

Cela, c'est la conquête de l'homme sur la bête, plus naturelle que celle qu'il obtient dans les exercices de circus, très étonnants, mais plus humiliants pour l'animal. Au demeurant, très beau spectacle, auquel j'ai été contente d'assister et qui m'a laissé de bons souvenirs.

« Vois-tu, dis-je à ma petite-nièce, ce que je regrette, c'est de n'avoir pas eu le temps de venir jusqu'ici pour t'y emmener. Mais je me suis décidée au dernier moment et, peut-être, aurais-tu un peu honte d'être accompagnée par une vieille dame enthousiaste et aimant les chevaux ?

Oh ! Tante ! Que penses-tu là ? J'ai ri quand tu es arrivée, croyant que tu plaisantais lorsque tu m'as annoncé ton équipée dont tu paraissais ravie et je te fais mes excuses si mon hilarité t'a semblé déplacée. »

- :- Un type - :- :-

Je suis lasse ! J'attends le tram, adossée à la balustrade du pont Saint-Mihiel. Passe devant moi en chantant une mélodie, un vieil homme à cheveux gris. Il chante, ce pauvre bohème ! Pourtant il est vieux et misérable ! Je l'examine plus en détail. Sac vide pendant sur le dos, il marche en claudicant légèrement. Ses vêtements sont bien pauvres, ses souliers boueux, très éculés, sa large casquette, fanée, fatiguée, laisse déborder une chevelure trop longue, bouclée, une barbe inculte, surmontée d'un nez busqué. Ses yeux très enfoncés sous des sourcils épais sont petits mais fort brillants.

La voix chevrote et les finales s'éternisent. Mais que chante-t-il ? Pas du français, à coup sûr ! Sans doute du breton. A-t-il compris que je l'examine avec intérêt ? Il s'arrête et termine sa chanson d'une façon pathétique en étendant tout grands ses deux bras, comme s'il prenait le ciel à témoin d'une vérité qu'il proclame. Je regrette de ne plus voir que son dos. Sa figure doit être devenue bien intéressante à étudier !

Venant en sens inverse, le croisant d'un pas vif et alerte, un jeune homme bien mis, serviette de cuir sous le bras, contourne ce grand corps, pour l'éviter, sans même lui accorder un regard, et passe rapidement, pressé. Alors, le vieux se retourne et, venant à moi qu'il voit sourire :

« Ah ! Vous comprenez, vous, Madame, qui savez sourire sur un berceau, pleurer sur une tombe !... Mais ces jeunes !... Peuh ! Ça ne sent plus rien ! Ça ne désire plus qu'une chose... gagner de l'argent »

Sa voix prend des inflexions gutturales, pour exprimer son mépris :

« Ça ne connaît plus que ça ! Ça ne s'occupe même plus des pauvres parents. Faut devenir riche !... Moi, madame, j'suis qu'un pauvre gueux. J'ai eu dans ma vie bien de la peine, de la misère, plein mon saoul, eh bien, j'ai toujours assisté ma pauvre mère ! Vous m'entendez bien ! J'aurais mieux aimé me passer de pain que de l'en laisser manquer ! Dame oui ! »

Et comme je le félicite très sincèrement de ces beaux sentiments, je m'imagine qu'il va me demander une petite récompense et je m'appête à lui chercher dans mon porte-monnaie, la piécette qui lui permettra d'entretenir par un verre de bon vin sa belle humeur et ses bons sentiments. Mais pas du tout...

Brusquement il me quitte et, soulevant sa casquette qui fait voltiger un moment les longs cheveux gris frisés :

« Au revoir Madame ! »

Et le voilà parti, reprenant sa chanson chevrotante. Et dans le tram qui m'emporte, je songe : « Quel type ! Mais quel bon type ! »

- :- :- L'Union Féminine Civique et Sociale - :- :-

Peu après la mort de ma mère, en été, je cherchais où je pourrais passer quelques jours de vacances au grand air, ayant bien besoin de me reposer et de changer un peu d'horizon, après une telle secousse.

Et je vis sur une annonce de « La Semaine religieuse » qu'une session d'une dizaine de jours allait avoir lieu à Saint Gildas de Rhuy, pour l'Union Féminine Civique et Sociale. On donnait le plan des causeries dont quelques unes me semblaient plus particulièrement intéressantes et instructives. Ne connaissant pas le golf du Morbihan, je me dis que de Saint-Gildas, je pourrais rayonner et visiter cette contrée, que je me trouverais au milieu de femmes intelligentes, partageant mes idées, auprès desquelles j'aurais beaucoup à apprendre. Aussi ma résolution fut vite prise et, après un échange de correspondance, j'arrivai là-bas, où nous prenions pension, et où les cours eurent lieu, le plus souvent dans leur grand jardin, sous de beaux et grands arbres, ou bien au haut des rochers, qui dominant la mer.

Je m'y plus beaucoup, mais au lieu d'y séjourner en touriste, comme je le pensais, ce fut en écolière, crayon en mains, prenant des notes presque toute la journée, sauf aux moments de détente, que se passa mon séjour, après lequel seulement je pus faire les excursions que j'avais projetées. Je fus très séduite par toutes les idées émises, étudiées, dont un certain nombre nous étaient présentées sous un jour différent de celui que nous envisagions jusque là, ébranlant des préjugés qui nous semblaient tout naturels, nous forçant à réfléchir à des problèmes qui restaient lettre morte à la plupart des femmes d'autrefois.

Mlle Butillard, la fondatrice de l'U.F.C.S. nous faisait elle-même une partie de ces cours, avec une capacité, une clarté et une érudition extraordinaires.

Entraîneuse convaincante, elle finissait par obtenir beaucoup plus qu'on ne pensait devoir donner au premier abord.



Andrée Butillard

C'est ainsi qu'elle arriva à me persuader de faire connaître ce mouvement dans ma ville, où il n'était pas encore installé. Elle l'avait fondé en 1925, en collaboration avec le Chanoine Verdier devenu depuis archevêque de Paris, puis Cardinal après avoir créé la première Ecole Normale Sociale d'Europe. Comprenant la nécessité de la réforme de certaines lois, l'urgence de la protection de la femme, de la famille, elle chercha à obtenir au moyen de cette Union Féminine, par des institutions, des lois équitables et justes, que la famille soit honorée, soutenue, protégée, que la mère de famille ait la faculté de se consacrer à son foyer et à l'éducation de ses enfants, et qu'elle ne soit pas obligée à se soumettre à un travail professionnel en dehors de chez elle, afin de compléter le gain familial. Elle chercha à obtenir un ensemble de lois pour aider les foyers peuplés, le salaire du père étant trop souvent insuffisant pour élever les enfants, lois avantageant la mère désireuse de se consacrer à son foyer.

Ce fut une victoire qu'elle n'obtint qu'après 10 ans d'efforts incessants auprès du Parlement, par la loi qui accordait aux mères la « Prime de la mère au foyer ».

Immense travail, souvent très ingrat, que les tâches que se donnait l'U.F.C.S., peu compris, surtout au début, par la plupart des femmes que la charité et la bienfaisance attirent bien plus facilement que la réforme des lois. Pourtant, elles leur seront profitables pendant le cours des siècles pour régir la société avec plus de justice et de charité. Il fallait cependant essayer d'éclairer au plus vite ces femmes car le devoir de vote qui allait bientôt s'imposer à elles qui rejetaient avec mépris, presque avec indignation, les avis qu'on leur donnait d'étudier leurs devoirs et leurs droits civiques et sociaux, prétextant que la femme sort de son rôle en se livrant à cette étude qui concerne l'homme uniquement. Raisonement vite périmé, lorsque quelques années après, elles furent bien obligées de reconnaître qu'avec le vote féminin, elles ne pouvaient plus se tenir complètement en dehors des questions politiques, ce qui ne veut pas dire s'occuper de partis politiques, mais s'intéresser aux choses qui regardent l'avenir de la patrie, de la société, de la famille puisque, dans chacune de ces catégories, c'est toujours la politique qui les régit par l'établissement des lois.

Bref, séduite par tout ce que je venais d'apprendre, comprenant mieux la nécessité d'approfondir ces questions, je me mis à l'ouvrage dès mon retour quoique me trouvant bien au-dessous de la tâche qui m'était indiquée, et que je n'avais acceptée qu'à la condition de céder ma place aussitôt que j'aurais découvert la femme capable et dévouée pouvant remplir le rôle de Secrétaire Générale du Cadre départemental qu'on me demandait de créer.

Je fus aidée au début par la visite que fit Mlle Butillard, elle-même venue expliquer aux personnes que j'avais convoquée pour l'entendre quels étaient les buts, le travail, les méthodes de cette organisation. Début difficile, assez pénible. Bien des femmes, à cette époque, critiquant sans examen celles qui voulaient se mêler, selon leurs dires, de ce qui ne les regardait pas, traitant de

révolutionnaires ou de socialistes (car elles confondaient la question sociale avec le socialisme), celles qui s'en occupaient.

Forte de l'approbation donnée à l'U.F.C.G. par le Cardinal de Paris, par plusieurs cardinaux français, et par le Saint-Père, qui l'encourageait grandement, je continuai mon travail de propagande et réussis, après bien des efforts à l'accréditer dans notre ville, sans avoir, pendant plusieurs années, la chance de trouver la personne ayant la liberté et les possibilités de me remplacer. Plusieurs essais de femmes intelligentes, plus jeunes que moi, avaient donné de bons résultats, et me laissaient l'espoir de leur passer tout à fait la main, mais, à chaque fois que je voyais mon désir prêt à se réaliser, survenait un événement quelconque qui me forçait à en reprendre la direction, le plus souvent la naissance d'un nouvel enfant au foyer de celle qui assumait cette tâche m'obligeait à continuer le travail et à faire de nouvelles recherches.

Après plusieurs années, ayant pu organiser trois journées d'étude sociale qui furent bien suivies et éclairèrent plus d'une de mes compatriotes sur notre activité sociale, nous eûmes l'honneur de recevoir à cette occasion Mr Pernot²², ministre, qui s'occupait beaucoup au Parlement des avantages à concéder aux familles, et dont la présence et le discours rehaussèrent beaucoup l'éclat de la



réunion finale que présida notre évêque, après le banquet intime qu'il voulut bien présider.

Si l'on m'avait dit quelques années auparavant que j'aurais du recevoir un ministre !...

Un peu plus tard, ce fut à Paris, le magnifique « Congrès international de la Mère au Foyer, ouvrière du progrès humain »²³, auquel je pus assister, qui regroupait des représentantes de 56 nations, qui vinrent de tous les coins du monde, unirent leurs efforts aux nôtres, et mettre en commun les expériences qui avaient pour but de protéger et d'aider la mère qui tient à se consacrer à son foyer.

²² Monsieur Georges Pernot a été ministre des Travaux Publics (11/1929 à 12/1930) dans le gouvernement Tardieu, ministre de la Justice (11/1934 à 06/1935) dans le gouvernement Flandin puis Bouisson, ministre du Blocus (09/1938 à 03/1940) dans le gouvernement Daladier, et enfin ministre de la Famille et de la Santé Publique pendant 10 jours du 6 au 16 juin 1940 sous le gouvernement Paul Reynaud.

²³ Du 21 au 26 juin 1937 à Paris

Un tel travail si persévérant devait porter ses fruits et, outre la « Prime de la mère au foyer » obtenue, et les allocations familiales dont les taux s'élevaient petit à petit, la réforme du Code Civil, concernant la femme mariée apportait plus de justice dans les lois qui régissaient les rapports entre les époux depuis Napoléon.

Avant ces initiatives féminines, qui s'inquiétait beaucoup de la famille du point de vue légal ? J'ai entendu le Légat du Pape, au moment de ce Congrès, dire en séance solennelle que si, en France, il y avait encore un statut légal de la famille, c'était bien à Mme Butillard qu'on le devait.

Quand on est tenté de se décourager devant les insuccès, les incompréhensions rencontrées dans cet ingrat travail, peu compris, il est bon de se dire que toute petite et humble ouvrière qu'on soit, n'apportant qu'une bien modeste pierre à l'édifice, si nous n'avons pas refusé la tâche qui nous était offerte, et y avons mis notre bonne volonté, infime maillon d'une chaîne nécessaire, nous avons tout de même un peu participé à mettre dans la société un peu plus de charité, de justice, d'amour.

Après la causerie du cours de l'U.F.C.S., Mme D. s'approche de moi, très élégante, toute jeune et mignonne dans ses atours printaniers. Elle a la voix douce et câline et, timidement, candidement, s'accuse de ne nous être bonne à rien ! Elle a deux bébés (déjà !) et ne peut, avec de rares loisirs, s'employer et nous aider comme elle le voudrait.

Je la rassure, lui dis mon plaisir, au contraire de voir sa bonne volonté. Il ne faut plus qu'elle dise « bonne à rien ! ». D'abord, elle se forme, lit notre journal, si plein de bons enseignements et renseignements, peut parler autour d'elle des articles qui l'ont frappée, ainsi qu'à son mari, avocat, substitut, maire de son pays, qui s'intéresse déjà à nos questions. Il faudra qu'elle le décide à nous faire une causerie sur les régimes matrimoniaux. Voilà, j'espère, une bonne collaboration ! Les besognes doivent être différentes, etc...

Et elle me quitte, toute contente, menue, légère, petit oiseau dont les yeux attentifs m'avaient frappée pendant la causerie, et révélaient aux passages émouvants de la belle vie du Chancelier Dolfuss que le conférencier venait de nous détailler, une émotion qui laissait deviner son cœur.

- :- La Roquette - :-

Monsieur,

Je dois votre adresse à ma cousine, Mme R. T. qui m'a dit votre amabilité et assurée que je trouverais auprès de vous le renseignement que je cherche.

Lucie Riom-Ruff - 311

Je voudrais savoir dans quelle prison est incarcérée Mme Mad. C. que j'ai connue très jeune fille, et à laquelle j'avais fait, je crois, un peu de bien moral, rien qu'en lui témoignant de l'affection, la pauvre enfant n'ayant plus sa mère qu'elle avait perdue jeune, et souffrant de voir son père, un artiste, par la force des choses, toujours éloigné d'elle puisqu'il habitait Paris, alors qu'elle faisait son instruction à la Roche-sur-Yon, au lycée.

J'ai lu avec stupeur, dans les journaux, le récit de l'attentat qu'elle a commis sur la personne de Mr de C. ambassadeur, sûrement dans une minute de folie. Et, bien que ne l'ayant pas revue depuis plusieurs années, (je l'ai vue, il y a 19 ans, quand elle est venue m'annoncer ses fiançailles), l'ayant perdue de vue depuis, j'aimerais lui écrire pour lui prouver qu'elle n'est pas complètement abandonnée, essayer de relever un peu cette pauvre chère âme, et tenter de lui faire du bien.

Comptant me rendre prochainement à Paris, je me propose de la voir mais il me faudrait les indications qui me manquent :

- Dans quelle prison est-elle ?
- Quelle adresse ?
- Ma lettre y parviendra-t-elle ?
- Pourrais-je la voir ?

Vous seriez tout à fait bon, Monsieur, de bien vouloir répondre à ces différentes questions.

Je vous prie, dès maintenant, d'agréer mes remerciements reconnaissants, avec l'assurance de ma considération distinguée.

N'ayant pas reçu de réponse à cette lettre et ne pouvant avoir de renseignements précis avant mon départ, une fois à Paris, après de multiples démarches qui me prirent beaucoup de temps, je finis par savoir qu'il me fallait voir son juge d'instruction pour avoir le droit de la visiter à la maison d'arrêt de la Roquette. Pour voir son juge d'instruction, je me rendis donc à l'Hôtel de ville²⁴, où j'admire au passage ce monument qui a beaucoup de grandeur.

²⁴ Ne s'agit-il pas plutôt du Palais de justice ?



Après avoir monté les trois étages d'un vilain petit escalier, je me trouvais dans un corridor, auprès duquel donnait le bureau de ce juge.

Sur l'interrogation assez rogue d'un employé, assis à une table :

« Qui demandez-vous ? »

Je répondis :

« Monsieur le juge d'instruction de B.

- Il est en audience, me dit-il d'un ton bourru

- Alors, quand pourrais-je le voir ?

- Quand il sera libre !... Peut-être ce soir, peut-être demain !

- Ah non ! Cela n'est pas possible. Je ne suis à Paris que de passage et il faut absolument que je lui parle. »

Des gens assis sur la banquette de bois qui longe le mur, nous écoutent, goguenards et amusés. La plupart ont des mines patibulaires.

« Faites comme les autres. Attendez !

- Voudriez-vous, s'il vous plaît, faire passer ma carte ? »

Je la lui tends. Il y jette un coup d'œil mais, jugeant sans doute que ma modeste personne ne valait pas un déplacement, il la jette sur sa table sans se bouger.

Je m'assieds à mon tour, mais je songe avec effroi que je vais sans doute perdre ma journée à attendre inutilement, que je n'aurai pas ma permission de visite en temps voulu et que tous mes efforts ne vont point aboutir. Alors, me ravisant, je redemande ma carte, et y écris ma demande d'audience, en expliquant les motifs, me servant du nom de ma parente, et mentionnant ma missive à Mr Z. restée sans réponse. Je mets sous enveloppe et demande de faire passer. Cette fois, le commis s'exécute et, trois minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on m'appelait.

Alors, je me trouvai devant ce fameux personnage, auprès duquel j'eus à m'excuser et à le remercier de bien vouloir me recevoir. Puis, je lui présentai ma requête de visite à la Roquette.

Froid, impénétrable, il me laissait m'expliquer, semblant fouiller au fond de moi-même, comme s'il avait à y découvrir des desseins ténébreux ou une culpabilité quelconque, ce qui m'intimidait beaucoup, me gênait même. Ah ! Les inculpés qui passent sous ce regard doivent endurer un mauvais quart d'heure !

Je lui dis mon désir de revoir la femme coupable que j'avais connue enfant, et fus fort déçue quand il m'apprit que, seuls, les parents proches étaient admis. Je lui expliquai mes démarches, toute la peine que je m'étais donné en ne sachant où la prendre et mon désir d'essayer de lui faire du bien.

« Ah ! Ah ! Du bien ! Ah ! Vous auriez de la chance ! » s'écria subitement, presque malhonnêtement un deuxième personnage, resté dans l'ombre, qui assistait à notre conversation, et qu'une telle prétention, fit sortir de son mutisme.

Il arpentait le bureau à grands pas, comme si je lui avais révélé le plus noir complot, qu'il aurait fallu détruire au plus vite.

« Du bien ! A une personne qui ne regrette nullement sa faute ! Je vous en souhaite ! »

Cette algarade me redonna du sang froid et ce fut mon insistance qui, cette fois, l'étonna.

« J'estime, monsieur, que, pour les grands coupables, il faut faire comme pour les grands malades. Pour les sauver, il ne faut rien négliger. »

Et, me levant :

« Mais, puisque vous me dites, Monsieur le Juge, que les parents seuls ont le droit de voir les détenus, et que ce n'est nullement mon cas, ma démarche

étant malheureusement sans objet, je me retire, ne voulant pas plus longtemps vous faire perdre votre temps. »

Alors, le Juge eut un changement d'attitude complet :

« Pourquoi ne lui avez-vous pas écrit, madame ?

- Parce que, jusqu'à hier, j'ignorais où la prendre.

- Vous ne savez donc pas si elle désire votre visite ?

- Hélas, non !

- Vous pourriez peut-être vous en assurer en lui adressant une lettre. »

Très bon conseil dont je le remerciai, et après avoir pris l'adresse exacte pour écrire, je pris congé voulant espérer malgré tout.

Je vous vois courant à la signature de cette lettre, et me demande si mon nom évoquera le souvenir d'une personne qui, il y a bien longtemps, des années à Champfleury, avait témoigné à l'enfant que vous étiez alors, de l'intérêt et un peu d'affection, pendant vos vacances.

Vous étiez, à ce moment, une grande fillette qui souffrait de la disparition prématurée d'une maman, et de l'absence, presque continuelle, d'un père artiste qui, par la force des choses, habitant Paris, ne pouvait guère s'occuper de sa fille.

Mon cœur bien maternel, quoique privé d'enfant, s'était ému de cette situation et j'avais vite gagné la confiance que vous m'aviez témoignée.

J'ai appris, avec quelle stupeur, par les journaux, l'acte de folie que vous avez commis dernièrement, et me trouvant à Paris, je désire bien vous voir, espérant qu'un peu de vos souvenirs d'enfance pourront vous faire du bien à évoquer, avec un cœur qui vous est resté fidèle et j'espère qu'ils pourront produire en vous la réaction salutaire, apportant avec eux cette bouffée d'air natal à laquelle on ne reste jamais indifférent.

Répondez-moi donc rapidement si ma visite peut vous faire plaisir car, je ne suis que pour quelques jours dans la capitale et je dois repartir incessamment.

Etc...

Le cœur me bat fort, dès ce matin, en songeant que je vais la voir.

Mon Dieu, faites que je puisse lui faire un peu de bien ! J'offre ma communion pour cette pauvre âme et prie de mon mieux le Dieu des miséricordes d'avoir pitié d'elle et de l'éclairer.

Puisqu'il faut que je sois demain à N., que je suis bien trop fatiguée pour voyager la nuit et que, du reste, mon billet doit expirer ce soir, il faut de toute urgence prendre mes dispositions pour organiser un départ très rapide après cette visite à la Roquette. C'est donc d'Austerlitz que je partirai, puisque cette gare est moins éloignée de ce quartier que celle d'Orsay.

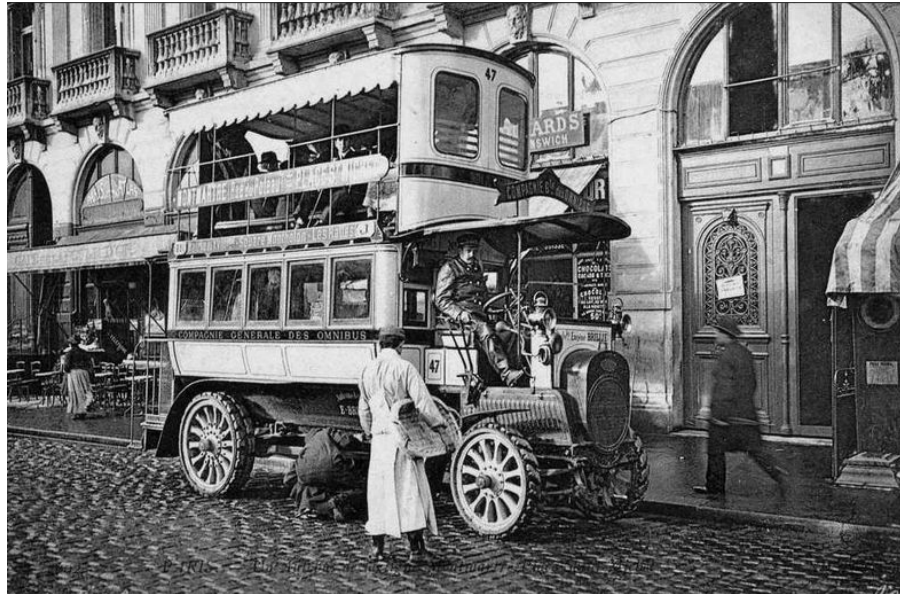
Je m'y rends de bonne heure, prendre toutes indications utiles, déposer ma valise en consigne, faire timbrer mon billet, puis je déjeune rapidement, et me voilà en quête d'un autobus pour me transporter.

Mais, oh ! Danger de songer aux choses sérieuses qui vous préoccupent en cheminant à Paris. En sortant stupidement par une des voies d'accès à la gare, il s'en faut de bien peu que je ne me fasse écraser par une auto qui, devant mon émoi trop visible, (puisque devant ce bolide qui fonçait sur moi, je m'accroche au bras d'une jeune femme qui passe et m'écrie : « Mon Dieu ! Que j'ai peur ! »), l'auto stoppe, presque net, dans un fort crissement de freins !



Que mon bon ange soit béni de m'avoir préservée !

Je remercie la dame au bras protecteur, et m'excuse de ce réflexe qui aurait pu l'entraîner dans un accident sérieux. Gentiment, me voyant toute pâle et encore très émue, elle me rassure et m'accompagne aimablement jusqu'à l'autobus.



Pauvre quartier que celui de la prison ! Ou plutôt quartier pauvre !

J'ai encore une marche tout le long de cette longue rue, que coupe le boulevard Voltaire, car je suis descendue trop vite, ne voulant pas dire où j'allais, on m'a fait descendre rue de la Roquette que je demandais, mais j'eus à la longer depuis les premiers numéros et elle est longue ! Mais je chemine tranquillement, ayant largement le temps d'arriver pour l'heure désignée. C'est jour de marché, et une grande partie de la voie est encombrée par les petites voitures de marchands de quatre saisons, et d'articles les plus divers, depuis de jolies bottes de roses, jusqu'à des victuailles de toutes sortes. Les magasins qui bordent les trottoirs rivalisent par leurs étalages débordants et envahissants. Les vendeurs essaient d'attirer les clients, par des cris et des appels intempestifs. Ils font l'article ou le boniment, prouvent la qualité ou la supériorité d'un fromage, d'un biscuit ou d'un fruit en le dégustant sous votre nez. Ils ne peuvent faire plus à moins de vous le mettre dans la bouche !



Toute cette foule remue, s'agite, marchande, s'interpelle. Je remarque que, intelligemment, les marchandes des magasins cossus, étalent sur le trottoir tout ce qui peut le mieux tenter ces ménagères, toujours pressés, dont une grande partie pauvre, travaille au dehors du foyer et ne peut que très hâtivement faire ses achats et préparer les repas de sa famille. Alors ce sont les morceaux de viande, les fromages, tout découpés, dont les prix affichés permettant de choisir celui qui ne dépassera pas la somme qu'on a dans le porte-monnaie, denrées dont tous les prix me semblent inférieurs à ceux qui se pratiquent dans le centre de Paris (bien qu'elles semblent belles et saines).

Et les ménagères s'affairent, se pressent, se bousculent, cabas au bras, autour des petites voitures, dont certaines sont bien jolies, sous les bottes de roses de saison, débitent les géraniums ou les bégonias en pots qui réjouiront le balcon familial.

Avant d'arriver au numéro 9 qui est l'entrée de la prison, j'aperçois une succession de petits jardins qui l'entourent, qui forment une verte ceinture et permettent aux tout petits de jouer sainement sous les arbres.

Enfin, me voilà rendue ! Je regarde ma montre, midi 35, et les visites sont pour 1h ½. Je suis donc très en avance, mais je préfère, désirant être dans les premières à passer au parloir.



Je pénètre entre deux jardins dans une cour, par un immense portail largement ouvert à deux battants, et accède à la voûte qui la suit immédiatement, et au fond de laquelle se trouve la porte, sans serrure, dont la base en bois fort épais, est surmontée par une partie supérieure formée par de gros barreaux de fer en croisillons, doublée de verre. Dans le bas de cette partie,

un guichet constitue une véritable petite fenêtre dont seul le verre formant châssis, permet au gardien de parler au visiteur extérieur sans ouvrir la porte.

Sous cette voûte, un banc de pierre de chaque côté et sur l'un d'eux, une femme est assise. Je lui demande si je ne me suis pas trompée, si le parloir est bien pour une heure ½. Elle me répond affirmativement d'un air triste, las et honteux. Au dessus de sa tête, j'aperçois, pendu au mur, un petit carton qui indique les heures et les jours de visite. Il indique que des pièces d'identité sont demandées afin de pénétrer dans ce triste asile.

Heureusement que j'en ai une sur moi sans cela toute ma peine eût été perdue !

Au bout d'un moment, cette femme qui m'observe, se décide à me demander si c'est la première fois que je viens, et sur ma réponse affirmative, me donne quelques explications.

« Mettez-vous près du guichet, vous passerez plus vite. On a si peu de temps ! »

Quelle tristesse de venir là voir les siens. Elle y a sa fille, et prend sur son heure de repas pour venir la voir le plus souvent qu'elle peut car elle travaille pour vivre.

Petit à petit, les visiteurs arrivent. Plusieurs se connaissent et échangent des salutations. Beaucoup semblent des étrangers, jeunes en général. Il y a les honteux comme cette femme, comme ce pauvre homme, âgé celui-là, propre et décent, qui me murmure, la mâchoire serrée et les yeux brillants :

« Voir son enfant là pour une peccadille, alors que tant d'autres pour des coups bien montés qui les enrichissent roulent carrosse en toute liberté ! »

Il y a les fanfarons : un gros blond-roux, l'air satisfait, crâneur, demande très haut en lançant son paquet sur le banc :

« Pas encore l'heure d'entrer au dernier salon où l'on cause ? »

Une grosse mémère arrive doucement, en se dodelinant. Elle est énorme, vêtue d'un corsage de cotonnade, à grosses fleurs, aux manches courtes. Sa jupe qui lui arrive aux chevilles, est recouverte d'un tablier plissé fin, tout autour de la taille, à la manière des romanichels, ses cheveux gris sont courts et bouclés. Elle porte un paquet très long, dont le papier transparent laisse apercevoir le contenu. Ce sont de beaux lys blancs.

Symptômes ! Je devine pourquoi celle qu'elle vient voir est incarcérée. C'est une protestation !...

Le reste me semble des habitués qui ne paraissent nullement gênés, causent, discutent, s'interpellent, s'impatientent. Les femmes sont jeunes, ont le visage peint, des robes soyeuses. Evidemment, je détonne dans ce lieu. On me regarde beaucoup. Quelle longue attente !

Enfin ! Le guichet s'ouvre ! Chacun s'approche, passe ses papiers et, pour dire son nom, se baisse, afin que le gardien l'entende. Celui-ci se retourne, passe les feuilles à une jeune employée, penchée sur de gros registres, puis il revient et, sans ménagements, clame le nom du visiteur qui doit entrer.

J'avais fait comme les autres. Il me demande quelques explications puis, tout de suite, s'emporte :

« Pour la détenue C., mais ce n'est pas le jour ! Aujourd'hui, c'est de la lettre L à Z. Revenez dans huit jours, mardi !

- Mais, monsieur, c'est impossible ! Je pars ce soir ! Je n'habite pas Paris. Du reste, j'ai une permission du Juge d'Instruction.

- Il fallait qu'il explique l'urgence ! C'est la règle ! Au suivant ! »

J'insiste un peu, très doucement, ayant peur de le fâcher. Et comprenant vaguement que cet air farouche n'est peut-être qu'une attitude. Cependant, il est maître, là. Et s'il me laissait plantée à la porte ? J'ai un air bien désappointée. Alors, très bourru, il ordonne :

« Attendez ! Après les autres, on verra ! »

Je reviens sur le banc, rouge, un peu oppressée, et alors, voilà qu'immédiatement, je sens cette poignée d'hommes et de femmes en sympathie avec moi. Ils me plaignent. Je suis une des leurs. Ils protestent. S'ils le pouvaient, ils me feraient passer, et tout de suite, même avant eux, si pressés pourtant. Comme le malheur commun rapproche !

Ils bougonnent après le concierge et, entre leurs dents, ce sont des invectives qui passent.

Ah ! Seigneur ! Heureusement, vous saurez, pour juger là-haut, faire la part des choses. Vous ne vous arrêterez pas comme nous aux paroles plus ou moins choisies, à la surface moins policée, à l'imperfection des manières, mais vous démêlerez vite l'éland du cœur, le désir d'aide spontanée à celui qui souffre, particulier à ces pauvres gens qui, eux, savent ce qu'est la souffrance physique et morale.

Un par un, les visiteurs passent, appelés par le terrible gardien et je vois que je ne me suis guère trompée dans mes appréciations comme nationalité. Il y a des russes, des espagnols ou italiens, des polonais. Une petite dame élégante parle longuement, si longtemps qu'un grand garçon glabre l'interpelle. La personne qu'elle venait voir est transférée à Fresnes (ce cas devait être grave), elle demande l'adresse exacte, des explications sur les moyens de s'y transporter, etc... Aussi, impatienté, le grand chauve s'écrie : « Ah ! Non ! Mais... Et avec à ?... Faut-il aller vous y conduire ? Allez ! Ouste ! »

Elle ne se démonte pas, riposte et, enfin, cède la place au suivant. Enfin, voici la fin, je reste seule, et alors, le gardien m'appelle :

« Allons, dépêchez-vous ! Et ne soyez pas longtemps !

- Par où aller ?

- Suivez les autres ! »

Je cours, n'apercevant plus qu'un bout de la jupe de la grosse femme aux lys et m'engouffre à sa suite dans un corridor qui nous mène au parloir.

Quel bruit ! Quel tapage ! Ah ! Ils avaient bien dit : « Une seule salle pour tous où tout le monde braille ! »

Au centre de cette salle, en hémicycle, s'élève une espèce de perchoir, tout à fait à la manière de ceux que Paris fait installer aux coins des carrefours dangereux pour y poster les agents de police, et là-haut, se tient une religieuse qui surveille.



Une autre vient à moi, me demande qui je réclame et m'indique le dernier box libre :

« Asseyez-vous là, elle va venir ! »

J'ai devant moi, pour m'y asseoir, une planchette servant de banc, de la largeur de ma main. Je l'enjambe et me voici devant un grillage, maintenu par d'épais barreaux de fer, lequel fait face à une petite distance à un autre grillage et à d'autres barreaux.

La religieuse me dit encore aimablement :

« Vous n'aurez pas bien longtemps à attendre, elle viendra par là ! »

Elle m'indique vis-à-vis une espèce de corridor très clair par où elle va arriver.

Je me retourne et constate que personne ne se voit. Chaque visiteur est dans une espèce d'alvéole et ne peut voir le voisin, pas plus que les détenus. Seule, la religieuse qui m'a donné des explications, tourne autour du perchoir, et sa compagne, là-haut, fait le gué. Les visiteurs étant à une distance respectable de leur interlocuteur, sont obligés d'élever la voix pour se faire entendre. Aussi, chacun crie plus ou moins. C'est un tapage assourdissant dans cette salle sombre, carrelée, blanchie à la chaux.

Et la voici !... Toujours jolie, mais vieillie, élégante, puisque simple prévenue, elle peut user de ses vêtements civils. Elle entre sans grand embarras apparent, alors que me voici, moi, si émue, que je ne peux plus guère parler.

Je me suis levée, agrippée au grillage, la gorge serrée, cherchant mes mots pendant les premières phrases échangées, et sentant mes yeux se remplir de larmes que je suis impuissante à retenir (très gênant quand on a des lunettes). Je

les enlève et les essuie. Nous évoquons les jours lointains des vacances à Champfleury, la silhouette de quelques personnages.

Elle me dit que sa grand-mère est morte ainsi que son mari. Je lui apprends la mort de ma chère maman dont elle se souvient bien. Elle me remercie plusieurs fois d'être venue, de ne l'avoir pas oubliée. Je lui dis ma peine d'avoir appris sa malheureuse histoire par les journaux.

Elle se raidit, crâne et trouve que sa pauvre victime n'a pas encore eu tout ce qu'elle méritait.

« Oh ! Mais c'est atroce ! Avez-vous pensé à sa femme, à ses enfants ?... Quelle que soit la raison qui vous ait poussé à ce geste, n'y avait-il pas d'autre moyen de lui montrer votre mépris ? Le gifler par exemple ? C'est si infâmant, pour un homme, d'être giflé par une femme !

Ah ! Vous croyez ? Que vous connaissez donc peu les hommes politiques ! (Heureusement pour moi !). Les gifles ?... Ils les récoltent sans plus s'en soucier que de leur première culotte ! Cinq minutes après, il n'y aurait plus pensé ! »

Je réponds très lentement :

« Non ! Je ne le crois pas ! Je pense le contraire... Et puis, si le résultat de votre geste avait été pire ! C'est à frissonner !

- Oh ! Il s'en est tiré avec quelques jours de repos !

- Oui, je sais... heureusement ! Oh ! Oui, heureusement... pour vous ! »

Et elle baisse les yeux tout de même sous mon regard attristé.

« Avez-vous quelques parents qui viennent vous voir ?

- Non, j'ai seulement une amie qui vient de temps en temps.

- Mais... Votre père ? Ne l'avez-vous pas vu ?

- Non, je n'ai pas voulu. Il est inutile qu'il garde ce souvenir !

- Oui, je comprends »

Et je soupire ! Mais je pense, moi, qu'une mère serait passée outre cette défense et serait tout de même venue soutenir et aider son enfant, même si elle lui avait semblé infâme.

« Savez-vous qu'il a beaucoup de peine et de chagrin ? »

Je vois de l'émotion dans les beaux yeux qui se dérobent.

« Oui, beaucoup de chagrin ! Et savez-vous comment je l'ai appris ? Vous vous souvenez que j'aimais peindre ?

Oui, à Champfleury, j'avais pris plaisir à vous voir faire de jolies petites toiles.

Eh bien, dernièrement, en voyage, j'ai visité une exposition de peinture dans laquelle étaient plusieurs œuvres de votre père, que j'ai bien admirées. Le Conservateur du Musée avec lequel j'ai eu l'occasion de causer le connaît et m'a dit :

« G. ? C'est un homme désaxé, malheureux. Il a trop de chagrin ! »

Alors, elle me dit qu'elle le reverrait bientôt car elle doit être jugée dans une quinzaine, et elle n'a pas l'air de douter un instant de sa libération...

Elle me donne quelques détails sur son séjour dans cette maison qu'un peu plus elle me ferait passer pour une villégiature d'agrément, me fait grand éloge des religieuses.

Mais le regard jeté sur mon bracelet-montre me fait interrompre l'entretien. Il faut que je me sauve pour ne pas manquer le train.

Ce sont les adieux, ses remerciements répétés et nous nous quittons. A peine me suis-je retournée de cette étroite banquette que je me trouve en présence de la Supérieure qui s'exclame :

« Tiens ! Vous voilà madame ! »

Je devine qu'elle fait l'étonnée, mais qu'elle était dûment avertie de ma présence. Sa bonne figure me détend car je suis oppressée, j'étouffe. L'attitude crâneuse, si peu contrite de ma protégée m'a peinée. Aussi, dès les premiers mots, la détente se produit et, n'ayant plus besoin de me contenir, mon cœur éclate et me voici en larmes. Je me trouve stupide et je le dis :

« Ah ! C'est moi qui pleure ! Et je n'ai pas pu lui tirer une larme à elle !

- Vous le croyez, madame, me répond la religieuse avec un fin sourire, mais vous ne les connaissez pas ! Si vous pouviez voir derrière cette cloison, vous la trouveriez peut-être en pleurs ! Nous avons vu cela tant de fois ! »

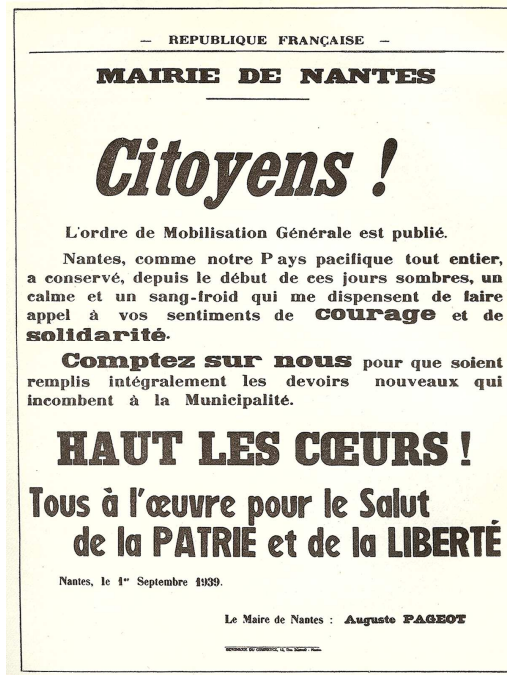
C'est vrai qu'elle a plus d'expérience que moi ! 50 ans et plus dans cette maison d'arrêt, où son dévouement s'est exercé avec une bonté inlassable, et lui a valu la croix de la Légion d'Honneur, lui permettent de bien connaître les replis du cœur de ces pauvres égarées. Aussi me laissa-t-elle en me quittant, l'espoir que ma visite n'aura quand même pas été tout à fait inutile ! Espérons-le !...

- :- La guerre de 39 - :-

Voir deux fois dans une même vie des guerres aussi terribles et destructrices que celles que j'ai eues à traverser, c'est beaucoup ! Quand on a vécu plusieurs années avec de si pénibles émotions, on se demande comment on peut y survivre.

Voir partir au danger tous les jeunes hommes qui vous entourent, trembler pour eux si longtemps, compatir à tant de malheurs et d'infortunes, parmi les parents, les amis, prendre sa part de tant de tristesses et d'angoisses, tout cela vous vieillit considérablement !

O guerre ! Affreuse calamité qui ne sème que larmes et ruines, que ne ferait-on pas pour t'éviter !



Et cependant, combien pourraient l'être, si chaque peuple ne cherchait la justice et l'équité, au lieu de se laisser mener par l'ambition, la haine, la vengeance, la soif de l'or, tous ces sentiments du diable qui sont juste l'antithèse des préceptes du Christ contenus dans son évangile.

Quand cette guerre éclata, je prenais mes vacances sur les bords de la Loire, dans un joli coin paisible où les coteaux qui bordent le grand fleuve, donnent d'excellent vin, où la vie coulait paisible et douce cet été-là, avant l'annonce des mauvaises nouvelles qui, peu à peu, faisaient présager l'orage affreux qui éclata en septembre.

Dès les premiers coups de tonnerre, les dispositions ayant été prises en haut lieu, on expédia dans nos régions où semblait-il l'ennemi n'arriverait pas, toute une population du Nord, surtout des familles de gendarmes, de gardes mobiles, à laquelle s'ajoutèrent nombre de parisiens et de gens qui cherchaient à fuir la région envahie.

Il fallait les loger, subvenir à leurs premiers besoins, héberger tant de monde dans ce petit endroit sans grandes ressources, tous les environs regorgeant également de réfugiés.

Je cherchai à organiser avec des personnes dévouées de l'aide pour les arrivants. Au moment du passage des trains, nous nous rendions à la gare avec brouettes, charrettes, quelques vivres, du lait pour les enfants car les pauvres gens que nous aidions à descendre de ces interminables trains, étaient souvent bien fatigués par un très long trajet et mal ravitaillés.

Mais la grosse difficulté était de les loger, même momentanément, cela devenait très difficile.

Les habitants les plus dévoués, les plus compréhensifs de la localité, choisissaient tout de suite dès leur arrivée, quelques personnes ou famille dont ils pouvaient, en se gênant, assumer le logement.

Mais il y avait tant de nouveaux arrivants, que, malgré la bonne volonté, et les réquisitions faites par la mairie, chez les récalcitrants, il fallut prendre des dispositions pour les diriger ailleurs, toutes les maisons, toutes les fermes, même les granges étaient occupées. Dans bien des maisons, avec des installations hâtives, tout ou presque tout manquait. Il s'agissait de trouver literie, vaisselle, sièges, les choses les plus indispensables pour leur installation !

Combien de démarches cela nécessitait ! Par exemple, auprès de vieux ménages de paysans dont les armoires étaient pleines de linge, mais qui n'auraient pas cédé seulement un vieux drap pour envelopper des nouveau-nés, alors que d'autres se dépouillaient spontanément, et que j'eus à enregistrer de beaux gestes bien touchants.

J'avais établi à la Mairie une permanence où chacun pouvait venir exposer ses besoins. Une fabrique de sabots de l'endroit nous fournissait du petit bois pour allumer le feu, que beaucoup faisaient dehors, pour cuire leurs aliments. Il y avait des papiers à faire venir, des situations embrouillées à démêler, pousser des démarches à la Préfecture pour obtenir charbon, alcool à brûler.

Quand ce service fût bien installé, et en bonne voie de fonctionnement, je résolus de repartir chez moi où je pensais pouvoir être encore plus utile pour les œuvres dont je m'occupais habituellement.

En effet, plusieurs membres de l'Union Féminine Civique et Sociale, chassés de Paris, me demandaient asile. Je revins donc pour en recevoir deux, qui purent séjourner un bon mois, et nous fîmes ensemble du bon travail pour organiser dans la ville et aux environs plusieurs services de guerre, surtout pour occuper des femmes à certains travaux assez rémunérateurs, entre autres ceux de confections de parachutes.

Ma maison d'été, laissée aux soins de ma fidèle Joséphine et sa vieille C., était occupée par une famille de Stenay, et par une jeune parisienne, mère d'un enfant de trois ans.

Un peu plus tard, au moment de l'avancée éclair ennemie, cette maison fut prise par les troupes allemandes qui pillèrent les armoires et matelassèrent les parquets pour y coucher leurs hommes avec tout ce qui leur tomba sous la main, tentures, rideaux, draps, serviettes, etc.

En ville, le bien ne manquait pas à faire ! A ce moment, ceux qui restaient fidèles à leurs postes de dévouements étaient débordés.

Il n'y avait que l'embarras du choix pour « Servir » !

Je me mis aussi à la disposition du service des prisonniers de guerre et pus visiter ainsi les familles des prisonniers de mon quartier, visites le plus souvent bien intéressantes où l'on pouvait apporter avec son cœur plus encore

qu'avec des secours, un peu de réconfort dans ces foyers d'où le mari ou le grand fils était absents.

Et les confections de colis à nos poilus, en diverses circonstances, avec des lettres qui les accompagnaient, et leur faisaient tant de plaisir en leur montrant le souci qu'on prenait de leurs femmes et de leurs enfants, étaient encore une œuvre patriotique qui me plaisait bien, mais me prenait beaucoup de temps.

Au moment de la fuite éperdue des habitants du Nord, et des belges, devant l'invasion allemande, nos régions furent envahies pendant plusieurs semaines par une procession de véhicules de toutes sortes, automobiles luxueuses ou modestes, camions, chars-à-bancs, voitures, charrettes, guimbardes. Tout ce qui pouvait rouler arrivait sans arrêt, dans un désordre indescriptible, la plupart des gens ne sachant trop où ils allaient, arrivant sur de vagues indications, se croyant sauvés, à l'abri de l'ennemi, en tous cas, évitant le pire, alors que beaucoup avaient quitté leurs maisons pillées, incendiées, et même quelques uns ayant vu des habitants massacrés sous leurs yeux !



Tous faisaient grand pitié !

Beaucoup avaient perdu quelques membres de leur famille dans cette fuite précipitée et racontaient des choses lamentables. Telle, cette famille nombreuse dont une partie montée en voiture avec des enfants, avait été séparée des autres qui étaient en bicyclettes, après la rupture d'un pont, miné, qui avait sauté aussitôt après leur passage ! Et ceux qui nous arrivaient, bien

éplorés, n'avaient pas un sou en poche, la petite fortune étant restée dans celle de ceux qui les suivaient ! Angoisse affreuse !...

Un autre pauvre vieillard, l'air hagard, ne cessait de dire :

« J'ai tout perdu ! Mon bien et mes enfants ! Mon fils est à la guerre. Et que sont devenus ma fille et mes petits-enfants que je n'ai plus retrouvés à mon départ ? Que c'est dur ! A mon âge, où vais-je aller ? »

Une autre vieille dame ne cessait de pleurer silencieusement, n'ayant plus ni argent, ni famille, elle ne savait que devenir.

Ces situations lamentables nous firent prendre la décision, avec des amies, surtout avec les adhérentes de l'Union Féminine Civique et Sociale, de créer un service de regroupement des familles, d'essayer d'aider une partie à se loger provisoirement, de leur procurer à leur halte dans notre ville, les choses les plus indispensables, vivres et linges ou vêtements, et d'établir des fiches pour ceux qui recherchaient des membres de leur famille, afin de faciliter leurs recherches.

Aidés par une organisation scoute, nous pûmes établir un fichier très copieux, très important, et eûmes la joie de faire se retrouver ainsi plusieurs membres de familles, ou d'orienter les recherches qui se révélèrent fructueuses dans plus d'un cas, comme en témoignèrent des remerciements reçus ensuite.

J'avais toujours été très frappée par la situation pénible des jeunes mères de famille chargées d'enfants qui succombent souvent sous leur tâche, ne pouvant pas se faire suffisamment aider, dont quelques-unes se découragent, d'autres laissent leur santé en s'épuisant aux besoins multiples qui leur incombent.

Pendant cette guerre, avec les restrictions si dures dans l'alimentation, la difficulté de se procurer toutes les choses indispensables, les interminables queues à faire debout pour faire les achats, les mamans me faisaient encore bien plus pitié !



Je pensais qu'il était urgent de leur venir en aide et créai une organisation que j'intitulai : « Aide maternelle au foyer ». Les mamans qui attendaient des enfants et n'avaient pas d'entourage familial susceptible de leur venir en aide au moment de leurs couches, pouvaient se faire inscrire à la permanence, installée au centre de la ville, dans un magasin mis aimablement à ma disposition par un commerçant, prisonnier de guerre. Cette inscription leur ménageait l'aide d'une personne que l'Aide maternelle au foyer leur envoyait dès la naissance du bébé et dont le concours leur était assuré pendant 8 jours, moyennant une partie de la rétribution de cette personne, presque toujours la moitié, et selon les cas et la paie du mari, ou moins ou plus.

Nous nous étions assurés la collaboration de quatre femmes capables, bien rétribuées, à cause de leurs qualités de bonne ménagère et de leur savoir-faire, qui donnèrent toute satisfaction aux mamans que nous laissions cependant si elles préféraient choisir comme aide une voisine ou une parente éloignée pour leur rendre le même service. Naturellement, ce ne pouvait être ni une mère, ni une sœur dont le rôle dans ce cas doit être bénévole.

Quels services nous pûmes rendre ainsi ! Plusieurs lettres témoignant la reconnaissance de mères de famille en font foi. En relisant quelques-unes de ces missives, je suis encore toute émue des sentiments qu'elles expriment !

Ainsi celle de cette admirable mère de 7 enfants qui s'était chargée de quatre neveux, enfants de son frère, dont la femme venait de mourir, et qui m'avait confié son souci, non pas tant du surcroît de sa peine mais de celui que lui causait l'éducation de ses neveux, presque du même âge que ses propres enfants, mais qui n'avaient pas été élevés de la même manière que les siens pour lesquels elle craignait ce contact constant, avec l'entraînement d'un exemple bien différent de celui qu'elle eut souhaité.

Malheureusement notre bureau fut bombardé.



Ce fut miracle que les personnes qui s'y trouvaient, n'aient pas été blessées. Elles aidèrent, au contraire, les voisins qui le furent à se sortir de leur triste position !

Mais du coup, l'Aide maternelle au foyer fut enterrée sous les ruines, hélas ! Toutes les collaboratrices étaient dispersées, la ville désertée pendant de longs mois.

A mon retour, fatiguée et vieillie, je n'eus plus le courage de remettre sur pied cette organisation, devenue un peu moins nécessaire avec les lois nouvelles, qui créaient pour les familles des ressources plus considérables, et avaient bien augmenté les allocations familiales, comme l'avait tant réclamé depuis longtemps l'Union Féminine Civique et Sociale.

- :- Bombardements – Septembre 1943 - :-



Epoque douloureuse et pénible !

Depuis près de deux ans, les avions survolaient notre ville, y laissant tomber des bombes meurtrières qui, à de longs intervalles, avaient détruit déjà bien des maisons, détérioré nombre d'églises, écrasé des monuments et tué beaucoup de citoyens.

Mais, en septembre, le massacre s'intensifia.

Plus de 500 morts 1.300 blessés et 10.000 sinistrés **DANS NANTES RAVAGÉE**

NANTES, 17. — Le nombre des morts dont les corps ont été retirés des décombres et transportés au Musée des Beaux-Arts dépasse 500. Le nombre des blessés s'élève à 1.300, celui des sinistrés à 10.000, tel était le bilan officiel du bombardement de Nantes à 18 heures. La cité est encore partiellement livrée à l'incendie, privée d'eau, de lumière et de force motrice.



Magasin Decré

Ce n'étaient plus certains points qui étaient visés. Toute la ville subissait les effets désastreux des bombardements américains. Sachant la ville occupée par les allemands, ils tapaient à tort et à travers, détruisant, on aurait dit pour le plaisir de détruire, tout le centre de la ville, et des quartiers de banlieue où n'existait aucun objectif militaire.



Au moment des nombreuses alertes, on descendait dans les caves et les abris où l'on pouvait se croire protégés. Mais combien y trouvaient une mort affreuse !





Beaucoup avaient fui la ville pour se réfugier aux environs dans les campagnes, quand on pouvait y trouver un toit hospitalier, car elles étaient de plus en plus surpeuplées.

Toute ma famille était partie. Tous les locataires de ma maison avaient fui, sauf le pharmacien qui occupait le rez de chaussée de l'immeuble.

La femme de ménage qui avait pris chez moi la suite de la domestique, morte après être restée vingt-neuf ans à mon service, avait une peur épouvantable des avions.

Un matin, après une longue alerte, alors que j'avais été faire des courses et que j'avais été obligée de me réfugier dans un abri, je trouvai, en rentrant chez moi, un mot qu'elle avait laissé dans le vestibule de l'entrée :

"Madame, j'ai trop peur, je quitte la ville avec ma sœur. Nous irons à Melun chez mon frère."

Elles faisaient peut-être mieux de s'éloigner puisqu'elles en avaient la possibilité. Pour moi qui avais résolu de rester sur place, au danger, peut-être, mais pensant être encore un peu utile à mes concitoyens, car ma vie de femme

âgée, sans enfant, n'était plus guère précieuse, je me vis tout de même effrayée de rester seule chez moi, sans secours possible du côté de ma famille, en cas de maladie ou de catastrophe. Je me sentais les nerfs tendus, avec les nuits que je venais de passer sans sommeil, l'émotion éprouvée par les soins donnés aux victimes de mon quartier au dernier bombardement.

Je résolus donc de quitter la ville momentanément pour me reposer un peu. Je ne me munis que d'un petit sac de voyage, comme pour une absence de huit jours, et décidai, ne sachant où porter mes pas, d'aller dans le petit coin où je passais autrefois mes vacances sur la Loire. Quelle difficulté pour arriver jusque là-bas !

Les trains étaient tellement encombrés de gens, de bagages, qu'on se trouvait tout heureux d'avoir pu se hisser dans un compartiment où, immédiatement, on était pris par la peur de ne pas partir ou d'être bombardés sur place, les avions rodant autour de la gare. Avec ces retards de convois, comment des accidents ne se produisaient-ils pas, avec la marche irrégulière des trains !

A cette époque, les cheminots ont été admirables.

Après une longue attente anxieuse, enfin, nous pûmes partir ! Mais à la première station, et presque à chacune d'elles, les wagons, pourtant bondés, furent envahis par des familles qui avaient fui la ville, apeurés, et avaient fait à pied plusieurs kilomètres pour éviter le danger d'un embarquement sous la menace des avions. Et c'était, dans chaque compartiment, la surcharge du double des voyageurs qui y étaient entassés.

Mais dans ces moments de danger commun, chacun se prête main forte et met de la complaisance à aider son voisin. Je me souviens d'une mère de famille essayant d'entrer dans notre compartiment archi-bondé et qu'on trouva encore moyen de caser avec ses cinq enfants et bagages !

A la campagne, j'eus de la peine à trouver un abri, même momentanément, mais il me sembla encore bien bon de pouvoir dormir tranquille. Hélas, au bout de trois jours, on m'écrivit que les allemands avaient crocheté les portes de tous les appartements de la maison et s'y étaient installés, le mien compris.

Je revins le plus rapidement possible chez moi, pour protester contre cette occupation, mais il n'y eut rien à faire. Et par le privilège que me conférait mon âge, la Kommandantur consentit à me laisser enlever mes meubles.

Nouvelle grosse difficulté pour trouver à les faire transporter. Et entre les bombardements, en se dépêchant, en plusieurs fois, je pus tout de même les faire déménager et amener à O²⁵. où je les fis empiler dans un vieux cellier désaffecté, attendant à une maisonnette de deux pièces qu'une vieille femme récemment entrée à l'hôpital, peut me louer.

²⁵ Oudon

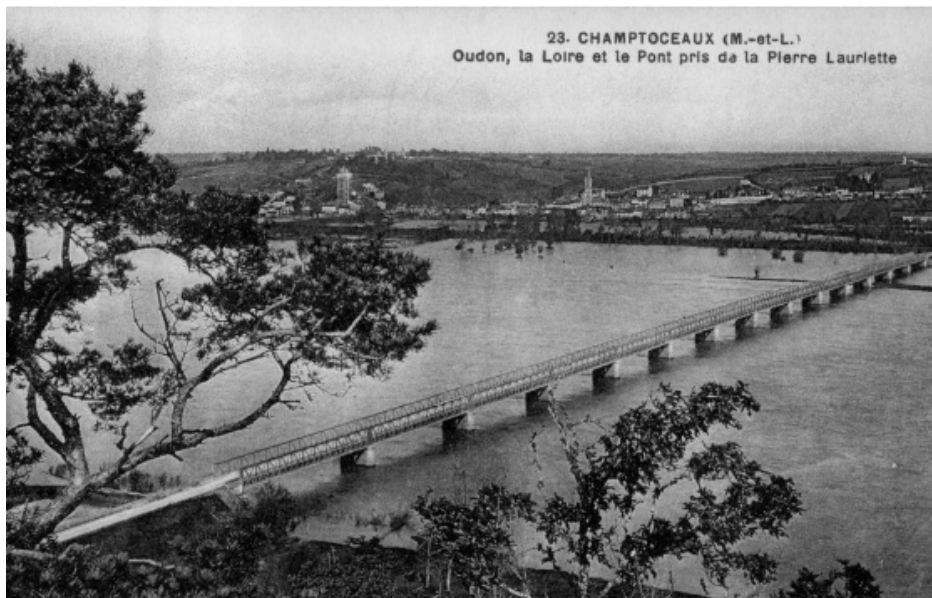
J'y vécu un an, installée bien inconfortablement, mais riant de "ma vie de château", traversant la route pour aller en contrebas puiser dans une maison voisine l'eau qui m'était nécessaire, subissant la nuit des températures de plusieurs degrés au dessous de zéro, faisant ma lessive dans ma cuisine, mes nettoyages, etc... Au fond, amusée de penser que le Bon Dieu qui, jusque là, m'avait gâté toute ma vie comme confort et aide matérielle, désirait probablement savoir comment, à mon âge, je prendrais l'aventure, avant de me rappeler à Lui.

Je voyais autour de moi tant de gens très malheureux que je me trouvais encore bien heureuse.

Une brave mère de famille que je connaissais qui, pendant que son mari était à la guerre, avait placé ses deux enfants pour pouvoir travailler dans une organisation créée par la municipalité, venait quelquefois le dimanche, faisant à bicyclette 28 kilomètres pour coucher chez moi et dormir une bonne nuit, car, avec les bombardements continuels, elle ne dormait guère. Elle se contentait d'un matelas que je lui mettais par terre et retournait à son travail de bonne heure le lundi matin, se déclarant enchantée de sa bonne nuit et refaisant les 28 kilomètres pour le retour.

Les ponts sur la Loire étant visés, nous devions, c'est fatal, nous attendre, dans cette petite localité, à avoir la visite des avions. Les voies ferrées (et j'étais tout près de la gare) furent bien des fois bombardées, souvent la nuit, au moment du passage de certains convois. Ce n'était pas drôle !

Enfin, notre beau pont devint un des objectifs principaux. Les avions s'acharnèrent à le détruire. Quel travail infernal !



Un matin, pendant que j'étais à la messe, une de ces attaques se produisit. Le vrombissement des avions était épouvantable. A l'autel, Monsieur le curé eut un moment d'hésitation puis continua le sacrifice. Il put donner la communion aux rares fidèles restés dans l'église. Mon action de grâce fut bien rapide... et c'est en courant que je regagnai ma maison. Mais, en route, je fus obligée de me jeter dans un fossé au passage de ces vilains oiseaux.

Toute la population apeurée s'enfuyait aux environs dans les fermes. Mais où aller pour être en sûreté ?

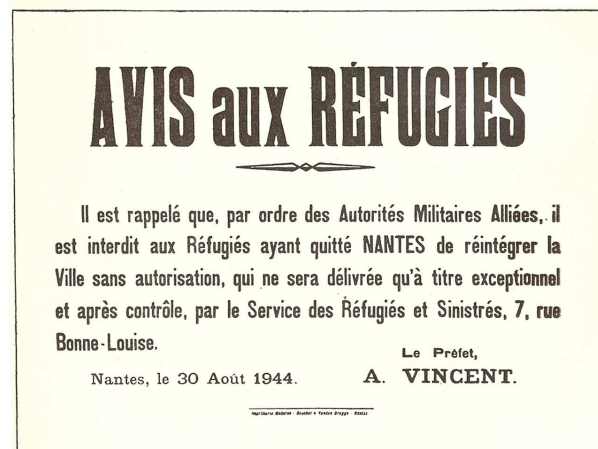
Enfin, ce fut la fuite des allemands, la fin de la guerre, l'armistice, le retour de nos soldats, de nos prisonniers. Quel soulagement !



Ma rentrée à Nantes fut difficile. Il fallut faire de l'autostop sur les routes, les voies de chemins de fer étant coupées.

Deux jours de suite, je guettai sur la route un véhicule compatissant. J'avais hâte de rentrer chez moi, de me rendre compte si ma maison n'avait pas

été trop abîmée, et d'entreprendre les formalités pour y revenir habiter, mon âge ne m'y autorisant pas.



Après de nombreuses démarches, j'en eus enfin la permission, et pus reprendre les œuvres dont je m'occupais.

Que de misères à soulager après cette affreuse guerre ! Que de ruines dans la ville, de tristesses et de deuils dans les familles !

Le retour des prisonniers des camps de concentration m'occupa beaucoup. C'était bien émotionnée, douloureusement impressionnée, que j'assistais chaque jour à l'arrivée des trains qui ramenaient les pauvres détenus, lesquels faisaient bien pitié, encore vêtus de leurs vêtements de bagnards rayés. Beaucoup avaient encore le masque tragique de gens qui ont beaucoup souffert, quelques-uns au regard atone, semblaient hébétés.

Presque toutes leurs familles, prévenues à l'avance, les attendaient impatiemment. Mais étaient-ce bien leur fils, leurs époux, leurs frères qui leur revenaient ? Qu'avaient-ils pu souffrir moralement et physiquement pendant cette longue captivité pour les retrouver changés à ce point ?

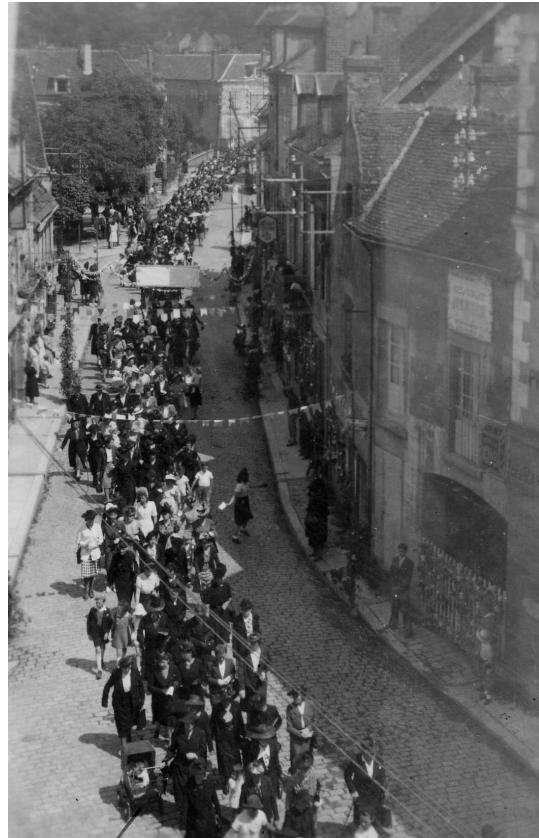
Le cœur bien serré et angoissé, je priais Dieu pour eux, lui demandant aussi que sa divine Loi puisse enfin régner sur la terre afin que la paix s'y établisse et nous épargne ces affreux conflits qui font tant de malheureuses victimes.

- :- Notre Dame de Boulogne - :- :-

Ce fut à cette époque qu'eut lieu, en France, l'extraordinaire promenade de la statue de Notre Dame de Boulogne dans toute la France²⁶, promenade que n'interrompt pas l'occupation des allemands dans notre région. Dans tous les villages et les villes où la statue de la Vierge passait, la population lui faisait une escorte d'honneur. Partout sur son parcours, flottaient les oriflammes, fleurissaient les guirlandes. Chacun rivalisait à qui ferait les plus belles décorations. On voulait que sa venue soit vraiment un triomphe pour la mère de Dieu.



²⁶ La dévotion à Notre-Dame de Boulogne commémore l'arrivée miraculeuse en 636 d'une statue de la Vierge sur une barque « sans rames ni matelots ». Boulogne-sur-Mer devint le premier sanctuaire marial français, bien avant les apparitions de Lourdes. De 1943 à 1946, quatre reproductions de la Vierge de Boulogne, appelée aussi « Notre Dame du Grand Retour », chacune montée sur un char, parcoururent 120 000 km à travers la France, visitant 16 000 paroisses, en provoquant un élan de foi, prières et conversions sur son passage. Les gens se rassemblaient en foule pour prier pour le retour des prisonniers, pour le retour de la paix, de la liberté et de la foi. La statue était traînée à pieds, sur une petite charrette.



Dans notre petit endroit, voyant se confectionner les sempiternelles guirlandes de houx et de feuillage pour relier les mats surmontés d'oriflammes, j'essayais de rompre cette banalité en organisant la traversée de la principale rue du village, une décoration originale. Je fis le dessin de quatre compositions répondant à l'idée des principaux métiers de l'endroit que je soumis à quelques habitants pour obtenir leur aide, et je me mis à l'ouvrage.

Ce fut un travail assez considérable, mais l'heureux effet obtenu fut une récompense. Le pays étant une contrée de vignobles, à l'entrée de la rue, des tonneaux posés les uns sur les autres, ceinturés de pampre, formaient la base de grands mats qu'on avait fleuris et, autour desquels s'accrochaient les paniers en bois des vendangeurs desquels les fleurs débordaient.

De chaque côté de la rue, devant la boulangerie, d'énormes bottes de seigle (le blé n'était pas encore mûr) retenues par un large ruban tricolore, s'ornaient de fleurs géantes de pâquerettes, de coquelicots et bleuets. Plus loin, pendaient des mats les instruments du travail des femmes, chapelets de bobines de bois, reliés par d'énormes ciseaux de tailleurs, avec deux rouets antiques pour former la base.

Enfin, en arrivant au fleuve, c'était une décoration de filets de pêcheurs dont des cœurs de papier doré étaient la capture.

Tous étaient en fête, et après la cérémonie religieuse, l'église où chacun priait avec ferveur, et où l'on vit même quelques mécréants, recueillis et émus toute la population se porta sur les berges du fleuve, derrière Monseigneur,

venu pour la circonstance. Notre Dame de Boulogne nous quittait par voie d'eau et les autorités ecclésiastiques l'accompagnaient dans un bateau superbement pavoisé.

Toutes les barques de pêcheurs, décorées et fleuries, lui formaient une escorte d'honneur, pendant que les cantiques continuaient à s'élever inlassablement, tant que le bateau fut en vue.

C'était triste et doux de voir s'éloigner dans ce splendide matin la Vierge protectrice, si secourable à nos misères. Mais elle devait porter plus loin ses grâces et son sourire de miséricordieuse bonté.

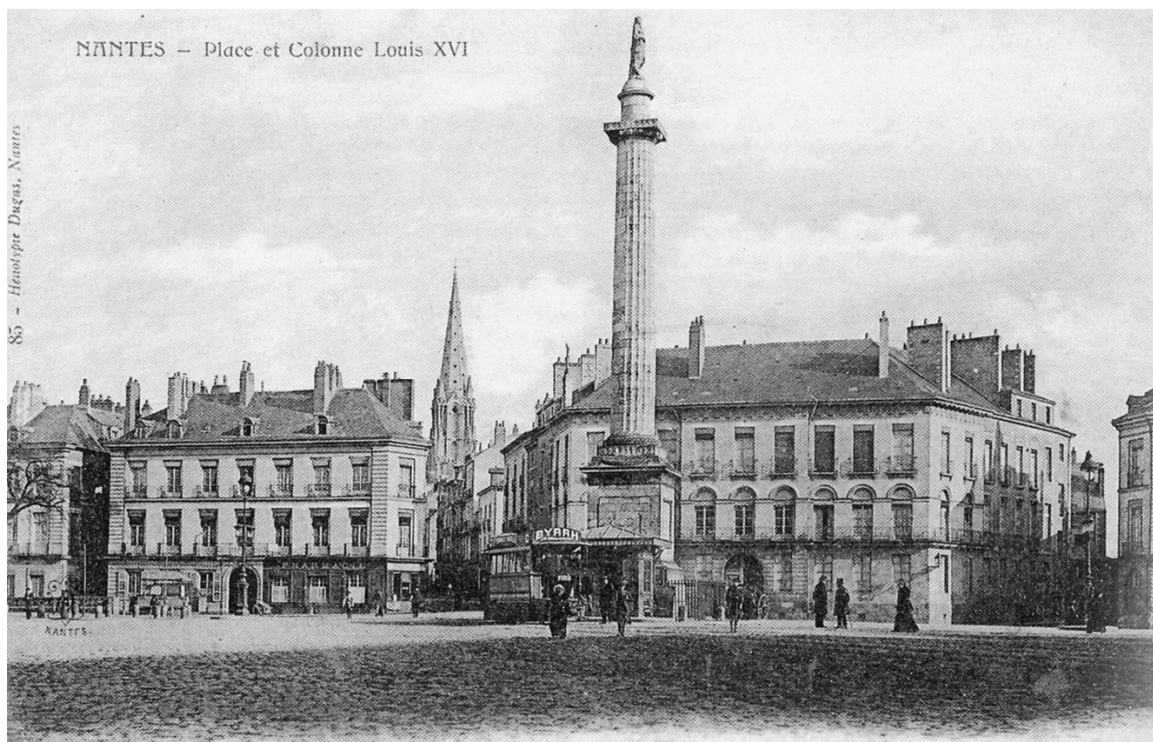
- :- :- Ma soupe chaude - :- :-

Dieu ! Qu'il fait froid ! Et nous ne sommes encore qu'à la Toussaint ! Pourvu que l'hiver ne soit pas très rigoureux cette année, avec le prix et la rareté du charbon, rationné (il le faut bien, dans cette période de guerre). Que de gens dans la gêne, sinon, vont avoir à souffrir !

J'ai si grand froid en faisant mes courses, étant bien enrhumée, que je me sens le besoin de me réchauffer. Aussi suis-je bien contente d'en trouver la possibilité dans un magasin du centre où je faisais des achats. Quelle bonne idée a eue la Direction de mettre en vente des tasses de bouillon maigre, qu'on sert brûlant. Me voici toute réconfortée après en avoir bu et, au retour, je me mets à songer que peut-être avec de la bonne volonté, on pourrait, dans chaque quartier, organiser semblable distribution de bouillon, que ce serait rendre bien service à nombre de gens qui, à midi, ont à peine le temps de se faire de la cuisine, on se contente d'un pauvre repas froid pour économiser le gaz, employés de bureau dont les domiciles sont souvent bien éloignés du lieu de leur travail, vieilles gens, indigents, etc...

L'idée ne me quitte plus et fait son chemin dans les jours suivants. Et si j'essayais ? Vraiment, pendant cette guerre, où tant de gens sont bien malheureux, il est normal de porter secours à son prochain.

Je fais l'acquisition d'une grande marmite et prépare, avec beaucoup de légumes, un bon bouillon. Sous le grand porche de ma maison, à midi, j'installe sur des tréteaux, une table, entourée de sièges. Je pose à la porte un grand écriteau : « Soupe chaude, offerte gracieusement de 11h 45 à 12h 30, tous les jours, sauf le dimanche »



Ce n'est pas plus difficile que cela. Pour donner l'impulsion, avant le jour de l'inauguration, j'invite les gens de mon quartier que je connais. Les uns arrivent avec des pots que je remplis suivant le nombre de personnes à leur foyer, les autres s'asseyent à la table appétissante, garnie d'une nappe et de bols, dans lesquels de gentilles jeunes filles, qui m'ont promis leur aide, versent de la bonne soupe bien chaude, qu'ils consomment sur place.

Quelques jours après, la nouvelle s'en étant répandue, à midi, je ne manquai pas de consommateurs, très différentes suivant les jours : petits apprentis, chômeurs, pauvres vieux, d'abord un peu hésitants, écoliers sortant le jeudi de catéchisme, réfugiés mal lotis, etc...

Pendant ces hivers de guerre, que de types différents, je vis défiler sous ce porche au moment de la soupe ! Je m'intéressais le plus possible au sort de ceux qui causaient un peu avec moi, cherchant à procurer de l'ouvrage à ceux qui en manquaient, leur rendant quelques services, encourageant ou sermonnant suivant les cas.

Inévitablement, quelques clochards devinrent d'assez fidèles clients. Mais, ceux-là aussi étaient bien malheureux ! Si on ne réussit pas toujours aussi bien qu'on le désirerait, en pareil cas, on a au moins la satisfaction de se dire qu'on a fait ce qu'on a pu pour soulager autour de soi. Et puis, ne faut-il pas, en temps de calamités, essayer de prouver que la solidarité n'est pas un vain mot pour les chrétiens ?

Dans ceux que j'ai vus défiler, quelques-uns méritent une mention spéciale.

Chagrin d'amour :

Celle-là, à part son nez rougi par des libations répétées et trop nombreuses, a dû être jolie dans sa jeunesse. Elle a encore les traits fins, et de beaux yeux. Mais ses cheveux gris ne lui donnent pas l'aspect respectable auquel ils devraient prétendre ! Elle a l'air bien misérable ! Elle avale avec un plaisir évident son bol de soupe qu'elle vient prendre souvent. Ce matin-là, nous avons un peu causé ensemble. Il avait été question de mariage, entre copines de la même tablée, et une fois son bol vidé et plongé dans l'eau tenue bien chaude, près de la table, en l'essuyant proprement afin qu'un autre « client » puisse lui succéder, elle me confia la malchance de sa jeunesse...

« Fréquentée » par un jeune homme qu'elle aimait, elle fut délaissée par lui au moment où ils allaient se marier. Il s'était laissé soudoyer par une de ses camarades, hardie, entreprenante qui n'avait reculé devant aucun moyen pour s'assurer le mari convoité. Alors, elle avait essayé de se distraire de son chagrin, et trouvant dans le vin un oubli momentané, s'était habituée à en boire plus que de raison, ce qui avait été le point de départ d'une déchéance, dont on souffre au début, mais à laquelle on s'habitue graduellement et qui s'accroît de plus en plus, lorsqu'on ne se redresse pas tout de suite.

Ce fut d'abord la perte de son emploi, le chômage, la misère, la dégringolade complète !... Que cette chute dans l'échelle sociale est rapide ! Pour trouver l'emploi rémunérateur, il faudrait se présenter dignement vêtu et, bien rapidement, on ne le peut plus, avec les pauvres vêtements usés, les souliers éculés, l'air misérable !

De chute en chute, on tombe rapidement bien bas !

Et je me sentis pleine d'indulgence pour cette pauvre « Chagrin d'amour » comme je l'avais surnommée qui n'avait pas eu l'énergie, la volonté au moment voulu, de se ressaisir et qui, au lieu de chercher dans son travail, dans la prière (elle avait été élevée par des religieuses), l'adjuvant et le secours moral à sa peine, s'était laissée glisser, croyant y trouver l'oubli et le remède, sur la pente trop facile du plaisir, de la vie dissipée qui mène au vice, à la déchéance !

Madame de la Soupe Chaude :

Au milieu de ma distribution de bouillon, le facteur passe, son courrier à la main. Il me tend plusieurs lettres, en m'annonçant gravement :

« Pour Madame de la Soupe Chaude !

- Tiens ! Voilà que je suis devenue noble !

- Ce titre-là, me répond le brave homme, en vaut bien un autre ! »

Je décachète la missive qui portait bien la mention annoncée. Elle émanait d'un brave homme, bien dans la peine, habitant dans un tout autre

quartier que le mien, et qui me demandait s'il ne pourrait pas faire partie de « mes clients ».

Bien amusant, ce titre de noblesse !

Mort de Rosalie :

Nous traversons des jours très froids : neige, verglas. Mes « clients » sont de plus en plus nombreux.

Un jour, je questionne quelques-uns de mes habitués :

« Il y a plusieurs jours que je n'ai pas vu la grande Rosalie. Elle toussait beaucoup. Serait-elle malade ?

- Elle est morte et enterrée d'hier, la pauvre ! Elle a eu une congestion pulmonaire. On l'a emmenée à l'hospice, mourante et cela n'a pas traîné !

- Ah ! Pauvre Rosalie ! C'est pourtant samedi qu'elle est venue prendre son bouillon et que j'ai remarqué qu'elle toussait tant.

- Mais oui. Seulement vos n'en distribuez pas le dimanche. N'ayant pas le sou et malade, elle est restée couchée sans manger. Cela ne l'a pas arrangée car, dans son grenier, sans feu, il faisait un froid terrible !

- Mon Dieu ! Que c'est triste ! Quel malheur qu'elle n'ait pas voulu suivre mon conseil d'entrer tout de suite à l'Hôtel Dieu ! »

Est-ce possible que de pauvres femmes meurent de froid et de faim à notre époque ! Combien de gens ne le croiraient pas si on le leur disait ! Pas toujours bien intéressante la conduite de ces pauvres gens, nous objecteraient-ils !...

C'est possible ! Mais, tout de même, quelle misère physique et morale, la première entraînant presque fatalement l'autre ! De toutes manières, ils sont bien à plaindre !

Chez les Frères des Ecoles chrétiennes :

Dans cette même matinée, je reçois la visite d'un Frère des Ecoles chrétiennes qui me demande si j'accepterais quelques légumes pour « la soupe ». Ce sera avec reconnaissance, certes, car la marmite en a toujours besoin pour que le bouillon soit bon et nourrissant.

Et encore sous le coup de l'émotion de la nouvelle du décès de la pauvre femme, je lui narre le fait :

« Voilà des choses qu'il serait bon de dire à mes élèves, et qui leur feraient le plus grand bien ! Voudriez-vous, madame, consentir à venir les leur raconter vous-même, ce qui aurait beaucoup plus de portée que si je leur en faisais moi-même le récit !

Quoique cela m'intimiderait beaucoup, j'y consens cependant, pensant qu'effectivement, il est bon de combattre l'égoïsme naturel à l'enfance heureuse. Vous dirais-je que, dans un collège catholique, des professeurs ont découvert le

stratagème de quelques-uns de leur pensionnaires, garçons gâtés par des parents inconscients de leur devoirs et de leurs responsabilités, qui, habitant la campagne et y récoltant les produits alimentaires tellement rationnés à la ville en ce moment, envoyaient régulièrement à leurs enfants des paquets de victuailles supplémentaires, dont ceux-ci se gorgeaient sans même les partager avec des camarades moins favorisés, et qu'un jour, on découvrit les W.C. bouchés avec des pains presque entiers, que ces jeunes égoïstes y avaient jetés, les trouvant trop rassis ! »

Nous convînmes d'un jour et d'une heure favorable où je pourrais me rendre à son école, et ce fut une joie de pouvoir, quelques jours après, devant une classe de nombreux élèves de 14 à 17 ans, les remercier de l'abondante collecte qu'ils avaient faite eux-mêmes dans un quartier de maraîchers pour me l'apporter.

D'abord un peu intimidée par tant d'yeux braqués sur moi, (le professeur avait tenu à m'installer dans sa chaire), petit à petit, je pris un peu d'assurance devant l'intérêt que toute cette jeunesse semblait prendre au récit des misères constatées parmi « mes clients ».

La mort de la pauvre Rosalie parut vraiment les impressionner et je fus émue de la spontanéité avec laquelle, au moment où je les quittai, plusieurs tinrent à m'offrir des biscuits caséinés qu'on distribuait dans les écoles et je me fis un scrupule d'accepter, sachant leur utilité dans ce milieu d'adolescents, quelquefois sous-alimentés.





Richard :

Dans ce milieu, on a souvent des déboires, c'est inévitable, mais des joies aussi quand on réussit à tirer de la misère ou du vice de pauvres gens qui, quelquefois, n'ont besoin pour cela que d'une aide efficace. Mais combien de travail et de peines demeurent vains aussi !

Il y en a qu'on n'arrive jamais à sortir de leur boue ! Les uns s'y complaisent, les autres n'arrivent pas à faire les efforts suffisants pour s'en dégager, manquant de la persévérance indispensable en pareil cas. J'en ai vu que j'avais presque tiré du borbier et qui y retombaient aux premières tentations, faute d'être surveillés et soutenus.

Imaginez la déception qu'on éprouverait si, après de longs efforts pour retirer un homme d'un puits où il serait tombé, vous l'amenez, après une suprême tentative, qui vous aurait coûté beaucoup de travail, plein d'espoir de le sauver à l'entrée de ce puits où vous avez pu le hisser, accroché résolument à la corde que vous lui avez jetée, et au moment où vous croyez le danger conjuré, lâchant la corde protectrice, il retombe par sa faute dans l'abîme duquel vous aviez réussi à le sauver !

Eh bien ! C'est ce qui m'est arrivé avec Richard (bien mal nommé).

Il m'avait inspiré pitié, se disant sans ouvrage depuis longtemps. Célibataire, pauvre gueux, couchant souvent sous les ponts, ou dans des fourgons relégués à la gare, il ne mangeait jamais à sa faim !

Je m'occupai de lui pour lui procurer un emploi, et d'abord, quémandai des vêtements pour l'habiller décentement.

Je lui avais trouvé plusieurs places, (car il était instruit, son père avait été instituteur) qui auraient pu lui convenir mais, au dernier moment, il se trouvait toujours quelque chose qui empêchait qu'il fut accepté. Un des emplois qui auraient pu le tirer tout à fait d'affaire était celui de croque-mort, pas mal payé et habillé. Il en était enchanté. Pourquoi ne fut-il pas pris, alors qu'on me l'avait

promis ? Je pense que c'est sur la présentation de ses papiers qu'il devait fournir, et qui n'étaient probablement pas en règle... ou compromettants !

Enfin, après de nombreuses démarches, j'entrevis la possibilité de le faire admettre dans les bureaux, à la caserne des pompiers.



Là, il aurait été logé, habillé, payé. C'était vraiment le poste qui l'aurait tiré de la misère ! Cette fois, c'était moi qui étais ravie alors que lui paraissait moins enchanté ! J'avais pris rendez-vous pour le lendemain où, tout ayant été décidé, pour son admission. Il n'avait plus qu'à se présenter à la caserne pour une visite médicale. Il n'avait pas un sou en poche, pas de logement. Je le fis dîner et le logeai dans un petit hôtel pour la nuit.

Quelle reconnaissance il me témoigna ! Jamais, me dit-il, il n'oublierait ce que je faisais pour lui !

Mais le lendemain, pas de Richard à l'horizon ! Toute la journée, je fus inquiète, me demandant si l'examen médical l'avait empêché d'obtenir ce poste. Le soir, je me rendis à l'hôtel pour régler la chambre. Il était parti le matin, remerciant très convenablement. J'allai à la caserne des pompiers où le gaillard ne s'était pas présenté à la visite médicale !...

Je me perdis en conjectures sur ce qui avait pu arriver... et ne le revis plus !...

Puis, un jour, des mois après, nous nous trouvâmes vis-à-vis l'un de l'autre à l'angle d'une rue. Honteux, embarrassé, il me salua, voulant me fuir, mais j'allai à lui et lui fis les reproches qu'il méritait. J'avais qu'il était paresseux, buveur, et qu'ayant vendu, pour boire, les vêtements que je lui avais procuré, il n'avait plus osé se présenter chez les pompiers. Oh ! Que l'ivrognerie est difficile à vaincre et que de victimes elle fait !

Le poète :

Celui-là était poète, tout du moins il le disait, rimailant quelques mauvais vers qu'il aimait produire (ou en copiant ici ou là pour les besoins de la cause).

Malheureux, dévoyé, sans parents qui puissent s'intéresser à son sort, il cherchait du travail, mais sans métier défini, et bien malingre de constitution, d'aspect famélique, il ne trouvait guère d'embauche !

Au début, je ne le prie pas au sérieux, il était un peu hâbleur, se croyait apte à tous les postes qu'on lui indiquait, ayant certainement plus d'instruction que tous les pauvres hères qui l'entouraient, mais aussi moins de forces physiques pour des travaux manuels.

Je lui fis faire quelques courses rétribuées pour qu'il ait de quoi manger et il s'en tira fort bien. Il gagna mon estime en acceptant de tirer la charrette pour livrer des livres et des registres dans une grande librairie, où peut-être avait-il sollicité une place de bureau ... ou d'écrivain. Il ne revenait plus à midi prendre du bouillon que par intermittence, quand le travail lui manquait ou que la maladie l'arrêtait. Je le vis peu à peu remonter le courant, changer plusieurs fois de métier, selon ce qui lui était offert, sans vouloir prétendre que celui qu'il trouvait était en-dessus de lui, soignant sa tenue autant qu'il le pouvait pour essayer de remonter un peu dans l'échelle sociale. Et finalement, il réussit à se faire admettre dans un bureau, d'abord comme stagiaire, puis ayant donné satisfaction comme auxiliaire.

J'eus grand plaisir à voir celui-là sauvé d'un état de déchéance que la malchance et la maladie avait provoqué, que ses illusions poétiques avaient prolongé, mais dont il s'était tiré tout de même avec honneur, par un courage et une persévérance bien méritoires dans son malheur.

- :- Histoire de Titine - :- :-

Je suis entourée de nièces, mères de familles toutes au cœur excellent qu'elles laissent s'ouvrir, comme il convient, aux infortunes et aux misères dont elles sont parfois les témoins, et qu'elles secourent de leur mieux.

Et je suis toujours heureuse quand elles m'en font part, de les aider d'une manière ou de l'autre, dans leur tâche de dévouement, aimant qu'elles me parlent de leurs protégés dont l'histoire de quelques-uns vaut la peine d'être contée.



Michel Maury
dans les bras
d'Henriette
Riom-Maury

Anne
Gautier-
Maury

Marie-Paule
Journel-
Garnier

Lucie
Riom-
Ruff

Lise Maury

Armelle
Garnier-
Gicquel

Constance
Biellvaut
(Ma Vieille)
avec Gilbert
Champenois

Germaine
Maury-
Champenois

Jeanine
Champenois-
Vigier

Marie
Velasque-
Riom

Robert
Champenois

Hélène
Maury-
Hailaust

Anne-
marie
Riom-
Garnier

Jean
Champenois

Françoise
Hailaust-
Haudebourg

Annick
Champenois-
Tesson

Edith
Garnier

Nelly
Gicquel

Guy
Champenois

René
Maury

Denise
Hailaust-
Haudebourg

Auprès de la petite propriété, non loin de la ville, où l'une d'elles passe les vacances avec mari et enfants, il y a un assez grand carrefour, habité par des individus, ou des familles, plus ou moins recommandables, occupant des petits lopins de terre qu'ils cultivent, lorsque le terrain est suffisamment grand, et sur lequel, presque tous, ont construit une maisonnette, ou plutôt le pauvre réduit qui les abrite, tant bien que mal, plutôt mal que bien !

Il y a là bien des misères physiques et morales mais on y voit aussi des gens dont les qualités de cœur pourraient être données en exemple à plus d'un pharisien qui croit pouvoir s'estimer bien supérieur à ces pauvres gens !

C'est bien le cas de Titine !

Titine, pauvre enfant naturelle, dont jamais la mère indigne, ne s'est occupée, qui a grandi, malgré le manque de soin, et même souvent de pain, sans religion, sans instruction, car elle allait rarement à l'école, dans une atmosphère de vice et qui, comme une fleur sur un fumier, à presque conservé la candeur de l'enfance, un cœur généreux, sans rancune, et si reconnaissant pour ce qu'on fait pour elle !

Etant très jeune, elle rencontra un pauvre garçon qui avait été élevé à l'Assistance Publique, pas méchant, un peu bête, qui eut pitié d'elle... et ils unirent leur misère.

Mais tout manquait ! Avec une très petite paie de manœuvre, c'est tout juste si l'on peut manger à sa faim, sans pouvoir mettre de côté quoique ce soit pour monter un ménage. Alors, il faut de l'ingéniosité ! On trouve dans les décombres d'une maison détruite par bombardement, un sommier métallique, rouillé et un peu défoncé qui, à la belle saison, fit les délices du couple pour la nuit de noces sous les étoiles ! Puis on fit l'acquisition de tôles ondulées qu'on pose sur des tuffeaux, afin de se mettre à l'abri. Et ce fut la maison, plutôt genre cabane à lapins que palais, que l'on s'ingéniait petit à petit, à rendre plus confortable. Surtout quand il fallut y abriter le bébé qui venait y demander sa place.

Ce fut à cette époque que ma nièce fit sa connaissance, ayant un peu employé, pour des travaux de lessive, la femme assez propre (et Dieu sais si elle y avait de mérite, car tout lui manquait, et qu'elle était vêtue en haillons). Elle essaya de munir la future maman des choses les plus indispensables, lui fournit une petite layette, des couvertures, lui donna les conseils dont elle avait besoin dans le cas présent et, dès lors, Titine lui voua une reconnaissance touchante.

Elle trouva aussi une place de manœuvre un peu mieux rétribuée pour le mari et fit les démarches pour faire entre la jeune femme à la maternité. Le pauvre ménage se montait peu à peu. On achetait avec les primes et allocations familiales, les choses les plus utiles, et on s'interdisait le cabaret (heureusement !) pour se procurer l'indispensable pour le petit.

Les gros soucis venaient du chômage que l'on ne peut éviter à des intervalles assez fréquents quand on est simple manœuvre. Mais enfin, cahin-caha, on vécut ainsi deux ans au bout desquels une petite fille fit aussi son apparition au foyer.

Il y eut alors deux bannettes d'osier pour les bébés près du sommier métallique sur lequel couchaient toujours les parents et, paraît-il, l'hiver prochain, on devra se serrer pour abriter le prochain enfant attendu.

Mais, en annonçant cette nouvelle, Titine, toute heureuse et toute fière, fit part d'une autre beaucoup plus sensationnelle :

« Nous allons devenir propriétaires ! C'est toute une histoire à laquelle j'ai encore peine à y croire, tellement j'en suis étonnée. Par exemple, il y a une chose qui me fait de la peine, c'est qu'on va vous quitter car nous allons tout à fait changer de quartier ! »

Et de ses yeux, tombaient de grosses larmes, des larmes d'un vrai chagrin si touchantes par la reconnaissance qu'elles exprimaient, me disait ma nièce, que les miennes étaient bien prêtes de couler, tant j'étais émue !

Et voici l'affaire :

N'oubliez pas qu'un gros lot soit tombé dans l'escarcelle de Titine ! Non, c'est bien plus joli ! Dans les jours du 15 août, pendant le « pont », elle accompagna son mari à la pêche, au bord de la petite rivière qui coule dans le bas du coteau où est placée leur cabane. Là, ils rencontrèrent sur la rive un ménage d'ouvriers qui, comme eux, se délassaient en pêchant à la ligne. La conversation s'engagea facilement, le mari et la femme, aimables, s'intéressant aux enfants, dont aucun n'était venu réjouir leur foyer, et bientôt, on échangea des confidences.

« Ma femme vient d'être bien malade, dit l'homme, et le médecin a prescrit l'air de la campagne. Alors, je l'amène tous les dimanches, le plus loin possible de la ville, et nous restons jusqu'au soir. Cette fois, nous profitons du « pont » de la mi-août pour nous payer trois jours dehors. Nous nous proposons de coucher en campeurs. Aussi, voyez, nous avons apporté des couvertures. »

Mais quand le soleil eut disparu, au milieu de gros nuages, qui laissaient craindre une nuit orageuse, Titine suggéra à son mari que, peut-être, ces braves gens accepteraient-ils l'hospitalité chez eux, ce qui fut proposé gentiment.

« Nous ne sommes pas riches, ni très bien logés, mais nous avons un toit qui nous abrite en cas de pluie, et pour une convalescente, il serait encore meilleur d'y passer la nuit que de risquer de recevoir dehors une ondée nocturne. Du reste, vous pouvez venir jusque chez nous. Vous vous rendrez compte. »

Le temps se gâtant tout à fait, la proposition fut acceptée et, pour que la malade puisse avoir une bonne nuit, on laissa le sommier métallique conjugal à la disposition des hôtes de passage, Titine se contentant d'une paille que'elle étendit dans un coin, à côté des enfants, et le mari allant passer la nuit dans une grange des environs.

On allongea la soupe, afin que tout le monde puisse se réchauffer. On partagea les provisions, et, comme pour fêter la Sainte Marie, on avait acheté un litre de vin rouge, on déboucha la bouteille pour compléter la fête.

Avant de se coucher, Titine offrit une tasse de menthe bien chaude à la convalescente, très touchée de cette attention.

C'est ainsi que, pendant trois jours, on eut le temps de se connaître et de s'apprécier si bien qu'au départ, on promit de se revoir.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas ici le samedi pour passer votre dimanche. Vous voyez que c'est facile ! »

La chose se réédita donc souvent pendant l'été. On s'organisa au mieux pour ce « Vench Endt »

Dans un terrain vague, rempli de ferrailles, Auguste alla chercher des cercles de barriques qu'il disposa habilement pour en faire une manière de huche, ayant pour but d'isoler le sol de la cabane qui était de terre nue, puis il la matelassa avec une bonne épaisseur de foin frais que le lundi matin, on remettait honnêtement dans la grange où on l'avait prise.

Les citadins apportaient de la ville des provisions et des victuailles dont on se régala car la viande entrait rarement dans le pauvre logis.

Un jour, l'ouvrier de la ville dit à Auguste :

« Si vous aviez quelques sous, je vous connais un terrain pas cher, où nous pourrions vous construire une maisonnette. »

Ensemble, on alla voir le terrain qui était un fourré épais, dans un chemin qui bordait la rivière, très large, presque un fleuve, dont un des affluents était le cours d'eau qui passait au bas du coteau de Titine. C'était l'ancien lieu de pêche des amis citadins.

Débrouillard, assez instruit, le nouvel ami, brave homme, prit les renseignements voulus pour connaître le propriétaire du terrain convoité, les conditions de vente, et, comme, sur les allocations familiales, le ménage avait pu faire quelques économies (le prix du terrain n'était que de 10 Fr le mètre), on avait pu conclure l'affaire.

Et le merveilleux était que, maintenant, chaque samedi, les deux hommes passaient leur journée à défricher le fourré dans lequel, ô bonheur, on avait débité tant de bois, qu'on en aurait pour se chauffer une partie de l'hiver.

Puis, ils se mirent à fabriquer des parpaings, avec les graviers de la rivière et du ciment. Ils apportèrent de vieilles tuiles, cédées presque pour rien d'un chantier en démolition, tant et si bien qu'avec beaucoup de courage et de travail, on pensait pouvoir finir la maisonnette pour le commencement de l'hiver.

« Qui aurait cru que nous aurions pu devenir propriétaires ? On va, bien sûr, faire des jaloux quand ce sera su ! Je suis sûre que notre pauvre voisin va nous envier, vous savez celui qui n'a plus de jambes ! »

Ce voisin était un pauvre veuf, manœuvre à la SNCF, qui avait eu les deux jambes broyées, prises entre deux wagons. Quand il revint chez lui, amputé, désolé de se voir réduit à une inactivité bien pénible, il fut reconnaissant à la mère Nanette, une vieille femme de 70 ans, encore alerte, qui habitait non loin de son habitation et lui recommandait ses vêtements et son linge depuis la mort de sa femme, de ses fréquentes visites et de toutes ses

complaisances. Elle lui rendait de nombreux services, faisait ses achats et provisions et bien souvent une partie de la cuisine.

Un jour, elle lui dit :

« Je ne suis plus jeune, le chemin pour venir chez vous me fatigue beaucoup. Il serait bien plus simple que nous habitions ensemble. Je vous aiderais davantage en me fatiguant moins, et nous partagerions les dépenses. »

C'est ainsi que l'infirmes s'installa chez Nanette qui était plus grandement logée et possédait un petit jardin.

On obtint pour lui un fauteuil roulant qu'il actionnait avec les mains, ce qui lui permit d'aller faire les provisions et de vendre à la ville les quelques fruits du jardin, que les voisins, dans ce petit coin, ne payaient pas à la vieille femme à leur valeur.

Leur vie s'organisa donc au mieux, mais Nanette voyait souvent l'infirmes triste, déprimé. L'ennui le gagnait. Le cafard lui rendait trop fréquemment visite surtout lorsqu'elle avait à sortir. Alors, elle réfléchit à la manière dont elle pourrait le distraire, et son bon cœur lui suggéra une idée qui, soumise à son hôte, fut acceptée sans hésitation.

Elle fit une demande à l'assistance publique pour élever un petit orphelin. Et bientôt le bambin de 3 ou 4 ans qu'elle amena, en remplissant la maison de ses gambades et de ses rires, en fut la joie !

Affectueux et mignon, il était choyé et bien soigné par ces deux êtres dont il faisait le bonheur. Mais un jour de grosse pluie, la Nanette glissa avec ses sabots dans le jardinet et se cassa un bras ! On dut la transporter à l'hôpital, bien marrie de ne plus pouvoir s'occuper de son infirmes et de son petit. Elle fit prévenir l'Assistance Publique, d'avoir à s'occuper momentanément du petit garçon, mais stipula bien qu'elle le reprendrait aussitôt qu'elle serait guérie, car elle s'était beaucoup attachée à cet enfant, ainsi que le veuf qu'elle soignait chez elle dont il était la joie.

Titine, qui n'avait pas appris tout de suite l'accident, s'inquiéta au bout de quelques jours de ne plus rencontrer la mère Nanette et, craignant qu'elle ne soit malade, se rendit chez elle pour avoir des nouvelles. Là, elle trouva le pauvre homme bien mal en point. En cherchant à faire seul sa petite besogne, il était tombé, s'était fait très mal, était resté longtemps étendu près de son lit sur lequel il avait eu bien du mal à remonter.

Ce fut encore la charitable Titine qui prit soin de lui pendant l'absence de Nanette, lui préparant ses repas et lui apportant ses provisions.

Malgré sa misère, son manque d'instruction, comme, avec son cœur, elle sait bien compatir aux peines de son entourage et les soulager de son mieux ! Je pense que cette pratique de la charité, si bien selon les préceptes l'évangile, à défaut de celle de la religion, qu'elle connaît bien mal, lu ouvrit bien grandes les portes du paradis.

- :- :- Le Vieux Loup - :- :-

Je l'ai surnommé ainsi à cause de ses yeux clairs, brillants, de son museau allongé, de sa figure couverte de poils blancs, qu'il doit sûrement couper avec des ciseaux, tant cette barbe prend l'aspect d'une brosse.

Client de chaque jour, il m' a fait grand pitié depuis le début, car sa pauvre culotte, raccommodée avec de la ficelle, craque encore à l'endroit de son genou, visible entre... les reprises.

Un jour de grand froid, comme je lui disais que je déplorai de ne pouvoir lui trouver un pantalon, malgré mes recherches :

« Bah ! On s'habitue ! » me répondit-il d'un ton rude.

Mais, aujourd'hui, où privée de mes jeunes aides qui ont été forcées de partir avant la fin de la distribution, je demeure seule pour remettre en place bancs, chaises, tables et tréteaux, il arrive bien en retard. Heureusement, j'ai encore un peu de bouillon, et m'empresse de le servir. Nous sommes seuls et nous causons pendant qu'il prend sa soupe.

« Ah ! Tout de même, v'savez ! Si vous pouviez me trouver une culotte ! A m'quitte.

- Mais oui, je suis désolée de n'avoir encore pu vous en procurer une, mais j'espère en avoir bientôt.

- Ah ! Voyez-vous, j'suis bien malheureux !

- Oui, je vois ! Vous roulez toujours le poisson au marché ?

- Non, justement ! Aujourd'hui, y avait pas de poisson au marché. Dégoutant ! Faut crever de faim !

- Mon pauvre ami ! Quand vous ne gagnez rien à la poissonnerie, la journée est dure, car à par cela que faites-vous ?

- C'que j'peux ! Pas grand-chose. Qui voulez-vous qui m'emploie ? A mon âge ! Et pis, nippé comme ça !

- Quel âge avez-vous ?

- 70 ans.

- Mais alors... vous devez toucher la retraite des Vieux travailleurs !

- Ben justement non !

- Mais pourquoi ?

- Pourquoi ? Pourquoi ? Ben, y m'ont volé mes papiers, alors personne veut m'écouter ! Faut des papiers ! Y veulent pas me croire... alors zut ! J'en ai assez d'être rabroué à tous ces bureaux-là ! Ah ! Non ! J'irai pu, bien sûr !

- Mais si, il le faut, on pourrait vous en faire avoir le double.

- Ben, ma p'tite dame, j'vous dis que non !

- Alors... voulez-vous me laisser essayer ?

- Ah ! Si vous croyez que vous réussirez ! J'vous dis qu'non !

- Voulez-vous tout de même ? »

Et alors, bien que la tête me tourne parce que j'ai grand faim, et qu'il est tard, me voici prenant des notes pour établir son dossier. Il est du Morbihan. Je m'en doutais à son accent. Il a travaillé honnêtement toute sa vie. Manœuvre pour le transport et roulage des engrais chimiques, il me cite deux maisons nantaises que je connais et où il me sera facile d'obtenir des certificats. Une surtout où il est resté 5 ou 6 ans.

« Ah ! Là dedans... v'savez, y a qu'à demander Monsieur Bernard (le fils de la maison), il connaît bien le père Provost, allez ! Il s'en souviendra bien ! »

Tout en parlant, il fouille dans un portefeuille crasseux et démolit et me tend un papier :

« Tenez ! V'là tout ce que je possède comme identité ! »

C'est un certificat de naissance dont le papier jauni, maculé, est complètement coupé aux plis. Enfin, c'est mieux que rien. Il me le confie. Je le garde pour le recoller sur une feuille propre.

Et avant de le quitter... :

« Vous êtes célibataire,

- Oui, oui, les femmes, vous savez !... C'est plutôt embarrassant dans la vie qu'autre chose.

- Ah !... Elles sont cependant bien bonnes à certaines heures. Par exemple, à celle de la soupe !

- Oui, y en a de bonnes, mais y en a ben plus de mauvaises, des geignantes, des buveuses... moé, j'ai jamais voulu m'en encombrer dans ma vie !

Ce célibataire endurci a cependant 2 sœurs qui vivent, me dit-il, encore en Bretagne. Un peu plus tard, je verrai s'il n'y a pas moyen de les réunir.

Samedi 6 décembre : Le voilà qui arrive la figure défaite, boitant, se traînant. Il semble bien souffrir :

« Qu'avez-vous Monsieur Provost ?

- Ah ! j viens d'être renversé par un cycliste ! M'fait bien mal ! Là et là ! »

Il se tient le côté, ses traits se contractent.

« Venez vite vous asseoir ! Mademoiselle ? Donnez-moi la chaise de bois, s'il vous plaît. Là... Asseyez-vous !

Attendez ! Attendez ! J'peux pas... M'ont cassé qu'euqu'chose ! C'est mon pauvre côté... c'est là-dedans qu'a tapé »

Enfin, le voilà assis, son pauvre museau de loup est tout pâle. Je demande qu'on m'apporte un peu de rhum et pendant qu'on verse son bouillon, j'essaie de me rendre compte s'il a la jambe cassée. Je la fais bien doucement manœuvrer cette jambe. Quel pauvre pantalon, troué, aminci, et quels... godillots ! Pas de chaussettes... par ce froid ! Il m'est impossible de me rendre compte suffisamment de sa blessure, il faudrait le dévêtir. Restaurons-le, réchauffons-le. Le pouls est bon.

Il est toujours un de mes derniers clients, (je me suis vite aperçue qu'il est un peu gêné de venir chaque jour et qu'il n'aime pas être aperçu des gens qui passent dehors, c'est pourquoi, sans doute, il tourne toujours le dos au portail.) Mes gentilles aides doivent rentrer déjeuner, car il est tard. Je les expédie, et pendant qu'il prend un petit verre de cordial et que je range et ramasse mon matériel, nous causons.

Tiens ! Au lieu d'avalier mon rhum, je le vois que le verse dans son bol, puis il tire un pauvre croûton de sa musette et le casse en menus morceaux dedans. Cela me plaît. Ce n'est pas une façon d'ivrogne, lequel aurait déjà avalé le petit verre d'un trait. Voilà ! Tout est en ordre. Il est 1h ¼ mais il faut que je décide mon bonhomme à se laisser emmener par les Prompts Secours à l'Hôtel Dieu. Il est incapable de marcher. D'ailleurs, que deviendra-t-il ? Il est gelé, il faut qu'il soit examiné et soigné.

Alors, je lui dis :

« Avant de remonter prendre mon déjeuner, je vais vous chercher une voiture, car j'ai bien peur que nous ne puissions pas marcher

- Oui, j'vas voir ! J'suis pourtant dur au mal !... Mais ça m'fait souffrir, s'avez !

- Bon ! Ne vous tourmentez pas. A tout à l'heure ! Je reviens à l'instant. »

Et me voilà, trottant au Commissariat de police : là, on m'envoie à la Caserne des pompiers où je peux intéresser au sort de mon bonhomme, le chef et le jeune pompier qui vont me suivre amenant la voiture-ambulance.

« Allons, nous partirons en carrosse, Mr Provost, attendez-moi encore une minute, je monte manger une bouchée avant votre départ. »

Je prévient le concierge de dire aux pompiers que je veux accompagner mon client à l'Hôtel Dieu car, n'ayant plus ses papiers, je craindrais qu'on ne l'y prenne pas. J'avale un commencement de déjeuner et... en route pour l'hôpital. Déjà, les pompiers m'attendaient. C'est sans résistance que mon vieil indépendant se laisse coucher sur le brancard et nous arrivons vite à l'Hôtel Dieu où la Sœur, déjà prévenue par téléphone, nous attend, crayon et papier en mains. Elle commence l'interrogatoire auquel je lui demande d'assister, ayant le petit dossier que j'ai constitué et qui peut être utile.

« Comment vous appelez-vous ?

- Provost Joseph

- Marié ?

- Non, non.

J'ajoute avec malice :

« Célibataire, ma Sœur, Il n'aime pas les femmes, excepté à l'heure d'une bonne soupe !

- Ben, ben,... j'ai dit que j'aimais pas les femmes. Y a tant de soulaudes, de feignantes... mais j'peux bien dire que j'vous aime bien, vous ! »

Bing ! Nous voilà partis d'un bel éclat de rire ! La petite sœur, les pompiers et moi, à cette déclaration... amoureuse qui me flatte au fond. Ah !

Vous l'avez bien senti, Vieux Loup, que je vous aimais, vous, malheureux, si délaissé, si rebuté ! Et je le quitte sur la table d'examen, après lui avoir serré la main et promis d'aller le voir le lendemain.

Dimanche 7 décembre : A l'Hôtel Dieu :

La sœur de la porte qui me connaît, m'accueille avec un sourire lorsque je lui demande dans quelle salle est Joseph Provost. Une autre sœur qui écrit sur un grand registre, me regarde avec des yeux amusés. Ah ! Mes sœurs, je vois que vous connaissez l'histoire de mon brave Provost. Mais oui ! Je viens voir mon amoureux !... Et de rire ensemble, pendant que s'amène la Bonne Mère de son cabinet qui est contigu.

« Ah ! Madame Franck ! J'en apprends de belle !... »

Et il lui faut toute l'histoire de mon Vieux Loup !

« Ah ! Comme vous avez bien fait d'organiser cette soupe. Quel bien vous pouvez faire ainsi ! Je comprends votre joie car je vous connais de longue date. Comme vous étiez si jeune lorsque je vous ai vue ici, où je venais d'arriver, venant souvent visiter vos ouvriers malades. Je me rappelle si bien de vous. Vous aviez un certain costume gris...

Oui, ma Bonne Mère ! Ce tailleur gris si commode qui m'a servi bien longtemps ! Comment vous vous en souvenez ? Et un certain chapeau à la même époque... que je me suis reprochée, un jour, de l'avoir mis pour venir voir, un jeudi, jour de visites de malades, une de nos pauvres ouvrières. Chapeau de velours noir avec une petite touffe de plumes blanches qui était mon chapeau habillé et que j'étais obligée de mettre pour faire une visite, ce jour-là, dans le quartier de l'hôpital. Les quelques friandises apportées à ma malade, furent, paraît-il, (car elle me l'a dit ensuite), pour elle moins sensibles que ma venue en toilette. Les voisines lui demandèrent, me racontait-elle, quelle était cette belle visite. Elle répondit

« C'est la patronne »

Et elle me confia : « J'étais fière, vous savez de vous voir si jolie !... »

Et moi qui avais peur que cette différence entre la mise que je pouvais me donner, et celle, bien trop modeste, pauvre même qu'elle avait, ne puisse lui porter envie ! Ces gens-là sont meilleurs que nous !

Mon Vieux Loup commence à s'habituer à sa cage ! Il souffre toujours, n'ayant pas été soigné tout de suite, examiné seulement par un interne de garde le samedi de son entrée. Les médecins ne viennent pas le dimanche. Il faut donc attendre à lundi pour savoir s'il a quelque chose de cassé.

Mais il mange à sa faim et il n'a plus froid !...

Pendant huit jours, il fut raisonnable et docile. Mais quand il fut mieux et que, pour sa convalescence, on voulut l'envoyer à un autre hospice qui dépend de celui-ci où l'on soigne les fous, il se révolta et jura qu'on ne l'y emmènerait point et qu'il allait rentrer chez lui !

Comme il y a toujours trop de malades dans les salles de l'Hôtel Dieu, on ne chercha pas à le retenir puisque, fièrement, comme un prince qui rentre dans ses états, il déclarait revenir à son domicile...

Aussi, lorsque deux jours après, ne le trouvant plus dans la salle où il était soigné, m'étant enquis du changement opéré, on me dit qu'il était parti pour rentrer chez lui. Je m'inquiétai vraiment de son sort, le grand froid ayant persisté, et sachant qu'il habitait sous une grande cabane en planches sur un cale, au bord de la rivière, dans un faubourg où un artisan y construisait des canots.

Le pauvre diable ! Il va mourir de froid ! Mais quelle idée a-t-il eue de se sauver ainsi avant sa guérison ?

Les deux jours suivants, par un très grand froid, je ne le vis pas revenir prendre sa soupe, et je pensais souvent à mon pauvre protégé dont je ne pus pas, malheureusement, aller m'enquérir tout de suite. Je ne m'endormais plus qu'avec remords sous mon chaud édredon, alors qu'il devait geler, lui, par cette température, à peine abrité sous sa cabane.

Enfin, un matin, je partis avec un de mes jeunes cousins, très dévoué, que j'avais réquisitionné pour m'accompagner. Arrivés à la cale désignée, il fallut chercher sous quelle cabane se cachait le pauvre homme. Ce fut le jeune François qui le découvrit. Mais il ne pouvait accéder jusqu'à lui et il vint me dire qu'il ne répondait pas à ses appels. Très alarmée, je vins le plus près possible de l'endroit où il s'était tapi, comme une bête blessée. Enroulé dans de vieux sacs, on n'apercevait guère que les pieds de cette forme humaine que j'appelais en tremblant, me demandant s'il n'était pas mort. Après plusieurs appels, réitérés, nous finîmes par entendre un grognement, auquel succéda, après que je me fus nommée, un certain ébrouement qui, me faisant comprendre qu'il vivait et devait avoir grand besoin de soins et de nourriture, me fit me hâter pour organiser les secours. Je lui criai que j'allais lui apporter du café bien chaud, et laissai François auprès de lui, avec les provisions que j'avais apportées.

Remontant la berge en hâte, j'entrai dans un modeste café, dans lequel je trouvai une petite femme prenant dans un coin son premier déjeuner, bien confortable, ma foi, malgré les restrictions.

Je lui demandai où se trouvait le propriétaire du café, et si on pouvait avoir une tasse de café bien chaud pour un pauvre homme qui avait couché dehors. Elle me répondit assez sèchement qu'elle était la patronne du café mais qu'elle n'avait pas de café pour mendigots. Quand je l'eus assurée qu'elle serait bien payée de la tasse que je lui demandais, elle s'exécuta cependant et je repartis avec mon café, un peu désorientée de la dureté de son cœur, mais contente de pouvoir réchauffer mon pauvre Vieux Loup.

Il ne pouvait encore se lever, et ce fut bien difficilement qu'on parvint à lui passer la tasse de café sous son réduit, et lui faire prendre ce que j'apportais. Depuis deux jours, il avait seulement mangé deux pommes de terre bouillies,

qu'une brave femme qui était venue laver son linge à la rivière lui avait données. Il n'y a pas que des cœurs durs !

Enfin, un peu restauré, il put sortir de son terrier et il me fallut bien parlementer pour le persuader que, resté à coucher là, à son âge, par plusieurs degrés au-dessous de zéro, c'était aller au-devant d'une mort certaine.

« Mais pourquoi avoir quitté l'Hôtel-Dieu avant d'être rétabli ?

- Ben... Voulé m'envoyer avec les fous ! J'suis pas fou !... J'ai dit zut à la bonne sœur et j'me suis carapaté ! J'guérirai ben tout seul ! Ici, j'suis libre... L'matin, quand le soleil se lève, j'passe dans l'cabinet de toilette. Y a d'l'eau courante... (et d'un grand geste, il désignait la rivière.), j'ai pas souvent d'savon mais j'frotte dur, moé, j'aime la propreté ! »

Enfin, à force de raisonnement, je finis par obtenir une demie-adhésion pour son entrée à la « Convalescence ».

Il me fallut recommencer les démarches, apitoyer la Direction qui, assez justement, faisait des difficultés le client n'ayant pas du s'enfuir quand les portes lui en étaient ouvertes, donner des explications, etc.. Et finalement, arriver au résultat désiré : faire prendre le malade à son domicile pour l'envoyer se retaper pendant quelques semaines, à l'abri du froid et de la faim.

Là-bas, pendant quelques temps, il fut calme, entouré de vieillards avec lesquels il pouvait causer, usant de la faculté de quelques sorties dans les jardins, je pensais qu'il était heureux mais il me confia un jour qu'il n'avait qu'une hâte... s'en aller !... Il me fallut de la diplomatie pour le faire patienter et attendre là, le résultat des démarches que j'avais entreprises pour lui obtenir son allocation de Vieux Travailleur, que j'eus beaucoup de peine à avoir.

Mais lorsque j'en fus munie et que je pus lui remettre en main ses papiers bien en règle, c'est vraiment un autre homme, et bien heureux que j'eus devant moi !

Je compris qu'il lui semblait être réincorporé parmi les humains, avoir gravi quelques échelons de l'échelle sociale. Il avait une identité, des droits. Il voterait, il ferait partie de l'humanité ! Il pourrait peut-être maintenant manger à peu près à sa faim, prendre un petit garni, et... mon Dieu, oui, pourquoi pas ? Peut-être retourner au pays !

C'est sur ces beaux rêves que nous nous quittâmes, après que j'eus joints mes vœux aux siens pour qu'il retrouve son pays, sa famille, et... ses souvenirs de jeunesse.

- :- :- Une qui sort de l'ordinaire - :- :-

Pendant que je sers le bouillon, je vois passer et repasser devant le portail une jeune femme au gentil minois, encapuchonnée d'une jolie capuche, qui semble s'intéresser au va et vient de mes amateurs de soupe. Après avoir jeté un coup d'œil sur la pancarte d'entrée, elle se décide à venir à moi, et me demande en s'excusant, si elle pourrait prendre un bol de bouillon pour se réchauffer, car elle n'est que de passage dans la ville, qu'elle ne connaît pas, doit bientôt reprendre le train pour Paris et cherche une librairie catholique pour acheter un livre et le journal « La Croix ».

Je l'invite à s'asseoir sur une chaise, au fond du porche, pour prendre son bouillon, tout en lui donnant le renseignement désiré et demeure tout étonnée de la voir se signer pour dire son Benedicite.

Ma distribution touche à la fin, et nous pouvons causer tranquillement après qu'elle eut mis une piécette dans le tronc qui porte la mention : « A ceux qui peuvent nous aider, Merci ! » (ce qui ménage l'amour-propre de beaucoup de ceux qui viennent régulièrement). Elle m'apprend qu'elle est artiste lyrique, en tournée, faisant partie d'une troupe, et qu'elle regagne la capitale où elle habite.

« Vous voyagez beaucoup ?

- Oh oui ! Bien trop pour mes goûts tranquilles. J'ai une profession qui présente bien des inconvénients et me fait vivre dans un milieu où je ne me plais pas.

- Vous êtes artiste lyrique, m'avez-vous dit ?

- Oui, art chorégraphique dans lequel ma mère, veuve très jeune, m'a engagée car il fallait de bonne heure que je gagne ma vie. Une de ses amies qui était ouvreuse au théâtre de la Gaieté, où elle m'emmenait souvent, me voyant souple et gracieuse, m'en facilita l'entrée comme petite danseuse et figurante dans les féeries. Mes débuts dans la carrière furent faciles et comblèrent d'aise ma pauvre mère qui ne voyait pas autre chose que le gain immédiat, car notre existence était plutôt difficile. Moi, je découvris vite les mauvais cotés d'une telle situation que, tant qu'elle vécut, je continuai à exercer, ne pouvant mieux faire. Mais, depuis son décès, je cherche à m'en sortir, ce qui n'est pas facile ! Depuis deux ans, j'habite, en dehors de mes tournées, chez de bonnes religieuses, dans une maison où elles abritent de nombreuses jeunes filles, étudiantes pour la plupart. Là, à des exercices de piété en toute tranquillité, ce qui m'est impossible dans mes voyages, entourée de camarades dont la religion pour la plupart est lettre morte... c'est une souffrance ! Je cherche toujours quelle situation prendre pour gagner ma vie, n'étant pas apte à remplir des postes de bureaux. J'aime beaucoup les enfants et serais heureuse de me dévouer dans une famille où je pourrais m'occuper d'eux avec la maman, car j'ai

été bien formée par ma mère aux soins du ménage et de l'intérieur de la maison. Mais comment arriver à trouver cela ?... Ce n'est pas en disant que je sais danser !..

- Oui, évidemment ! Il vous faudrait des recommandations. Mais cela n'est peut-être pas introuvable. Tant de petites mamans demandent à être aidées dans leur tâche maternelle ! On pourrait essayer ! Donnez-moi votre adresse. S'il se présentait quelque chose, je vous écrirai. Vos religieuses pourraient fournir des références. D'ici une quinzaine, je compte aller à Paris pour un congrès de l'U.F.C.S. Si vous y êtes à ce moment, peut-être pourrions-nous nous y voir ? »

Quelques jours après, je reçus une charmante carte postale de remerciements pour le charitable accueil reçu.

Chaque jour, je regardai dans les journaux la rubrique « Offres d'emplois » et découvris dans « La Croix » une demande de gouvernante pour une famille de la Mayenne qui semblait pouvoir convenir à ma protégée. Je ne perdis pas de temps pour l'avertir, découpai l'article et lui envoyai.

Peu de temps après, à Paris, je pus la voir. Elle se rendit à mon appel et vint me parler dans la pension de famille tenue par des religieuses où j'étais descendue. Là, elle me fit très bonne impression, me dit son espoir d'entrer dans cette famille nombreuse qui habitait toute l'année dans un château. On prenait des renseignements sur elle et elle devait avoir une réponse sans beaucoup tarder.

Me trouvant dans cette affaire presque un peu de responsabilité, je demandai conseil à la Supérieure de la Communauté où j'étais descendue, femme d'expérience, ayant beaucoup l'habitude de s'occuper des jeunes filles qui me mit en rapport avec la Directrice de la maison de famille de Léa X.

J'en obtins les meilleurs renseignements et j'eus le grand plaisir dans le mois qui suivit, d'apprendre par une lettre que la jeune fille m'adressa, et qui contenait la photo d'un joli château, qu'elle se plaisait beaucoup dans cette charmante famille à laquelle elle se dévouait de son mieux, et me remerciait encore de mon initiative d'avoir bien voulu m'occuper d'elle.

- :- :- Mots d'enfant - :- :-

« Mais oui, toutes les grandes personnes ont appris à lire, à écrire quand elles étaient enfants !

- Maman a appris à écrire ?
- Mais oui !
- Papa aussi ?
- Certainement !

- Eh bien ! Qu'est ce qui lui a appris ? Il écrit si mal ! Grand-mère a dit hier en recevant sa lettre qu'il écrit comme un chat ! »

- :- Mois de Marie - :- :-

Pas riche ce soir la cour du Bon Dieu !

A voir l'assistance aujourd'hui, et si souvent, comme il doit se contenter de peu !

L'assistance dans notre église est bien maigre à ces prières du Mois de Marie qui se font le soir, à une heure, il faut le dire où ne peuvent y assister ni les familles, ni les écoliers, et peu commode pour les travailleurs paroissiens qui, tous, ne peuvent que difficilement et rarement trouver le moyen de s'échapper de leurs occupations pour venir prier à l'église, même ceux qui y pensent et le désirent. Alors, que reste-t-il comme fidèles. De vieilles gens, des déchets, des rebuts, pauvre bouquet bien incolore de fleurs pâlies qui doivent offrir leurs parfums cependant au Seigneur et prier notre Mère du ciel pour la paroisse.

A voir extérieurement ce groupe, en contemplant ces pauvres visages ridés, ces corps inélégants, déformés par la vieillesse, on serait tentés d'en rire, de souhaiter au divin Maître plus de décorum, de jeunesse et d'éclat dans ses serviteurs. Mais, heureusement, il voit surtout l'intérieur des âmes, la bonne volonté, les pieuses dispositions. Même d'un coup d'œil hâtif, avec un peu d'attention, on peut cependant y découvrir quelques richesses.

Voyez le dos rond de cette toute petite femme âgée, au teint si pâle. C'est elle, Clotilde, ancienne "tailleuse" comme on disait autrefois, qui a sacrifié sa vie pour une sœur veuve, laquelle avait plusieurs enfants à élever.

A coté, cette bonne grosse vieille, toute ronde, c'est Eudoxie, domestique depuis des années chez une vieille dame infirme, qu'elle sert par dévouement, à peine payée.

Plus loin, voici une jeune assistance sociale, très pieuse, qui fait tant de bien dans la paroisse.

J'aperçois aussi Mlle David, admirable vieille fille, qui, malgré sa vocation, son goût bien marqué du mariage, n'a pas rencontré sur sa route le mari dont elle aurait pu faire le bonheur, et qui se dévoue complètement à aider sa sœur, chargée d'une très nombreuse famille, pour élever ses neveux qui l'adorent.

Puis voici Madame Bertrand, veuve d'un mari, grand infirme de la guerre de 14, qu'elle a soigné pendant des années, y perdant sa santé.

J'entends la voix de la vieille bretonne qui habite une mansarde non loin de chez moi, et qui chante, comme une jeune, le cantique à la Vierge Marie, avec son soprano aigu, malgré ses malheurs, elle a conservé le caractère gai que, de temps en temps, émoustille un petit verre de vin blanc (ne faut-il pas faire honneur aux bonnes choses que le Bon Dieu met à notre disposition ?) mais,

bonne et serviable, toujours prête à rendre service, elle est aimée de tous ses voisins.

A coté, c'est Madame de La Deurrière, grande, mince, distinguée, figure aux traits fins d'une grande douceur, avec quelque chose d'aérien dans sa démarche, elle ressemble à quelque sainte de vitrail. Veuve et riche propriétaire foncière, elle emploie noblement sa fortune et consacre sa vie à des œuvres qu'elle soutient, se faisant le bras droit de Monsieur le curé, depuis la mort de ses deux enfants, son fils tué pendant la première guerre, et sa fille enlevée deux mois après par une fièvre typhoïde.

Et plus loin, celle qu'on serait bien étonné de ne pas voir, c'est la mère Grégoire, concierge dans le quartier depuis des années, qui connaît tout le monde, se renseigne sans besoin sur celui-ci, sur celui-là, est au courant de ce qui se passe dans chaque maison. Elle est sale et sent mauvais. C'est ce qui explique qu'à l'église, on s'écarte un peu d'elle. Les petits choristes prétendent qu'elle a parfois de sourds accompagnements de basse quand l'orgue ne donne pas ! Soupçons de dévote dit le plus malin. D'après elle, les gens qui ne viennent pas à l'église sont bons à jeter aux chiens. Elle fulmine contre ses voisins qui, ne suivant pas, comme elle, tous les exercices de la paroisse. Car elle, elle ne manque ni un Salut, ni un sermon, est assidue à toutes les prières, chapelets, neuvaines, sans se faire pour cela trop de scrupules de manquer la messe du dimanche à laquelle elle juge bon de ne pas y assister. Elle aime juger et critiquer. Tout passe sous ses fourches caudines, depuis son curé qu'elle vénère pourtant, les dames qui s'occupent des œuvres de la paroisse et ne réservent leurs charités, prétend-elle, qu'à la canaille, les gens du gouvernement qui font des lois idiotes, les jeunes qui l'épouvantent, les vieux dont elle ne découvre que trop bien les défauts ! A coté de cela, complaisante, aimant autant à rendre qu'à tout régenter. Chacun à ses qualités et ses défauts ! Examinons donc les nôtres afin d'étendre ou d'acquérir les unes et de nous corriger des autres.

Il y a aussi Mlle Martin, vieille artiste bien infirme, que son pinceau et des leçons ont tout juste fait vivre jusqu'ici, et dont la vie a été consacrée à son frère prêtre. Elle est accompagnée par sa bonne Philomène qui l'entoure des meilleurs soins.

Puis la marchande de cierges et d'objets de piété, admirable vieille fille si complaisante et dévouée pour tous, commerçante accueillante et aimable, vous remerciant, à l'ancienne mode, d'un achat fait chez elle alors que ce serait au client de pouvoir le faire, tant il reste édifié par le rude bon sens, la grande probité de la marchande dont le gain infime suffit à peine à la faire vivre ainsi que sa vieille maman, presque aveugle, dont elle a toujours été chargée.

Il y a aussi la bonne petite Aglaé qui a recueilli dans sa jeunesse ses deux nièces orphelines qui, maintenant l'aide à vivre, lui rendant avec affection les soins dévoués dont elle a entouré leur enfance.

Le coté masculin est encore moins représenté.

A part un ouvrier très pieux qui arrive souvent en retard, et après une grande gémissement, les mains calleuses et sales, croisées sur le grand chapelet qu'il égrène, répond avec ferveur aux invocations de notre bon curé, si zélé pour le bien de ses paroissiens, la mèche de cheveux rebelle retombant sur le front que la casquette déformée ne recouvre plus.

Le colonel en retraite, Flouchon, toujours accompagné de sa femme dont, tel Philémon et Baucis, il ne se sépare jamais.

Mr de la Feuilleraie, président des conférences de Saint Vincent de Paul, veuf, au foyer solitaire, depuis que ses grands enfants l'ont quitté soit pour se marier, soit pour entrer en religion.

Et aussi le ménage Bourgane qui fait penser à la boule et à la quille. Lui, grand et maigre, d'origine basque. Elle, vendéenne, petite, trapue, grosse et courte. Ils vendent de la rouennerie dans les marchés, font bien leurs affaires et comme ils adorent les enfants que le Ciel a refusé à leur foyer, ils s'entourent souvent des gosses du quartier qu'ils gâtent de leur mieux.

Avec quelques religieuses, enseignantes et ses admirables petites sœurs garde-malades des pauvres, toujours sur la brèche, qui, en plus de leur orphelinat si bien tenu, se font les aides des malades nécessiteux, c'est tout l'ensemble de ce petit troupeau, un peu terne, je le répète, mais qui, après tout, doit bien avoir son mérite devant le Divin Juge.

- :- La capote de Mme Robineau - :-

Nous sommes samedi. Toute la semaine, j'ai eu tant de choses à faire que je n'ai encore pas pu confectionner le chapeau que j'ai promis à Eudoxie qui prétend qu'elle ne peut aller à la messe parce qu'elle manque de coiffure !

Beau prétexte, mais qu'il est facile de supprimer. Du reste, depuis quelques temps, je désire aller la voir pour me rendre compte de certaines choses qui ne me semblent pas bien claires.

Je me hâte donc de finir mon "toquet" qui n'est vraiment pas si mal réussi, et me voici trottant, avant le dîner, vers sa demeure, pour "livrer ma commande".

Je suis déjà venue chez elle une fois mais, à cette heure tardive, et aux lumières, tout change d'aspect et je ne me reconnais pas bien. Cependant, j'enfile lestement l'escalier qui doit me conduire à son 4^{ème} étage. Mais une fois rendue, j'ai beau déchiffrer à la lueur de ma lanterne électrique, dont je m'étais munie, tous les noms inscrits sur les portes, je ne découvre pas le sien. Je frappe à l'une d'elles. Peut-être me renseignera-t-on ?... Mais non, elle n'est pas connue. C'est peut-être dans la maison d'à côté, me dit-on, car ce sont deux maisons jumelles dont les entrées se ressemblent beaucoup. Je remercie, redescend, et remonte immédiatement à côté, au 4^{ème}. Mais là, même surprise, celle que je

cherche n'y habite pas ! Un locataire aimable, à qui je confie ma déception, m'engage à m'adresser au 4^{ème}, mais au fond de la cour...

Tout en pestant un peu, je redégringole et avant de remonter l'ascension au fond de la cour, je m'assure en examinant toutes les boîtes aux lettres qu'il n'y aura pas de nouvelle erreur !

Enfin, m'y voilà ! J'ai donc 12 étages dans les jambes ! Cette fois, je me reconnais tout à fait. Mais, autre déception ! Sur sa porte, ce n'est pas son nom qui est indiqué, mais celui d'un monsieur inconnu. Aurait-elle changé de domicile ? Ce serait un comble !

Voyant de la lumière filtrée sous une porte, je frappe. Une jeune femme m'ouvre et me rassure :

"Oui, madame Robineau, c'est bien là, à droite !"

Et sur ma remarque :

"Mais le nom indiqué sur la porte est celui d'un monsieur !"

Elle me répond d'un air entendu :

"C'est pourtant bien là. Du reste, elle doit être chez elle."

Et sans attendre, elle frappe elle-même et annonce :

"Une visite pour vous, mère Eudoxie !"

Alors se projette dans l'encadrement de la porte, la silhouette de celle que je désespérais de trouver ce soir. Et tout de suite, ce sont de grandes exclamations :

"Ah ! Chère madame ! Quel plaisir et quel bonheur de vous voir ici ! Que vous êtes bonne d'être venue ! Avoir monté 4 étages !"

Et comme en riant, je rectifiais :

"Non, pas 4 mais 12 !"

Il fallut tout expliquer pendant qu'on m'avancait un siège que, vite, on essayait, qu'on allumait l'électricité au lieu de la petite lampe Pigeon qui, seule, à mon arrivée, était allumée ("par économie, dit-elle, c'est si cher !")

Pendant les bruyantes démonstrations de reconnaissance pour la confection du joli toquet, on l'essayait devant la petite glace qui surmontait la commode de cette pauvre mansarde, bien exigüe, à moitié propre et très pauvre.

Le lit était placé sous la pente du toit et à la tête, je vis un énorme chapelet aux gros grains de bois brun, suspendu à la muraille, en forme de cœur et sous lequel retombait la grand croix ajourée, ornement mural qui n'aurait pas déparé la cellule d'un religieux, mais qui détonnait dans cette mesure.

Allant droit au but : "Comment se fait-il, lui dis-je, que vous ne portiez pas le nom de votre mari ? Car c'est bien le sien n'est-ce pas qui est indiqué sur votre porte ?

- J'vais vous expliquer, ma bonne dame ! Vous comprenez, je suis restée veuve toute jeune, avec mes trois gosses. Je pouvais pas arriver à les nourrir alors Adolphe a été d'une bonté... Il m'a aidé à les élever. Dame ! Je pouvais

donc pas le quitter ! Et vous pensez que, maintenant que nous sommes vieux, c'est bien à moi de le soigner !

- Mais pourquoi vous ne vous êtes pas mariés ?

- Impossible ! Il l'est lui. Sa bourgeoise n'est pas morte... L'a rendu très malheureux... la gueuse continue à l'embêter !

- Ah ! Mon Dieu ! Quelle situation ! Vous qui m'aviez dit que, cette année, vous vouliez faire vos Pâques ! Je vous croyais remariée depuis longtemps.

- Ça ne fait rien ! J'ai déjà vu le petit abbé qui est si gentil, qui a été bon pour moi quand j'ai été malade. Je lui ai tout dit. Il doit en parler à son curé qui va bien arranger cela, allez ! D'abord, vous comprenez, on ne se gêne guère l'un l'autre. Mon homme est garde de nuit sur la voie de chemin de fer. Il part tous les soirs, et ne revient que le lendemain à 8 heures. Naturellement, je quitte mon lit bien avant, pour lui faire son déjeuner qu'il trouve toujours tout prêt quand il arrive. Vous pensez que je le nourris bien car, maintenant que je suis infirme, je ne peux plus travailler et c'est lui qui gagne la vie. Mes enfants ?... Ah ! C'est des ingrats ! Ma fille me voit à peine, l'autre est morte. Mon petit que j'ai tant aimé, tant dorloté, car il était bien chétif, gagnait des sous, mais il s'est marié avec une femme très dure. Tant que je travaillais à l'usine, j'ai pu les aider et plus tard, presque servir de domestique pour leurs deux queniauds. Alors j'étais pas trop mal vue, mais maintenant que je n'ai plus rien, et que je marche difficilement, on ne me connaît plus. Quel gros chagrin que j'ai eu l'an dernier quand mon petit-fils a fait sa communion, qu'ils m'ont même pas invitée ! Ils auraient eu honte de moi ! Ah ! Chère madame ! Le cœur d'une mère, c'est sensible, dame oui ! J'en ai pleuré !"

Et maintenant que la boîte aux confidences est ouverte, les souvenirs s'en échappent en flots pressés. Tout y passe. On me rappelle qu'on m'a connue toute jeune. :

"Vous veniez de vous marier avec le patron. Ah ! Que vous étiez mignonne !...Vous aviez de jolis cheveux blonds. Quand vous traversiez la cour de l'usine pour venir aux ateliers, vous aviez un certain châle de soie rouge à grandes franges qui vous allait si bien ! Vous étiez si jolie avec cela. Ah ! Faudra revenir me voir ! Ça me fait trop plaisir de vous causer et de me rappeler mes souvenirs de jeunesse !"

Je dois interrompre le flot des paroles et les félicitations successives auxquelles ne sont peut-être pas étrangères quelques petites libations, car nous sommes samedi, jour de paie ! Je me lève. Il est tard. Il me faut rentrer au plus vite. Mon dîner m'attend depuis longtemps.

Je la quitte sans plus attendre. Ses remerciements me poursuivent encore sur le palier et au haut de l'escalier, où j'ai refusé de la laisser m'accompagner pour m'éclairer, bien amusée que je suis au souvenir des détails de cette visite peu banale.

- :- :- Une bonne rencontre - :- :-

Pour ma réception de Noël, me voici revenant du grand marché, bien chargée. Des œufs, du beurre, du chocolat pour confectionner des gâteaux, des oranges, des pommes, mes deux cabas sont pleins et bien lourds à mes bras qui n'ont plus vingt ans.

Mais je jouis à l'avance du plaisir que je vais faire aux douze bonnes petites vieilles que j'ai invitées à collationner pour cette fête dont la plus jeune à 60 ans et la plus âgée 82, en y comprenant mes 73 printemps²⁷.

Bien lasse à mi-route, je dépose un instant mes sacs sur la marche d'une porte d'entrée pour reposer mon bras endolori.

Passé devant moi un homme à cheveux grisonnants, qui me regarde une minute, poursuit sa route, puis, se retournant, revient sur ses pas et se découvrant devant moi, se propose à m'aider à porter mon fardeau. J'accepte sans hésiter, après m'être assurée qu'il demeure dans les parages et ne se détournera pas de sa route pour cette bonne action. Chemin faisant, nous causons un peu :

"Ah ! Vous êtes donc toujours la même ?" me dit-il

Toute ébahie de penser qu'il me connaissait, je lui avoue que moi, je ne le reconnais pas.

"Cela ne m'étonne pas ! Vous m'avez vu si jeune ! Moi je ne vous ai jamais perdue de vue. J'habite du reste votre quartier. Mais ce dont je me souviendrai toujours, c'est du jour où je vous ai vue pour la première fois. Vous étiez bien jeune et moi tout petit. Vous êtes venue voir ma mère qui était bien malade. Nous habitions derrière votre usine. Vous vous êtes occupée de ma pauvre maman... je ne l'ai jamais oublié !

- Ce souvenir me rajeunit, mais je dois avouer que je ne me souviens plus de votre nom... N'aviez-vous pas une sœur ?

- Oui, hélas ! Mais je ne la vois plus depuis de longues années. Elle n'a pas cherché, elle, à se faire une situation par son travail."

Me voici presque à ma porte. Je reprends mes sacs, en remerciant chaudement mon charitable compagnon, et je remonte chez moi, rêveuse, le cœur tout remué et tout chaud de reconnaissance envers le Bon Dieu qui permet qu'on touche du doigt, de temps en temps, qu'une bonne parole dite, qu'une bonne action faite pour lui, germe et fructifie sans qu'on s'en doute.

Je repense à cette parole d'Elisabeth Leseur²⁸ : "On ne saura jamais tout le bien que l'on fait en faisant le bien !"

²⁷ 1848

Notre petite fête de Noël a été très réussie, les agapes très appréciées après l'assistance aux vêpres. Quoique vieilles, nous nous sommes amusées comme de jeunes pensionnaires. Nous avons chanté de vieux Noël et quelques couplets de chansons anciennes, intercalés par des airs de phono, qui nous ont rajeunies et nous nous sommes quittées, détendues, contentes, bénissant le Seigneur de cette bonne soirée qui avait fait oublier un moment à plus d'une, douleurs, infirmités, soucis ou inquiétudes.

- :- :- Ma vieille amie - :- :-

J'ai une vieille amie, très âgée, que je visite souvent car elle me fait grand pitié.

Avec ses 93 ans, elle n'a, cela se conçoit, aucun parent de sa génération. Il ne lui reste que quelques neveux qui viennent assez rarement la voir, et de bons amis qui ne l'oublient pas heureusement.

Impotente, puisqu'elle s'est successivement cassé le col de ses deux fémurs, elle est alitée depuis de longs mois et n'a plus de distractions que celles que lui donnent les quelques visiteurs qui, par amitié, grimpent ses quatre étages.

Toujours de bonne humeur, malgré ses souffrances, ne se plaignant jamais, elle est bien édifiante et encore fort intéressante par les mille et une anecdotes qu'elle aime à conter avec esprit, car sa tête est restée excellente et bien équilibrée. Elle est fine et spirituelle.

Elle m'a connue quand j'étais toute enfant. J'étais encore une gamine lorsqu'elle était une grande jeune fille dont j'admirais beaucoup le beau talent d'aquarelliste qu'elle possédait. La vie nous avait séparées, et nous nous étions un peu perdues de vue. Mais depuis quelques années, où je l'ai retrouvée vieillie, souffrante, et bouclant bien péniblement son maigre budget, je vais la voir régulièrement.

Sa mémoire si fidèle me rappelle des souvenirs de mon enfance que j'avais oubliés et la gaieté qu'elle a conservée et qui m'édifie, étonnerait plus d'un de nos jeunes contemporains, dont beaucoup ne comprendraient pas comment on peut conserver cette joyeuse humeur, au milieu de souffrances et d'épreuves comme les siennes.

²⁸ Elisabeth Leseur, née Pauline Arrighi est une mystique française, célèbre par la publication posthume de son journal. Elle est née le 16 octobre 1886 à Paris, fille aînée de 5 enfants de l'avocat Antoine Arrighi, membre du Conseil général de la Corse et de Gatiene Picard. Elle décède à Paris le 3 mai 1914.

C'est à la pratique d'une religion éclairée et bien comprise qu'elle puise cette sérénité. Cette solide piété a toujours été et est encore son aide et son réconfort.

Elle fouille souvent pour moi dans ses vieux papiers et me cite nombre de faits intéressants et même historiques auxquels elle a été mêlée. Elle écrivait bien et avait fait quelques poésies. J'ai copié sous sa dictée celle qu'elle vient de me chanter de mémoire et que je trouve charmante. Elle l'avait composée sur l'air d'une chanson, très à la mode quand elle avait 20 ans, intitulée "Risette" :

I

Un jour, au fond du jardin,
Je naquis un clair matin
De novembre.
Il faisait bien froid dehors.
Un bon feu flambait alors
Dans la chambre.
Papa disait à Maman :
"Elle a mal pris son moment,
Ta fillette !"
Le froid était rigoureux,
Mais le soleil radieux
Nous faisait du haut des cieux
Risette, risette, risette.

II

Et quel bonheur pour Maman !
Elle qui désirait tant
Une fille.
Et mon Papa, plein d'espoir,
Était heureux de me voir
Si gentille.
Elle peindra, elle chantera,
Et tout le monde aimera
Ma fillette.
Maman disait : " Encore mieux !
Qu'elle apprenne à prier Dieu !
Que son petit cœur joyeux
Risette, risette, risette.

III

Depuis le temps a filé...
Les jours se sont écoulés
Gris ou roses.
J'ai chanté, peinturluré,
Et jamais je n'ai montré
Front morose
Car j'allais toujours gaiement,
Riant, chantant, imitant
La fauvette.
Et dans les jours de malheur,
Si parfois je verse un pleur,
Pensant au temps du bonheur,
Je fais de bon cœur
Risette, risette, risette.

- :- :- **La vieillesse** - :- :-

Méditation du Cardinal Verdier

"Elle est venue pour moi. Je dois l'accueillir comme le messager de nouvelles volontés de Dieu sur moi.

Rien ne sert de gémir, de regretter, de comparer aujourd'hui et hier. La volonté de Dieu ! En dehors d'elle, il n'est rien. Avec elle, nous avons tout. C'est déjà beaucoup que vous m'ayez conservé. Je puis ainsi mieux expier mes péchés, augmenter mes pauvres mérites, mieux préparer mon éternité.

Ne suis-je pas encore un privilégié ? Tant de mes contemporains ne sont plus §

J'accepte, mon Dieu, les gênes, les souffrances, infirmités. Me voici à l'âge où, d'après le psalmiste, on ne peut guère attendre que labor et dolor. Mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Je vous demande seulement de m'aider à être un vieillard apôtre comme saint Jean, mon patron."

- :- :- **Pensées** - :- :-

Quand la vie a cessé d'être une promesse, elle ne cesse pas d'être une tâche. Ne dites pas en face de l'étude "A quoi bon ?" Ne nous atrophions pas et ne laissons pas rouiller nos rouages.

Nul n'a le droit de s'arrêter quand il peut marcher encore. Le devoir est de tenir jusqu'au bout.

La jeunesse dure bien plus longtemps que ne le pensent ceux qui sont jeunes.

Un vieillard doit savoir être joyeux avec les jeunes. Heureux ceux qui sont nés, doués d'un caractère gai. La Providence leur a fait le plus beau présent qui se puisse concevoir, car la gaieté ne vieillit pas (de Maricort)

La tristesse est la mort de l'âme, la joie en est la vie. (Marc-Aurèle)

Ceux qui ont souffert doivent être les consolateurs des autres.

La jeunesse, c'est l'espérance ; la vieillesse, c'est le souvenir mais doublé d'une espérance encore.

Se souvenir, c'est presque recommencer.

Nous naissons pour mourir, nous mourons pour renaître.

La terre qui reçoit la rosée du ciel, sans produire aucun fruit, est réprouvée et près d'être maudite. Et la vie qui n'aura rien produit de bon ? (Saint Paul)

Toute vieillesse oisive est une mort anticipée. (Goethe)

Certains vieillards travaillent vieux, parce qu'ils ont su travailler jeunes à pratiquer un entraînement.

Tombez ! Tombez sur moi, gouttes d'éternité et mûrissez mon cœur pour la moisson divine.

- :- :- L'été de la Saint Martin - :- :-

Un jour qu'il chevauchait sur le chemin des Gaules,
Saint Martin vit un vieux presque nu. Par pitié,
Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et, pour le malheureux, en coupa la moitié.

Novembre glaçait tout et la bise était dure ;
Mais dès qu'à ce vieillard, il eut fait ce cadeau,
Saint Martin, étonné, sentit moins la froidure
Quoiqu'il n'eut plus sur lui qu'un seul pan de manteau.

Le ciel devenait bleu, l'air chaud, la terre douce ;
Le soleil rayonnait comme en des mois meilleurs ;
Et sur les arbres verts, dans l'air et dans la mousse,
Au chant des nids s'ouvrait la corolle des fleurs.

Depuis ce jour, afin d'en marquer la mémoire,
La Saint Martin chez nous ramène aussi l'été.
Soyez bons ! Vous verrez, même en la saison noire,
Le renouveau sourire à votre charité.

Émile Blémont

- :- :- Conclusion - :- :-

Malgré les soucis, les peines, les inquiétudes, les chagrins dont toute vie est semée, mon âme veut chanter dans l'allégresse l'hymne de la reconnaissance pour tant de faveurs reçues.

Je voudrais faire de ma vieillesse une action de grâce pour remercier Dieu de tant de faveurs accordées, reconnues ou ignorées, obtenues ou dispensées sans demande, pour les heures parfumées, limpides et claires, rares, il est vrai, qu'on aurait voulu prolonger, et dont le souvenir enchante encore, lorsqu'on les évoque au bout de longues années qui nous semblaient passer trop vite et pour lesquelles, ingrats que nous sommes, nous ne nous montrons, le plus souvent, guère reconnaissants envers la Providence qui nous les a dispensées ; pour celles aussi qui nous paraissent si longues, qui ont été marquées par les épreuves, les deuils, la souffrance ou la maladie, heures douloureuses et accablantes dont, peut-être, nous nous sommes plaints et pendant lesquelles il nous a fallu faire appel à toute notre foi pour ne pas murmurer !

Maintenant que je me vois au terme de la course, je bénis le ciel de tout, joies et douleurs, puisque j'ai vécu le lot qui m'était départi, pour lequel j'ai reçu la force et la lumière, pour me permettre d'accomplir ce plan de la Providence sur moi, les armes pour me protéger, pour combattre et pour vaincre.

Aussi, à l'heure où j'aurai à rendre mes comptes, ce qui ne peut beaucoup tarder, j'espère pouvoir, sans trop de crainte, comptant sur son indulgente bonté, dire au Seigneur :

"Me voici, mon bon Maître ! J'ai essayé de suivre vos lois, de me conformer à votre volonté, vivant de mon mieux pour Vous, avec Vous. Soyez-moi secourable et accueillez-moi près de Vous, avec les âmes de bonne volonté, à qui, dès votre venue en ce monde, Vous avez promis la paix !"

Quelques souvenirs de la tante Lucie

Michel Maury

Michel Maury a bien voulu évoquer les souvenirs qu'il avait de tante Lucie Riom-Ruff. Souvenirs qu'il nomme "très imprécis et très ponctuels de la tante Lucie..." mais qui viennent toutefois mettre un point d'orgue au récit de la petite bourgeoise du 19ème

L'appartement

Quand nous étions gosses, on allait chez tante Lucie une fois par an, pour le premier de l'an. En général, il n'y avait pas d'autres choses, d'autres visites. Mais, chaque année aussi, il y avait la fête Dieu et éventuellement la mi-carême. La fête Dieu se passait en partie place Louis XVI. Tante Lucie, à cette époque-là, habitait 1 rue Sully, au dessus de la pharmacie Cochon ou Chochon, je ne me souviens plus. Cela nous faisait toujours sourire quand nous étions gosses de voir pharmacie Cochon.



Son appartement était très curieux, elle habitait au deuxième étage et Madame Herbert était sa voisine immédiate. On confondait d'ailleurs, en général, les deux portes puisqu'elles étaient sur le même palier, l'une à côté de l'autre. Quand on rentrait dans cet appartement, il y avait une tenture, pas tant pour la beauté que pour le chauffage, cela nous impressionnait toujours, René et moi, car cette tenture nous laissait une impression de... tenture funèbre. On rentrait et il y avait presque juste en face, avec quatre ou cinq mètres de couloir, son salon. Aujourd'hui, on appellerait cela une salle de séjour, pour ne pas dire un living. C'est là où tout se passait. Il y avait à sa droite une pièce qu'on ne connaissait pas. On n'y rentrait jamais. J'ai appris très tard que c'était sa

chambre. On n'avait généralement aucune occasion d'y rentrer, cela nous semblait un lieu sacré. A gauche de la salle de séjour, la salle à manger qui donnait sur la rue Saint Clément, alors que la salle de séjour donnait par deux ou trois fenêtres sur la place Louis XVI et la rue Saint Clément. Dans cette salle à manger, où je ne sais pas si la tante Lucie a jamais mangé, nous avons, nous, effectivement, de temps en temps, mangé pour des repas tout à fait informels où se retrouvait un peu toute la famille, aussi bien les Maury, les Champenois, les Hailaust ainsi que des Gicquel et des Garnier. De cette pièce, juste à coté, partait un petit couloir qui devait faire cinquante ou soixante centimètres de large et qui, curieusement, était en pente car l'appartement de Tante Lucie tenait en quelque sorte sur deux bâtiments, le bâtiment de devant qui devait être le bâtiment chic où se trouvait la salle de séjour et sa chambre, et par derrière se trouvaient, au bout de ce petit couloir, sa cuisine, la chambre de bonne, enfin toute une partie qui était complètement séparée mais qui nous amusait beaucoup. Le couloir en pente nous laissait penser qu'on pouvait soit se tirer sur un tapis bien qu'il n'était pas très long, soit éventuellement, mais je ne pense pas que nous ne l'ayons jamais fait, se servir de patins à roulettes. Donc de temps en temps, et pas souvent, on allait chez la tante Lucie, dans cet immeuble dans lequel, avec un escalier intérieur en fer forgé qui nous impressionnait un petit peu, on montait jusqu'au deuxième, ce qui semblait déjà très haut pour certains parents.

Quand nous avons pris un repas, je me souviens que, comme elle n'avait pas suffisamment de tables pour accueillir tous ses neveux et nièces, elle raboutait ce qui était possible de servir de table. Dans ce possible, il y avait la machine à coudre. On était donc assis moitié devant la table, moitié devant la machine à coudre. A un moment donné, les deux tables se sont séparées, le tout tenant avec des punaises. Tout s'est terminé dans un grand éclat de rire pour certains mais pas pour tout le monde.

Dans sa salle de séjour, pardon dans son salon, une cheminée que je n'ai jamais vu marcher. Il y avait bien sûr des radiateurs, radiateurs et chauffage central. Je ne sais pas très bien comment cela marchait. Mais je sais qu'elle nous a donné un jour quelques bouteilles de vin, je crois que c'est à Philippe Haudebourg qu'elle les a données. Elle avait mis ses bouteilles à chambrer près du radiateur, mais le seul ennui, c'est que le radiateur était éteint... Elle ne s'arrêtait pas à ce genre de choses. Il y avait dans le salon des fauteuils, sur la

cheminée un David qui tirait un sabre monstrueux et un piano. Derrière ce piano, nous avons découvert un jour une mandoline. Tante Lucie jouait de la mandoline !

La Fête Dieu

Il fallait mettre des tentures blanches et rouge sur les balcons. La Fête Dieu m'a laissé tout spécialement un souvenir parce que la tante Lucie qui était toujours à la pointe du progrès avait une caméra. Elle avait demandé à Lucien Garnier de filmer la Fête Dieu. Seul ennui, lorsque Lucien a voulu réembobiner pour mettre le film chez le photographe, il s'est aperçu qu'il n'y avait rien dans l'appareil... il n'avait rien filmé ! On a bien ri de cette facétie de la tante Lucie en pensant que c'était bien d'elle.

Quai de Versailles

Quai de Versailles, nous étions gosses, l'usine était complètement vide. Il ne restait rien. Je ne comprenais pas, personnellement, comment une société (aujourd'hui on dirait une entreprise) pouvait exister alors qu'il n'y avait plus personne et que les bâtiments étaient totalement vides. Sauf pour nous, car nous allions avec Jean, Gilbert Champenois, Guy et mon frère René faire du patin à roulettes dans un des grands ateliers qui était cimenté et qui nous permettait en toute sécurité de patiner. Nous ne comprenions pas, mais nous ne cherchions pas à comprendre pourquoi cette usine était vide. La rumeur publique, du moins celle de mon père, disait que l'affaire marchait toujours mais qu'elle avait été reprise, avait été donnée, je ne sais plus quel terme il faut employer par tante Lucie à Journal. Alors Journal, c'est le père de Marie Paule Garnier, la femme de Lucien. Elle était assez fantasque et je crois que les parents coté Maury n'avaient qu'une piètre opinion de Didier Journal qui, je ne sais pas dans quelles circonstances, a amené la société à la faillite. Peu de temps avant la guerre, autant que je me souviens, Normand qui était fabricant de matériel pour café, a acheté tous les bâtiments. Je n'ai jamais eu l'occasion d'y retourner.

Oudon

On connaissait la maison d'Oudon sous le nom de château du Greffin. Quand nous étions gosses, nous n'allions pas fréquemment à Oudon et pour nous, nous n'étions pas loin d'assimiler le château du Greffin à Chambord



Ce fut une cruelle déception quand, en rentrant pour la première fois, dans ce mini-manoir qui se trouve dans Oudon, sur ce qu'on appelait la route de Paris, avec une petite tourelle (mon souvenir n'est pas très, très précis). Je pense que la tante Lucie louait le Greffin, depuis quand ? je ne sais pas. Elle était là et c'était agréable pour elle car elle n'avait pas de difficulté pour aller faire son marché, ni pour aller à l'église qui était à cinquante pas de là. Pourquoi, comment était-elle arrivée là ? Je ne sais pas.

AGE SAINT-MAU
(Nièvre).

ESSEUX FREINS
es AGRIC —
Mericourt Paris.

mbat gros ventre
lapins et volailles
ts. Etablissements
(Indre-et-Loire).

Q : ROMANS, DE
QUES. Catalogue
Librairie U. MAR-
IS.

RIVAGE
CS. ALFA
ensions
RIS. Pro. 01.27.

MARINS
essence
CTRIQUES
AZ PAUVRE
es disponibles
vard de la Tour-
es. Tel 36.54.

ONS en louant vos
s, même type an-
cile et bien paye,
ATOU, 18, rue de

NAMOS COURALT
LOULES PUISSAN-

A VENDRE de gré à gré **LE MANOIR**
DE VAUX, 4 km gare de Mézidon,
habitation 7 pièces, eau, elect., chauff.
cent. Dépendances, petit parc, potager,
le tout contenant 1 ha 58. - Pour tous
renseignements visiter et traiter, s'a-
dresser à M^e RABUTEAU, notaire.

Autorisation préfectorale de la Loire-
Inférieure du 8 juin 1942, n° 22.967
Etudes de M^e CHAUDET, avoué, 1, rue
de Montfort et de M^e MEIGNAN,
notaire, haut de la place de la Mair-
rie, Rennes.

A DJUDICATION, le 10 septembre
1942, à 15 heures, en la mairie de
OUDON (L.-I.), d'une **PROPRIETE**
dite « Château du Greffin », de style
Renaissance, sise ville de OUDON,
avec dépendances. Contenance : 13
ares, 34 centiares. Mise à prix :
soixante-quinze mille francs, ci : **75.000**.
Se munir de l'autorisation prefecto-
rale pour enchérir. L'avoué poursui-
vant : F CHAUDET. — Pour rensei-
gnements s'adresser à M^e MEIGNAN,
notaire à RENNES, rédacteur et dépo-
sitaire du cahier des charges, et à
M^e CHAUDET et à M^e PRODHOMME,
avoués, RENNES.

Etudes de M^e BELLANGER, notaire à
Craon (Mayenne), et de M^e PON-
TABRY, notaire à Château-Gon-
tier (Mayenne).

hours, 59 ares-05.
Commune de COI
63 ares. M. à p.
Autorisation pré
pour enchérir. S'a
au moins trois se
judication et se m
civil. Frais prépar
payables en dimin
renseignements s'a
et aux avoués.

Cherche à louer 2
25 à 35 ha MAI

Gh. à acheter en l
G FERME de 100
cheptel mort et
notaire préféré. M
de Loré, MAYENNE

A vendre : Banlie
nutes tram, HA
rage et 3 p., ver
mètres carrés, clo
2, quai Brancas, N

Etude de M^e G
à Bellou-en-H

Ajudication en l
1942, à 10 h. d
IMMABLES sis à
(Orne), au bourg.
sans de commerce,
épicerie et nouveau
cave, jardin. Facul

La place Livet

Les parents sont arrivés vers 1928 au 2 place Livet. C'était la propriété de tante Lucie. Elle possédait cet immeuble de deux étages. Les parents sont arrivés là dedans, il y avait un minimum de confort mais il y avait de belles pièces par devant. Elle avait, je crois, une autre locataire à moins qu'elle n'ait été en copropriété avec une certaine Mme de Bezieux dont on entendait dire le plus de mal possible.

Elle avait un gérant qui s'appelait Mr Desaunay dont curieusement j'ai bien connu le fils et le petit fils. Mr Desaunay n'était pas non plus persona grata du coté de mon père et je crois que ce n'était pas sans raison. Il se fichait complètement de la gérance de ses immeubles.

L'Union Vélocipédique des Mères Chrétiennes

Tante Lucie, la tante Lebeauvin, Gamée, militaient dans le tiers-ordre de Saint François. Il y avait une sorte de main mise de la famille Riom sur ce tiers ordre qui avait son siège social, si je puis dire, rue Malherbes. Je n'y avais jamais été à cette époque, mais j'entendais toujours dire qu'on allait rue Malherbes, rue Malherbes, rue Malherbes...

On y faisait de bonnes œuvres. Je me souviens que le tiers ordre nous a valu, une fois, une pièce de théâtre sur Michel Strogoff dans la salle de théâtre de Saint Clément. On y était allés avec la tante Lucie et la tante Lebeauvin. Moi, j'étais épouvanté par le bruit et la musique.

La soupe populaire

Je me souviens aussi des "soupes populaires" que servaient tante Lucie. En mai 1940, déferlaient par la route de Paris qui venaient de la région du Nord et qui ne savaient pas bien pour où ils allaient. Ils sont arrivés très rapidement. Tante Lucie, dans son optique d'aide aux autres, avait fait une sorte d'accueil puisque son appartement était au débouché de la route de Paris. Elle avait installé juste à côté des pissotières, place Louis XVI, une espèce de stand où les réfugiés pouvaient s'arrêter manger, se renseigner. Le rôle des neveux, car bien sûr, tante Lucie rameutait tout le monde, le rôle des neveux était de convoier les voitures qui passaient pour les guider jusqu'au pont de Pirmil puisqu'ils voulaient aller au sud de la Loire. On montait donc sur le marchepied des voitures. Je ne me souviens plus comment on revenait... ce devait être assez curieux. Mon père trouvait que j'étais plus utile là que sur les bancs de l'Externat à écouter mon professeur. A la suite de quoi, le supérieur de l'Externat a dit à mon père que soit je revenais, soit j'étais renvoyé. Mon père a donc décidé, à ce moment-là de me faire quitter l'Externat pour Saint-Stanislas où le supérieur un certain Maurice Cheignon, grand ami de la famille Riom au Bourg de Batz, acceptait mes absences.

Souvenirs divers

Je n'ai pas de souvenirs de tante Lucie au Bourg de Batz. Papa avait une grande affection pour elle, c'était sa marraine, il l'appelait, comme d'autres

d'ailleurs Tante Cisse, cela devait venir de Lucie déformée par un gosse, je ne sais pas.

Quelques temps avant notre mariage, j'avais été lui présenté ma fiancée, c'est-à-dire Zabeth, on faisait cela à l'époque. Elle était au lit. C'était sans doute peu de temps avant sa mort, nous nous sommes mariés en 1958. Elle parlait difficilement. Elle nous a demandé de chercher dans son porte monnaie. Elle nous a offert l'équivalent aujourd'hui de deux euros en nous disant qu'elle espérait qu'avec cela nous pourrions faire quelque chose ! La pauvre, nous l'avons beaucoup remercié en pensant qu'elle n'avait plus toute sa tête !